UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedelinguisti33pari

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

TOME XXXIII

995-123

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-TROISIÈME

49789
1901

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

—

1900

NOTICE SUR QUELQUES MISSIONNAIRES JÉSUITES

QUI ONT ÉCRIT EN TAMOUL ET SUR LE TAMOUL AU DERNIER SIÈCLE[1]

III. — Le P. C.-J. Beschi (*suite*)

Je me propose de donner ci-après, aussi exactement que possible, une notice bibliographique complète des Œuvres du P. Beschi. J'espère que cette notice attirera l'attention des critiques compétents et qu'on voudra bien m'adresser les détails complémentaires et les rectifications nécessaires; je leur donnerai place dans un prochain article.

La plupart des biographes du P. Beschi suivent, en donnant la liste de ses Œuvres, l'ordre chronologique de leur composition ou plutôt de leur publication, en manuscrit, dans l'Inde. Je crois utile, tout en adoptant cet ordre, de répartir ces ouvrages en trois séries séparées : œuvres purement tamoules, œuvres grammaticales, œuvres diverses ou suspectes.

A. *Ouvrages tamouls*

1. a — *Têmbâvaṇi*... La Guirlande inflétrissable[2],

1. Voy. t. XXXII, numéro d'avril 1899, p. 101-146.
2. Ou peut-être aussi « la guirlande des vers harmonieux ».

poème épique publié d'après le manuscrit de l'auteur, avec l'approbation de Mgr Clément Bonnand, évêque de Drusipare. *Pondichéry*, impr. de la Mission, 1851-1853, 3 vol. in-8°.

I. 1851. xvj-486-(ij) p., II. 1852. xij-375-(i) p., III. 1853. xiv-567-(i) p. Le tome I contient une préface de l'éditeur, un tableau des mètres employés dans le poème, les préfaces en vers de l'auteur, et les chants I à XII ; le tome II : le tableau des mètres et les chants XIII à XXIV ; le tome III : une note de l'éditeur, le tableau des mètres, les chants XXV à XXXVI, la postface de l'auteur, un résumé analytique du poème, une table des mètres. Chaque volume a ses *errata*. On sait que le poème comprend 3615 strophes de quatre vers de 87 mètres différents.

Dans la préface, l'éditeur (*M. l'abbé Dupuis) expose les raisons qui lui font regarder comme l'original autographe un ms. appartenant à M. Walter Elliot : écriture de main européenne, transcription correcte, mais surtout corrections ne pouvant être que le fait de l'auteur, telles que changements de titres de chants, changements de strophes entières, etc.

Beschi avait fait deux commentaires, l'un mot à mot, l'autre simplement explicatif. Celui-ci a été entièrement imprimé ; le premier ne l'a été que pour les chants I à IV.

1. b — *Têmbâvaṇi*... Les quatre premiers chants. *Pondichéry*, 1851, in-8°, (ij)-158 p.

Titre, préfaces de l'auteur et chants I à IV.

1. c — *Têmbâvaṇi*... Les quatre premiers chants du troisième volume. *Pondichéry*, 1853, in-8°, (vj)-231 p.

Titre, tableau des mètres et chants XXV à XXVIII.

Suivant les biographes indiens, le *Têmbâvaṇi* aurait été terminé en 1726. Beschi l'aurait envoyé alors à l'académie tamoule de Maduré, qui aurait retourné le manuscrit à l'auteur, en déclarant qu'ils n'y comprenaient rien. Beschi aurait employé les trois années suivantes à composer ses deux commentaires, et, en 1729, aurait réexpédié l'ouvrage à Maduré où, compris cette fois, il aurait été accueilli avec tous les éloges qu'il méritait. Je ne puis admettre cette histoire qui est tout à fait invraisemblable. Avec ou sans commentaires, le *Têmbâvaṇi* ne saurait intéresser les savants indiens qui peuvent très bien comprendre les mots, mais non le fonds de l'ouvrage. C'est en effet une adaptation des principaux épisodes de la Bible, enchâssés dans une biographie un peu fantaisiste de S. Joseph, mais écrite avec les mots, les phrases, les tournures des vieux poètes païens tamouls, dont Beschi avait admirablement appris et imité les procédés, les expressions et les défauts. Entre autres « beautés » de l'ouvrage, on cite la strophe suivante (ch. XIII, str. 31) :

Man'avaṇangucaṇangaḍinâyaga.....n
man'avaṇangucaṇangilvarundin'â....r
man'avaṇangucaṇangalilâḷanum.....m
man'avaṇangucaṇangumaṇangu.....mê

La mesure de ces quatre vers comprend uniformément un anapeste et trois dactyles; on remarquera que les deux premiers pieds et la première syllabe du troisième sont identiques dans les quatre vers. Cette identité est d'ailleurs artificielle; elle est obtenue, soit par l'emploi des mêmes mots avec des significations différentes, soit par la fusion euphonique de mots différents. Il faut analyser ainsi :

Man'avu - aṇangu - vaṇangu - aḍi - nâyagan'
Pierre précieuse beauté adoré pied seigneur
man'a - aṇangu - vaṇangu - il - varundin'ar
permanent affligeant changement par souffrirent

man'a - aṇangu - vaṇangal - il - âḷan' - um
esprit douleur plier sans homme et
man' - a - aṇangu - vâṇangum - aṇangu - um - ê
beaucoup (explétif) beauté vénérée femme et (explétif)

et traduire : « Ils souffrirent de l'affliction qui continuait à désoler le Seigneur, dont les pieds, beaux comme des pierres précieuses, sont adorables (Jésus), — l'homme qui ne pouvait changer la douleur de son esprit (Joseph) et la femme vénérée à la beauté superbe (Marie). »

J'ai trouvé dans le *Tèmbâvaṇi* la traduction d'un passage de la *Gerusalemme liberata* dont Beschi a, du reste, amplifié et indianisé le côté merveilleux ; c'est l'épisode où Renaud, après sa fuite de chez Armide, triomphe des démons dans la forêt enchantée (chant XVIII) ; j'ai traduit en français cette adaptation de Beschi (*Revue de Linguistique*, VIII, p. 52-69).

Comme on l'a vu plus haut, l'édition de 1851 a été faite sur un ms. que l'on croit être l'original de Beschi et qui appartenait à M. Walter Elliot. Avant lui, il avait appartenu à Mouttoussamipoullé, qui l'avait découvert, en 1816, à Avour, chez Luz Naig, fils de Bangarou Naig, disciple de Beschi. Luz Naig l'apporta à Madras, où M. Ellis le lui acheta 300 roupies (750 fr.). M. Ellis fit copier pour son usage le manuscrit qu'il donna ensuite à Mouttoussami. La copie de M. Ellis fut achetée, lors de la vente aux enchères qui eut lieu après sa mort, par M. Josiah Hudleston. L'original de Beschi est aujourd'hui dans la Bibliothèque de l'India Office à Londres, à laquelle M. W. Elliot l'a donné en 1872 ; il le possédait depuis 1843. Il y manquait quelques feuillets qui furent retrouvés à Tanjaour en 1858.

Il paraît que M. Babington emporta en Angleterre, en 1822, une copie du *Tèmbâvaṇi* formant deux volumes in-folio. C'est probablement cette copie que j'ai achetée en 1886 ; elle est formée de deux volumes, dorés sur tranches,

mesurant 264 mm. sur 208, reliés en veau jaune avec ornements noirs, portant sur les plats la marque « J. H. S. » dans un soleil rayonnant, et des têtes d'anges aux coins. La reliure a été certainement faite dans l'Inde. — En 1817, une copie sur ôles, dont les tranches furent dorées, fut faite par les soins de M. Ellis pour Sir John Malcolm, qui l'emporta en Angleterre où elle fut déposée dans la Bibliothèque de lord Spenser.

En même temps que le P. Dupuis faisait paraître le poème, il publiait sa *Notice sur la Poésie tamoule, le Rév. P. Beschi et le Tèmbâvaṇi*, que j'ai déjà citée.

Avant 1851, il n'avait été imprimé du *Tèmbâvaṇi* que quelques strophes dans l'ouvrage inachevé de F.-W. Ellis sur les *Kur'aḷ* de Tiruvaḷḷuva (Madras, 1822, 304 p. in-4°), et dans le recueil de A. Mouttoussamipoullé que j'ai déjà cité et qui reviendra ci-après sous le n° 3 a. Naturellement, les strophes citées par M. Ellis sont accompagnées d'une traduction; plusieurs de ces strophes ainsi traduites ont été reproduites dans l'ouvrage du Rév. James Hough, *A reply to the letters of the abbé Dubois on the state of Christanity in India*, Londres et Madras, 1824, in-8°, (ij)-vi-284 p.

2. — *Kittêriyammâḷ ammânei...* Le poème élégiaque de Mme Quiterie, composé par le très illustre Vîramâmuni; publié avec l'autorisation de l'évêque et de la police à l'imprimerie Gnânôdaya de *Madras*, l'an du salut 1849.

In-8° carré de (ij)-73-(i) p.

Ce poème est en dix chants précédés d'une préface. Chaque chant, et la préface elle-même, commence par un résumé en trois strophes de quatre vers; les vers du texte vont deux par deux. On compte 1,100 strophes de deux vers et 132 strophes de quatre, soit en tout 2,342 vers. La sainte dont Beschi raconte l'histoire était fille de *Çinakkàyan'*, roi de Lusitanie,

dont la capitale était Brâga. Elle fut martyrisée, avec ses huit sœurs, sur le mont Bombêr, le 18 kârtigei de l'an 130. Il s'agit en réalité de sainte Quiterie, dont l'Église célèbre la fête le 22 mai. Elle est fêtée en France dans le diocèse d'Aire, mais aussi et principalement en Portugal et en Espagne; dans ce dernier pays, Quiterie est « l'avocate » des angoisses, des palpitations de cœur et de la morsure des chiens enragés.

Les Bollandistes déclarent que les actes de sainte Quiterie sont d'une autorité suspecte et sont d'ailleurs pleins de détails fabuleux. Ainsi Quiterie serait née de la reine Calfia, qui aurait eu neuf filles à la fois; fort mécontente, Calfia aurait ordonné à la sage-femme de les jeter à l'eau pour les noyer, mais celle-ci, prise de pitié, les aurait données à des chrétiens qui auraient pris soin de les élever. Parmi les huit sœurs de Quiterie, on cite Doda, Genivera, Wilgeforte ou Marciana, Liberata. La légende se résume ainsi qu'il suit : les neuf filles avaient pour père un roi d'Orient nommé Catilius et pour mère la reine Calfia. Dès la plus tendre enfance, Quiterie fit montre d'une dévotion singulière; elle aimait à aller prier seule sur le mont Oria. Mais ses parents ayant voulu la marier avec un jeune homme noble, nommé Germain, elle quitta la ville de Blancagie et s'enfuit, avec trente jeunes filles et huit jeunes garçons, dans la vallée d'Aufragie, où régnait Lectiman. Ce roi fut converti par elle, avec l'aide de deux évêques du pays, Marcien et Valentien. Elle réussit de plus à vaincre un démon qui, sous la forme d'une bête à trois têtes nommée Carnalie, terrorisait la contrée. Elle se retira alors sur le mont Colomban avec saint Remède, saint Simplice, et sainte Colombienne. Germain vint la chercher dans la vallée d'Aufragie et envoya dans la montagne son lieutenant Domitien qui trancha la tête à Quiterie, et la vit avec stupeur se relever et marcher en portant sa tête entre ses mains. Survint le roi Adrianus, qui était venu avec

Germain; il mit à mort Lectiman, les deux évêques, la vierge Colombienne et Romain, compagnon de Quiterie. Envoyé par un ange, un certain Libérat vint recueillir et enterrer tous ces corps. Alors Germain se convertit et passa le reste de sa vie à faire pénitence sur la montagne.

3. a — *Vîramâmunivararulitchéyda...* Œuvres diverses de Beschi, et Vie de Beschi, par A. Mouttoussamipoullé, revues par lui et d'autres savants. *Madras*, 1843.

In-8° carré — 4-(2)-38-26-13-(iv) p. et un portrait colorié de Beschi.

Contient :

P. 1, titre; 2, trois strophes du *Têmbâvaṇi;* 3-4, *Vaṇṇam* de Beschi; — 1-2, Vie de Mouttoussamipoullé (mort le 23 purattâçi, c'est-à-dire le 6 octobre 1840, après avoir été le précepteur de MM. F.-W. Ellis, R. Clarke, général Malken, B. G. Babington et d'autres encore); p. 2, deux strophes du *Têmbâvaṇi;* — p. 1-22, Vie de Beschi, par Mouttoussamipoullé, 22-28, histoire de Vâma; 29-30, cinq strophes du *Têmbâvaṇi;* 31-38, vers tamouls de M. Ellis, avec commentaire développé par Mouttoussamipoullé; p. 38, deux strophes du *Têmbâvaṇi;* — p. 1-22, *Tirukkâvalûrkalambagam;* 23, éloge de la sainte Vierge, trois strophes; 24-26, huit strophes du *Têmbâvaṇi;* — p. 1-13, *Anneiyajungaḷandâdi.* Les (iv) p. finales contiennent une liste des ouvrages chrétiens composés en tamoul dans l'Inde par des Européens ou par des Indiens.

3. b — *Tiruppâvaṇi...* « Guirlande de poésies sacrées », composées par Vîramâmuni... *Pondichéry*, impr. de la Mission, 1856.

In-12 — 46 p.

Contient les œuvres suivantes :

P. 3-5, *Aḍeikkalanâyagimêl veṇkalippâ,* poésie sur la Dame du bon secours.

6-9, *Aḍeikkalamâlei,* Guirlande du bon secours.

9-11, *Têvâram,* hymne religieux.

11-33, *Tirukkâvalûrkalambagam,* poésies mélangées sur la Vierge de Tirukkâvalûr.

34-44, *An'n'eiyajungalandâdi,* chant à échos sur les douleurs de la Dame (lamentations de la sainte Vierge sur la crucifixion de Jésus).

45-46, *Vaṇṇam,* hymne.

Il faudrait, pour avoir la série complète des petites œuvres poétiques de Beschi, ajouter un morceau qu'il a inséré dans sa grammaire du haut tamoul (trad. du *Psaume 1,* chap. IV, 4e section) et un autre qui a été recueilli plus tard et qui commence par *Dâvidin.*

3. c — *Têmbâmâlei* « Guirlande de vers harmonieux ». *Pondichéry,* impr. de la Mission, s. d. (vers 1865).

In-12, 4-244 p.

Contient, après le titre et la préface de l'éditeur (*le P. Dupuis), deux parties principales. La première (p. 1-195) se compose d'extraits du *Têmbâvaṇi* méthodiquement classés; la seconde, séparée de l'autre par un portrait de la Vierge, est une réédition des petits poèmes de Beschi qui forment le *Tiruppâvaṇi* (p. 197-240).

Le volume se termine par une table qui occupe quatre pages.

4. — *Gnânavuṇarttudal...* « La sage intelligence ». *Pondichéry,* impr. des Miss., 1842, 99 p., in-12.

b. Même ouvrage. *Pondichéry,* 1846, 100 p., in-12.

c. Même ouvrage. *Pondichéry*, 1882, 100 p., in-12.

d. Même ouvrage. *Pondichéry*, 1891, 87 p., in-12 (5e édition).

e. *Instructio spiritualis*... trad. lat. par le P. Trincal. *Négapatam*, 1861, in-12, lith.

f. *Dhyâna yôgamu*... trad. télinga, *Vizagapatam*, s. d., pet. in-12, 86 p.

Le premier chapitre a été publié, à part, avec quelques changements, par les *Tract Societies* de Madras et de Calcutta.

On ne croit plus aujourd'hui à l'authenticité de cet ouvrage, car un des membres les plus savants du Collège de Trichenapally m'écrivait le 25 juillet dernier : « Il paraît sûr que l'*Instructio spiritualis* n'est pas du P. Beschi. »

5. — *Vêdiyarojukkam* « Conduite des religieux ». *Pondichéry*, impr. des Miss., 1843, in-12.

b. Même ouvrage. *Pondichéry*, 1845, in-12, 328 p.

c. Même ouvrage. *Pondichéry*, 1847, in-12, (viij)-199 p.

d. Même ouvrage. *Pondichéry*, 1898, 198 p., in-12 (4e édition).

e. *Regulæ catechistarum*, trad. lat. par le P. Trincal. *Négapatam*, 1861, in-12, lith.

f. Même ouvrage. Révisé. *Madras*, American Mission Press, 1844, in-18, 239 p.

g. Même ouvrage. Même révision. *Madras*, A. M. P., 1849.

Traité doctrinaire en vingt chapitres, écrit en 1727 et destiné plus particulièrement, paraît-il, à l'instruction des catéchistes. En 1870, un libraire de Londres en offrait une copie manuscrite exécutée au commencement de ce siècle, ayant probablement fait partie des manuscrits recueillis de 1816 à 1820 par Mouttoussamipoullé.

6. — *Vêdaviḷakkam*... « Explication de la reli-

gion ». *Pondichéry*, impr. des Miss., 1842, 326 p., in-12.

b. Même ouvrage. *Pondichéry*, 1854 (?).

c. Même ouvrage. *Pondichéry*, 1898, 264 p. in-12 (2e édition).

Traité en 18 chapitres composé, paraît-il, en 1728 ou 1730; Beschi publia cet ouvrage pour contrebalancer les efforts des missionnaires luthériens de Tranquebar, qui cherchaient à répandre une traduction du Nouveau Testament dans le pays. A ce volume, les missionnaires danois répondirent par une brochure de 13 p. intitulée *Tirutchabeippêdagam* « Division de l'Église », à laquelle Beschi répliqua par les deux brochures nos 7 et 8 ci-après.

La Bibliothèque Nationale possède une vieille copie manuscrite de cet ouvrage, sur papier, qui contient 304 et (viij) p. in-8°. Elle n'est pas mentionnée au Catalogue de 1739.

7. — *Pêdugamar'uttal...* « Réfutation du schisme ». *Pondichéry*, in-12, 139 p. (à la suite du précédent).

b. Même ouvrage. *Pondichéry*, 1898, 110 p. in-12 (à la suite du précédent).

8. — *Luttêrin'attiyalbu...* « Nature du Luthéranisme ». *Pondichéry*, impr. des Miss., 1842, 39 p., in-12.

b. Même ouvrage. *Pondichéry*, 1850.

c. Même ouvrage. *Pondichéry*, 1898, 28 p. in-12 (à la suite du précédent).

Ce dernier ouvrage daterait de 1735. La Bibliothèque Nationale possède de ce pamphlet une ancienne copie manuscrite sur ôles. Le manuscrit ne porte, comme nom d'auteur, que le premier nom tamoul de Beschi, *Dayiriyanâdaçuvâmi*. Il comprend 28 ôles numérotées, plus une ôle de titre. Mais

il a dû y avoir confusion avec un autre ouvrage chrétien, car, à partir de l'ôle 21, le texte ne suit plus et n'est plus conforme à l'imprimé, quoique le ms. soit tout entier d'une seule et même écriture. Ce ms. porte à l'encre la cote « 26, n° 5 »; la cote actuelle est : « fonds tamoul, n° 489. »

Le n° 488 porte la rubrique : « 2° idem Explication Besqui 26-2 ; » c'est un ms. d'un format plus petit et d'une autre écriture que le n° 489. Il contient un ouvrage chrétien, sans nom d'auteur, qu'il ne paraît pas possible d'attribuer au P. Beschi et qui a pour titre *Sidambaranâḍikkaṭṭaḷeivibaram* « Particularités de la règle du pouls essentiel » (?).

B. *Œuvres grammaticales*

9. a — A. M. D. G. Grammatica *latino-tamulica,* ubi de Vulgari Tamulicæ Linguæ Idiomate *koḍuntamij* dicto, ad Usum Missionariorum Soc. Jesu. Auctore P. Constantio Josepho Beschio, Ejusdem Societ. in Regno Madurensi Missionario. A. D. MDCCXXVIII. — *Trangambariae,* Typis Missionis Danicæ, CIↃ IↃ CCXXXIIX.

Pet. in-8°, 175 p.

Le texte mesure 157 mm. de hauteur, titres courants et signatures compris, sur 85 mm. de justification.

Au v° du titre : approbation de l'évêque de Saint-Thomé, Joseph (Pinheiro), datée du 2 novembre 1737. L'évêque dit qu'il a trouvé le livre digne d'être imprimé et qu'il l'a envoyé *motu proprio* à Tranquebar pour y être mis sous presse.

On aura remarqué la façon un peu insolite dont est écrite la date (1740 moins 2).

Cet ouvrage se rencontre ordinairement joint aux *Observations* de Walther[1].

Hervas (*Origine*, etc., *degl' idiomi*, Cesena, 1785, in-4°, p. 93, note) dit que cet ouvrage a été écrit originairement en portugais et qu'il y a eu une première édition à Tranquebar en 1728: mais le ms. portugais que lui donna D. Ant. Diaz était évidemment l'œuvre d'un autre missionnaire ou une traduction du latin de Beschi. Quant à l'affirmation d'une édition antérieure à 1738, c'est une erreur, due probablement à ce que la préface est datée de 1728.

Livre recherché des Bibliophiles. Vendu (avec l'opuscule de Walther), 13 fr. Klaproth, 19 fr. Langlès, 9 fr. 50 Burnouf, 56 fr. 50 Burnell (avec d'autres ouvrages), Marcel, Van Alstein. Un autre ex., qui faisait partie de la collection Klaproth, n'a pu être vendu, ayant été brûlé. En librairie, de 10 à 20 fr.; Beschi seul, en librairie, 3 fr. 75.

Je possède trois ex. de cet ouvrage, le premier sans le Walther, très rogné. Les deux autres ont le Walther; l'un, qui provient de la Bibliothèque Burnell, est grand de marges; il est relié en demi-maroquin rouge à six nervures saillantes, avec ce titre « Beschi | et | Walther | Gramm | tamil »; l'autre, plus court, en basane, avec les tranches rouges et des fleurons dorés sur le dos, porte ce titre « Gramm | latino ». J'ai acheté ce dernier pour 0 fr. 50 sur le quai Conti, le 20 février 1891; on y lit au verso du plat supérieur ce très

1. Observationes grammaticae, qvibvs lingvae tamvlicae idioma vvlgare, in vsvm operariorvm in messe Domini inter gentes vvlgo malabares dictas, illvstratvr, a Christophoro Theodosio Walthero, missionario danico. *Trangambariae*, Typis Missionis Regiæ, MDCCXXXIX. — Pet. in-8°, 58-(ij) p.

Se trouve ordinairement joint à la Grammaire de Beschi. J'en possède cependant un exemplaire isolé.

Vendu, seul, 18 fr. de Tersan, fr. Van Alstein; en librairie, 11 fr. 25.

intéressant *ex-libris* manuscrit : « G. Legentil, Regiæ scien-
» tiarum academiæ socius; Bracmanorum Braminarumq:
» philosophiæ cultor; sed christianus » (cf. son *Voyage*, Paris, 1779, t. I, p. 235-236).

9. b — Grammatica latino-tamulica, in quà de Vulgari tamulicæ Linguæ Idiomate *koḍuntamij* dicto, fusius tractatur. — Auctore P. Constantio Josepho Beschio, E Societate Jesu, et in Regione Madurensi, apud Indos Orientales, Missionario. — Apud *Madraspatnam*. E typographeo Collegii. 1813.

Pet. in-4°, vj-151-(vij) p.

Édition faite, sur la première édition comparée avec des copies mss. du temps, par les directeurs du Collège de Madras, MM. F.-W. Ellis, E.-C. Greenway, W. Wayte, J. Mousley, W. Oliver, J. Babington, J. Mac-Kerrell, A.-D. Campbell. Ils y ont ajouté quelques paradigmes.

Vendu 29 fr. 50 Langlès, 5 fr. Burnouf, 2 fr. 50 (avec d'autres livres) Burnell, Van Alstein.

9. c — A. M. D. G. Grammatica, etc. (même titre que la précédente). Nova editio cum notis, et compendio grammaticæ de elegantiori dialecto *çentamij* dicta, ab uno missionario apostolico congregationis missionum ad exteros. *Pudicherii,* typ. miss. apost., 1843.

In-8°, (iv)-viij-215-28-(ij) p.

Préface de l'éditeur (*le P. Dupuis), datée de Pondichéry, « 6 kal. Julii 1843 ».

Les 30 p. dernières contiennent le résumé de la Grammaire du haut tamoul, avec une table spéciale.

* Aux p. 186-192, a été ajoutée une note du P. Mousset sur le calendrier hindou et la conversion des dates indiennes en dates grégoriennes, et réciproquement.

9. d — A GRAMMAR of the commun Dialect of the tamulian language, called *koḍuntamij* composed by R. P. Const. Joseph BESCHI, jesuit missionary, after a Study and Practice of thirty years. = Translated by Christopher Henry HORST. — Printed at *Vepery*, 1806.

Pet. in-8°, (viij)-192 p.

Naturellement, les vers latins par lesquels Beschi a résumé les règles de la formation des prétérits ne sont pas reproduits. Ils sont remplacés par un petit tableau en prose anglaise que le traducteur recommande d'apprendre par cœur.

9. e — A GRAMMAR, etc. *Madras*, printed at the Vepery mission press. 1831.

Pet. in-8°, viij-160 p.
2e édition du précédent.

9. f — A GRAMMAR of the commun Dialect of the tamul language, called *koḍuntamij*, composed for the use of the missionaries of the Society of Jesus, by Constantius Joseph BESCHI... Translated from the original latin by George William MAHON, A. M.... *Madras*, Christian Knowledge Society's press, Vepery. 1848.

Pet. in-8°, vij-147 p.

Le traducteur a conservé les vers latins sur les prétérits mais il les a traduits. mot à mot et ligne par ligne, en note.

La Bibliothèque Nationale possède (n° 190 du fonds tamoul, ancien n° CCII) une copie manuscrite de cette grammaire. Cette copie, qui remonte évidemment à 1735 environ, est sur du papier mesurant 202 mm. et 1/2 sur 159. Elle comprend 89 p. à 2 col., outre le titre qui est ainsi conçu : « A. M. D. G. Grammatica latino-tamulica ubi de

vulgari tamulicæ linguæ idiomate *koḍuntamij* dicto in gratiam recentium Soc. Jesu missionarior. Auctore R. P. Constantio Jos. Beschio ejusdem Societ. in Madurensi Regno Missionario. Anno domini 1728 ». A la fin est la devise A. M. D. G. V. Q. M. (Ancien fonds, n° CCII, p. 444, col. 1, du Catalogue de 1739).

Une traduction française abrégée de cette grammaire est jointe à une copie d'un Dictionnaire français-tamoul (manuscrit n° 219 de la Bibl. Nat) qui avait appartenu à Anquetil.

La Bibliothèque Nationale a, en outre (n° 191, provenant de la collection Ariel), une « Grammaire tamoule ou malabare, nommée vulgairement *koḍuntamij* » (263 p., pet. in-fol.). Le ms., qui remonte probablement au milieu du dernier siècle, est une traduction très libre de la grammaire de Beschi avec addition d'un vocabulaire par ordre de matières.

10. a — C. J. Beschius. Grammatica latino-tamulica ubi de elegantiori linguæ tamulicæ dialecto *çentamij* dicta, cui adduntur tamulicæ poëseos rudimenta ad usum Missionariorum Soc^tis^ Jesu (Préface datée des Ides de septembre 1730).

Inédit.

La Bibliothèque Nationale possède deux copies mss. de cet ouvrage.

La plus ancienne (n° 192, ancien fonds n° CCLXXXII, p. 448, col. 1, du Catalogue de 1739), doit remonter au premier tiers du dernier siècle; c'est un petit in-4° de 81 p.

La plus moderne, provenant du fonds Ariel (n° 193 du fonds tamoul), forme un pet. in-4° de 80 fts. Il a été copié, en mars 1349, à Pondichéry, sur un exemplaire appartenant à M. Gibelin, procureur général, qui comprenait 162 p. pet. in-8° et qui datait de 1798 (copie commencée le 3 avril 1789 et terminée le 26 mars 1798).

Les deux copies présentent des différences assez importantes. La première est en général plus correcte; mais la seconde est plus complète.

10 b. — A GRAMMAR of the high dialect of the tamil language termed shen-tamil : to which is added an introduction to tamil poetry. — By the rev. father C. J. BESCHI... Translated from the original latin by Benjamin Guy BABINGTON, of the Madras Civil Service. — *Madras*, College press, 1822. — In-4°, (ij)-XII-117-v p.

Cette traduction a été faite sur un texte conforme à celui du ms. Ariel. Il paraîtrait que l'impression a été faite, après le départ de M. Babington pour Londres, sur un manuscrit laissé par lui.

11. a — THESAURUS linguæ tamulicæ ad pleniorem planioremque scriptorum tamulensium intelligentiam collegit ac quntuor (*sic*) in partes digestit Constantius Josephus BESCHIUS e Societate Jesu in regno madurensi missionarius ad usum ejusdem societatis missionariorum. — A. D. M. DCC. XXXII.

Ms. de la Bibl. Nat., fonds tamoul, n° 227 (ancien fonds n° CCLXXXIV, porté à la p. 448, col. 2, du grand catalogue imprimé de 1739).

Le titre ci-dessus et la préface latine n'avaient jamais été imprimés; mais en 1889, je les ai insérés aux p. 330-333 du *Recueil de textes et de traductions* publié, par les Professeurs de l'École des Langues Orientales Vivantes, à l'occasion du Congrès des Orientalistes de Stockholm, sous ce titre (tome second) : « Quelques pages inédites du P. Constant-Joseph Beschi (de la Compagnie de Jésus), de la mission de Maduré (1710-1746). »

Mais l'ouvrage a eu de nombreuses éditions, sous le titre tamoul de *çaduragarâdi*.

11 b. — *Ig'du Vîramâmunivar çéyda çaduragarâdi ç'en'n'eitchangattil atchuppaḍittadu* (« Ceci (est) le quadruple dictionnaire fait par Beschi; il a été imprimé au Collège de Madras) », s. d. (1824).

Pet. in-fol. 2 col. — (vj)-179-33-20-86-12-31-36-(ij)-139-2-6 p.

Une note préliminaire indique que ce dictionnaire, dont la publication avait été recommandée en 1819 par M. F.-W. Ellis, a été faite en 1824, sur l'ordre de M. Richard Clarke, directeur du Collège de Madras, et par les soins de Tandavarâyamodéliar et de Râmatchandrakavrâya, professeurs de tamoul au Collège, qui ont revu les manuscrits et ajouté des suppléments.

11. c — TAMIL Dictionary. *Vîramâmunivar çeyda çaduragarâdi... Madras*, public instruction press, 1860.

Pet. in-4° — vi-507 p. à 2 col.

Les suppléments ont été incorporés dans chacune des divisions.

11. d — M. Ariel cite une édition, qui aurait été la seconde : « Madras, Commercial advertiser office, 1845, in-8°, 335 p. » Mais j'ai vu indiquée aussi, comme seconde édition, celle « par le rev. J. Smith, Madras, Church Mission press, 1835 ». Il existe encore une réimpression de « Madras, çaka 1770, c'est-à-dire 1848 ».

Il y a enfin l'édition de la Mission de Pondichéry :

11. e — QUADRUPLE dictionnaire tamoul de Beschi... *çaduragarâdi... Pondichéry*, impr. des Missionnaires, 1872.

In-8° — (viij)-367 p.

Préface de deux p. (v-vj) en prose tamoule, dans laquelle l'éditeur (* le P. Dupuis) critique les éditions antérieures. Il suppose que le texte de Beschi a dû être altéré par des correcteurs indiens non convertis au christianisme ; mais il ne peut le vérifier, faute de manuscrits originaux. Or, nous avons au moins un manuscrit contemporain de l'original, celui de la Biblothèque Nationale. En comparant ce ms. avec l'édition imprimée de 1824, j'ai constaté d'assez importantes différences.

Dans la première partie, par exemple, *amalan'* que cite le P. Dupuis est expliqué seulement *kaḍavuḷ*, et non comme dans l'imprimé *arugan'-kaḍavuḷ-çivan'*. En revanche, *âçi* est traduit *pôr-vàjttu* et non pas *vàjttu* seulement. D'autres fois, les explications ne sont pas les mêmes ; ainsi *agôçaram*, qui est ajouté entre les lignes, est rendu *aḍangâmei* et non *ar'iyônàmei*. De plus, beaucoup de mots de l'édition de 1824 manquent au manuscrit de 1732.

Dans la seconde partie, le manuscrit, où souvent le nombre de synonymes indiqués est marqué par un chiffre, paraît plus abondant que l'imprimé. Il en est de même de la quatrième partie, où par exemple l'imprimé donne *àn'd'òr* et *çàn'd'or* là où le manuscrit porte *ạn'd'ôr*, *în'd'ôr*, *çàn'd'ôr*, *màn'd'or;* les explications qui accompagnent les deux mots communs sont d'ailleurs un peu différentes.

La troisième partie est au contraire beaucoup plus courte dans le manuscrit. Ainsi, au *k*, on trouve l'énumération *kaṇak-kuvagei-4*, *kaṇam*-18, *kaṇḍam*-9 ; dans l'imprimé, on a de plus *kaṇam* -8 et *kaṇiḍam*-8. De même, au *p*, le manuscrit n'a que *pâl*, *pir'appu* et *puṇṇiyam*, alors que l'imprimé a huit mots dont un, *pirabandam*, occupe quatorze colonnes.

Mais il faut remarquer que l'ouvrage est daté de 1732 et que le ms. de la Bibliothèque remonte au plus tard à 1737. Or, Beschi n'étant mort que dix ans après, il a pu lui-même faire

pendant ces dix années d'importantes additions à son ouvrage qu'il a pu en même temps corriger et remanier en beaucoup d'endroits.

12. a — ✠ | VULGARIS | TAMULICÆ | LINGUÆ | DICTIONARIUM | TAMULICO-LATINUM | *Additis in Præfatione aliquot* | *Regulis necessario prælegendis* | AUCTORE | P. | CONSTANTIO JOSEPHO | BESCHIO | SOC : JESU. | *missionario* | A. D. MDCCXLIV. | (fleuron).

Ms. dont j'ai fait l'acquisition à Londres, il y a quelques mois. Il porte l'*ex-libris* de M. R. Clarke qui était, vers 1820, à la tête du Collège de Madras. Nous savons que ce fut à son instigation, ainsi qu'à celle de MM. F.-W. Ellis et B.-G. Babington que A. Mouttoussamipoullé se mit, en 1816, à la recherche des ouvrages inédits de Beschi. Dans son livre sur les *kur'aḷ* de *Tiruvaḷḷuvar*, M. Ellis cite plusieurs fois ce dictionnaire dont la publication, annoncée à Madras vers 1825, resta à l'état de projet.

Ce ms. relié en basane noire, avec dos en toile grise (réparé), mesure 220 mm. sur 152 (et 47 d'épaisseur sur la tranche). Le papier a 207 mm. sur 147 et les pages 189 sur 127 (62 première colonne, 3 blanc, 62 deuxième colonne). Les tranches, jadis rouges, sont décolorées ; les 31 premiers feuillets sont fortement tachés d'humidité, mais le ms., écrit avec soin, est partout parfaitement lisible.

Il comprend, outre deux feuillets de garde au commencement et deux feuillets de garde à la fin, 227 fts, dont les deux derniers sont blancs. Coll. : ft. 1 r° titre, 2-5 r° préface, 5 v° alphabet tamoul et lettres grantha, 6 r° abrévations, 6 v° blanc, 7-185 r° Première partie : dict. tam.-lat., 185 v° à 191 r° premier appendice : homonymes ou quasi-homonymes (*aṇḍam*, *andam*, etc.), 191 v° second appendice : note préliminaire, 192-213 aventures du guru Paramârta tamoul-

latin (deux col. en regard, le tam. à gauche, le latin à droite), 214 à 219 r° dialogue entre Vâma et un religieux (épisode du *Tâmbâvaṇi*, chant XXVIII, mis en prose), 219 v° blanc, 220 à 223 r° troisième appendice : « de annis ac mensuris tamuicis » sur 2 col., 223 v° blanc, 224 r° titre ainsi conçu : « + | pars secunda | in qua | lusitanis vocibus | latine explicatis | vulgaris idiomatis | tamulica | verba | adjunguntur | auctore | P. | Constantio Josepho | Beschio | Soc. jes. | Missionario | + », 224 v° blanc, 225 r° préface, 225 v° notes avec surcharges et ratures en tamoul et en portugais, 226-227 fts. blancs.

Le ms. est en somme en bon état. Les fts. ne sont pas chiffrés, mais ils portent tous des réclames. En tête de chaque colonne du dictionnaire on a mis, comme titre courant, les deux premières lettres du premier mot tamoul. Trois feuillets (217, 218 et 219) ont été suppléés d'une autre écriture et d'une encre plus jaune.

Le dictionnaire commence par *a*, *agangei* et les deux derniers mots sont *Kchêmam*, Sepultura — *Kchôbam*, Deliquium, languor.

Voici pour l'identification des copies, quelques extraits :

« *agattiyan'* s. *agastiyan'*. Quidam pœnitens non altior pollice, quem Sublimioris Linguæ Tamulicæ auctorem dicunt.

» *în'ugir'adu* pr. *n'dên* f. *n'uvên* imp. *n'u* inf. *n'a*. Parire in vulgari dicitur de vaccis, et bubalis in sublimiori idiomate etiam de hominibus. in 3ª persona præt. est *în'd'adu*. Vulgo tamen sæpe dicunt *în'it't'u*.

» *kaṭṭu*. 1° vinculum, 2° fascis... 3° impedimentum. . 4° cum semper plura sint, quæ in unum fascem ligantur, sumitur aliquando pro multus. a. um. Sic *kaṭṭajagu* multa pulchritudo singularis, etc.

» *kammâr'ar*. Nautæ.

» *kômiyam*. S. Gomyam. Urina vaccæ, capræ, etc.

» *çirippu.* Verbale Risus.

» *çîṇḍam.* Res abjecta despectibilis.

» *çîdei.* Uxor idoli *râman'* dicti.

» *nîrkkaṭṭu.* Hydropisis species, impedimetum (*sic*) ad urinandum.

» *noḍi.* 1° Crepitus pollice, et digito medio factus, ut fit ad alliciendum canem. 2° Tempus quo manu capiti circumducta talis crepitus editur : dicunt unum *nâjigei* horam scilicet indicam, numerare 360 *noḍi* seu ex his 15 esse unum minutum horæ nostræ.

» *pir'ar.* Quod *paṛar* alieni item alij. L. Outros...

» *râṭṭu.* 1° Favus mellis. 2° Cancri, seu astaci species. L. Camaroens.

» *vàtchi.* 1° Dolabra fabri lignarij. L. Enxo. 2° *kalvâtchi* Instrumentum dolabræ instar quo Latomi lapides suo operi aptant.

» J. est L. quod tamen duplicatâ, quantum fieri potest, superius, interiusque, linguâ, eaque sic remanente dicitur L. crasso quidem sono ac nobis barbaro. »

A la fin du dictionnaire est cette note : « Finis Primæ Partis In quâ ad novem millia Tamulica Vocabula Latinè explicantur. »

Je ferai encore deux citations :

« *çindâmaṇi.* Proprie gemma incorrptibilis (*sic*) ex *maṇi* gemma et *çindugir'adu* corrumpi. Vulgo nomen Poëmatis tamulici omnium optimi ubi Laudatur Rex. *çîvagan'* dictus opus reverâ poëticum, profundi sermonis, à quo *kamban*, Auctor poëmatis *râmâyaṇam* dicti, profitetur se hausisse. Quæ scripcit (*sic*) de virtutibus, ac de gehennæ pœnis satis appositè loquitur: aliquando tamen impudenti venere fudatur.

» *çilambu.* Torques pedum cum aliquo intus tintinnabulo. adject[s] est *çilappu* : hînc liber dictus *çilappadigâram* quia narrat mortem cujusdam *kôvalan'* dicti cujus causa omnis

ab uno *çilambu* deducta est : liber reconditi sermonis, et à paucis explicandi : merito tamen ab omnibus laudattur (*sic*). »

Beschi commence sa préface ainsi qu'il suit :

« Ad lectorem. — Primo. A multis multo ante desideratum, et jam diu à me promissum vulgare Tamulicæ Linguæ Dictionarium in Lucem prodit. Labore pariter ac tædio plenum opus; sed materiæ humilitate nullatenus speciosum, et vix ab aliquo prædicabile : Ita sit planè satis superque mihi est, si peccato deletam Creatoris imaginem pristino decori restituere conantibus Apostolicis pictoribus famulatum præstans, colores terere, eosque paratos subministrare possim. Ipsi eloquentiæ laudem habeant, me ipsis verba contulisse gloriabor : plenos læti manipulos colligant ipsi, me tamen non sine labore sementem sevisse fateantur. Si Paulus omnium manibus contra Stephanum sæviisse dicitur; quia omnium vestes servavit : quin omnium ore colamoque (*sic*) in Domini vinea laborare me dicant, qui omnibus verba subministrare conatus sum? Non defuere qui ante me simili famulatu Missionariis inservire valuerint : quorum monumenta tamen vel periere prorsus, vel nescio quo casu adeò vitiata sunt, ut fidenter ea sequi non liceat, quin ipse tanquam qui cæcus cæcum sequatur, in foveam cadere jure timere debeat. R. P. Aloysius Natalis dez Bourgez (*sic*) natione Gallus ingenio ac pietate insignis, studio quoque ac labore indefessus, Apostolicus olim in Madurensi Regno mihi commissionarius, et hujus Malabaricæ Provenciæ (*sic*) decus, ac gloria. Ipse non satis laudato animi conatu, et multorum annorum studio ac labore, ingenti mole Dictionarium scripsit : sed cum vulgaris simul, ac sublimioris dialectûs vocabula omnia commiscere voluisset, ac Dictionario interserere synonimum; ad aspicentium terrorem in immensum excrevit opus, et quid vulgo motum, quid ignotum Tyrones dignoscere nequeunt. Præterea omnium errores quoque referre censuit. Sic, pro

umblico, posuit *koppuḷ*, *koppuj*, *kuppuḷ*, *kuppuj*, pro filo *iḷei*, *ijei*, *ejei*, *eḷei* et sic quam plurima, cum unum tantummodo qd primo loco appossui (*sic*), verum sit, cætera amanuensium errata : Hic fit ut verum à falso secernere nemo possit. Secutum eum cenceo (*sic*) consilium Evangelici Patris-familias, qui è pullulante segete zizaniam extrahere vetans, cam tempore messis secernendam ac cremendam servavit. Voluit, et ipse R. P. confeto (*sic*) opere falsa a veris discernere, ac expurgare : sed prius ad præmium laborum a Deo advocatus, sui desiderium reliquit nobis. Ejus autem opere admodum adjutum me fateor : licet illut (*sic*) cæco, ut ajunt, modo sequi me non censui, sed plurima non sine examine, ac delectu assumpsi.

» 2° Triginta integros annos in Madurensi missione, ubi nullo exterarum commercio corrupta suo nitore viget Tamulica Lingua, ipse transægi, et quæ tot annorum non tantum exercitio, quantum assiduo, ac nullatenus intermisso studio assequi potui, publicæ utilitati exponere cæteris justum, mihi vero seni ac laboribus fracto nimis arduum videbatur. Superiorum tamen jussibus obsequendo, dum rude me donatum iri putarem, in arenam descendere coactus, audacter operi manum apposui : et Deo opt. Max; qui onus imposuit, vires suppeditante, ad majorem ejus gloriam inchoatum opus, singulari ejusdem ope, ad exitum brevi perductum est.

» 3° Duplicem Tamulica lingua dialectum habet *koḍuntamij* seu vulgaris una : altera *çentamij* seu sublimis dicitur... » Et Beschi compare ces deux dialectes, le premier au portugais et le second au latin. Il ajoute : « Quare de ijs quæ ad *çentamij* sepectant (*sic*), cum seorsim Dictionarium jam dederim, et synonimum : tanquam si latina verba lusitanice v. g. explicarem : (*sic*) ibi sublimioris linguæ voces per vulgarem tamulicam linguam exposui. » Plus loin, il parle de sa grammaire : « ut docuimus in Grammatica; »

« Verba imperij, ut in grammaticâ placuit appellare, vix unquam referam » (il s'agit des causatifs *çeyvikkir'ên'*, *çolluvikkir'ên'*), etc.

Les deux derniers paragraphes de la préface sont ainsi conçus :

« 16° Quare his prænotatis munitum opus è manibus tandem dimitti quale subinde reversurum sit, nesciens. Vix enim scribarum manibus teri incipiet, ac statim alieno pulvere sordescere necesse est. Attamen licet opus hoc multum amanuensium desidiâ patietur damni, vereor sanè ne sciolorum (*sic*) audaciâ plus adhuc. S. amittat sui S. ducat alieni. Nec desunt enim ex indigenis, qui Tamulicam linguam ab utero hausisse se freti, exteros elato supercilio despiscere (*sic*); ac passim censurare, nec non edocere audacter præsumant. Non animadvertentes tamen, linguas omnes sicuti aquas, vel in nativo solo, si motu careant, corrumpi : continuo autem veluti actas studio, vel apud exteros puriores inveniri posse : Ijs quæ plenis evoment buccis, rationem reddere nequeunt, et tamen obstinatè declamant, quasi se pro ratione satis esse censentes. Vel artographiæ (*sic*) regulas ne à limine quidem salutarunt unquam, et quæ somniant ipsi, cæteris regulam esse vellent. Quorum dictis non semel Tyrones decipi, et cæcum cæcos sequentes, simul in feveam (*sic*) cadere vidi quam pluries. Quare felix opus hoc dicam, si ita cautè servetur, ut congenitu retineat, et adventitia non admittat. Deus autem opt. max. qui et opus imperavit, et ope sua perfecit, idem omnibus perutile efficere non dedignetur.

» 17° Reliquum est, ut vos omnes, qui ad divinum Redemptionis opus à Supremo Mediatore nostro, et unico omnium Salvatore Christo Domino, tanquam coadjutores electi ad exteras hasce regiones læti accesistis (*sic*); nullo labore perteriti, toto animi conatu in hujus linguæ studio incumbatis. Sinuosas caracterum formas effingere, asperos literarum

sonos inflectere, dissonos vocum sensus retinere, barbaras Grammaticæ leges adsciscere, et demum hisce sani modis, exteras, difficiles, ac barbaricum quid sonates (*sic*) linguas ediscere, jam non tenerâ ætate viris, labore quidem, et fastidio plenum opus. Sed virtutis studio, et animarum zelo, ad majora suetos, hic cum pueris puerascere, ac infantili simplicitate balbutire, adeò laudandum est, ut de similibus dictum ab Apostolo jure censeam : estote parvuli, ut mentibus perfecti sitis. Hujusmodi viris, non ætate pueris, sed virtute puerascentibus Regnum Cœlorum promisit Christus. Quo proposito præmio, licet firmo veluti in lubricâ viâ scipione innixos, in arduis confirmari nos, laudabile reverâ sit, in hoc tamen studio Dei voluntatem, ac beneplacitum nos agere certò scientes, præter hoc ipsum, quod ei placere meruimus, non aliam requiramus mercedem. Deo opt. Max. jubente incipiamus alacres, eoque adjuante (*sic*) virili animo puerilia tractando, divina complere studeamus. Ille ipse, qui ex ore infantium sibi laudes perficere solet, complanatis omnibus difficultatibus nunc balbutientes vos, brevi sermone disertos ac eximios sui præcones facilè efformare, ut precor, non dedignabitur. Valete. »

Un détail qui peut servir à établir la date exacte de la composition ou de la rédaction définitive du dictionnaire : au mot *varucham*, l'auteur donne la liste des soixante années du cycle indien. Or, il donne pour correspondant à la première année *pir'abava* l'an 1747. Mais si nous nous reportons, dans le vocabulaire, aux noms des dernières années, voici ce que nous y lisons :

« *tundumi*. 56us annus ex eorum 60. fuit anni Chr. 1742 et erit 1802.

» *rudòt'kàri*. 57us annus ex 60. est hic an. Chr. 1743 eritque 1803.

» *rattâchi*. 58us annus ex eorum 60. erit à Chr. 1744.

» *kur'ôdanavarucham.* 59us annus ex eorum 60. erit Chr. 1745 et 1805.

» *akchayam.* 2o Nomen ultimi ex sexaginta ipsorum annis : erit Annus Christi 1746. »

On peut donc donner à cet ouvrage la date de 1743.

Nous reviendrons ci-après sur les *appendices.*

D'après la composition du ms., tout cela ne formait que la première partie de l'ouvrage, dont Beschi se serait, d'ailleurs, proposé de faire un dictionnaire tamoul-latin-portugais, car à beaucoup de mots il a ajouté la traduction portugaise marquée par la lettre L. — La seconde partie aurait été un dictionnaire portugais-latin-tamoul; le ms. n'en contient que la préface, ainsi conçue :

« In hac secunda parte, lusitanas voces præponere censui : hæc enim lingua hic in India ferè omnibus communis est. Plura tamen, non inficior, ab omnibus genuino nequaquam sensu intelligentur. Quare, ut omnium utilitati consulerem, semper lusitanis vocibus, latinam notionem adjungo, unde fit, ut ordine quidem Alphabetico lusitanæ tantum voces veniant, sed omnia latine explicata proponam. Duplicato labori parcere nolui, ut ex communi omnium zelo duplicatum quoque fructum capere possem.

» Nec in ingentem molem crescere opus, pauciora, quam potui, elegi vocabula : et cum lusitana lingua synonimis abundet, non omnia, sed unum aut alterum, quæ magis nota mihi visa sunt, et quæ magis usui necessaria, satis esse censui, et plerumque in lineâ nominum venient, et verba, vel è contra. Sic in substantivo reperies adjectiva, adverbia, et appellativa, etc. Hoc enim dictionarium ad hoc inservit, ut suæ mentis conceptum, et alia inveniet, quibus possit se explicare. Eodem modo lusitanis vocibus non omnia Tamulice correspondentia verba, sed quæ plana magis ut usu trita sunt, subscribam non verborum conjugationem, seu construc-

tionem referam : quæ omnia in prima parte quærenda sunt. Siquidem hujus 2æ partis consilium omne in hoc vertitur, ut virtute Pueris balbutire connantibus (*sic*), vulgariora suppeditat, et ad magis ardua facile sternat viam. Quæ minus honesta sunt, omittam omnia : ea enim ad cautelam in prima parte diligenter adnotavi ; hîc autem omittam, quia ad usum honesto viro necessaria non censeo : ea enim usurpare dicendo : minimè oportet, oportet tamen audiendo intelligere. Nemo tamen me nimia brevitate criminetur. Quæ hîc referem omnia, diligenter evolvant Tyrones, mente retineant, àssiduo terant usu : ac brevi necessaria hîc non desiderari, facile cognoscent. »

On pourrait croire que ce ms. est le ms. même autographe de l'auteur. Il est certain qu'il est d'un Européen et que l'écriture ressemble beaucoup à celle des Jésuites italiens, à celle, par exemple, des P. Robert de Nobili et Vico. Mais les négligences de copie et les fautes d'orthographe indiquent que c'est une simple œuvre de scribe : l'écriture du manuscrit comparée avec deux signatures de Beschi, les seules autographes qu'ait pu trouver le savant et aimable P. Sommervogel, confirme cette dernière hypothèse.

Dans son *Examen* des livres orientaux de la Bibliothèque de la Propagande, Paulin de Saint-Barthélemy, après avoir parlé de la grammaire de 1738, ajoute : « Extat praeterea R. P. Beschi, linguae tamulicae prestissimi viri, vulgaris tamulicae linguae dictionarium manuscriptum, cuius exemplaria plura in India vidi » (p. 54, § V). En 1870, la librairie Quaritch, de Londres, offrait un exemplaire du dictionnaire tamoul-latin, formant un vol. in-folio de 383 p. à 2 col., et un exemplaire du dictionnaire portugais-latin-tamoul, remontant à 1780 environ, qui formait un in-4° « royal » de 220 p. à 2 col.

13. — Dictionnaire portugais-latin-tamoul, par le P. Beschi, ms.

Voyez le n° précédent.

12. b — Dictionnaire tamoul français, pour expliquer le tamoul vulgaire, avec une préface où sont exposées plusieurs règles qu'il faut sçavoir avant de faire usage du dictionnaire. Composé par le R. P. Constant-Joseph Beschi, de la Congrégation de Jésus, missionnaire de l'Inde. L'an 1744.

Au verso du titre cette épigraphe : « Ad majorem dei gloriam Virginis matris Mariæ decus et religionis christianæ catholicæ romanæ incrementum. Amen. »

Ms. de la Bibl. Nat. n° 215, provenant de la collection Ariel. Copié en 1849, à Pondichéry, sur une copie exécutée en 1806 et appartenant à M. Arthur Gallois-Montbrun (elle comprenait 188 fts à 2 col.). Collationné plus tard sur trois autres copies appartenant l'une à Râdjapa-Annasâmi-Aiyer (576 p. à 2 col., sans date), l'autre à M. Mottet (12-312 p. à 2 col., s. d.), et la troisième à M. Faciolle (1781, 318 p. à 2 col.). La copie Ariel forme (vj)-201 fts gr. in-4°.

La Bibliothèque Nationale possède trois autres copies de ce dictionnaire, plus ou moins défectueuses et incomplètes : n° 210, 275 p. à 2 col., s. d., mais ancienne; n°s 211-212, vj-157 et 158-316 p., s. d.; n° 217, 257 fts à 2 col., s. d., mais ancienne. Aucune de ces trois copies n'a de titre et, à toutes les trois, les préliminaires et les annexes manquent.

L'ouvrage commence par « *a*, *agam* » et les deux derniers mots sont « *kchòmam*, sépulture, — *kchobam*, langueur, pâmoison ».

Voici, pour l'identification des copies, quelques extraits de ces manuscrits :

« *agattiyan'*, *agastiyan'*. Certain pénitent pas plus haut que d'un pouce, auteur de la langue sçavante.

» *în'ugir'adu* P. *în'd'ên* F. *în'uvê'n* Imp. *n'u* Inf. *n'a*. Mettre bas (vaches ou buffles); 2° dans le sublime seulement, enfanter. La troisième personne singulière du prétérit est *în'd'adu*, cependant on dit plus souvent *înit't'u*. »

Je citerai encore les notices sur les deux poèmes tamouls les plus originaux :

« *çindâmaṇi* R. *maṇi*, pierre précieuse R. *çindugir'adu* se corrompre. Incorruptible. 2° Nom d'un poème excellent où on faict l'éloge d'un Roy appelé *çîvagan'*, ouvrage poétique et sçavant; *kamban'*, auteur du poème appellé *râmâyaṇam*, dit en avoir profité. Il parle bien des vertus, de l'enfer, mais il est parfois obscène.

» *çilambu*, collier de pieds avec clochettes; *çilappu*, adjectif: *çilappadigâram*, livre qui narre la mort d'un certain *kôvalan'*, dont ce collier causa la mort, livre très difficile à entendre, mais au-dessus de tout éloge. »

Ce dictionnaire est certainement une simple traduction du précédent, comme on a pu le voir par les citations qui viennent d'être faites. On s'en convaincra définitivement en lisant la préface dont voici le commencement :

« Avis au lecteur,

» 1° Voicy enfin ce dictionnaire tamoul que j'ay promis depuis longtemps. C'est un ouvrage qui demande beaucoup de travail, qui est accompagné de beaucoup d'annexes, et qui n'a rien de beau ni d'attrayant. Malgré cela, j'ay travaillé de mon mieux, m'estimant fort heureux de préparer les couleurs aux peintres apostoliques occupés à rendre à l'image du Créateur, effacée par le péché, son ancienne beauté. Je leur cède toute la gloire de l'éloquence, c'est assez pour moy de leur fournir les paroles. Je me flatte d'avoir quelque petite

part à leurs glorieux travaux par le service que ce livre pourra leur rendre. Il y en a eu d'autres avant moy qui ont ambitionné de leur estre ainsy utiles. Mais leurs écrits, ou bien sont perdus, ou sont devenus si défectueux qu'on ne peut plus les suivre avec confiance, sans craindre justement de s'égarer. Le Révérend Père Louis Natal de Bourzes, jésuite français, recommandable par sa piété et son mérite, et d'un travail infatigable, qui a été, avec moy, missionnaire dans le royaume de Maduré et qui faisoit la gloire et l'ornement de tous ses collègues; ce digne ouvrier a donné un dictionnaire tamoul qui suppose une étude, un travail et un zèle au-dessus de tout éloge. Mais comme il a voulu mêler ensemble tous les mots du dialecte vulgaire et du sublime, et les insérer dans son livre, sans même retrancher les termes qui n'ont jamais été employés que par des ignorants, son dictionnaire est devenu si grand que son seul aspect suffit pour épouvanter les jeunes missionnaires qui désirent apprendre le tamoul... »

12. c — Beschi. Dictionnaire français-tamoul (*suivi d'un vocabulaire par ordre de matières, d'une chronologie, de la déclinaison et de la conjugaison tamoules, et d'un mémoire sur le calendrier indien). — Gr. in-4° de 290 p.

Ms. de la Bibl. Nat., n° 216, provenant de la collection Ariel. Il n'y a pas de titre, mais le fait que l'original se trouvait avec le dict. tamoul-français est une présomption en faveur de l'hypothèse qui l'attribue à Beschi. M. Ariel l'avait fait copier sur un ms. de 193 fts appartenant à M. Gallois-Montbrun.

Voici, pour l'identification des copies, quelques extraits. Le vocabulaire va de *abbaye : îna âçâram* à *Zombay : namaskâram.*

« abonder. *mitchamâgir'adu-tiraḷâyirukkir'adu.*

» conscience. *nilamei-nîdam-manappùrvam.*
» fleur double. *koṇḍeimalligei.*
» nuptial. *maṇavar'ei-kaliyâṇattukkuḍuttakârîyam.*
» nuque *piḍari.*
» récent. *puduçu-navamâna.*
» sonde sirurg. *çelâkku.* »

La Bibliothèque Nationale possède une autre copie de ce dictionnaire (n° 218, 43 cahiers de 8 fts n. ch., soit 454 fts), sans titre et sans autre appendice qu'un syllabaire au commencement. Ce ms. a appartenu à Sonnerat. Il est moins complet que le ms. Ariel, plusieurs des traductions manquant; les trois derniers mots cités ci-dessus sont écrits *péḍari, pudiçu, çélâgu.*

Une autre copie des deux dictionnaires tamoul-français et français-tamoul était en vente, en 1863 et en 1874, à la librairie Maisonneuve; on en demandait 40, puis 30 fr. Un autre ex. faisait partie de la collection van Alstein (il ne figure pas au Catalogue) : le dictionnaire tamoul-français avait le même titre que le prototype de la copie Ariel (avec quelques variantes : où sont plusieurs règles, de la Compagnie de Jésus) et la même épigraphe ; c'était un petit in-4° ; le dictionnaire français-tamoul était intitulé : « Petit dictionnaire français-tamoul, composé par le R. P. Constant Beschi, missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Maduré, avec l'aide du tamoul-français suffisant pour pouvoir s'énoncer sur tout. Ad majorem Dei Deiparæque semper Immaculatæ gloriam. »

Il est probable que ces ouvrages n'ont pas été proprement faits par Beschi lui-même, mais composés peut-être à Pondichéry, d'après son dictionnaire tamoul-latin et son dictionnaire portugais-latin-tamoul.

14. a — Fabula de ethnicorum magistro Paramartacuru dicto a P. Josepho Constantio Beschio, S. J.,

Tamulica lingua scripta et ab ipso Auctore in Latinam versa. — *Viramâmunivar... Pudicherii*, e typ. Miss. Apost., 1845.

In-12, lat. et tamoul en regard. Ce sont en réalité deux brochures, l'une latine et l'autre tamoule, interfoliées l'une dans l'autre. La brochure latine a (iij)-39 p., les n°s 2 à 28 sont aux pages impaires et les n°s 1 à 39 aux paires. La brochure tamoule a 40 p.

Premier appendice du *Dictionnaire tamoul-latin* de Beschi, composé par lui pour servir de texte d'étude.

14. b — THE ADVENTURES of the Gooroo Paramartan, a tale in the tamul language, accompanied by a translation and vocabulary, together with an analysis of the first story. By Benjamin BABINGTON, of the Madras civil service. *London*, J.-M. Richardson, MDCCCXXII.

In-4° — (vj)-xij-(i)-243 p.

Coll. : faux-titre, titre, dédicace, préface (xij p.), erratum, texte tamoul (1-48), titre, traduction anglaise (51-107), titre, vocabulaire (111-193), titre, analyse du premier conte (197-243).

14. c — *Paramârta'kuruvin'kadei...* Conte du Guru Paramârta (publié) avec l'autorisation des supérieurs, avec correction et révision, comme l'a donné Vîramâmuni en tamoul et en latin. *Pondichéry*, imprimerie de la Mission, 1859.

Texte tamoul seul.

(iv)-34 p. in-12.

14. d — 2e édition. *Pondichéry*, 1865 (?).

In-12 — (ij)-38 p.

14. e — STRANGE surprising adventures of the venerable gooroo Simple, and his five disciples, Noodle, Doodle, Wiseacre, Zany and Foozle. Adorned with fifty illustrations, drawn on wood, by Alfred Crowquill. *London*, Trübner and C°, 1861.

In-8° — 223 p.

Coll. : p. 1-4 faux-titre et titre, 5-8 table, 9-10 liste des gravures, 11-15 avis de l'éditeur, 17-35 introduction, 37-174 traduction paraphrasée du conte de Paramârta, 175-215 notes et explications, 217-223 glossaire.

14. f — LE PANTCHA-TANTRA... aventures de Paramarta et autres contes... le tout traduit pour la première fois sur les originaux indiens, par M. l'abbé J.-A. Dubois. *Paris*, J.-S. Merlin, M.DCCC.XXVI.

In-8° — xvj-416 p.

Les aventures de Paramârta occupent les pages 229 à 338. La traduction n'est d'ailleurs pas littérale; c'est une paraphrase assez libre.

14. g — Le PANTCHA-TANTRA, etc., illustré de 13 eaux-fortes, par M. Léonce Petit. *Paris*, A. Barraud, MCCCLXXII.

In-8° — xvi-416 p.

Ce sont simplement les exemplaires restant de l'édition de 1826, dont on a refait le titre et le faux-titre et auxquels on a ajouté treize eaux-fortes hors texte.

14. h — AVENTURES du gourou Paramârta, conte drôlatique indien, traduit par l'abbé Dubois, orné de

nombreuses eaux-fortes par Bernay et Catelain. *Paris*, A. Barraud, 1877.

In-8° — (vj)-ix-186 p. — Titre gravé.

Préface de Francisque Sarcey.

8 gravures hors-texte et un grand nombre dans le texte.

14. i — LES HUIT AVENTURES du gourou Paramârtta, contes tamouls, traduits par Gérard Devèze. *Louvain*, impr. J.-B. Istas, 1890.

In-8° — 48 p.

La couverture sert de titre.

Extrait du *Muséon*.

15 — *Vâman'çarittiram*. Histoire de Vâma (second appendice du *Dictionnaire* de Beschi).

Ce dialogue n'a été imprimé qu'une fois, à Madras, en 1843 (aux p. 23-28 du recueil de A. Mouttoussamipoullé (n° 3. a ci-devant); la traduction latine n'a jamais paru. On sait que ce morceau est un abrégé du chant XXVIII du *Tèmbâvaṇi*.

16 — *Tirutchabei kaṇidam* « Comput ecclésiastique ».

Je suis presque sûr que, sous ce titre, les biographes ont voulu désigner le troisième appendice du *Dictionnaire*, le mémoire sur le calendrier indien. Ce mémoire a été publié par moi, en français, dans la *Revue de Linguistique* (t. XX, 1887, p. 97-113), avec une note préliminaire, sous ce titre « Correspondance du calendrier hindou et du calendrier grégorien ». J'ignorais alors qu'il avait été publié, également en français, aux p. 383-402 de l'ouvrage suivant : « *Lettres sur Constantinople*, de M. l'abbé Sevin... suivies de plusieurs lettres... On y a joint un mémoire du savant Beschi, sur le calen-

drier de l'intérieur de l'Inde, revu par Jérôme LALANDE..., *Paris*, Obré, an X (1802), in-8° de xvj-452 p. L'éditeur, M. l'abbé Bourlet de Vauxcelles, ne dit pas d'où est tiré ce mémoire ; il en parle seulement ainsi dans son introduction : « Cette collection est terminée par un mémoire sur le calendrier de l'intérieur de l'Inde, par Constant-Joseph *Beschi*, missionnaire modeste qui se livroit avec un égal succès à des travaux évangéliques et littéraires. M. de Lalande a bien voulu dérober quelques moments à ses importantes occupations, pour revoir ce calendrier. » A la p. 385, une préface de dix lignes recommande ce « mémoire d'un savant qui a séjourné pendant trente années entières dans l'intérieur de l'Inde ». Au titre, p. 383, on lit : « Imprimé sur l'original, qui n'a jamais été publié. » Le texte est conforme à celui que j'ai publié et que j'avais emprunté au ms. Ariel et à celui de la librairie Maisonneuve, mais, dans le titre, on a substitué au mot « missionnaires » le mot « voyageurs ». Dans ces trois textes, on lit ce passage : « ainsi l'an 1745, juin commença » ; le texte latin a « incipiet » ; la traduction française a donc été faite après le mois de juin 1745. Mais le travail de Beschi est beaucoup plus ancien. Le P. Cœurdoux en parle de la façon suivante dans ses lettres au P. Souciet : « J'espérois envoyer à V. R^co un petit mémoire composé par un P Italien qui est parmy les Pères portugais sur la méthode dont se servent les calculateurs Indiens pour trouver les calendes de chaque mois, &c. Après l'avoir traduit, je l'ay renvoyé à ce R. P. qui entend un peu le français. Comme nous sommes fort éloignez l'un de l'autre et qu'il n'y a point de poste réglée dans ce pays, je prévois que je ne pourroy le recevoir et le faire partir avant le départ des derniers vaisseaux (Chrichnabouram, le 2 novembre 1733). » — « Je ne vous envoye point le petit écrit dont je vous ai parlé et qui traite de la manière de trouver le commencement des mois in-

diens solaires. Comme ils sont lunaires dans ce canton, j'ay négligé cette bagatelle à laquelle je pourray revenir, quand la Providence me rappellera dans le païs tamoul, où l'on se sert de mois solaires (Madigoubba, le 10 septembre 1734).» — « Vous aurez apris la mort du P. de Bourzes... Pour ce qui est du prétendu traitté du P. Constance Beschi dont vous parloit le pauvre deffunt, c'est un fort petit écrit sur la manière de trouver le commencement de l'année et des mois indiens pour le païs *tamoul*, où l'année est solaire. Le P. Beschi, qui l'avoit mis en latin, me l'avoit communiqué, et j'avois commencé à le mettre en françois en y faisant quelques changemens; comme je vins alors dans le païs *tenougou*, où les mois sont lunaires, quoique l'année soit lunisolaire (ce qui, je crois, n'est connu d'aucun calculateur indien de ces cantons), j'ay négligé de mettre la dernière main à cette petite méthode, ce que je tâcherai de faire lorsque quelque raison m'obligera de revoir Pondichéry et le païs tamoul (Darmavaram, 13 sept. 1735).» En 1733, le P. de Bourzes écrivait au P. Souciet : « On a découvert enfin la cause de l'inégalité des mois; je suppose que nos Pères de Pontichéri l'auront communiquée en France. J'ay veu là-dessus un petit traitté composé par un de nos Pères de Madurey (le P. Joseph Constance Beschi, italien); j'en avois fait le précis, pour le communiquer à V. R^ce^, et comme je ne l'ay pas maintenant, je ne puis vous dire que ce qui m'en est resté en gros dans la mémoire... Le P. Beschi dit: enfin j'ay achevé le traité des mois et années indiennes; je dis traité, parce que mon ouvrage est plus long que je ne croiois. » Serait-ce la traduction du P. Cœurdoux que l'abbé Sevin aurait imprimée ?

17. a — J. M. J. A GRAMMAR by the reverend father C. J. BESCHI, Jesuit missionnary in the kingdom of Madura. — *Tirumadureitchentamijdéçigarum-dai-*

riyanâdaçuvamiyaḷumâgiya - Vîramâmunivar - tiru - vâymalararndulitchéyda-vaindilakkaṇat-tonnûlviḷak-kam-mûlamum-ureiyum « Explication des vieux traités sur les cinq parties de la grammaire, en laquelle a daigné s'épanouir la bouche sacrée de Vîramunivar qui était aussi Dâiriyanâdaçuvâmi et qui cultivait le pur tamoul du Maduré; texte et commentaire... » *Pondichéry,* impr. C. Guerre, 1838.

In-folio, iv-119 et (ij) p. chiffrées 3-118-iv; les pages blanches (v° du titre, v° de la p. chiffrée 39 et v° de la p. chiffrée 118) ne sont pas comptées.

Édité par Vêdagirimodéliar, de Kâlattur, aux frais de Mariésavériâpoullé, de Nellittôpe; l'éditeur a ajouté des références tirées des grammaires originales et des exemples empruntés aux auteurs classiques.

17. b — On m'a fait connaître qu'il existerait une édition plus moderne imprimée à Madras, S. Joseph's Press, par les soins de M. S. Yagappoullé, mais je n'ai pu avoir aucun détail sur cette édition dont je n'ai pu me procurer aucun exemplaire.

17. c — Clavis humaniorum litterarum sublimioris tamulici idiomatis auctore R. P. Constantio Josepho Beschio, Societatis Jesu, in Madurensi regno missionario. *Tranquebar*, evangelical lutheran mission press, 1876.

In-8°, viij-171 p. (dont 162-171 pour les errata).

Impression dirigée par M. K. Ihlefeld. Aux frais et par les soins de A. Burnell, d'après un manuscrit corrigé par l'auteur lui-même. Ce manuscrit avait appartenu à B.-G. Babington, qui le tenait de F.-W. Ellis. M. Ellis, président

du Conseil des directeurs du Collège de Madras, avait fait faire en 1816, comme nous l'avons vu, des recherches dans les environs de Trichenapally et de Tanjaour, où l'on supposait que Beschi avait pu laisser des manuscrits. Cette copie de la *Clavis* provenait sans doute de ces recherches; c'est probablement celle qui était offerte, au prix de 30 sh. (37 fr. 50), dans deux catalogues d'un libraire anglais publiés en 1870 et 1872.

Cet ouvrage est-il réellement de Beschi? On a quelques raisons d'en douter, bien que jusqu'ici tous les tamulisants aient admis cette attribution. Il paraîtrait que la *Clavis* aurait été composée après le *ton'n'ùlviḷakkam* dont elle serait en quelque sorte une adaptation européenne. Les deux ouvrages se correspondent en effet exactement, quoique la *Clavis* soit beaucoup moins développée. Les citations, où celles du *Tèmbàvaṇi* abondent, sont généralement les mêmes.

Ce qui est absolument certain, c'est que Beschi a composé en 1728 la grammaite du tamoul vulgaire qui fut imprimée à Tranquebar dix ans après, en 1730 la grammaire du haut tamoul, et en 1732 le *Thesaurus*. Les deux grammaires se complètent fort bien l'une l'autre, et la seconde contient un ensemble de notions très suffisantes. La composition d'une troisième ne paraît guère avoir été nécessaire; il est remarquable du reste que l'auteur ne parle jamais dans la *Clavis* de sa grammaire du haut tamoul; il fait seulement allusion à celle de la langue commune en ces termes : « licet in vulgari grammatica cap. I plura de litteris Tamulicis præceperim; » ailleurs, il dit encore « in vulgari diximus ».

La première observation qui m'a donné l'idée que la *Clavis* pouvait n'être pas de Beschi, c'est que j'ai trouvé deux pages de ce livre dans un manuscrit, déjà ancien, d'une traduction latine des *kur'aḷ*. Il y aurait donc un lien entre ces deux ouvrages.

Parmi les manuscrits rapportés à Madras en 1816 par Mouttoussamipoullé, il y avait plusieurs petits poèmes de Beschi et un certain nombre d'ouvrages plus étendus, notamment deux copies originales d'une traduction latine des *ku'raḷ*[1], l'une sans le texte, écrite on ne savait plus par qui, et l'autre avec le texte ; ce dernier provenait du P. Potensa, successeur de Beschi dans sa dernière résidence.

Dans son travail sur les *kur'aḷ* (inachevé, 304 p. in-4°, *Madras*, 1822), M. Ellis cite plusieurs fois « le commentaire latin », sans oser l'attribuer formellement à Beschi, qu'il regarde cependant probablement comme l'auteur de la *Clavis*. Quoi qu'il en soit, l'une des deux copies en question est sans doute celle, provenant de M. Ellis, que M. Walter Elliot a donnée en 1877 à la Bibliothèque de l'India Office à Londres. Ce ms., utilisé par MM. Graul et Pope pour leurs traductions, était primitivement un peu incomplet, mais il avait été complété, on ignore d'après quelles sources, par MM. Drew et Brotherton. A Paris, la Bibliothèque Nationale possède une

1. La première mention qui ait été faite des *kur'aḷ* dans un livre européen se trouve à la p. 374 de l'ouvrage suivant : « Herrn Bartholomæus Ziegenbalg... ausführliche Berichte... *Halle*, 1713 et ss. » en ces termes : « Diruwálluwer ist einer von ihren besten Moralien Büchern. » Mais une indication plus précise et plus complète est donnée aux pp. 316-321 des *Essais historiques sur l'Inde*, par M. de la Flotte, *Paris*, M.DCC.LXIX (in-12 de (iv)-360-(ij) p.) : « le seul traité de morale que nous avons de ce peuple a été écrit par un ancien & fameux docteur de l'Inde appellé *Vallouren*. Son livre est intitulé *Coral;* » M. de la Flotte cite vingt-deux strophes dont les suivantes correspondent aux distiques n°s 1, 2, 3 et 5 rapportés ci-dessus :

1. Dieu est éteruel, le commencement ou principe de toutes choses, comme la lettre A est la première de toutes les autres.

2. Toutes les sciences ne sont que vanité à ceux qui n'adorent pas Dieu.

3. Le son des instruments de musique paraît beau à ceux qui n'ont pas entendu le gazouillement de leurs enfants.

5. Comme la terre supporte ceux qui la foulent aux pieds, & lui déchirent le sein en labourant, de même devons-nous rendre le bien pour le mal.

copie complète de ce commentaire latin, faite par Ariel lui-même, du 17 octobre au 27 novembre 1847, à Pondichéry, sur un exemplaire appartenant à la Mission et portant ce titre : « Moralia Tiruvalluveni RR. P. C. J. Beschius, Societatis Jesu, latinâ paraphrasi nec non ad verbum interpretatione illustravit. » Ce dernier ms., qui remonte environ au milieu du XVIIIe siècle, se compose de 244 p. petit in-4°. M. Ariel avait collationné sa copie avec une autre, comprenant seulement les 33 premiers chapitres, qui était jointe à un exemplaire de la Grammaire du haut tamoul. Ces mss., comme on le verra tout à l'heure, sont généralement conformes à celui de l'India Office. Mais, en 1886, j'ai fait à Londres l'acquisition d'un ms. dont la reliure était en mauvais état et qui se compose de 543 p. petit in-8° sans titre spécial ; il comprend le texte et la traduction latine des deux premiers livres des *kur'al*, accompagnés quelquefois de la transcription et quelquefois aussi de l'explication mot à mot. Un certain nombre de feuillets, qui manquaient, ont été suppléés d'une écriture plus moderne ; la plus ancienne doit remonter à quelque cent ans.

Il me paraît intéressant de comparer ces deux traductions et d'en rapprocher les quelques strophes isolément traduites dans la *Clavis* et dans la Grammaire du *çentamij*, qui, elle, est sûrement de Beschi : je choisis au hasard sept strophes ; il est remarquable que, dans la *Clavis*, la plupart des citations ne sont pas traduites :

1. *Agaramudalavéjuttellâmâdi*
Bagavan'mudat't'èyula...gu (I, 1).

Clavis. Alphabeti litteræ omnes incipiunt ab A, et orbis universus a Deo initium sumit.

Ariel. Litteræ omnes caput habent litteram A, mundus caput habet Deum.

Ellis. Litteræ omnes caput habent litteram A, mundus principium habet numen primordiale.

J. V. Littera A est prima omnium litterarum, ita Deus est mundi caput.

2. *kat't'adan'âlâyapâyan'énkolvâlar'iva*
nat't'âḍojâarêni..... *l* (I,2).

Clavis. Quid didicisse prodest, si sapientissimum i. e. Deum non adorant?

Gram. Quid prodest scientiarum studium, nisi inserviat ad cultum Dei omnium sapientissimi?

Ariel. Plurima didicisse quid amabo (*sic*) prodeat, nisi verearis bonos ejus pedes qui puram scientiam habet?

Ellis. Plurima didicisse quid, amice, prodest, nisi verearis bonos ejus pedes qui puram scientiam habet, i. e. sc. ab omni errore defæcatam?

J. V. Multa didicisse quid proderit nisi verereris bonos ejus pedes qui puram, id est veram, scientiam habet?

3. *Kujalin'idyâjin'idén'bartammakkaṇ*
Majâleitchot'kêḷâdava..... *r* (VII, 6)

Gram. Tibias, cytharasque laudabunt qui filios suos balbutire non audierunt, ac si diceret horum vocem parentum auribus omni symphonia dulciorem esse.

Ariel. Fistulam ac citharam dulces vocabunt qui non audierunt suorum infantium imperfecta verba.

Ellis. Fistulam, et, etc.

J. V. Suos infantes balbutientes audire parenti est fistulæ dulcius ac citharæ sono.

4. *An'bin'vajiyaduyirnileiag'dilârk*
Ken'butôlpôrttavuḍam..... *bu* (IX, 10).

Gram. Ex amore quo proximo auxilium præstamus, fit

ut corpus sit animæ basis; corpus vero eorum qui charitatem non habent non animæ basis sed pelle cooperta ossa dicendum est.

Ariel et *Ellis*. Quod amoris viam tenet, hoc est quod amorem habet, vivum corpus est; ii qui eo carent corpus habent ex ossibus pelle coopertis conflatum.

J. V. Per viam amoris, hoc est quia se amant, spiritus in corpore degit; qui amore carent corpus habent ex ossibus pelle coopertis, id est sine spiritu.

5. *Agajvâreittângunilampôlattammei*
Yigajvârppor'uttar'a..... lei (XVI, 1).

Gram. Non secus ac terra sustinet qui ipsam vomere scindunt, sic virtutis caput est conviciatoribus ignoscere.

Ariel et *Ellis*. Sufferre eos qui te despiciant instar terræ quæ sustinet eos qui eam calcant præstans est virtus.

J. V. Sicuti terra eos a quibus calcatur sustentat, ita sufferre eos qui te despiciunt est præstans virtus.

6. *Sir'eikâkkunkâppévén'çéyyumagalir*
Nir'eikâkkunkâppêta.....lei (VI, 7).

Gram. Quid proderit exterior custodia, nisi mulier, quod præcipuum est, se ipsam custodiat?

Ellis et *Ariel*. Custodia quam faciunt exseratæ januæ quid proderit? Præcipua custodia debet esse ea quæ uxor suum honorem custodiat.

J. V. Uxori januæ custodia quid prodest? suum illa honorem custodire principalis debet esse custodia.

7. *Olittakâlénnâmuvariyélipagei*
Nâgamuyirppakkédu..... m.(LXXVII, 3).

Gram. Licet ingenti boatu fremat mare, quid erit ulterius? ac si diceret : non propterea transibit terminos suos.

Ariel et *Ellis*. Quid faciat (ou faciet) murium multitudo qui ipsum mare cum suo strepitu æquent? Si ipsorum hostis coluber sibilum edat omnes peribunt.

J. V. Quid faciat murium multitudo quæ ipsum mare æquet cum suo strepitu? statim ac coluber eorum hostis sibilum edat omnes peribunt.

Enfin, M. Ellis a relevé certaines faiblesses d'interprétation, certaines fautes de grammaire. Par exemple, les deux strophes 84 et 92 commencent par *ägan'ämarndu*, qu'il faut évidemment lire *agan' amarndu* « l'intérieur, l'esprit, le cœur, — étant calmé, adouci, satisfait », comme expliquent tous les commentaires indiens. Or, le commentaire latin lit *agan marandu* « le cœur — étant raide, stupéfait » ; ma copie analyse les deux fois : « *agan*, animo, *marandu*, læto » ; celle d'Ariel analyse : « 1° *agan*, animus, *marändu* idem ac *maghilndu* lætari ; 2° *agan*, animus, *marandu* pro *malarndu* a *malardal*, lætum esse ». A la strophe 7, *tanakkuvamei* est traduit *sibi similem* au lieu de *sibi similitudinem*, tant dans ma copie que dans celle d'Ariel.

Quoi qu'il en soit, il résulte de ces observations et des traductions diverses que je viens de rapporter, toutes attribuées à Beschi, que si ces traductions sont réellement de lui, elles ne peuvent être que des essais, des tentatives de débutant, des projets sans consistance. Mais il est plus probable qu'il faut y voir seulement l'œuvre d'un autre missionnaire ou de plusieurs missionnaires, peut-être élèves ou secrétaires de Beschi. Le même disciple a pu rédiger la *Clavis* en la calquant en quelque sorte sur le *ton'n'ùlviḷakkam* du maître, et sans savoir que Beschi avait composé une Grammaire du *çentamij*. M. Ariel dit que le ms. original qu'il a copié paraît être un autographe de l'auteur. Cependant il faut remarquer qu'on y lit, sur le feuillet précédant le titre, cette note caractéristique, qui semble exclure une pareille hypothèse : « Codex manu-

scriptus quîcum hîc consentit, ut de tribus Moralium *Kur'aḷ* dictorum, supremam translator pudicè rejecit, duas solummodo tenet præeuntes. *Egomet, scriba,* titulum sequentem libro imposui. »

C. *Divers et douteux*

18 — *Gñânamuyartchi* « L'Effort de la sagesse » ou « le sage effort ». *Pondichéry,* 1843, in-12, 268 p.

On a souvent attribué à Beschi ce recueil de méditations qui paraît être du P. J.-V. Bouchet dont nous reparlerons. Il aurait pris le nom tamoul de *Gnânappragâçaçuvâmi* « le seigneur de la sage lumière » ; je ferai remarquer cependant que les chrétiens tamouls rendent ordinairement par *Gnânappragâçan'* le nom « Louis de Gonzague ». Aussi a-t-on dit également que ce livre était du Père Louis d'Avour. Mais le Père Bouchet a résidé à Avour.

La Bibliothèque Nationale possède une vieille copie ms. de cet ouvrage (fonds tamoul, n° 463, ancien fonds n° XXIV), portée au grand catalogue de 1739 et qui comprend 175 et 9 p. gr. in-4°.

19 — *Vâkkiyaçittândam* (sk. Vâkyasiddhânta) « Détermination de la parole ».

Indication de Mouttoussamipoullé. Je n'ai rien trouvé de plus sur cet ouvrage.

20 — *Têvaçinêgamugândiram* (sk. Dêvasnêhamukhântra) « Raison de l'amitié divine ».

Indication de Mouttoussamipoullé.

21 — *Tirutchabeikkaṇidam* (sk. Çrîsabhâganita) « Comput de la sainte assemblée ».

Est-ce bien le travail sur le calendrier hindou (n° 16 ci-

dessus)? Est-ce une traduction du comput ecclésiastique ordinaire?

22 — *Gnânaviḷakkam* « Lumière » ou « Explication de la sagesse ».

En collaboration avec *Sittânandapandâram*, c'est-à-dire un autre missionnaire désigné sous ce dernier nom.

Indication de Mouttoussamipoullé.

23 — « Un traité de médecine malabare ».

Indication du P. Sommervogel. Le P. Caussanel écrivait de Palamcottah le 8 août 1899 : « Le P. Beschi avait composé deux ouvrages sur la médecine, peut-être même trois. Je n'en connais qu'un seul d'imprimé; mais où retrouver les manuscrits? » — Je ne sais quel est cet ouvrage de médecine de Beschi qui aurait été imprimé.

24 — « Grammaire télinga, avec traduction latine ».

Indication du P. Sommervogel.

Je doute beaucoup, pour ma part, que Beschi ait composé un pareil ouvrage. Je ne vois pas quand, comment et pourquoi il aurait appris le télinga, car il ne paraît avoir jamais quitté le pays tamoul.

P.-S. — Additions et Rectifications au précédent article. — J'avais envoyé cet article aux Pères Jésuites de l'Inde du Sud, et on a bien voulu me communiquer des observations du R. P. Caussanel, de Palamcottah.

En ce qui touche le P. de Bourzes, le savant missionnaire fait remarquer que ce Père « n'était pas chargé d'une petite localité de la côte », mais qu' « il fut presque tout le temps recteur de toute la côte; il était, pour la Pêcherie qui comptait cinquante mille chrétiens, ce qu'était le supérieur de la mission de

Maduré pour cette partie de la mission du Malabar. Les supérieurs du Carnate, du Maduré, de la Pêcherie, de Ceylan et du Travancore proprement dit étaient comme autant de vice-provinciaux. Je parle évidemment de l'époque où le Maduré n'avait pas encore de Supérieur Général. C'était presque toujours parmi les recteurs de la côte qu'on choisissait les provinciaux du Malabar, les archevêques de Cranganore, etc. Le P. Louis Natal de Bourzes, depuis sa rentrée sur la côte en 1723, fut presque constamment recteur de la côte jusqu'en 1735, époque de sa mort. En mai 1734, par ordre du P. Provincial, Jean Autunes, il dut se charger de la paroisse de Manapar, outre le rectorat de la côte. J'ai plusieurs notes de lui : il signe toujours *Louis Natal*, jamais *de Bourzes*[1]. C'était un homme d'une modestie singulière, très ardent au travail, ayant un talent merveilleux pour plaire à tout le monde. Son écriture est vraiment distinguée : la main est aussi ferme à la fin de sa vie qu'elle l'était à son arrivée dans la mission. Ses trois dictionnaires ont une valeur réelle ; il a rendu lui-même de grands services au P. Beschi pour le tamoul ».

Au sujet du P. Beschi, mon savant correspondant observe qu'« il passa à Tuticorin les années 1742 et 1743; il était recteur du collège et supérieur de toute la région. En 1744, le P. Gaëtan Barreto, alors provincial du Malabar, l'appela à Manapar, d'où il l'envoya au séminaire d'Ambalacate pour y enseigner la langue. C'est là qu'il mourut en 1747. Quoique épuisé de fatigue, il avait pourtant gardé une vigueur d'intelligence vraiment singulière ».

Il me paraît intéressant de donner ici, d'après des docu-

1. Les lettres au P. Souciet, à son frère, à Mme de Soudé, que j'ai eues sous les yeux, sont, au contraire, toujours signées *L. N. de Bourzes, L. N. Bourzes, Bourzes* ou *L. N. B.*

ments originaux, une signature du P. de Bourzes et deux du P. Beschi : la première de celles-ci est sans doute celle qui figure au bas de sa profession solennelle; la seconde est à la

L. N. Bourzes S.J.

Constantius Joseph Beschi

Constantius Joseph Beschi

fin des *Litteræ Annuæ* de la Mission du Maduré pour 1732, qu'il envoya au T. R. Père général.

2e *P.-S.* — Voici la première lettre qui ait été écrite en Europe pour annoncer la mort du P. de Bourzes. Elle est conservée à la rue Lhomond :

« La mort du R. P. de Bourzes vous sera aussi sensible qu'elle me l'est encore. Ce cher ami mourut le 1er vendredi de carême de cette année 1735 à Manapar où il étoit recteur pour la 2e fois. Le matin, il dit la ste messe; il s'y estoit préparé par la confession qu'il faisoit presque tous les jours. Sur les 4 heures du soir, il se sentit suffoqué. C'estoit un ulcere qui se deschargea dans le corps et qui lui osta toute connoissance. Cet accident dura 31 heures. Les matieres qu'il jetta par la bouche et par le nez ont fait voir quelle estoit la cause de sa mort. Tous les Pères de la province malabare l'ont regretté, comme le meilleur sujet qu'ils eussent eu depuis plusieurs annees. Il estoit aimé et estimé généralement de tous les Pères portugais. Consolons nous dans l'esperance

d'avoir le bonheur de nous rejoindre bientôt dans ce lieu où nous aimerons, sans crainte d'être jamais séparés de l'unique objet qui mérite d'être aimé. Ainsi soit il! — Estienne Le Gac. — Pondichery, le 1er octobre 1735. »

3e *P.-S.* — Pendant que je corrige cette épreuve, le Père Sommervogel a l'amabilité de me communiquer un très intéressant article du savant prof. E. Teza dans les *Rendiconti della R. Academia dei Lincei* (Classe di scienze morali, storiche e filologiche, Ferie academiche, luglio 1899, estratto dal vol. VIII, fasc. 7), et intitulé : *Di alcuni scritti del P. Dubois e del P. Beschi, missionari nell' India* (*Roma*, 1899, 22 p. in-12). L'auteur, au point de vue bibliographique, ne parle guère que du *Têmbâvaṇi* et du *Paramârta*. Il nous fait connaître que M. A. Agostini a retrouvé l'acte de baptême de Beschi. Né le 8 novembre 1680, à Castiglione delle Straniere, il fut baptisé le 13, par l'archiprêtre G. B. Conodia ; il eut pour parrain don Giulio Bosio, et pour marraine Onesta Cesselano ; son père était « le comte don Gandolfo Beschi » et sa mère « Elisabeth Beschi »; il reçut les prénoms de « Constant-Joseph-Eusèbe ». — M. Teza rappelle un article de M. R.-C. Caldwell fils, sur le *Têmbâvaṇi*, dans l'*Athenæum* du 5 décembre 1874. Il cite aussi l'opinion très dubitative d'un jésuite belge sur l'hypothèse qui a fait de Beschi le ministre de Tchandâçâhib: « l'imagination indienne va jusqu'à faire du P. Beschi le dewan ou premier ministre du nabab de Trichinopoly..... » (*Le Madouré....*, par le P. Auguste Jean (*Bruges*), 1894; t. I, p. 156).

Julien Vinson.

(A suivre.)

ÉTUDE DE LA LANGUE DES POULS

(SUITE)

LES MOTS

La langue poule se présente comme une langue éminemment agglutinante ; et sauf de rares exceptions, les mots qui la composent peuvent être représentés par la formule :

$$R + r + r' + r'' + \ldots\ldots$$

R désignant la race principale, *r*, *r'*, *r''*....., désignant les racines accessoires dont l'adjonction à la racine principale modifie l'idée simple exprimée par celle-ci, au point de vue du genre, du nombre, de la personne, du mode, de la voix... Du reste, toutes ces racines adventices n'ont point encore perdu leur existence propre et nombre de suffixes sont employés comme articles, adjectifs démonstratifs, pronoms personnels, pronoms démonstratifs.

Ainsi en poul peu ou point de mots composés ; les mots dérivés par suffixation composent toute la langue.

L'exposé qui suit sera consacré à l'étude des racines

principales et des modifications qu'elles peuvent subir selon les circonstances de leur emploi. C'est assez dire que l'étude des racines accessoires sera menée de front avec la première.

Les racines principales peuvent se subdiviser en deux catégories :

1° Les racines substantives;

2° Les racines verbales.

Commençons par faire observer que les premières sont l'exception. Il semble pour qui étudie la langue poule (ou toute autre dont le mécanisme est aussi apparent) que l'homme, lorsqu'il a voulu parler, a d'abord attaché un vocable à chaque action, à chaque état, et par suite a d'abord créé le verbe, d'où le participe, d'où enfin le nom, en employant le participe substantivement, absolument comme nous disons :

Le passant, le mendiant.

Le problème pourrait cependant de pas s'être toujours posé de cette façon :

Il a pu arriver qu'un objet est venu à plusieurs reprises frapper brutalement les sens de l'homme sans éveiller d'idée verbale dans son intelligence, et cela parce que l'objet en question avait une manière d'être ou d'agir absolument *sui generis*.

Prenons deux exemples :

Le verbe *diw-dé* (racine *diw*) signifie en poul *sauter* et *voler*, soit d'une façon générale : être dans l'espace sans toucher terre.

Prenons une des formes du participe aoriste actif du verbe *diw-dé*, celle correspondante au genre *ndi;* on a ainsi *diw-ndi*, supprimons l'*n* parasite et substituons *r* à *d*, il vient *diw-ri*, qui est le mot général qui en poul signifie oiseau.

Aussi l'oiseau c'est le *étant dans l'air.*

Nous aurons plus tard occasion de revenir sur la signification spéciale du suffixe *ndi.*

Un second exemple sera : le poisson. Existe-t-il dans la vie humaine un acte, un état qui rappelle d'une façon quelconque la manière d'être normale d'un poisson, animal d'une forme spéciale, vivant dans des conditions spéciales et mortelles pour les autres êtres, qui sans mouvement apparent, sans appui étranger, se maintient en équilibre dans un seul milieu tangible ?

Évidemment non.

Aussi le poisson peut-il avoir un nom spécial indépendant de toute racine verbale. Il semble en être ainsi en poul : poisson se dit : *li-ngou.* Le radical *li* n'a pu être apparenté à aucune racine verbale connue.

Généralisons et disons que les racines substantives de la langue poule paraissent exclusivement appliquées à désigner les objets dont la manière d'être ou d'agir ne rappelle pas immédiatement une des manières d'être ou d'agir qui sont familières à l'homme.

Avouons du reste que les développements qui précèdent ont pour but d'expliquer la simple possibilité

et non l'absolue certitude de l'existence de racines substantives.

Il va sans dire que nous écartons de tout ce qui précède et de tout ce qui va suivre les mots d'origine étrangère (arabe, mandingue, française) sans renoncer pour cela, comme on le verra plus loin, à présenter comme terme de raisonnement l'ensemble des règles auxquelles leur emploi est soumis.

RACINES SUBSTANTIVES

Telles qu'elles se présentent à nous et jusqu'à plus complète analyse, les racines substantives se réduisent généralement à des monosyllabes ouverts de la forme : consonne, voyelle.

Exemples :

so-ndou pl.	*tcho-li*	mange-mil
ba-ndou	*ba-li*	corps
bou-ndou	*bou-li*	puits
li-ngou	*li-di*	poisson
fo-ndou	*po-li*	pigeon
le-ki	*le-dé*	arbre

Remarquons du reste qu'il ne serait pas irrationnel d'écrire tous ces mots comme il suit :

so(d)-*ndou*, *ba*(d)-*ndou*, *bou*(d)-*ndou*, *li*(t)-*ngou*, *fo*(d)*ndou*. *le*(d)-*ki*

Si on connaissait aux radicaux verbaux *sod*, *bad*, *boud*, *lit*, *fod*, *led*.,.. des sens en rapport avec la

manière d'être d'un mange-mil, d'un corps, d'un puits, etc., etc.

LE VERBE

Comme conséquence de ce qui précède on est en droit de conclure ou tout au moins d'admettre que tous les mots qui composent la langue poule sont issus de racines verbales. Dans l'exposé qui va suivre, on s'en tiendra à cette hypothèse.

Comme point de départ on indiquera la forme générale des racines considérées et les additions que subissent ces différentes racines pour devenir :

1° Les différentes formes de la conjugaison et les participes;

2° Les qualificatifs et les substantifs.

Un préliminaire obligé consistera dans l'énumération des différents pronoms, et tout d'abord des articles et adjectifs démonstratifs dont les formes ne sont pas différentes de celles des pronoms personnels de la troisième personne.

L'ordre suivi sera donc le suivant :

Adjectifs-pronoms démonstratifs,
— déterminatifs,
— indéfinis,
— interrogatifs,
— relatifs,
Pronoms personnels,
Adjectifs possessifs.

ADJECTIFS ET PRONOMS

ADJECTIFS-PRONOMS DÉMONSTRATIFS

Ce, cette, celui-ci, celle, celle-ci, se traduisent en poul selon le genre du substantif auquel ils s'appliquent par les mots :

Nominatif singulier

1er GROUPE

o

2e GROUPE

ndou, ngué, ngo, ndé, ko.

3e GROUPE

ngou, ba, ngol, ndi, ki, ka, dam, dé, ngal, nguel, doum.

Nominatfi pluriel

1er GROUPE

bé

2e GROUPE

di, di, dé, dé, dé.

3e GROUPE

di, di, di, dé, dé, dé, dé, dé, dé. kogn, doum.

A l'accusatif, au génitif et au datif, on peut em-

ployer les mêmes formes, mais les suivantes sont préférables et plus usitées :

Singulier

1er GROUPE

mo (ou) *mako*.

2e GROUPE

mayrou, *maggué*, *maggo*, *mayré*, *makko*.

3e GROUPE

maggou, *mabba*, *maggol*, *mayri*, *makki*, *makka*, *madjam*, *madjé*, *maggal*, *magguel*, *moum* ou *madjoum* ou *modoum*.

Pluriel

1er GROUPE

mabbé.

2e GROUPE

madji, *madji*, *madjé*, *madjé*, *madjé*.

3e GROUPE

madji, *madji*, *madji*, *madjé*, *madjé*, *madjé*, *madjé*, *madjé*, *madjé*, *makkogn*, *moum* ou *modoum* ou *madjoum*.

Comme on le voit, les démonstratifs, lorsqu'ils sont compléments, se font précéder de la syllabe *ma*, leur forme en est quelque peu modifiée, mais pas assez pour qu'ils deviennent méconnaissables.

Le démonstratif *doum*, *moum*, *modoum*, *madjoum*, s'applique à toute espèce, à tout genre d'objets, même à ceux du premier groupe, il correspond exactement au mot français *cela*.

Celui-ci, *ceci* se rendent par le démonstratif tel qu'il vient défini ; lorsque l'on veut distinguer plus nettement un objet plus rapproché d'un autre plus éloigné, on fait suivre le démonstratif de la syllabe *do*, ici.

Celui-là, *cela*, etc., etc., opposé à *celui-ci*, *ceci*, se rend par le pronom démonstratif suivi de *ya'*, dont le sens littéral est : *il s'en va*.

Si celui-ci (le lion) rugit, celle-là la panthère) s'enfuit :

so ndi babi, ngou ya' dogui.

Baro-di (genre *ndi*) lion, *tchew-ngou* (genre *ngou*) panthère.

ADJECTIFS-PRONOMS DÉMONSTRATIFS

Un, *un seul*, se traduit selon le genre par :

1er GROUPE

goto.

2e GROUPE

wot-ourou, wot-é, wo(t)-ngo ou *wot-o, wot-éré, wot-o.*

3e GROUPE

got-ou, got-a, got-ol, got-iri, got-i, got-a, got-am, got-é, got-al, got-el, got-oum.

Le même mot est adjectif qualificatif et signifie *seul*.

Le pluriel est alors :

1er GROUPE

wot-oubé.

2e GROUPE

got-i, got-i, got-é, got-é, got-é.

3e GROUPE

got-i, got-i, got-i, got-é, got-é, gót-é, got-é, got-é, got-è, got-ogn, got-oum

Got-oum, comme *doum*, s'applique à des objets dont l'essence et par suite le genre n'est pas déterminé dans l'esprit de celui qui parle.

Aucun se traduit par :

ha é got-o (littéralement *jusqu'à un*) ; *goto* se modifie selon le genre, comme nous venons de l'indiquer.

Exemple :

baro-di ha é got-iri 'ar-ani
lion jusqu'à un n'est pas venu.
Aucun lion n'est venu.

Rien se traduit par :

ha é hou-ndé (littéralement *jusqu'à une chose*)
ou *ha é batt-é* (*id.*)

Exemple :

o nan-ata ha é batt-é
il n'entend rien.

Comme on le voit, *ha é goto*, *ha é oundé* sont des

formes affirmatives ; la négation est indiquée par le verbe.

Chaque se traduit par :

kala invariable

ou par *got-o kala* où *got-o* est variable.

La traduction littérale de cette dernière expression est :

un chaque ou *chacun.*

Autre se traduit selon le genre et le nombre par :

1er GROUPE

Singulier *god-do.*
Pluriel *wod-bė.*

2e GROUPE

Singulier *wo(d)-ndou, wo(d)nguė, wo(d)ngo, wo(d)-*
[*ndė, wodko.*
Pluriel *goddi goddi, goddi, goddé,*
[*goddé.*

3e GROUPE

Singulier *go(d)-ngou, godba, go(d)-ngol, go(d)ndi*
[*god-ki.*
Pluriel *god-di, god-di, god-di, god-dé,*
[*god-dé.*
Singulier *god-ka, god-dam, god-dé, go(d)-ngal,*
[*go(d)-nguel.*
Pluriel *god-dé, god-dé, god-dé, god-dé,*
[*god-kogn.*
Singulier et pluriel *god-doum.*

· *God-do* est le participe aoriste d'un verbe *wod-dé*, être différent, peu usité ; *wod-dou-dé*, être éloigné, est un dérivé augmentatif de *wod-dé*.

Même (lui-même, etc., ipse) se rend par *tigui* invariable.

Exemple :

lam-do tigui salm-ini mo.
le chef lui-même l'a salué.

Lorsque l'on veut insister avec force, on emploie le mot *tigui rigui*.

ADJECTIFS-PRONOMS INDÉFINIS

Un tel se traduit par :

kari, abréviation de *ko 'ar-i*, celui qui vient, le premier venu.

Quelqu'un se rend par : *neddo*.

Ce mot signifie également une personne : on dit très bien :

temederé neddo
cent personnes

Le pluriel est *yimbé* : Ex. : *yimbé, temederé*, cent personnes.

(Les noms de nombre ne commandent le pluriel que s'ils suivent le substantif).

Neddo paraît n'être autre chose que le participe passé passif *nè'-édo* du verbe *nè'-dé*, élever, faire vivre;

de même que : *né'-né'* (mère) signifie littéralement « l'éleveuse » comme son synonyme.

né'-nirado	pluriel	*né'-nirabé*
mère		mères

né'-do signifie « l'élevé ».

yimbé a une origine plus obscure, peut-être a-t-il une origine sémitique ?

Peut-être *yimbé* doit-il se rapprocher de *djibindé*, engendrer, qui donnerait naissance au participe aoriste *djibindo*, plur. *djibinbé*. Le pluriel se serait contracté en *djibnbé*, puis en *djimbé*, d'où peut-être *yimbé*. Le sens littéral serait alors : les se reproduisant.

ADJECTIFS-PRONOMS INTERROGATIFS

Qui? que? quoi? lequel? etc. *quel? quelle? quels?...* se rendent par *holi* suivi du nom ou du démonstratif correspondant.

On a donc :

1er GROUPE

Singulier	*holi-o*
Pluriel	*holi-bé*

2e GROUPE

Singulier	*holi-ndou*,	*holi-nguè*,	*holi-ngo*,	*holi-ndé*, [*holi-ko*.
Pluriel	*holi-di*,	*holi-di*,	*holi-dé*,	*holi-dé*, [*holi-dé*.

3e GROUPE

Singulier *holi-ngou, holi-ba, holi-ngol, holi-ndi,* [*holi-ki.*
Pluriel *holi-di, holi-di, holi-di, holi-dé,* [*holi-dé.*
Singulier *holi-ka, holi-dam, holi-dé, holi-ng al,* [*holi-nguel.*
Pluriel *holi-dé, holi-dé, holi-dé, holi-dé,* [*holi-kogn.*

Singulier et pluriel, *holi-doum.*

Souvent aussi on emploie *hol* invariable.

Qui se traduit aussi souvent par *hol mo* ou simplement *mo*.

Exemple :

	hol	*mo*	*wad-i*	*doum ?*
ou		*mo*	*wad-i*	*doum ?*
		qui	a fait	cela ?

Qui ? quoi ? complément se traduit souvent par *hol ko* ou simplement *ko*.

Exemple :

	hol	*ko*	*ngaddou*	*da ?*
ou		*ko*	*ngaddou*	*da ?*
		qu'	apportes-	tu ?

PRONOMS RELATIFS

Les pronoms relatifs se rendent comme les pronoms démonstratifs de leur genre.

Exemple :

tchew-ngou	*ngou*	*yaw-ti*
la panthère	qui a	passé

Plutôt que d'employer les relatifs, il est préférable de se servir de la forme participiale :

tchewngou	*djawtou-nõ-ngou*
la panthère	ayant passé

PRONOMS PERSONNELS

1re PERSONNE

Les pronoms personnels de la première personne sont :

Nominatif singulier :	*mi*	je
Pluriel inclusif :	*min*	nous (tous)
Pluriel exclusif :	*en*	nous (qui parlons)
Vocatif singulier :	*min, min dé*	moi
Pluriel inclusif :	*min, min en*	nous
Pluriel exclusif :	*en, en-en*	nous
Accusatif et datif sing. :	*mi, min, am, kam*	me, moi
Pluriel inclusif :	*min, ko-min*	nous (tous)
Pluriel exclusif :	*en, ko-en*	nous (qui parlons)

En n'est pas spécialement un pluriel exclusif de la 1re personne. C'est une particule très employée pour déterminer d'une façon absolue et exclusive l'objet dont on parle.

min en	nous que voici
rawandou en	le chien que voici
imbe en	les gens que voici

En est un partitif; lorsqu'il est employé seul, il prend le sens de : « les gens que voici dont nous faisons partie. »

Si on veut appuyer plus fortement sur le lieu ou sur le moment où se passe l'action, on suffixe au pronom *mi* l'adverbe *do*.

Mi-do signifie : moi là ou moi à présent.

A la première personne du pluriel, on a *mi do min* pour *min do min*. *En* devient *eden* pour *en do en*.

Enfin, si l'on veut spécifier plus énergiquement, non plus seulement l'époque ou le lieu, mais encore la personne, on ajoute aux pronoms *mido*, *midomin*, *eden*, la particule *ni* qui signifie : ainsi, aussi. On a de cette façon :

mi-do-ni, mi-do-mi-ni, eden-ni

Il arrive fréquemment que l'on dit au Fouta *mbido*, *mbidoni*, *mbidomin*, *mbidomini*, pour *mido*, *midoni*, *midomin*, *midomini*.

Les Pouls du Fouta-djalon disent pour les mêmes mots : *mbédé*, *mbédéni*, *mbédémin*, *mbédémini*.

Enfin on dit souvent pour *eden* et *edenni* les mots *enen* et *enenni*.

Les formes accusatives et datives *kam*, *komin* et *koen* ou *keen* sont pour :

ko-am, ko-min, ko-en

Elles ont un sens particulier :

O gagni mi signifie simplement : il m'a fait du mal.

O gagni-kam signifie : celui qu'il a blessé, c'est moi.

Ko signifie : c'est.

Aussi s'il vient se placer devant les pronoms nominatifs, il se construit avec le participe et dispense des formes de la conjugaison.

Exemple :

mi àr-i	*mi gnaw-i*
je viens	je suis malade
komi gar-do	*komi gnaw-do*
c'est moi qui viens	c'est moi qui suis malade

2e PERSONNE

Les pronoms de la 2e personne sont :

Nominatif singulier :	*a, da*	(après le verbe), tu.
— pluriel :	*on, é*	vous.
Vocatif singulier :	*an,*	toi.
— pluriel :	*on, é*	vous.

Accusatif datif sing. : *ma, mada, ka, é,* te, toi, à toi.
— plur. : *mon, modon, koon,* vous, à vous.

Les formes :

ada	pour	*a do a*
odon	pour	*on do on*
adani	pour	*a do a ni*
odonni	pour	*on do on ni*

correspondant aux pronoms de la première personne :

mido, midomin, midoni, midomini

qui sont formés de la même façon.

La forme *da* est une forme employée seulement dans les inversions.

On dit souvent :

onon et *ononni* pour
odon et *odonni.*

Ka et *koon* se conduisent exactement comme *kam* et *komin* d'une part, et comme *komi* et *komin* de l'autre.

C'est-à-dire qu'ils peuvent être employés comme accusatifs pour appeler l'attention sur le régime, ou bien comme nominatifs suivis d'un simple attribut sans forme conjuguée.

Il y a lieu de remarquer la forme accusative *é.*

Yallah fi'é pour *yo allah fi'é*
que Dieu te frappe
mi wad-an (*i*) *é doum*
je fais pour toi cela

3e PERSONNE

Les pronoms personnels de la troisième personne sont exactement les pronoms démonstratifs. Ils s'accordent en genre et en nombre avec le nom auquel ils se rapportent.

Ceci s'applique aussi bien à l'accusatif et au datif qu'au nominatif.

Tous les pronoms personnels de la troisième personne forment avec *ko* des composés pronominaux qui se comportent comme leurs analogues de la première et de la deuxième personne.

Voici ces composés :

1er GROUPE

Singulier : *ko* ou *kanko*
Pluriel : *kobé* ou *kambé*

2e GROUPE

Singulier : *kayrou, kanguê, kango, kayré, kanko*
Pluriel : *kandji, kandji, kandjé, kandjé, kandjé*

3e GROUPE

Singulier : *kangou, kamba, kangol, kayri, kanki*
Pluriel : *kandji, kandji, kandji, kandjé, kandjé*

Singulier : *kanka, kandjam, kandjé, kangal, [kanguel*
Pluriel : *kandjé, kandjé, kandjé, kandjé, [kankogn*

Singulier et pluriel : *kandjoum* ou *kagnoum*

Ainsi on dit :

mi yiʿ-i rawandou ; kayrou wofnõ-ndou;
J'ai vu le chien ; c'est lui le ayant aboye
ou c'est lui qui a aboyé

Les formes *omo* ou *ombo* et *ébé* sont respectivement à *o* et à *bé* ce que *mido* est à *mi*. Les procédés de dérivation diffèrent.

Les formes *omboni* et *ebeni* correspondent à la forme *midoni* de la première personne.

(*A suivre*). E. Gibert.

LE

LEVER DE LA LUNE DE LA CONNAISSANCE

(PRABŌDHACANDRŌDAYA)

Drame en 6 actes, traduit pour la première fois en français du sanskrit et du prâkrit

(SUITE[1])

DEUXIÈME ACTE

(Alors entre Faux-Semblant).

FAUX-SEMBLANT. — Voici l'ordre que j'ai reçu de Grand-Aveuglement : Faux-Semblant, mon enfant! Discernement, accompagné de ses ministres, a pris un engagement pour le lever de Prabôdha, et il a envoyé dans tels et tels tîrthas Apaisement et Action de se dompter soi-même. Soyez attentif, afin d'écarter de notre famille l'anéantissement qui la menace. La ville que l'on nomme Bénarès est sur cette terre le lieu le plus propice pour la délivrance. Vous devez donc aller dans cette ville et vous y appliquer à l'empêchement du salut des brahmanes dans les quatre périodes de leur vie. — Maintenant Bénarès m'est presque toute soumise, et j'ai exécuté l'ordre qui m'avait été notifié par mon maître. En effet, maintenant commandés par moi

« Ces méchants ont passé les nuits éclairées par la lune

1. Voy. t. XXXII, numéro de juillet, p. 230-246.

dans les maisons des courtisanes, et ils se sont réjouis, en buvant la douce liqueur de la bouche des femmes, dans les voluptés des fêtes d'un ardent amour; mais, pendant le jour, ils ont trompé le monde en se faisant passer pour des gens savants, sacrés, accomplissant depuis longtemps des agnihôtras, connaissant les Védas et pénitents. »

(Ayant regardé). — Quel est ce voyageur qui, descendu vers le Gange, s'approche en ce moment de ce côté?

« Tout brûlant d'orgueil, il a l'air de vouloir engloutir les trois mondes, qu'il menace dans un flux de paroles et dont se raille sa science. »

Aussi, voici ce que je pense : vraiment ce personnage doit venir de la région méridionale de Rāḍhā. Je vais donc lui demander des nouvelles de Sentiment de la Personnalité.

(Alors entre Sentiment de la Personnalité).

Sentiment de la Personnalité. — Ah! le monde est rempli de fous. En effet,

« La pensée du maître n'est pas comprise; le système philosophique de Tutâta n'est pas connu; oh! la vérité des paroles de Çâlika est inconnue; que dirons-nous de Vâcaspati? La belle parole de la Mahôdadhî n'est pas comprise et celle de la Mahāvratī est ignorée! Et cependant la discussion sur l'être est difficile. Comment ces hommes brutes peuvent-ils rester tranquilles? »

(Regardant). — Quant à ceux-ci, ils déshonorent complètement les Védas, car, dénués de l'intelligence du sens, ils s'appliquent seulement à la répétition de leurs leçons.

(Allant sur la scène d'un autre côté). — Et ceux-ci troublent le çāstra du Vêdânta, en se croyant des savants, en se rasant la tête et en ne prenant de la religion du pénitent que la mendicité.

(Riant). — « Si les Vêdântas sont des livres sacrés, les Vêdântas qui enseignent que les sens s'opposent à ce qui est

établi par des moyens de connaissance, tels que la perception externe, etc., quelle faute alors est commise par les buddhistes ? »

Et même, dans un entretien avec eux, nous commettrions une très lourde faute.

(Allant sur la scène d'un autre côté).

Voici les adorateurs de Çiva et de Pâçupati et les autres : ils ont mal compris les pensées d'Akchapâda ; ce sont tout à fait des brutes et des hérétiques. Ils vont en enfer, les hommes qui s'entretiennent avec eux. Aussi je ne dois même pas les regarder.

(Allant sur la scène d'un autre côté). — Et ceux-ci,

« Assis sur une brillante nappe jetée sur les rochers rafraîchis par les ondes du Gange, ayant de grands bâtons ornés d'une poignée d'herbe *kuça*, et du bout de leurs doigts égrenant un à un les grains d'un chapelet, ces trompeurs prennent aux riches leurs richesses. »

(Allant sur la scène d'un autre côté).

Et ceux-ci, qui vivent avec l'apparence de gens ayant trois bâtons, sont privés de la route de la dualité[1] et de la non-dualité[2].

A qui est cet ermitage qui brille là-bas près du Gange ? Le vent agite des milliers de vêtements blancs et fins qu'on vient de laver et que supportent des tiges très élevées de bambous fichées auprès des portes. Çà et là sont jetés les instruments du sacrifice : la peau d'antilope noire, les deux pierres à moudre, la coupe, l'anneau de bois, le mortier et le pilon. L'air est noirci par la fumée odoriférante du beurre sans cesse offert en sacrifice. Ce doit être la demeure de quelque

1. Système Sânkhya.
2. Système Védânta.

maître de maison. Soit. Ce sera pour nous un séjour très pur de deux ou trois jours; il sera très convenable.

(En disant cela, il simule une entrée; ayant regardé). Ah!

« Ayant les genoux, les joues, les cuisses, le menton, le dos, les lèvres, le cou, la poitrine, le ventre, les bras, le front marqués avec une parcelle de terre mouillée; ayant des pousses d'herbes darbha brillantes aux mains, à la ceinture, aux oreilles, à l'extrémité de son toupet, voici qu'apparaît comme une incarnation de l'hypocrisie. Soit. Je vais auprès de lui (S'étant approché). Salut à votre Excellence! »

Faux-Semblant (Il le chasse rien qu'avec un grognement).

Le Disciple (entrant avec précipitation). — O brahmane! reste tout à fait loin, car il ne faut entrer dans cet ermitage qu'après le lavement de ses pieds.

Sentiment de la Personnalité (avec colère). — Ah! méchant! nous sommes arrivés dans la contrée des Turcs, où les pères de famille ne s'approchent pas des brahmanes, leurs hôtes, instruits dans les Védas, avec le siège, l'eau pour les pieds, et le reste.

Faux-Semblant (Il l'apaise par un signe de la main).

Le Disciple. — Voici ce que mon maître m'ordonne de te dire : nous ne connaissons pas bien la famille, le caractère, etc., de ce voyageur qui vient d'un lieu éloigné.

Sentiment de la Personnalité. — Ah! comment! Il faut maintenant examiner la famille, le caractère, etc., d'un homme tel que moi! Écoutez :

« Il existe un royaume, le Bengale, qui est au-dessus de tous les autres; là est la ville de Râḍhâ, qui n'a pas sa pareille; là, notre famille est la plus illustre; là, notre père est le plus grand, et ses nobles fils, de qui ne sont-ils pas connus? Quant à moi, je suis le plus grand de ses fils par ma prudence, mon caractère, mon discernement, ma constance, mes bonnes mœurs et ma manière de vivre. »

Faux-Semblant (Il regarde son disciple).

Le Disciple (ayant pris un vase de cuivre). O bienheureux ! accomplis la purification de tes pieds.

Sentiment de la Personnalité (Bas). — Soit. Quel empêchement à cet exercice?

(Haut). — Qu'il soit fait ainsi ! (Ayant ainsi fait, il s'approche).

Faux-Semblant (serrant les dents). — Demeure loin de moi, car des gouttes de ta sueur, apportées par le vent, se répandent jusqu'à moi.

Sentiment de la Personnalité. — Oh! voici un nouvel état de brahmane!

Le Disciple. — O brahmane! il en est ainsi. En effet,

« Sans toucher ses pieds, les rois, par les rayons des pierres précieuses de leurs diadèmes, font briller le sol aux pieds du tabouret. »

Sentiment de la Personnalité (Bas). — C'est là un lieu que devait choisir Faux-Semblant. Soit. Je vais m'asseoir sur ce siège (Il veut s'asseoir).

Le Disciple. — D'autres ne doivent pas monter ainsi sur le siège de ceux dont il faut baiser les pieds.

Sentiment de la Personnalité. — Ah! méchant! Nous ne devons pas monter sur ce siège, nous, dont la pureté est renommée à Dakchiṇarâḍhâ! Écoute donc, insensé :

« Si ma mère n'est pas d'une illustre famille, en revanche, j'ai épousé la fille d'un savant brahmane; je suis donc supérieur à mon père. La fille de l'oncle maternel d'un ami de mon beau-frère ayant été faussement injuriée, j'abandonnai ma propre ménagère, bien qu'elle me fût très chère, mais j'y fus forcé par mes liens de famille. »

Faux-Semblant. — O brahmane! même s'il en est ainsi, Monseigneur ne connaît pas mon histoire.

« Moi, je suis allé autrefois dans le séjour de Brahma : les munis sur-le-champ abandonnèrent leurs sièges, et Brahma

lui-même m'ayant accueilli avec serment, me fit asseoir sur sa propre cuisse purifiée par l'eau et la bouse de vache.

Sentiment de la Personnalité (Bas). — Ah! voilà une vantardise de brahmane hypocrite... (Réfléchissant) ou d'hypocrisie en personne. Soit. Voici ce que je vais dire. (Haut — avec colère). Ah! pourquoi fais-tu ainsi le fier?

« Bah! dis-moi : qu'est-ce qu'Indra? Qu'est-ce que le Dieu né d'une fleur de lotus? Dis : quelles sont dans le monde les patries d'origine des ṛchis? Comprends la force de ma pénitence : qu'une centaine d'Indras, une centaine de Brahmas, ou une centaine de munis tombent du ciel! »

Faux-Semblant (le regardant avec joie). — Ah! c'est notre vénérable grand-père, Sentiment de la Personnalité.

Prince, je suis Faux-Semblant, le fils d'Avidité. Maître, je te salue!

Sentiment de la Personnalité. — Mon cher, je te souhaite une longue vie. Tu es sans doute l'enfant que j'ai vu à la fin de la seconde période de l'âge du monde; maintenant je ne te reconnais pas tout à fait, car il s'est écoulé depuis un long espace de temps et je suis à mon tour devenu très vieux. Et ton fils, Mensonge, est-il heureux?

Faux-Semblant. — Je ne puis vivre sans lui, même un instant. Certes, lui aussi, par l'ordre de Grand-Aveuglement, se trouve ici.

Sentiment de la Personnalité. — Et ton père et ta mère, Amour du Lucre et Avidité, sont-ils heureux?

Faux-Semblant. — Tous deux se trouvent ici. Je ne puis rester même un instant sans eux. Pour quelle raison Monseigneur nous fait-il de nouveau la faveur d'être ici, dans cette ville?

Sentiment de la Personnalité. — Mon cher, j'ai appris qu'un grand danger de la part de Discernement menaçait Grand-Aveuglement. Aussi je suis venu pour savoir de ses nouvelles.

Faux-Semblant. — Vous arrivez bien à propos, car nous avons appris l'arrivée du grand roi (Grand-Aveuglement), qui vient du monde d'Indra : et le bruit court que le Dieu a désigné comme capitale la ville de Bénarès.

Sentiment de la Personnalité. — Mais quelle raison pour que Grand-Aveuglement tienne tant à séjourner dans Bénarès ?

Faux-Semblant. — O seigneur ! n'est-ce pas l'empêchement même de Discernement ? En effet,

« Bénarès, la ville des Brahmanes, la ville impérissable, est l'endroit de l'enfantement et du lever de Vidyâ et de Prabôdha : aussi, pour accomplir l'extermination de la famille, désire-t-il avec ardeur y demeurer toujours. »

Sentiment de la Personnalité (avec crainte). — S'il en est ainsi, la résistance sera tout à fait impossible. En effet,

« Pour les hommes qui n'ont pas connu l'objet suprême, Çiva doit avoir le cœur disposé à la pitié. Le bienheureux raconte qu'ici, à l'époque de la mort, la Connaissance (prabōdha) sauve ceux qui sont troublés par la crainte de renaître. »

Faux-Semblant. — C'est vrai ; cependant cette délivrance n'a pas lieu pour ceux qui sont dominés par Amour, Colère, etc., et voici ce que font savoir ceux qui honorent les Tīrthas :

« Celui qui a ses deux mains, ses deux pieds et son esprit fortement domptés, et qui a en partage la science, la pénitence et la bonne renommée, celui-là obtient le fruit du Tīrtha. »

(Dans la coulisse). Oh ! oh ! gens (de Bénarès), le roi Grand-Aveuglement est arrivé. Donc,

« Que les bancs, qui ont pour pierre du cristal de roche soient arrosés de flots de santal, que les jets d'eau soient ouverts, qu'un torrent d'eau coule de toutes parts dans le

maisons, qu'on élève partout des rangées d'arcs de triomphe ornés de grosses pierres précieuses qui étincellent ; que sur les toits s'agitent des bannières brillantes de la splendeur de l'arc-en-ciel. »

Faux-Semblant. — O vénérable ! le grand roi est proche. Que le Vénérable lui rende hommage en allant au-devant de lui !

Sentiment de la Personnalité. — Soit. (Sur ces paroles, tous deux s'en vont).

FIN DE L'INTERMÈDE

(Alors entre Grand-Aveuglement, suivi d'un cortège conforme à Sa Majesté).

Grand-Aveuglement (éclatant de rire). — Ah ! les intelligences des sots sont rebelles à l'aiguillon. En effet,

« Il y a une âme, ayant une forme distincte du corps, et qui, après avoir disparu du monde, possède la jouissance des fruits : c'est là une très grande espérance en la production des doux fruits de l'arbre qui pousse dans les airs [1]. »

En s'appuyant sur des objets créés par leur propre imagination, ces coquins trompent le monde. En effet,

« Les incrédules, qui ont la voix de la vérité, ont été rendus blâmables grâce aux croyants nombreux et bavards, qui ont dit faussement : cette chose existe, quand elle n'existait pas du tout. Oh ! voyez : (si vous voyez) selon la réalité, l'âme, ayant la pensée manifestée sous une autre forme, a-t-elle été vue par quelques-uns et de quelque manière séparément de ce corps ? »

Et de plus, non seulement le monde, mais leur âme elle-même est trompée (par ces croyants). En effet,

« Les corps étant semblables par leurs parties, la bouche, etc., que signifie la série des castes ? Cette femme appartient-

1. Proverbe signifiant une chose impossible.

elle à un autre? Cette fortune appartient-elle à un autre? Nous n'en voyons pas la différence. Sur le meurtre, l'abord des femmes, la prise du bien d'autrui, nous ne savons rien de certain. Alors pourquoi les êtres sans bravoure parlent-ils ainsi de ce qu'il faut faire ou ne pas faire? »

(Réfléchissant, avec orgueil). Le matérialisme, dans toutes ses parties, est seul le vrai système philosophique : il n'y a pas d'autres preuves que les choses sensibles ; la terre, l'eau, le feu, le vent, sont des réalités ; l'utile et l'agréable sont les fins de l'homme ; les éléments seuls donnent la pensée ; il n'y a pas un autre monde; la mort seule est la béatitude éternelle (la délivrance). Cette doctrine a été transmise à Cârvâka par Vâcaspati, qui avait suivi notre pensée, et par Cârvâka et les disciples de ses disciples, elle a été répandue dans le monde.

(Alors entrent Cârvâka — l'athée — et son disciple).

Càrvâka. — Mon cher, tu le sais : la politique seule est une vraie science, car là se trouve compris l'art de gagner sa vie. Les trois Védas sont des bavardages de coquins. Vois :

« Si le ciel, après la destruction de l'agent, de l'acte et du sacrifice, est obtenu par les sacrificateurs, il serait alors abondant le fruit des arbres consumés par l'incendie de la forêt. »

« Si l'obtention du ciel est désirée pour l'animal tué dans le sacrifice, pourquoi le sacrifiant ne tuerait-il pas son père? »

Et aussi,

« Si l'offrande (aux mânes) sert de nourriture même aux créatures mortes, l'huile d'une lampe éteinte augmenterait sa flamme. »

Le Disciple. — O maître ! si l'objet suprême de l'homme est seulement la nourriture et la boisson, pourquoi les adorateurs des Tîrthas, en fuyant le bonheur du monde, tourmentent-ils leurs âmes par des tourments très épouvantables,

tels que le Parâka[1], le Sântapana[2], le Chachṭhakâla[3], et le reste ?

Cârvâka. — Mon cher, c'est une vraie satisfaction pour les fous que d'être trompés au moyen d'écrits saints, composés par des coquins, avec des bonbons qui sont des espérances. Vois :

« Ici est l'embrassement de celle qui a des yeux longs (de la femme), et qui ravit l'amant par des seins élevés et qui s'écrasent entre ses bras pressés. Là est la pratique des sots qui se dessèchent le corps par la mendicité, le jeûne, la répression des sens et les feux des rayons du soleil. »

Le Disciple. — Maître ! les adorateurs des Tīrthas disent qu'il faut éviter le bonheur du monde mêlé de chagrin.

Cârvâka (éclatant de rire). — Ah ! c'est une plaisanterie insensée d'hommes qui sont des brutes !

« Les hommes doivent abandonner le bonheur, qui a son origine dans le commerce avec les objets des sens, parce qu'il est mêlé au malheur ! C'est là une réflexion faite par des insensés. Oh ! quel est donc l'homme, jaloux de son intérêt, qui désire abandonner des (champs) de riz riches en grains blancs et superbes, sous prétexte qu'ils sont accompagnés d'une petite quantité de glume ? »

Grand-Aveuglement.— O bonheur ! En vérité, voilà après un long temps des paroles qui font plaisir à entendre (Regardant avec joie). Quel bonheur ! C'est Cârvâka, mon ami cher.

Cârvâka (regardant). — Voici le grand roi Grand-Aveuglement ! (Allant auprès de lui). Vive le grand roi ! Voici Cârvâka qui s'incline devant vous par respect.

Grand-Aveuglement. — C'est Cârvâka. Sois le bienvenu. Oh ! assieds-toi ici.

1, 2, 3. Noms de trois pénitences diverses.

Cârvâka (s'asseyant). — Voici Kali[1] qui vous présente très respectueusement ses hommages.

Grand-Aveuglement. — Et comment vont les affaires de Kali ?

Cârvâka. — Grâce à la protection du roi, le bonheur de Kali est partout répandu. Quand il aura achevé ce qu'il a à faire, il désire voir la racine des pieds du roi. En effet,

« Heureux celui qui, ayant exécuté l'ordre suprême qu'il avait reçu d'exterminer les ennemis, et aussitôt ayant lu, le cœur plein d'une joie extrême, sa faveur sur le visage du roi, pourra vénérer les pieds-lotus du roi ! »

Grand-Aveuglement. — Et qu'est-il arrivé à ce Kali ?

Cârvâka. — O roi !

« Les gens des castes supérieures, ayant transgressé le chemin (étroit) du sens des Védas, ont été amenés à une conduite conforme à leurs désirs et plus large. Or, la cause (de ce changement) ce n'est pas Kali, ce n'est pas moi non plus, mais la faveur du maître augmente les qualités de l'homme actif. »

Aux habitants du Nord et à ceux du Sud, on a fait abandonner les trois Védas. A quoi bon parler encore d'Apaisement et d'Action de se dompter soi-même? Même ailleurs, la triade, en grande partie, est un fruit qui consiste uniquement dans l'entretien de la vie. Comme l'a dit le maître,

« L'Agnihôtra, les trois Védas, les trois bâtons, l'action de se couvrir de cendres, voilà des manières de vivre pour les hommes dénués d'intelligence et de courage : c'est Vṛhaspati qui l'a dit. »

Donc pour le pays de Kurukchêtra[2] et pour les autres, la naissance de Prabôdha et de Vidyâ ne doit pas être redoutée, même en songe.

1. Le quatrième âge du monde, l'âge de fer.
2. Pays consacré.

Grand-Aveuglement. — Vous avez bien fait ; en vérité, ce lieu sacré, si important, perd maintenant de son efficacité.

Cârvâka. — Il y a encore une autre nouvelle à vous annoncer.

Grand-Aveuglement. — Quoi donc ?

Cârvâka. — Il y a une sorcière, appelée Dévotion à Vichṇu, qui possède une grande puissance magique : bien que Kali ait amoindri sa puissance, cependant nous ne pouvons pas même contempler ceux qui sont protégés par elle. Le roi doit donc bien se tenir sur ses gardes.

Grand-Aveuglement (avec crainte, en lui-même). — Cette sorcière a une puissance grande et renommée, et il nous sera difficile d'anéantir celle que sa propre nature rend notre ennemie. Soit.

(A voix haute). Que les événements soient prospères ! C'est trop de crainte. Où celle-ci ira-t-elle, ayant pour ennemis Amour, Colère et les autres ?

Cârvâka. — Cependant qui désire triompher doit être attentif, même quand il a affaire à un ennemi plus faible. En effet,

« Même un ennemi faible qui blesse est par ses conséquences redoutable pour les rois : un bourgeon d'épine, même faible, tourmente le pied. »

Grand-Aveuglement (Regardant en face de la coulisse). — Holà ! quelqu'un !

(Le portier entrant). Qu'ordonne le roi ?

Grand-Aveuglement. — Oh ! Asatsaṅga[1] ! qu'Amour, Colère, Désir, Ivresse, Orgueil, Jalousie et les autres reçoivent l'ordre d'être pleins de zèle pour empêcher (les actes hostiles) de Dévotion à Vichṇu.

Le Portier. — (Il sera fait) comme le roi l'ordonne. (Il se retire).

1. Commerce avec les méchants. Nom du portier.

(Alors entre l'âme — Purucha, — ayant à la main une lettre).

L'Ame. — Je viens du pays des Utkalas, où, dans le voisinage du bord de la mer, s'élève un temple divin, appelé Purushôttama. Je suis chargée par les serviteurs du roi, Ivresse et Orgueil, d'une commission pour le grand roi.

(Regardant). Voici Bénarès. Voici la cour du roi. Donc j'entre.

(Entrant). Voici ce seigneur qui tient une délibération avec Cârvâka. Je m'approche de lui.

(S'approchant). — Vive, vive le roi ! Que le roi veuille bien lire et examiner cette lettre.

Grand-Aveuglement (prenant la lettre). — D'où est votre seigneurie ?

L'Ame. — Je viens de Puruchôttama.

Grand-Aveuglement (Bas). — Çà va être une affaire désagréable.

(Haut). O Çârvâka ! Va, et sois plein de zèle pour accomplir tout ce dont tu es chargé.

Cârvâka. — Comme le roi l'ordonne.

Grand-Aveuglement (Il lit la lettre). — Salut ! voici ce que te font savoir Ivresse et Jalousie du temple de Puruchôttama (où elles sont), après s'être inclinées respectueusement par un salut des huit membres devant tes pieds, ô Grand-Aveuglement, roi parmi les plus grands, roi suprême des grands rois dans la bienheureuse Bénarès ! (d'abord) leurs affaires ne vont pas bien. Autre chose. La divine Quiétude, avec Foi, sa mère, ayant obtenu la fonction d'être la messagère de Discernement, invite jour et nuit à une union avec celui-ci la déesse Révélation. De plus, Devoir, quoique ayant pour compagnon l'agréable, paraît avoir été engeôlé par Absence de passion et les autres. En effet, après s'être séparé d'Amour, il se promène quelque part caché à tous les yeux.

Le roi maintenant, averti de tout cela, saura prendre toutes les mesures nécessaires.

(Tout en lisant la lettre avec colère).

(A l'âme). Jālma[1]! nous avons appris que Devoir avait de m auvaises intentions ; il ne faut donc pas avoir en lui confiance, même un instant. Saisissez-le et liez-le fortement.

L'Ame.— Comme le roi l'ordonne. (Sur ces paroles, elle s'en va).

Grand-Aveuglement (Bas, réfléchissant). — Quel est le moyen à employer contre Quiétude?... Mais il n'est pas besoin d'un autre moyen : Colère et Cupidité à elles seules sont pour cela suffisantes.

(Haut). Holà! Quelqu'un!

(Le portier entrant). — Que le roi ordonne.

Grand-Aveuglement. — Appelez Colère et Cupidité.

Le Portier. — Comme le roi l'ordonne. (Il sort).

(Alors entrent Colère et Cupidité).

Colère. — J'ai appris que Quiétude, Foi et Dévotion à Vichṇu agissaient en ennemies avec le grand roi. Ah! comment, moi vivante, peuvent-elles agir ainsi, sans crainte pour elles-mêmes. En effet :

« Je rends aveugle le monde, je rends sourd l'homme fort, j'amène celui qui a une âme à se conduire comme s'il n'en avait point ; aussi le sage ne voit plus ce qu'il faut faire et n'entend plus son intérêt; il ne se souvient même plus de ce qu'il a appris. »

Cupidité. — Ah! ceux qui sont saisis par moi ne peuvent traverser même la série des fleuves de leurs désirs. Combien moins penseront-ils à Quiétude et aux autres? Vois, amie :

« Ils sont à moi, ces éléphants, les tempes souillées par la sueur du *mada*, et ces chevaux qui volent avec la rapidité du vent. Et j'en gagnerai bien d'autres. J'ai acquis ceci;

1. Être méprisable. Cest son nom.

j'acquiers encore cela ; mais pensons à acquérir ceci, supérieur à ce que nous avons déjà obtenu. Oh! pour des hommes au cœur tourmenté par ces soucis, pourquoi parler de Quiétude? »

Colère. — Amie, tu connais ma puissance :

« Le roi des dieux (Indra) a renversé le fils de Tvāchṭṛ ; le dieu qui a pour diadème la moitié de la lune (Çiva) a coupé la tête de Brahmâ ; le fils de Kuçika a tué les fils de Vaçichtha. Et moi-même je suis capable de détruire en un instant les familles même possédant la science, glorieuses, ayant la pureté d'une bonne conduite et l'ornement d'un fier héroïsme. »

Cupidité. — O Avidité! venez ici.

(Avidité entrant). — Qu'ordonne mon époux?

Cupidité. — Ma chère, écoutez-moi :

« Ils doivent toujours penser à quelque chose de supérieur à ce qu'ils ont déjà obtenu, les hommes qui, l'esprit lié par les liens solides du désir, veulent posséder le champ, le village, la forêt, la montagne, la ville, la capitale, le continent, le globe terrestre. O déesse Avidité! si tu m'es propice et si tu t'agrandis, oh! alors, pour les êtres animés, pourquoi parler d'apaisement même avec cent milliers de mondes ?»

Avidité. — Mon époux, de moi-même, toute seule, je suis toujours pleine de diligence; mais maintenant, sur l'ordre de mon époux, mon ventre ne sera pas rempli même par des millions de mondes.

Colère. — Nuisance, venez ici.

(Nuisance entrant). — Me voici : que mon époux ordonne.

Colère. — Ma chère, avec toi, le meurtre des pères et des mères est tout à fait aisé pour moi. En effet :

« Quelle est cette mère-démon ? Quel est ce père ? Quels sont ces frères ? Ce sont des vers. Cette foule de parents

doit être tuée. Ces parents, aux gestes d'amis, ne sont autres que des trompeurs et des dissolus.

(Serrant ses mains de colère).

« Tant que je ne détruirai pas jusqu'au bout toute cette famille, les étincelles éclatantes du feu de la colère ne cesseront pas dans mon corps. »

(Regardant). Voici le maître ; donc je m'approche.

(Tous entrant). — Vive, vive le roi !

Grand-Aveuglement. — Quiétude, la fille de Foi, nous hait : aussi vous devez vous en emparer.

Tous. — Comme le roi l'ordonne. (Ils sortent).

Grand-Aveuglement. — Cette désignation de fille de Foi a fait germer dans mon cœur un autre moyen. En effet, Foi est la mère de Quiétude, et elle est dépendante d'une autre. Donc il faut, par quelque moyen, entraîner Foi loin de Révélation. Alors Quiétude, qui est très sensible, éprouvera un tel chagrin, par suite de sa séparation d'avec sa mère, qu'elle tombera dans l'inaction et, s'affaissant, elle périra. Hérésie, ma maîtresse, est extrêmement audacieuse, assez pour éloigner Foi. Aussi je vais pour cette affaire lui donner mes ordres.

(Regardant près de lui). — Vibhramavatī[1], appelez vite Hérésie.

Vibhramavatī. — Comme le roi l'ordonne.

(Elle sort et rentre avec Hérésie).

Hérésie. — Il y a longtemps que je n'ai vu le roi : comment regarderai-je son visage ? Vraiment le grand roi ne me blâmera-t-il pas ?

Vibhramavatī. — Amie, à la vue de ton visage, le grand roi, bien loin de te blâmer, ne se possédera plus lui-même.

Hérésie. — Amie, pourquoi me tromper, en me gratifiant d'un faux bonheur ?

1. Sujette à se tromper. Nom d'une servante.

Vibhramavatī. — Amie, maintenant même j'examinerai la fausseté de ton bonheur. De plus, je vois l'œil de ma chère amie agité et troublé par le sommeil. Quelle est la vraie cause qui enlève tout sommeil aux yeux de ma chère amie ?

Hérésie. — Amie, la femme même qui n'a qu'un seul amant trouve difficilement le sommeil : à plus forte raison je le trouve difficilement moi-même, qui ai pour amant le monde.

Vibhramavatī. — Quels sont donc par ordre les amants de ma chère amie?

Hérésie. — Grand-Aveuglement, et en outre Amour, Colère, Cupidité, Sentiment de la personnalité. Mais assez de cette énumération. Tout être, né dans cette famille, jeune ou vieux, ne se réjouit pas sans moi, sans que je sois placée sur son cœur le jour et la nuit.

Vibhramavatī. — Mais est-ce que ces femmes, Volupté, Nuisance, Avidité n'ont pas la réputation d'être fort aimées par Amour, Colère, Cupidité? Comment se fait-il que tu n'inspires pas de jalousie à ces femmes, toi qui réjouis toujours le bien-aimé?

Hérésie. — Amie, pourquoi parler de jalousie? Elles-mêmes ne demeurent pas un seul instant sans moi.

Vibhramavatī. — Amie, j'ai donc raison de dire : il n'y a pas sur la terre une femme aussi heureuse que toi. Car, bien qu'elles soient privées d'un grand honheur, tes rivales recherchent même ta faveur.

Amie, je dis autre chose. En venant saluer le grand roi, les yeux noyés de sommeil et la démarche bruyante du cliquetis des nûpuras, tu donneras de l'inquiétude au roi. C'est ainsi que je pense, ô chère amie!

Hérésie. — Quelle crainte cela pourrait-il lui inspirer? N'est-ce pas pour obéir aux ordres du grand roi que je viens avec une telle inconvénance? De plus, quelle crainte peut

exister pour des hommes, que la vue seule de leur amie rend tranquilles?

Grand-Aveuglement (regardant).— Ah! ma chère Hérésie est arrivée. La voici qui

« Marche, en faisant résonner le bruit de ses bracelets qui tremblent avec des oscillations de balançoire, nonchalante par l'excès du poids des hanches et, sous prétexte de retenir avec soin une guirlande qui tombe, élevant les bras par coquetterie et découvrant ainsi des seins où s'épanouissent les traces des ongles; elle boit en quelque sorte le cœur par ses yeux très longs comme une guirlande de lotus bleu. »

Vibhramavatī. — Voici le grand roi : que ma chère amie s'approche.

Hérésie (s'approchant). — Vive, vive le grand roi!

Grand-Aveuglement, — Ma chère :

« Femme aux lourdes hanches, approche-toi de mon sein et donne-moi un embrassement qui sur ma poitrine laissera épanouie la marque de tes ongles. Femme aux yeux de gazelle, égale la beauté des mouvements voluptueux de Pârvatî, placée sur le sein de Çiva. »

Hérésie (Elle fait ainsi en souriant).

Grand Aveuglement (montrant par ses gestes le plaisir qu'il éprouve de cet embrassement).

Ah! par l'embrassement de ma chérie, il m'est revenu une jeunesse nouvelle.

« Autrefois, j'éprouvais en tout mon être un changement né du trouble amoureux de la première jeunesse : il enivrait mon cœur débordant d'un bonheur qui faisait disparaître à mes yeux tous les objets des sens. Maintenant il vient de refaire en moi un changement nouveau causé par tes embrassements qui ont augmenté mon amour en effaçant de mon cœur toutes les autres pensées. »

Hérésie. — O grand roi! je ressens aujourd'hui moi-même

comme une nouvelle jeunesse. Certes, le temps n'avait pas détruit l'amour qui était dans mon cœur. Monseigneur peut me donner des ordres. Pour quelle cause mon souvenir a-t-il été rappelé à la mémoire de Monseigneur?

Grand-Aveuglement. — Ma chère :

« Celui même qui serait, ô femme belle ! loin du cœur, se souviendrait : Madame brille, comme une statue, sur le piédestal de mon cœur. »

Hérésie. — C'est une grande faveur pour moi. Aussi, que le roi ordonne.

Grand-Aveuglement. — En livrant tes charmes à tous les regards, continue (à faire ton métier de courtisane). De plus, Foi, cette fille d'esclave, remplit le rôle d'entremetteuse, à l'effet d'unir Révélation à Discernement.

« Eh bien ! cette misérable, cette méchante, notre ennemie, qui n'est pas issue d'une bonne famille et qui fréquente les méchants, tire-la par les cheveux et envoie-la chez les incrédules. »

Hérésie. — Pour une si petite affaire, c'est assez de soucis de la part de notre maître. L'esclave, Foi, rien que par la parole du maître, obéira à son ordre. Et certes, quand je lui aurai dit : le devoir est faux, la délivrance est fausse, la route du Véda est fausse, tout ce qui fait obstacle à la volupté est faux, les principes énoncés par les Çāstras sont faux, la science du fruit qui est le Svarga est fausse, elle évitera la route des Védas et, à plus forte raison, Révélation. De plus, en lui montrant les inconvénients de la délivrance obtenue par l'éloignement du plaisir des objets des sens, je détacherai vite Foi de Révélation.

Grand-Aveuglement. — S'il en est ainsi, ce qui m'est très à cœur sera réalisé par ma chérie.

(De nouveau il l'entoure de ses bras et lui donne des baisers).

Hérésie. — Bien que le maître m'embrasse en public, je n'éprouve pas de honte.

Grand-Aveuglement. — Soit. Entrons tous deux dans ma demeure.

(Tous s'en vont).

Fin du deuxième Acte

Gérard Devèze.

LE VAÊTHA

Fragment inédit de l'Avesta avec Commentaire pehlvi

TRADUCTION FRANÇAISE ANNOTÉE

Le texte zend du **Vaêtha**, accompagné d'une traduction pehlvie n'est connu que par un seul manuscrit, copié aux Indes pour M. James Darmesteter et qui porte aujourd'hui le nº 1216 du supplément du fonds persan de la Bibliothèque Nationale. Ce manuscrit contient en outre le texte de différents opuscules pehlvis, une traduction d'ailleurs assez médiocre du Bahrâm Yasht, la fable de l'Arbre et de la Chèvre, et le récit des faits historiques et légendaires qui se sont passés le jour Khordat du mois Farwardin. Ces deux derniers traités ont été publiés ou traduits par moi en 1895 dans la *Revue archéologique* et dans la *Revue de l'Histoire des Religions*.

Le **Vaêtha** est donné comme un *karda* ou *fargard* du seizième Nask de l'Avesta, le *Nihâdùm*, aujourd'hui perdu. Ce nom de *karda* **Vaêtha** provient évidemment de ce fait qu'il commence par le mot *vaêtha:* **Vaêtha daênyâo mazdayasnôish ahurahê mazda mraôt.**

Ce texte se compose de plusieurs parties bien distinctes, qui traitent :

1º Des funérailles; 2º de la défense de choisir ceux qui doivent réciter l'Avesta parmi les magiciens et les sorciers, c'est-à-dire parmi les non-Iraniens; 3º de la conduite que doit tenir un homme qui a eu un enfant d'une femme non-Mazdéenne.

On trouve en quatrième lieu un passage formé à peu près tout entier des citations zendes que l'on trouve dans la traduction pehlvie du Vendidâd; ces fragments sont mis bout à bout sans aucun ordre et ils ne forment pas un texte complet; toutefois, ils apportent quelques variantes curieuses au texte des citations du commentaire du Vendidâd. Les deux dernières parties sont relatives au banquet appelé Myazda, que l'on doit offrir après la mort d'un Mazdéen, et à la conduite que l'on doit tenir envers un infidèle qui se convertit au Mazdéisme.

Le texte du **Vaêtha** est coupé en 115 paragraphes dans le manuscrit que j'ai eu à ma disposition, et j'ai respecté cette division, quoiqu'il eût été facile d'en adopter une plus logique et moins artificielle.

Le texte zend et la traduction pehlvie sont à peu près aussi corrompus que dans le *Nirangistân*, et l'on comprend que, dans bien des cas, un manuscrit aussi récent ne permet pas de rétablir le texte d'une façon certaine. Ce serait d'ailleurs un travail très aléatoire, car on ne sait jamais avec les textes zends, surtout avec ceux qui ont été récemment découverts, où finit l'ignorance de l'écrivain et où commence celle du copiste; c'est pourquoi je n'ai point essayé de refaire du zend, non pas correct, mais seulement passable, et je me suis borné à reproduire tel quel le texte de mon manuscrit; j'ai pris plus de liberté avec la traduction pehlvie dont j'ai corrigé les fautes évidentes. Devant un tel état de corruption du texte, il n'y avait pas d'autre moyen d'en donner une traduction suivie que de prendre pour base la traduction pehlvie; cependant je n'ai pas hésité à m'en écarter, dans un certain nombre de cas, quand, par exemple, cette traduction repose sur un jeu de mots ou une étymologie artificielle, voulue ou non. J'ai pris soin d'indiquer en note les raisons qui m'ont déterminé à agir ainsi.

Avant l'acquisition de ce manuscrit, M. J. Darmesteter avait trouvé, également aux Indes, un court fragment du même texte accompagné d'une traduction en persan moderne, qu'il publia dans le *Journal asiatique* de mai 1885. C'est dans ce premier manuscrit qu'il est dit que le **Vaêtha** est l'un des fargards du seizième Nask de l'Avesta, le Nihâdûm :

این اوستا از پرگرد ویثرا از نُسک شانزدهم نیادم است

Peut-être ne faut-il pas admettre cette tradition dans son intégrité. Il est certain, tout d'abord, que la partie qui contient les citations de la traduction pehlvie du Vendidâd a été insérée dans le texte à une époque postérieure à celle de sa composition. De plus, le **Vaêtha** ne paraît pas complet, car il est dit dans un des passages, § 100, que la traduction est identique à celle qui se trouve plus haut; or, cette dernière n'existe point. Cependant, quoique les idées que l'on remarque dans le **Vaêtha** soient absolument les mêmes que dans le reste de l'Avesta et qu'elles n'offrent rien de particulier, comme on pourrait s'y attendre pour un fragment d'un nask nouveau, il serait téméraire d'en conclure qu'il n'est qu'un pastiche composé à une époque où l'on ne possédait plus que les textes actuels de l'Avesta. Il y a bien quelques passages, par ex. § 52 et § 54-57 dont l'hétérodoxie et même l'antimazdéisme sont évidents, mais il faudrait être sûr du texte et posséder ce qui précède et suit le **Vaêtha** pour en déduire que ce traité zend appartient à l'hétérodoxie avestique. En tout cas, si le **Vaêtha** n'est qu'un pastiche, il doit être très ancien, car la traduction pehlvie montre que celui qui l'a écrite avait une connaissance très complète du zend et du pehlvi; en nombre de cas, elle rappelle les procédés et les artifices étymologiques des traducteurs des Gâthas. Rien n'empêche en définitive que le **Vaêtha** ne soit un nouveau fragment du grand Avesta.

TRADUCTION

Au nom du Créateur Auhrmazd

1 Le savant de la Loi mazdéenne, Ahura Mazda dit :

2 Celui-là est un homme saint

3 qui, d'abord, récite pour la bonne Pensée, la bonne Parole, la bonne Action,

4 et qui, ensuite, accomplit de bonnes actions.

5 Quand un homme ou une femme ou un enfant vient à mourir,

6 il amènera un chien aux pieds (du mort);

7 avec cela, il frappe la Drûj Nâsu.

8 Puis deux hommes donnent leur propre lit et leur propre coussin;

9 ensuite ils portent au Dakhma celui qui est mort.

10 Après cela, pendant trois jours et trois nuits, ils font la purification du saint Sraosha.

11 Et avec cela je ferai passer son âme (l'âme du mort) trois fois au delà du pont (Cinvat), et je lui montrerai le Paradis, moi qui suis Ahura Mazda.

12 Et je le porterai dans ce Monde saint, dans la Sainteté parfaite, dans la Lumière sainte.

13 Il... par son action, qu'au milieu (d'eux) il tienne compagnie,

14-16 qu'ils ne prennent point parmi ceux-ci, magiciens et sorciers, celui qui récite [l'Avesta], car il causerait du dommage aux hommes.

17 Ahura Mazda dit à Spitama Zarathushtra :

18 « Parler aux hommes,

19 donner l'instruction aux pauvres.

20 Il connaît les hommes bons comme les hommes pieux (?), (bonnes) paroles pour la vie présente et bonne renommée pour l'âme (pour la vie future).

21 Il porte secours (à la Religion) pour une longue période,

22 celui qui brûle les haillons des infidèles. »

23 Alors Zarathushtra demanda à Ahura Mazda :

24 « S'il existe un homme de cette religion mazdéenne,

25 qui ait commerce avec une femme d'une autre religion,

26 de là naît un fils.

27 Si cet homme est riche, donnera-t-il sa fortune à ce fils ou ne la lui donnera-t-il pas? »

28 Alors répondit Ahura Mazda :

29 « S'il existe un homme de cette religion mazdéenne

30 qui ait commerce avec une femme d'une autre religion,

31 et que de là naisse un fils, qu'il ne lui arrache pas la vie.

32 Si cet homme fait mourir cet enfant,

33 alors il se rend coupable du crime de Peshotanu.

34 Par suite de ce crime, cet homme devient d'une autre religion (hétérodoxe).

35 Je ne le ferai point passer au delà du pont Cinvat, moi qui suis Ahura Mazda.

36 Si cet homme est riche,

37 il donnera la moitié de sa fortune à l'enfant, et l'autre moitié à la femme d'une autre religion.

38 Que ses propres parents ne s'emparent pas de sa fortune.

39 Car ces hommes se damneraient.

40 Qui que ce soit de la Religion mazdéenne, homme ou femme,

41 qu'il soit fidèle ou infidèle, qu'il ne laisse pas échapper sa semence sur quelqu'un.

42 (Le prêtre) ne fixera pas de peine,

43 car il rend son corps impur pour toujours et à tout jamais.

44 (Le prêtre) ne fixera pas de peine

45 ..... (?)

46 Les eaux courent sur cette terre.

47 On sait qu'il y a sept [mois d'été] et neuf mois d'hiver.

48 Telles sont les [différentes] sortes; combien de temps

49 dura la sainte création spirituelle?

50 Si un homme porte seul le cadavre d'un mort.

51 Non apportée par des mouches.

52 Celui qui dans le bourg, apporte les libations au feu, comme un mauvais vieillard

53 .....?

54 Celui qui creuse cette terre,

55 celui qui est un homme saint

56 enterre dans la terre les corps des morts,

57 de n'importe quel mort

58 .....?

59 Une vitasti, une frārathni de ces hommes?

60 La durée d'une année, toutes les sortes.

61 Ces hommes meurent, le chien les voit, que personne les porte seul.

62 [Si la Nasu a été] chassée..... de ces pays touraniens..... porté sur un cheval ou traîné sur un char (deux hommes), donneront leur propre vêtement et leur propre coussin, et porteront ensuite celui qui est mort au Dakhma.

63 Il devient manifestement saint; elle efface toute mauvaise pensée, toute mauvaise parole, toute mauvaise action, comme l'homme saint (maître de?) Sainteté.

64 Il y a un homme qui pense le bien, qui désire le bien et qui fait croître le bien.

65 Celui qui apporte en libation de l'eau contaminée par de la matière morte,

66 devient Peshotanu par suite de cette action pour toujours et à tout jamais, il est impur

67-68 .....?

69 Les routes iraniennes de la terre. Qu'il ne frappe (ou ne tue) pas les hommes, qu'il ne frappe pas les chiens.

70 Il a créé beaucoup de daevas et de drujs.

71 (Un homme meurt) dans une maison mazdéenne, le quatrième jour,

72 on offrira un Myazda, on le fera abondant en viande et en vin,

73 autant qu'ils sont, qu'ils accomplissent bien le Myazda bienfaisant des différentes sortes de plantes, qu'ils accomplissent le labourage.

74 Il apporte le baresman avec la libation, il les apporte pour [célébrer] le Yasna;

75 il les apporte pour les glorieux Amshaspands, il les apporte pour Ashi-Vanuhi, il les apporte pour les bonnes pensées, les bonnes paroles, les bonnes actions,

76 pour la Loi mazdéenne, pour Mithra, le maître des vastes campagnes, pour le saint Sraosha, pour Verethraghna créé par Ahura, pour la puissante Anahita, pour toutes les divinités de la Religion mazdéenne. »

77 Zarathushtra demanda à Ahura Mazda :

78 S'il y a un homme d'une autre religion, un homme darvand,

79 Cet homme pense suivant la bonne religion mazdéenne,

80 les sectateurs de la Loi d'Ahura Mazda, de la Loi [créée] contre les démons se saisiront-ils de cet homme ou ne s'en saisiront-ils pas?

81 Alors répondit Ahura Mazda :

82 Si cet homme est d'une autre religion, si c'est un homme darvand,

83 mais si cet homme pense suivant la bonne religion mazdéenne,

84 si cet homme prend fermement pied dans la Loi [créée] contre les démons, la Loi des adorateurs d'Ahura Mazda,

85 que ces hommes l'accueillent avec bonnes pensées, bonnes paroles, bonnes actions.

86 Il célèbre le chant des Gathas;

87 Il ne profère point de mauvaises paroles.

88 Si devant tous ces hommes, il commet de mauvaises actions,

89 la bonne religion mazdéenne rejette toutes les mauvaises actions.

90 Si cet homme appartient à la bonne religion,

91 comme cet homme a embrassé la Loi antérieurement,

92 c'est comme si cet homme-là était saint, ô Spitama Zarathushtra!

93 Ces hommes-là sont de la bonne religion mazdéenne,

94 qui récitent les Gathas.

95 Il sacrifie à toutes ces divinités, il les désire,

96 ensuite, il fait cuire de la nourriture et mange cette nourriture.

97 Celui-là qui a mangé sacrifie ensuite aux Gâthas et a ensuite commerce avec une femme,

98 alors c'est un homme de la bonne religion.

99 Chaque jour, aux cinq Gâhs, ils récitent les Gâthas.

100 Il sacrifie aux Asnyas, maîtres de sainteté, au gah Havāni, à Mithra, maître des vastes campagnes.

101 Ils adressent leurs prières au soleil et à Mithra.

102 Il sacrifie au gah de Rapithwîn et à Asha Vahishta.

103 Ils adressent leurs prières au soleil et à Mithra.

104 Ils sacrifient au gah Uzirin et à l'Ized Bordj.

105 Ils adressent leurs prières au soleil et à Mithra.

106 Ils sacrifient aux gahs d'Aivisruthrema Aibigaya et au Frohar des saints.

107 Ils sacrifient à Sraosha, saint et bon.

108 Ils récitent pour le gah Ushahin, pour le saint Sraosha, ainsi que pour tous les autres Izeds.

109 Qu'il ne récite point pour les démons, car il sera appelé homme démoniaque.

110 Je plongerai cet homme dans le monde de mort, moi qui suis Ahura Mazda.

111 Ces hommes urinent.

112 Que soit brisé Ahriman, le maudit !

113 Si cet homme récite un seul Ahuna Vainya, il lie la gueule [du démon].

114 Après cela, ils urinent.

115 Ils récitent ensuite les Gâthas pour la bonne pensée, [pour la bonne parole, pour la bonne action].

116 Après cela, réciter trois Ashem Vohu, deux Humatanam, trois Hukhshatrotema, quatre Ahumavairya.

COMMENTAIRE

---

1 **Vaetha** est traduit *āgās* (persan ﺁﺳﻤﺎﻥ); le pehlvi est généralement *ākās*. Cette phrase est glosée *aīgh āgās dar dīn-ī shapīr mazdist yamallūnīt* (*īt*).

2 Le commentaire pehlvi ajoute *atgh gabrâ shapīr* (*mart*) *ist*, « c'est-à-dire il est un homme de bien ». On remarquera que le sujet est à l'accusatif ; on verra encore bien d'autres exemples de ces incorrections dans les pages suivantes. Le neutre **taṭ** du pronom **ta**

s'emploie ici comme le mot **yaṭ** qui se met avec tous les genres et tous les cas. Cf. Yasna, X, § 15. **yā ṭaṭ yaṭ Haomahē draonō** traduit : *man ītûn zak Hōm soūr*. Il semble d'après ce rapprochement qu'un mot soit tombé dans notre texte et qu'il faille lire **taṭ yaṭ narem**, etc., puisque *ītûn zak* correspond dans le Yasna à **taṭ yaṭ**. Le sens ne serait que très peu changé : « celui qui est un homme saint, recité d'abord.....»

3 Le zend **paoiryô** étant grammaticalement un nominatif, on pourrait traduire le « premier », mais cette traduction ne donnerait pas grand sens. Cf. un passage analogue, Yasna, XII, I, **frastuyē humatōibyascā hūkhtōibyascā hvarshtōibyascā**... *frāj-stāyam hūmat hucakht hūvarst*... « Je loue les bonnes pensées, les bonnes paroles, les bonnes actions... » C'est la formule initiale du Pātet de l'Irân, qu'on trouvera traduit dans J. Darmesteter, *Zend-Avesta*, t. III. Cela ne veut cependant pas dire qu'il s'agisse ici du Pātet.

4 **Shyaothnāvarezi**, litt. « qui accomplit une action ». Le *Handbuch* de Justi donne à ce mot le sens de « criminel », mais cette traduction est inexacte et la phrase sur laquelle il l'appuie est rendue d'une façon toute différente par J. Darmesteter, *Zend-Avesta*, t. II, p. 200 et n. 32. L'expression **shyaothna-varezem** est simplement traduite dans le Vendidad, XIII, § 23, par *kūnishn-varz* « celui qui accomplit une action ». Dans le présent texte, ce mot est rendu *nīvak varzīnīd* « il accomplit le bien », glosé *karfak nīvak obdūnīd* « il fait de bonnes œuvres pies ».

5 Le pehlvi ajoute : « c'est-à-dire qu'il meurt dans une maison mazdéenne, » parce que, si aucune de ces personnes ne meurt dans une maison mazdéenne, autrement dit, si elle n'appartient pas à la religion de Mazda, toutes les prescriptions religieuses que l'on exécutera ne feront pas aller son âme au paradis.

6 **Hadha pāidhi spanem naēshyaēti** traduit en pehl. *lvatā rīstak raglā kalbā-ān katarcāī yatībūnīt kartan*. **Hadha** est le sanscrit sadha, « avec, joint à », **naēshyaēti** est la 3e pers. du sing. de l'ind. pr. de **ni-**, conduire. Le traducteur pehlvi a vu à tort dans ce mot un dérivé d'une racine **nish-**, qu'il croyait reconnaître dans le verbe pehlvi *nishastan*, pers. نشستن, et c'est pour cela qu'il l'a rendu par le verbe *yatībūntan*, « s'asseoir ». En réalité, *nishastan* est *ni-shadtan*. (J. Darmesteter, *Études Iraniennes*, t. I, p. 81). il amènera n'importe (*kata-rcāī*) quel chien, dit le texte pehlvi; il s'agit ici du *Sag-dīd* (voir J. Darmesteter, *Zend-Avesta*, t. II, p. 149 et note). Le chien le

plus puissant pour chasser le démon, est, comme l'on sait, le chien nommé en zend **cathru-cashma**, « qui a quatre yeux », non pas le chien qui a deux taies sur les yeux, autrement dit un chien aveugle, mais bien celui qui a deux taches dans le poil au-dessus des yeux [1]. La glose pehlvie nomme parmi les chiens qui peuvent faire le *Sag-Did*, le chien *pasūshūrvan* (zend **Pasushaurvā**)[2], le chien *vishhūrvan* (zend **Vishaurva**)[3], le chien *vohūnazg* (zend **Vohunazga**)[4], le chien *drakht-hūnar* (zend **Drakhtō-hunara**), le chien jaune aux quatre yeux *zart cāhār cashm*[5] (zend **Zairitem cathru cashmem**, *Vendidad*, fargard VIII, § 16), le chien *Tarūk* (zend **Tauruna**) ou un aigle *dālman*, un renard (*rūbāsh*, lire *rūbās*)[6] ou une belette (*raspūk*, ms. *rasūk*).

7 **Nasāvo**, acc. pl. de **nasu**. On lit dans le *Vendidad*, VI, § 32, **us haca nasāvō aêtavaṭ apaṭ haca nizhbarayeñ** : « On enlèvera ainsi les corps morts de l'eau. » Dans ce passage du *Vendidad*, **nasāvo** est rendu par *nasāī*, « corps mort », tandis qu'ici le même mot est traduit *nasūsh*, litt. « le démon de l'impureté ».

8 La traduction pehlvie ajoute : « ils donnent pour le mort : *rīstak rāī*. » Il faut lire au lieu de **hvāstrish** : **hvāstairish** (= **hvā-stairi**); **stairi** est le sanscrit stari, de star étendre, cf. persan *gustar-dan* = گستردن, pehlvi *vi-star-tan*, latin *stra-tum*. Ce mot signifie littéralement « ce que l'on étend », il est toujours traduit *vastarg*, « vêtement, drap (sur lequel on étend le mort)[7] ». **Berezish** est traduit *balishn* « coussin ». Cf. les formes persanes بالشتچه, بالش, بالشت, بالين, بالشتك. Pour ce passage on comparera *Vendidad*, fargard VI, § 51 : **yezi nōiṭ tavān aētē mazdayasna hvāstairish** (trad. *benafshā*

1. On dit dans quelques localités perdues de la campagne, en France, que ces *chiens à quatre yeux* sont enragés, et on en fait peur aux enfants. Leur singularité qui les avait fait placer en Perse parmi les animaux les plus bienfaisants, a eu, comme on le voit en France, un effet tout opposé.
2. Le chien gardien de troupeaux.
3. Le chien gardien de la maison.
4. Le chien qui sert à la chasse.
5. Le pehlvi du **Vāêtha** porte à tort *zart cāhār cāhār cashm*.
6. Pers. روبا.
7. Cf. Le رخت خواب « vêtement de sommeil », d'où « lit » du Persan moderne.

vastarg) **hvābarezish** (trad. *benafshā bālishn*) **raōcāo aiwi varena hvare daresya hē zēme paiti nidaithita** : « Si ces Mazdéens ne peuvent le faire, ils déposeront le mort sur la terre, sur son drap. ou sur son lit, vêtu de la lumière du ciel et regardant le soleil. » Dans ce passage du **Vaētha, hvā-** se rapporte aux deux hommes vivants et non pas au mort.

9 **Yaṭ**, forme invariable, voir § 2. Le sujet qui n'est pas exprimé dans le texte zend l'est en pehlvi *olā-shān man mazdist havā-nd*, « ceux-là qui sont Mazdéens ». Le pehlvi *gunbat* est le persan گنبد coupole, qui a le même sens que l'arabe قبّة.

10 **Taita** est une corruption du nominatif pluriel du pronom **ta-**. **Yaozhdaya** est traduit *yōshdāsrak* et glosé *aīgh dakyā karīnēt*, « c'est-à-dire : il fait pur ». La phrase tout entière est glosée, « c'est-à-dire : on fait le sacrifice *izishn* du saint Sraosha durant trois jours et trois nuits ». Sraosha est l'esprit protecteur des morts. On pourra voir pour le détail des cérémonies funèbres, J. Darmesteter, *Zend-Avesta*, t. II, p. 152 sqq.

11 **Thriscit**, « trois fois », n'est point traduit en pehlvi ; car *tarīstak* est la traduction de **tarō**. Le pehlvi ajoute la glose : « je donnerai à cette âme la plus agréable (récompense).» Cf. *Yasna*, XIX, § 10: **thriscit** (*3 bār*) **tarō peretūmciṭ hē urvānem vahishtem ahūm frapārayēni azem yō Ahurō Mazdāo**, « trois fois par-dessus le pont (Cinvat) je ferai passer son âme, moi qui suis Ahura Mazda ».

12 Glosé : *aīgh zak ravān djān pasbānīh* (ms. *pasbānīk*) *obdūnām aīgh ît Srōsh ahlav barā obdūnīt*, « c'est-à-dire : je ferai la garde de cette âme, c'est-à-dire le saint Sraosha la fera ».

13 La traduction pehlvie ne permet pas de déterminer au juste ce que signifie le mot **āzyaiti**, car il est rendu *az;* **āzyaiti** peut être un causal d'une racine **az-** que l'on retrouve dans le persan *azidan* ازیدن « blesser, injurier ». Le mot **maidhyaen** semble une troisième personne d'optatif, mais il est plus probable que ce n'est qu'une faute pour un cas de **maidhyāna** « milieu, qui est au milieu », car il est traduit *miyānak* en pehlvi. **Amā-vastre** est rendu en pehlvi *lanā vastarg*, c'est là une traduction étymologique reposant sur une décomposition arbitraire du mot zend: **amā** ayant été pris pour le parsi *amā* اما, persan *mā* ما, **vastre** signifiant *habit*. Il est vrai que, dans l'état du texte, on aurait le droit de corriger **amā** en **ahmā**, mais le sens serait alors bien peu satisfaisant. Je crois qu'il faut corriger **amā vastre** en **amāyāstre**,

puis en **amōyāstre** de l'adjectif **āmōyastra**, qui se lit au *Yasna*, Hā XXX, § 9, **Mazdāoscā Ahuraoṅho āmōyastrā baranā ashācā** traduit : *Aūhrmazd-ic zak-ī kamāk anjumanikīh u yadrunishnīh Ashvahist-ic* (glosé *aīgh shān hamīshak anjuman madam tan-ī pastn kūnishn*), « tenant compagnie ainsi qu'Ahura Mazda et la Sainteté (Parfaite) ».

14-16 Pehlvi *al zak min* (lire *man?*) *olāshān zivand*. Les § 14 à § 16 forment une seule phrase qui est à tort découpée en trois fragments par la traduction pehlvie. La traduction donnée ici se base uniquement sur le pehlvi, et par conséquent peut être erronée. **Zañda** signifie généralement « magicien », ou plutôt, suivant l'explication du *Yasna*, Hā LX, § 3, le **zañda** « est le prophète des sorciers », *patkhambar-ī*, *yatūkān*. Ce mot signifie également « magie », car il est dit dans le même passage du *Yasna : u pūn zand yatūkīh shāyat kartan*, « c'est avec le *Zend* que l'on fait la sorcellerie ». En général, **zañda** se dit de l'apôtre d'Ahriman. (J. Darmesteter, *Zend-Avesta*, t. II, p. 251, n. 56). Le pehlvi traduit sans doute à tort « que ces yeux ne vivent pas ». — **Yatumare antem** est rendu en pehlvi par *yātūk hāvā-t*, ce qui prouve que le traducteur a vu dans **antem** un dérivé de la racine **ah-** « être ». C'est là une erreur, et il faut lire **yatu mareñtem, mareñtem** étant le participe présent dé **mar-** « réciter ». Les deux mots **zañda** et **yatu** sont ici sans flexion, mais cela n'a rien d'étonnant dans un texte aussi barbare. **Perenāush aiti** est traduit *madam g-b-a-sh ītūn yahvūnt*. Cette traduction est erronée, et le traducteur a vu dans **perenāush** : **pairi** et **nā**; **aiti** est rendu à tort par *ītūn yahvūnt*, tandis qu'il n'est que la préposition bien connue signifiant « sur ». — **Pairegere-ptayāṭ** est à lire **pairi gereftayāṭ**; le sens de ce verbe est donné par un passage du *Vendidad*, fargard IV, § 1, où **pairi géurvayeiti** est rendu par *madam vakhdūnīt aīgh pūn darpūsht gās anā barā vakhdūnīt*, « il prend, c'est-à-dire qu'il prend dans un lieu de sûreté ». Ce mot est traduit اور گیرد c'est-à-dire بر گیرد « accepter, recevoir ».

On sait que faire réciter l'*Avesta* par un infidèle amène en effet autant de mal qu'il y aurait eu de bien, s'il avait été récité par un Zoroastrien.

(*A suivre*). Ed. BLOCHET.

BIBLIOGRAPHIE

Manuel de la langue hindoustani (*urdu et hindi*), *grammaire*, *textes*, *vocabulaires*, par Julien Vinson, professeur à l'École des langues orientales vivantes, etc. — *Paris*, Maisonneuve, libraire-éditeur, 6, rue de Mézières, et 26, rue Madame, 1899.

La meilleure manière de faire sentir au lecteur l'utilité de cet excellent petit livre est encore d'en donner une brève analyse, et c'est ce que je commencerai par faire.

Avant-propos, p. I-XVIII. — Exposé du but et de la méthode de l'auteur qui a su saupoudrer d'intéressantes et justes remarques (par exemple, sur les versions et sur le thème) d'une humour de bon aloi.

Introduction. P. XIX-XXXVII. — M. Vinson y répand toute la clarté désirable sur l'écheveau si emmêlé des langues de l'Inde moderne, au double point de vue ethnographique et géographique.

Tous ceux qui sont appelés à s'occuper de ce sujet lui sauront gré des secours importants qu'il leur prête en quelques pages.

Chapitre premier, — Grammaire, généralités phonétiques et morphologiques. — C'est ici que l'auteur traite la question bien complexe aussi des alphabets adaptés à l'écriture de l'hindoustani. A part d'autres remarqnes que me suggéreront tout à l'heure les considérations linguistiques du même chapitre, je constate à propos de l'alphabet dévanâgari que l' « aspirée » *h* (et non *ḥ*) est essentiellement gutturale, du moins par ses origines, et que le visarga (transcrit par *ḥ*), est plutôt une sifflante atténuée, comme l'esprit rude du grec qu'une « aspiration » proprement dite.

Chapitres 2 et 3. — Formations nominales et formations verbales. — Grammaire morphologique proprement dite. — Exposé très net d'une matière que la diversité des dialectes rend à première vue assez confuse.

Chapitre 4. — Notions syntactiques et fonctionnelles. — Syntaxe abrégée, mais suffisante si l'on tient compte à cet égard de la pauvreté du sanscrit et des langues dérivées du sanscrit lui-même.

Textes hindoustanis, en caractères persans, p. 101-143.

Textes hindis, en caractères devanâgaris, p. 144-161.

Vocabulaire hindustani-urdu (caractères persans), p. 162-199.

Vocabulaire hindi (caractères dévanâgaris), p. 199-211.

Appendice I. — Notions de grammaire arabe et de grammaire persane.

Appendice II. — Bibliographie alphabétique des ouvrages consultés par l'auteur.

Le tout, comme en le voit, constitue une chrestomathie qui dispense les commençants de la bibliothèque dont l'appendice 2 présente le catalogue, et cette seule remarque donne la mesure de l'utilité théorique et pratique de ce précieux Manuel.

Je n'insisterai pas sur le détail qui, à beaucoup d'égards, du reste, échappe à ma compétence. Pour les vues générales, je suis le plus souvent d'accord avec M. Vinson, qui adopte, ainsi que je le fais moi-même, le principe de l'évolution phonétique altérant par réduction les anciennes formes, comme le témoigne si éloquemment la comparaison du pâli et des prâkrits avec le sanscrit dont ils dérivent.

Je me bornerai aux deux observations suivantes. Avec M. Vinson, j'admets l'idée des racines comme éléments initiaux du langage, mais non pas, à la suite de Bopp, des racines *à tout faire* et suffisant d'abord sous une même forme à toutes les fonctions remplies plus tard par les différentes parties du discours. A l'état simple, les primitifs ou les racines ne différaient sensiblement ni pour l'aspect, ni pour l'usage des adjectifs verbaux ou noms d'agents, tels que les monosyllabes latins *fex*, *dex* (dans *artifex*, *judex*, etc.). De plus, je refuse à ces mêmes racines une indépendance initiale

inadmissible. Elles se rattachent les unes aux autres par des rapports phonétiques et significatifs qui trahissent une évolution où se trouve le mot des développements primordiaux du langage[1].

Mais là où je suis nettement d'un avis différent du savant grammairien, c'est quand il émet l'idée que « dans les langues anciennes, en indo-européen surtout, les rapports (marqués par les désinences casuelles) étaient rendus par des syllabes qui avaient eu primitivement un sens indépendant ». C'est supposer que les langues synthétiques étaient analytiques à l'origine, comme elles le sont devenues plus tard par l'effet de l'usure des suffixes désinentiels. En d'autres termes, cette usure aurait produit dans les deux cas des effets diamétralement opposés, ce qui, ajouté aux autres raisons d'ordre logique qui renforcent cette objection et que je ne saurais développer ici, me semble de nature à ruiner la théorie, très répandue d'ailleurs, à laquelle adhère M. Vinson.

Ai-je besoin d'ajouter en terminant que rien n'est ôté par là à la valeur de sa Grammaire et aux services qu'elle est appelée à rendre?

P. Regnaud.

1. Je me permets de renvoyer à cet égard à mon article de la *Revue*, numéro du 15 juillet dernier, intitulé : *La Question de l'origine du langage et la Linguistique évolutionniste.*

Les poèmes de Bacchylide de Céos, traduits du grec d'après le texte récemment tiré d'un papyrus d'Égypte, par A.-M. Desrousseaux.

Les fautes trop nombreuses qui déparent cette traduction des œuvres du vieux lyrique grec, si heureusement exhumées des sables d'Égypte, sont imputables surtout, j'aime à le croire, à la hâte que M. D. a mise à publier un travail pour lequel il avait la légitime ambition d'être un initiateur. Peut-être eût-il mieux valu prendre son temps, même au risque d'être devancé. Dans tous les cas, une nouvelle édition se prêterait à des corrections en vue desquelles le traducteur pourrait faire son profit des observations suivantes qui portent sur la partie restée à peu près intacte de la première pièce du recueil et qui donnent la mesure de la revision nécessitée par l'ensemble de l'ouvrage.

V^s 21-22 : φαμὶ καὶ φήσω (μέ)γιστον
κῦδος ἔχειν ἀρετάν·

Trad. D. — « Je dis et je dirai toujours que le plus grand titre de gloire est la vertu. »

Interprétation proposée : « Je dis (en cette occasion) et je dirai (quand elle se retrouvera) que c'est à la valeur que s'attache la plus haute gloire. »

Toute la suite fait voir qu'il s'agit, non pas de la vertu au sens général du mot, mais de l'ensemble des qualités viriles faites de courage et d'adresse qu'ex-

prime à peu près le sens surtout poétique de notre mot *valeur* et que requiert particulièrement la victoire aux jeux de la Grèce.

vs 22-25 : πλοῦ-
τος δὲ καὶ δειλοῖσιν ἀνθρώπων ὁμιλεῖ,
ἐθέλει δ' αὔξειν φρένας
ἀνδρός.

Trad. D. — « La richesse peut devenir la compagne même des plus vils entre les humains, elle tend à enfler l'âme de l'homme. »

Interpr. proposée : « La richesse s'associe même aux lâches d'entre les hommes, elle s'applique à exalter le sentiment individuel. »

Les mêmes raisons qu'on a de rendre ἀρετή par « valeur », font traduire δειλός par « lâche », ce qui du reste est le sens propre et habituel de ce mot. — Le poète sous-entend que la richesse n'assure pas la gloire, puisqu'elle a commerce avec ceux qui la méritent le moins.

vs 25-27 : ὁ δ' εὖ ἕρδων θεοὺς
ἐλπίδι κυδροτέρᾳ
σαίνει κέαρ·

Trad. D. — « Mais celui qui honore les dieux flatte son cœur d'une plus noble espérance. »

Interpr. proposée : « Mais celui dont les sacrifices contentent les dieux caresse son cœur de l'espérance d'une meilleure gloire. »

La gloire du pieux vaut mieux que celle du riche, tout en le cédant à celle du valeureux.

vs 27-30 : εἰ δ' ὑγιείας
θνατὸς ἐὼν ἔλαχεν
ζώειν τ' ἀπ' οἰκείων ἔχει
πρώτοις ἐρίζει.

Trad. D. — « Si de plus, quoique mortel, il obtient la santé, s'il peut vivre de son patrimoine, il rivalise avec les premiers. »

Interpr. proposée : « Mais si, tout mortel qu'il est, la santé lui est échue en partage, et que ses propres ressources suffisent à le faire vivre, il rivalise avec les premiers. »

« Les premiers, » ceux qui dans la lutte pour le bonheur arrivent le plus près du but. — Ce développement est suggéré par le lieu commun sous-entendu, « la richesse ne fait pas le bonheur ».

vs 30-33 : παντί τοι
τέρψις ἀνθρώπων βίῳ
ἕπεται νόσφιν γε νού-
(σω)ν πενίας τ' ἀμαχάνου

Trad. D. — « Il est des charmes pour toute vie humaine qui ne connaît ni les maladies, ni la pauvreté sans remède. »

Interpr. proposée : « Tant que dure la vie humaine, le plaisir l'accompagne en l'absence des maladies et de l'impuissante pauvreté. »

La pauvreté n'est pas sans remède, mais on peut dire qu'elle paralyse ou stérilise tous les efforts des hommes. — Le poète sous-entend que le plaisir dont il parle ne dépasse pas les limites de la vie (voir vs 42) et ne procure pas de gloire durable.

vs 34-36 : τσον ὅ τ' ἀφνεὸς ἰ-
μείρει μεγάλων ὅ τι μείω(ν)
παυροτέρων.

Trad. D. — « Car le désir est égal chez l'homme opulent des grands biens, et chez l'homme moindre des biens plus modestes. »

Interpr. proposée : — « L'attrait que les grands biens qu'il possède exerce sur le riche est le même que celui qu'une moindre fortune exerce sur qui n'a que de modestes ressources. »

Continuation de l'apologie de la médiocrité dorée : on s'attache autant à une mince fortune qu'à de grandes richesses, donc le contentement est le même dans les deux cas.

vs 36-39 : τὸ δὲ πάν-
των εὐμαρεῖν οὐδὲν γλυκὺ
θνατοῖσιν· ἀλλ' αἐὶ τὰ φεύ-
γοντα δίζηνται κιχεῖν.

Trad. D. — « Avoir tout ce qu'on désire n'est pas une volupté pour les mortels, c'est ce qui fait que toujours ils cherchent à saisir. »

Interpr. proposée : « Pour les mortels il n'y a point

de douceur à tout avoir facilement : ils sont toujours à la recherche des choses qui les fuient. »

Le bonheur est moins dans la possession même que dans l'espoir de posséder et les efforts pour y parvenir; mais il faut que ce qu'on poursuit ainsi en vaille la peine. Aussi le poète ajoute-t-il :

vs 40-42 : ὅντινα κουφόταται
θυμὸν δονέουσι μέριμναι
ὅσσον ἂν ζώῃ χρόνον τόνδ' ἔλαχ(ε)ν.

Trad. — D. — « A l'homme dont le cœur est agité par des soucis frivoles, le temps qu'il vit est son seul lot. »

Interpr. proposée : « Celui dont les soucis les plus légers agitent l'âme n'a pour lot que la durée même de son existence. »

Les plus légers, c'est-à-dire les plus exempts de peine, et non pas seulement les plus frivoles.

vs 42-46 : τί
μάν; ἀρετὰ δ' ἐπίμοχθος
(μέν, τελ)ευταθεῖσα δ' ὀρθῶς
(ἄφθιτο)ν εὖτε θάνῃ λεί-
(πει πολυ)ζήλωτον εὐκλείας ἄ(γαλ)μα

Trad. D. — « La vertu coûte des peines, mais lorsqu'elle a jusqu'au bout suivi sa route, elle laisse après la mort un monument de gloire qui jamais ne cesse de mériter l'envie. »

Interpr. proposée : « Mais quoi ! Si la valeur exige des peines, lorsqu'elle prend fin par une belle mort, elle laisse (après elle) une renommée grandement enviable, qui est son image. »

Je n'ajouterai qu'un mot pour conclure. La traduction utile et correcte de pareils textes exige de toute nécessité le rétablissement de la suite des idées. Si l'on en fait bon marché, non seulement on s'expose à des contresens, mais on aboutit à une interprétation qui manque son but en restant pleine de lacunes et d'obscurités.

P. Regnaud.

Grammaire élémentaire de la langue persane, par Cl. Huart, secrétaire interprète du Gouvernement, professeur à l'École des Langues orientales vivantes. *Paris*, E. Leroux, 1899, in-8°, (iv)-iij-150 p.

Livre intéressant, bien fait, sans prétention, et remplissant parfaitement son but. Mais pourquoi l'auteur se défend-il si vivement ou plutôt semble-t-il se féliciter de n'y avoir rien mis de scientifique? Je suis d'un avis tout à fait contraire au sien, et je prétends que le livre le plus élémentaire ne peut que gagner à être fait scientifiquement. L'empirisme, la pratique, l'appel à la seule mémoire ne suffisent plus aujourd'hui ; on apprend d'autant mieux qu'on comprend et qu'on con-

naît la raison d'être des choses. Ainsi, suffisait-il de constater que la voyelle prononcée par les Persans modernes *é* (M. Huart écrit *è*; mais cette transcription ne saurait être exacte, car c'est sûrement une brève) est prononcée *a* dans l'Inde (p. 147)? Il aurait fallu dire que *a* était la prononciation ancienne, qu'elle était générale chez les soldats qui ont fait la conquête de l'Inde, et que les Indiens l'ont conservée, tandis qu'en Perse se produisait l'affaiblissement en *é*. J'aurais à présenter d'autres remarques analogues.

Je me permettrai de faire une observation plus grave au sujet du *hé* final que M. Huart assimile à une voyelle (p. 11 et 14). Cette assimilation est absolument inexacte : dans *khânah* (ou *khânèh*) « maison », par exemple, la voyelle est tout simplement jointe au *n* et le *h* ne se prononce pas ; la preuve en est fournie notamment par ce fait qu'au pluriel l'aspiration se fait sentir de nouveau devant la terminaison vocalique *ân*, mais qu'elle s'altère en *g* : *bandagân* pour **bandahân*. Au surplus, si l'on comprend que *y*, *w*, l'esprit rude et l'esprit doux puissent être réduits à jouer le rôle de voyelles franches, il est matériellemeut impossible qu'il en soit de même du *h*.

Le volume se termine par une petite prosodie qui sera fort utile, ainsi que par des dialogues, des modèles de lettres et une liste de proverbes dont les étudiants retireront un grand profit.

J. Vinson.

Conteurs et Poètes de tous pays. Tome troisième. Paul Sébillot. La Bretagne enchantée. *Paris*, J. Maisonneuve, s. d. (1899), pet. in-8°, (viij)-284 p.

Très joli et très intéressant volume, où la fantaisie n'apparaît que dans la forme gracieuse d'une poésie élégante; le fonds est essentiellement populaire : c'est du folk-lore et du bon, comme il apparaît à la seule lecture du livre; l'auteur cependant, avec la conscience qui caractérise toutes ses publications, l'a indubitablement établi par dix pages de notes substantielles.

J. V.

Folk-lore catalan. Légendes du Roussillon, par Horace Chauvet. *Perpignan*, 1899, in-8°, 119 p.

Recueil bien fait, très intéressant, et qui donne lieu à de nombreuses comparaisons ou références. Ainsi, j'ai retrouvé là le conte de la barque enlevée la nuit par des sorcières et du pêcheur qui s'y cache et qui rapporte de son expédition fantastique une branche d'arbre ou des fleurs inconnues dans le pays; avec ce détail, nouveau pour moi, que la barque s'envole seulement lorsque la sorcière principale a dit exactement à haute voix le nombre des gens qui se sont placés dans la barque. Ne sachant pas qu'un jeune homme y est caché et contrainte de dire un nombre plus élevé que celui des sorcières présentes, la capitaine, si j'ose m'exprimer ainsi, suppose qu'une de ses compagnes est enceinte.

Malheureusement, l'auteur n'a pas assez exactement conservé la forme originale du récit, dont il n'indique pas non plus la forme exacte. Il a cru devoir aussi y ajouter des choses qui ne sont certainement pas dans le texte populaire (par exemple une comparaison avec le Styx) ou de réflexions d'un goût douteux comme celle-ci : « ainsi finit, glacé, cet amant trop ardent. »

J. Vinson.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung... von A. Kuhn... Band XXXVI (neue Folge, XVI), drittes und viertes Heft. *Gütersloh*, 1899, in-8°.

I. *Die Gutturale im Albanesischen*, von Holger Pedersen, p. 277-340; *Albanesisch und Armenisch*, von Holger Pedersen, p. 340-341 ; *Anlautendes indogerman. B*, von K.-F. Johansson, p. 362-390; *Das Zahlwort* μία, ἓα, von J. Schmidt, p. 391-399; *Die kretischen Plural nominative auf* -εν *und verwandtes*, von J. Schmidt, p. 400-416; *Keltische Studien*, 17, von H. Zimmer, p. 416-458; *Der lakonische Name* Οἴβαλος, von R. Meister, p. 458-459; *Der palatale Zischlaut im Kashmirî*, von E. Kuhn, p. 460.

II. *Keltische Studien*, 18, von H. Zimmer, p. 461-556; *Altiranische Mundarten*, 1, von G. Husing, p. 556-563; *Zur persische Lautlehre*, von Axel Koch, p. 571,583 ; *Der Plural von gAw, mazdâh-ahura*,

von Oswald Richter, p. 584-589; *Ueber die Lautgruppe νη im Attischen*, von G.-N. Hatzidakis, p. 589-596.

J. V.

Suomalais-ugrilaisen seuran toimituksia, XII. — Mémoires de la Société Finno-Ougrienne, XII. Noten zu den alttürkischen Inschriften der Mongolei und Sibiriens, von H. Vambéry. — *Helsingfors*, 1899, gr. in-8°, 120 p.

Suomalais-ugrilaisen seuran aikakauskirja. Journal de la Société Finno-Ougrienne, XVI. *Helsingfors*, 1899, gr. in-8°, (viij)-98-7-47-28 p.

Le *Journal* contient un fort intéressant travail de M. Ilmari Krohn sur les mélodies populaires en Finlande, une note de M. E.-W. Setælæ sur un *s* mouillé en finno-ougrien, et les rapports annuels sur les opérations, les publications et le développement de la Société.

J. V.

VARIA

I. —Le Vocabulaire populaire

Dans un article intitulé : « Au jour le jour, dans un jardin » et signé « S. », publié le 28 août 1899 dans le *Journal des Débats*, l'auteur cite plusieurs mots ou expressions très intéressants en usage parmi les paysans de langue française :

Renarreux « homme qui ne dit pas franchement sa pensée, qui cherche des détours, des faux-fuyants, des échappatoires, un matois, un chicanier ».

Se ramoustiller « se ramasser en frémissant, en frétillant un peu, se mettre en boule avec un léger frisson (comme un hérisson) ».

Fouillon « groin d'un porc, museau d'une belette ».

Mêler, v. neutre « le raisin *mêle*, quand les grains noirs se montrent déjà pêle-mêle parmi les verts ».

Égarer, v. neutre « le vent *égaré*, c'est-à-dire le vent qui commence à tourner, mais qui n'est pas encore fou ».

Il y aurait beaucoup à ajouter à cette liste.

II. — Les deux Burnouf. — Père et Fils. L'égoïsme du travail

« On m'a permis de visiter cet appartement où ils vécurent longtemps ensemble ; les cabinets des deux savants, séparés seulement par une porte toujours ouverte, où l'on se trouvait si heureux de travailler l'un auprès de l'autre, où l'on s'inspirait réciproquement sans se parler, où l'on s'entr'aidait quelquefois sans se distraire...

» Il n'est pas rare de rencontrer des pères, qui, dans l'âge de la vaillance, souhaitent, comme Hector, que leur fils les surpasse un jour, un jour encore lointain. Il s'en trouve bien peu qui, à l'heure

du déclin, se félicitent d'être surpassés. Combien nous semblait touchante la joie sans arrière-pensée du septuagénaire, si heureux d'avoir son fils pour doyen à l'Institut. de voir la grande place que ce fils y occupait, et de n'être son égal que par la loi de la confraternité académique?

» Il est vrai que M. Burnouf pouvait revendiquer sa part dans les succès de son fils. C'était lui qui l'avait initié aux exercices, aux analyses, à la philosophie des grammaires comparées et de la grammaire générale. Quel maître eut cet enfant! Mais aussi quel disciple eut ce maître !...

» L'instruction qui semblait couler par un jet si naturel de cette source abondante, ne se livrait pas gratuitement à celui qui la prodiguait aux autres. De ces leçons qui se répétaient deux fois par semaine, il n'y en avait pas une qui ne lui coutât sept ou huit heures de préparation: exemple à méditer pour qui, dans le ministère du professorat, se croirait dispensé d'un labeur assidu par la science acquise et par les dons de l'esprit...

» N'ajoutons pas à nos regrets de l'avoir perdu la douleur d'imaginer qu'il ait mené une vie de souffrance et de captivité volontaire. C'est se méprendre étrangement sur la nature de ces âmes d'élite de penser qu'il leur en coûte pour vivre ainsi, et de les appeler les martyrs de la science et les victimes de leur dévouement. Le monde et les lettrés mondains peuvent juger de la sorte: le travail est, en effet, à leurs yeux, un effort pour monter, un moyen de parvenir, le prix d'acquisition plus ou moins onéreux d'un avantage de fortune ou d'ambition, et non une habitude naturelle, un besoin, une jouissance. Croira-t-on que ce fût par un vœu d'ascétisme et par une contrainte morale qu'Eugène Burnouf s'enfermait de longues heures dans la solitude de son cabinet? Ah! que l'on serait détrompé si l'on pouvait, témoin invisible, assister aux méditations du savant inspiré, voir cette allégresse et cette ardeur profonde de la pensée en travail pour résoudre un grand problème; l'enthousiasme de cette évocation de l'esprit des peuples endormis sous leurs antiques ruines et qu'il semblait impossible d'en faire jamais sortir; ces tressaillements de bonheur à l'apparition de la vérité qui se découvre, et cette joie ineffable de connaître, qui retombe sur l'âme comme une délicieuse rosée après une chaleur brûlante, comme une intermittence de repos après l'effervescence de la fièvre : on comprendrait alors qu'il

cède sans ménagement et jusqu'à l'imprudence à l'attrait irrésistible d'une studieuse volupté, à l'amour de son œuvre qui grandit et qui va s'achever...

» Et nous les pleurons, ces égoïstes sublimes qui abrègent une existence si précieuse à tous par les jouissances de l'étude et par l'intempérance du travail. Non, ne les plaignons pas... »

(*Notice historique sur MM. Burnouf, père et fils,* par M. Naudet, Académie des Inscriptions, 18 août 1854, p. 32, 42, 50 et ss.).

Le Propriétaire-Gérant,
J. Maisonneuve.

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie Française et Orientale de E. Bertrand.

LA LANGUE BASQUE
ET LES INSCRIPTIONS IBÉRIENNES

J'ai exprimé plusieurs fois, dans cette *Revue*, mon sentiment sur la théorie qui fait des Basques actuels les descendants, les représentants des Ibères, c'est-à-dire des populations primitives qui auraient occupé toute l'Europe Occidentale avant l'arrivée des Celtes, des Phéniciens, des Romains, etc. Cette théorie, fondée sur un postulatum que je qualifierai d'enfantin, a beaucoup perdu de son autorité auprès du monde savant, et je vois avec plaisir que, dans un article récent, M. le Dr H. Schuchardt accorde qu'il y avait en Espagne plusieurs langues fort différentes les unes des autres (*Zeitschrift für romanische Philologie*, du Dr Groeber, t. XXIII, p. 174-200) : « es ist nun freilich nicht nur wahrscheinlich dass im alten Spanien neben dem Iberischen noch andere ganz verschiedene Sprachen gesprochen wurden... ». J'ai donc le droit de demander pourquoi le basque actuel serait plutôt le représentant de l'ibère que de tel autre de ces idiomes anciens. Il suffit, je le répète, de jeter les yeux sur les transcriptions de M. Em. Hübner

dans son magnifique recueil, *Monumenta linguæ ibericæ*, pour se convaincre que pas une des légendes ou des inscriptions qui y figurent n'est explicable par le basque.

M. Schuchardt n'est pas de cet avis : il trouve à plusieurs mots de ces inscriptions une allure basque et regarde d'un œil complaisant les tentatives de déchiffrement de M. Claudio Giacomino que je me propose d'examiner sommairement aujourd'hui. M. Giacomino a abordé l'étude du basque par un travail publié, en 1895, dans les *Supplementi periodici all' Archivio glottologico italiano* d'Ascoli (t. II, p. 15 à 96) et dans lequel il cherchait à démontrer que le basque et le vieil égyptien sont proches parents. Sa démonstration n'est aucunement convaincante; elle s'appuie principalement sur ce que j'appelle le procédé étymologique, ce procédé pour lequel, suivant Voltaire, les voyelles ne sont rien et les consonnes fort peu de chose. M. Giacomino n'est certainement pas assez au courant des études basques et, à mon avis, il ne connaît suffisamment ni la phonétique, ni la grammaire, ni les dialectes de l'*euskara*. Il use trop facilement du dictionnaire et cherche trop volontiers à étendre le sens des mots; il abuse un peu trop des lettres explétives, des inversions, des métathèses, des variantes.

Ces défauts sont manifestes dans les deux études que M. Giacomino vient de consacrer aux inscriptions

ibériennes d'après le recueil de M. Hübner (*Supplementi*, etc., IV, 1897, p. 1-20, et VI, 1898, p. 1-18). Pour lui, tout est sûrement basque ; il explique tout sans hésitation, et quand le vocabulaire euskara est insuffisant, il appelle l'égyptien ou le copte à la rescousse. M. Schuchardt, qui admet le point de départ et la vraisemblance de la théorie, critique fort justement les détails et réfute d'une manière catégorique certaines traductions aventureuses et certaines étymologies fantaisistes.

La première étude est relative à plusieurs petites inscriptions, dont la plus curieuse, sur un anneau d'or, est en caractères latins et grecs mélangés : ΒΗΩΕΚΟΕΝΒΝΟΔΜ | ΧΟΜΟΚΜΕΝ·ΡΔΕΟΜ. M. Hübner suppose qu'il doit y avoir là quelques formules magiques. M. Giacomino, lui, n'est pas embarrassé ; il déchiffre *Betecoen bno dmkho mokmen .rdeom* dont il fait, en substituant les lettres « sans doute » omises par le scribe, *Betecoen beno damukho mokmen ardeom ;* et il traduit : « pensiero di verace rimpianto in eterno ». Pour justifier cette traduction, il commence par rapprocher *ardeom*, qu'il assimile à *artean*, de *betecoen*, et pour lui *betecoen artean* signifierait « in æternum » : je crois que le sens exact est « parmi ceux de toujours, au milieu de ceux de toujours », et que « in æternum » serait rendu par *betico* ou *bethico*, suivant les dialectes. A ce propos, je remarque que M. Giacomino use du *h*

avec une singulière aisance : il assimile *kho* au suffixe locatif *ko*, de même que, dans l'inscription de Castellon, dont nous parlerons plus loin, il identifie *thic* à *tik*. Je m'étonne qu'un dialecte où les suffixes sont ainsi aspirés (sauf dans *beteko*) n'ait pas aspiré le *t* de *bete* ou *beti* « toujours ».

Mais revenons à l'inscription de l'anneau, qui a été trouvé, par parenthèse, dans un sépulcre près de Jinzo de Limia, en Galice, non loin d'Orense. M. Giacomino fait remarquer que les lettres sont gravées extérieurement ; le B, plus grand, semblerait indiquer le commencement de l'inscription ; le point qui sépare le dernier mot, *rdeom*, aurait pour but de reporter ce mot, avec inversion, au mot suivant, et c'est ce qui l'autorise à lire *artean betecoen* ou *betecoen artean :* c'est simple, mais difficile à admettre. Quant aux autres mots, il les explique ainsi : *benodamukho* « di verace rimpianto », *mokmen* « pensiero ». Regardons-y de plus près.

Bètekoen, dont le nominatif serait *beteko*, serait parent du basque moderne *bethiko* ou *betiko*. Le premier *e* est un η.

(*A*)*rdeom* serait « presumibilmente affine » au basque *artean* « sino a, durante » (proprement « dans l'intervalle ») ; — le *m* ou *n* final, « conforme à « l'indice » égyptien *am*, *em*, réduit en basque à *an*, *en*, *n*, serait le signe locatif. — Ce qui rend ces lectures douteuses, c'est que le *r* peut être *p*, et que l'*a* initial est supposé.

Beno nous ramènerait au basque *bena* « vrai, véritable » ; pour l'*o* final, l'auteur cite *aho, uso, zulo*. Je ne comprends pas en quoi ces derniers mots expliqueraient le changement de *a* en *o*. Quant à *bena*, c'est un mot guipuzcoan et biscayen qui a le sens de « sérieux, grave » ; Salcedo renvoie à *mena* « sérieux, réel, candide » ; Van Eys le rattache à *bein* « une fois » ou à l'espagnol *bien, bueno;* on a même le dérivé *benetaco* « vrai, véritable », c'est-à-dire « ce qui doit être pris au sérieux ». Le seul mot basque général signifiant proprement « vrai, vérité » est *egia*.

Damukho serait formé de *damu* et de *kho*. *Damu* ne signifie pas fondamentalement « pena, afflizione », mais « peine, regret, dommage ». M. Schuchardt observe que ce mot n'est pas autre chose que le latin *damnum* qui est devenu *dañu* dans les dialectes espagnols. *Kho* serait *ko* « suffixe génitif et adjectif » ; c'est aussi peu probable que l'identité de *om* et de *an*.

Mokmen serait un mot ibère dérivé, par le suffixe très fréquent (?) *men*, du radical qu'on trouve redoublé dans *mokok* « pensiero, ricordo », en basque moderne ; en copte, on a *mokmek* « réfléchir, penser ». M. Schuchardt fait voir que si le basque a *moko* et *mokoka*, ce dernier dérivé par *ka*, suffixe de répétition, qui ont le sens de « bec » et « à coups de bec » (d'où *mokoka daude* « ils raisonnent », c'est-à-dire « ils remuent beaucoup le bec »), il n'y a pas de *mokok* « souvenir, remerciement ». *Mokmen* est donc impossible et, en

définitive, il ne reste rien de la lecture et de l'interprétation de M. Giacomino.

Il y a mieux ; en me reportant au texte de M. Hübner, je vois qu'il renvoie au tome II de ses *Inscriptions latines de l'Espagne*, où il a déjà publié ce document ; et je remarque, dans cette première publication, un détail qui a été omis dans la seconde : c'est que la partie de l'inscription commençant par XO est écrite à l'intérieur de l'anneau, *intra*. Il y a donc là deux phrases séparées ; celle du dehors est accompagnée d'une figure difficile à reconnaître, car M. Hübner l'indique par le mot « *galea?* » avec un point d'interrogation. Il me paraissait presque impossible en effet que toutes ces lettres pussent avoir été tracées sur une aussi petite circonférence que celle d'un anneau. L'une des deux inscriptions est probablement un souhait, comme l'ordinaire *vale*, *ave*, *amo te*, *utere felix*, *vivas in æternum*, etc., et l'autre un nom, une profession, une adresse, etc., à moins que ce ne soient, comme l'avait d'abord proposé M. Hübner, des formules gnostiques. Parmi les documents ibères, on compte trois autres anneaux, dont deux surtout, découverts dans la région de Barcelone, ont des inscriptions intéressantes : *lehd* et *slšdoce ;* ces mots correspondent probablement à quelques-uns des mots latins que je viens de rappeler, et il serait difficile d'y voir du basque.

Ce qui aiderait singulièrement à la solution du

problème, ce serait une inscription bilingue. On en a bien deux, en ibère et en latin, mais la première est incomplète, et dans la seconde il ne semble pas que les deux langues expriment la même chose.

La première porte en latin, la formule commune *heic est sit...*, et en ibère les mots ou le mot *are.thg*. Cette expression se retrouve en tête de plusieurs autres inscriptions, où elle forme une ligne isolée, avec quelques différences orthographiques *are.dc*, *aredk*. La seconde inscription bilingue étudiée par M. Giacomino commence par ce même *aredc* sans point, suivi de *atnqlaur.andlsldu* à la seconde ligne, et d'une troisième ligne en latin *fulvia lintearia*. M. Hübner a supposé que *are.thg*, *are.dc*, *aredc*, *aredk* doit signifier quelque chose comme « tombeau, monument[1] » ; que *atnqlaur* pourrait être le nom ibère de la morte et l'indication de son lieu natal ; et que *andlsldu* correspondrait à « lintearia » ; il lirait volontiers *aredok atanaqa laur(on) andeloseldu* et traduirait « tombeau d'Atalaka de Lauron tisseuse » ; la construction serait absolument sémitique. Les éléments de la formule *are.thg* ou *are.dc* se retrouveraient encore, d'après M. Hübner, dans le *arcidlsq* d'une autre inscription et dans le *argtco* de la lame de plomb de Castellon dont nous nous occuperons tout à l'heure. Mais, M. Giacomino

1. Cependant, s'il en est ainsi, comment ce mot se trouverait-il inscrit sur le vase de Catane (Hübner, n° XLII, a), où d'ailleurs il y a exactement, non pas *aredk*, mais *areqr?*

propose fort ingénieusement de traduire *are.dc* par le basque *ara duc* « tu l'as là » (*ara* est « là » avec mouvement); il n'explique pas *atnqlaur*, ou du moins il n'ose pas encore faire connaître l'explication qu'il entrevoit; et il rend *andlsldu* par « la marchande d'étoffes », en y voyant les radicaux basques *antola-tu* « s'habiller », et *sal-du* « vendre ». Je ne crois pas que « ci-gît » soit exactement rendu par *ara* ou *hara duk*, qui signifierait proprement « tu l'as » ou plutôt « on l'a mis là » ; la forme exacte serait *emen* ou *hemen datza* « ici est couché », ou simplement *emen* (*hemen*) *da* « ici est », ou même *hemen diz*, car **diz* est évidemment le primitif de *da*. Une objection sérieuse est que la forme primitive de *ara* ou *hara* doit être *kara*. Le second ou le troisième mot est peut-être un nom propre ibère, car la personne appelée en latin *Fulvia* devait avoir un nom tout à fait différent dans sa langue maternelle. Quant à *andlsldu*, M. Schuchardt a fait très justement observer que *antola-tu* n'a point le sens de « se vêtir, s'habiller », mais celui de « arranger, disposer, mettre en ordre », et est emprunté au roman *entablar*, *entaular*, *entaula;* et, pour lui, *saldu* « vendre » pourrait être d'origine germanique. *Lintearia* serait rendu en basque par *ehailea*, *ealea*, *eulea* « tisserand ». — Je ne retiens pas l'objection soulevée par M. Schuchardt, que *duk* est pour **daduk* (comme ailleurs *euzu* serait pour **aduzu*), car le radical *adu* est « tenir », et le radical *u* « avoir » existe parfaite-

ment. Ce qui pourrait aussi faire douter de la lecture *duk*, c'est la variante *thg*; cette variante peut se comprendre dans un suffixe, dans un composant secondaire, mais est assez surprenante pour un verbe isolé et pour une forme aussi importante.

M. Giacomino s'est aussi occupé d'une inscription en caractères latins ainsi conçue : *goemina. indi. enupetanim. indi. arimon. sintamon. indi. teuçom. sintamo*, qu'il traduit : « pensando e desiderando (vivamente), e con animo sincero, e con.... sincero ». *Indi* c'est *enda*, variante de *eta* suivant Larramendi ; — *goemina* se rattache à *gogo eman*, le *na* final pouvant être la forme ibère du *la* basque et l'*i* rappelant l'*i* radical de *emaite, emaitza* ; — *enupe-ta-n-im* est manifestement pour M. Giacomino *injubi-eta-n-an* « désire ardemment-et-que-dans», c'est-à-dire quelque chose comme *injubitenean* « dans l'action de désirer ardemment » ; — *arimon* est non moins évidemment « dans l'âme », les Ibères ayant déjà pu emprunter ce mot aux Latins; — dans *sintamon*, il y a une dérivative adjective probable *mo* et le radical de *zin* « vrai » (*zintazun* « sincérité »); de plus, contrairement aux usages de la grammaire basque, l'adjectif serait au locatif comme le nom; enfin *teucom* n'est pas expliqué. J'avoue que je me trouve désarmé devant l'assurance ou la naïveté du traducteur; ce n'est plus de l'étymologie, c'est de la prestidigitation. Je me borne à rappeler les très justes observations de M. Schuchardt : *arima* n'a dû arriver

aux Basques qu'avec le christianisme, et *injubi* ou plutôt *inyubi*, expression bas-navarraise, est probablement aussi un mot emprunté à quelque dialecte provençal. Je crois que cette inscription doit être étudiée en même temps que celle qui la précède immédiatement dans le recueil de M. Hübner : *ambatus* | *scripsi* | *carlaepraisom* | *secias.erba.mvitie* | *as.arimo. praeso* | *ndo.singeieto* | *ini.ava.indi.vea* | *vn.indi.vedaga* | *rom.teucaecom.* | *indi.nurim.ite* | *udeaec.rursehco.* | *ampilua.* | *indi.* Le mot *indi* ne saurait évidemment ici représenter la conjonction « et »; remarquez, dans ces deux inscriptions, *sintamo* et *sintamon*, *arimo* et *arimon*, *teucom* et *teucaecom*.

J'arrive à l'inscription de Castellon (voy. *Revue*, t. XXX, p. 97-125) qui est ainsi conçue : *(z)irtaims : airieimth : sinektn : urcecerere : aurunikiceai : asthkiceaie : ecariu : aduniu : kduei : ithsm : eosu : shsinpuru : krkrhniu : qšhiu : iithgm : krikarsense : ultthcraicase : argtco : aicag : ilcepuraies : iithsiniecarse.* M. Giacomino traduit, à l'aide du basque : « dono di librazioni, dono di vittime, vogliate, o parenti tutti, portare, consacrare ai congiunti, precedenti e seguenti (ascendenti e discendenti); purificatevi con lustrazione, tremate di offenderli con (tristi) fatti, rovistando e imbrattando; di (buona) voglia deh fate di arrecare, nel funerale dei morti, una testimonianza per illustrarli ». Jamais l'imagination et le parti pris ne se sont donné plus libre carrière, en s'appuyant sur ce que le

traducteur appelle un « lieve mutamento dei soni » : *alfana* vient d'*equus* et l'égyptien *Atoës* n'est qu'une forme du chinois *Ki*.

Avant d'examiner les mots, voyons ce qui a rapport à la grammaire.

M. Giacomino affirme que le datif pluriel basque a deux formes, en *ai* et en *ei*. C'est une erreur absolue; jamais ces deux terminaisons ne s'emploient simultanément : les Guipuzcoans et les Biscayens disent *gizonai* « aux hommes », les Labourdins *gizonei* et *gizoneri*, les Souletins *gizoner*; à Irun et à Fontarabie, on dit *gizonaki* (comme au génitif *gizonaken* « des hommes »), et ces formes sont seules usitées dans chaque variété dialectale. *Aki* est d'ailleurs incontestablement le primitif, et il devrait seul se trouver dans un document vieux peut-être de vingt siècles. En tout cas, la présence simultanée de datifs en *ai* et en *ei* dans le même texte est tout à fait impossible. L'hypothèse est donc ruinée par sa base même.

Mais M. Giacomino a l'illusion tenace; dans *siniekarse*, auquel il adjoint *kricarsense*, et dans *sinekten*, il voit que « l'organismo specifico del basco traspare con un' evidenza che non richiede molte dimostrazioni, poichè rasenta il limite dell' identità ». Cette identité et cette transparence ne sont, hélas! qu'un trompe-l'œil. *Sense* de *krikarsense* serait le *zintze* ou *zinte* du souletin *aitzintzeye* « puissiez-vous pl. leur être! »; *sinekten* serait *zinegiten* « vous pl. le faisiez » et *sinic-*

karse se rapprocherait de *zenekarten* « vous pl. le portiez », mais M. Giacomino en fait des impératifs ou plutôt des optatifs. D'autre part, *eosu* serait *euzu* « ayez-le »; je prends la liberté d'en rapprocher le *sierouciut* (avec *c* pour *s*), d'une autre inscription où il faudrait voir « je vous ai à lui » ou « je vous dis à lui », *zierrozut* ou *zierauzut*. Je fais simplement remarquer que le basque actuel a deux pluriels de seconde personne, l'un simple et primitif en *zu*, l'autre pléonastique et moderne en *zue*, *zute*, celui-ci ayant seul aujourd'hui le sens du pluriel et ayant été formé par analogie avec la troisième personne quand la seconde est devenue le singulier respectueux sous l'influence certaine du roman. Donc, il n'est pas vraisemblable que, du temps des Romains, les Basques ou les Ibères aient déjà eu un pluriel pléonastique. D'ailleurs, *sinegiten* appellerait *eosute* et non *eosu*, comme en français « vous venez » exige « donnez » et non « donne ». Il y a d'ailleurs contre *sinegiten* et *senekarten* une objection fondamentale : le *te* n'y est pas seul adventice, mais aussi le *n*, car l'imparfait basque primitif est caractérisé surtout par la place du pronom sujet : *dakharzu* « vous le portez », *zenekhar* « vous le portiez », *zinegi* « vous le faisiez ». Cf. les dérivés et les formes haut-navarraises. Enfin, le premier *i* de *siniekarse* est celui que M. Hübner marque du signe de la brève et dont la lecture peut être contestée ; si seulement c'est l'*i* consonne (*j* ou *y*), cela supposerait

une voyelle intercalaire. En revanche, dans *sierociut*, il y aurait deux *i* de trop.

M. Giacomino voit dans *ecariu*, *aduniu*, etc., un *iu* représentant des datifs verbaux *io*, *iote*, *ie ;* il propose hardiment de grouper *sinekten ecariu* et de traduire, en faisant du premier un auxiliaire, « vous le leur portiez », c'est-à-dire « vous faisiez le leur porter », pris optativement. C'est méconnaître complètement ce qu'on pourrait appeler le génie du basque que de faire de pareilles suppositions ; jamais le datif du régime n'est joint au verbe principal quand celui-ci est accompagné d'un auxiliaire ; le verbe principal reste sous sa forme substantive ou adjective, et tout ce qui concerne le sujet, le régime, le cas, le temps, le mode, la voix, est exprimé par l'auxiliaire seul conjugué ; « vous le leur portiez », en admettant que *egin* soit pris pour auxiliaire, aurait donc été, à l'époque où fut gravée la lame de Castellon, *sinegiote ekharri* (pour le simple *sinekarkiote*). Pour faire comprendre que *iu* peut vouloir dire « à eux », M. Giacomino cite le basque *batzu* où *u* serait un signe de pluralité ; mais *batzu* n'est en aucune façon un pluriel, c'est un indéfini, « quelque », correspondant à peu près à notre « maint », et qui a un pluriel véritable *batzuek ;* il est vrai que *batzu* est souvent accompagné d'un verbe au pluriel, mais n'est-ce pas le cas des collectifs dans un grand nombre de langues : *turba ruit* ou *ruunt ?* Du reste, M. Giacomino a une façon particulière d'envisager les mutations phoné-

tiques ; pour lui, les permutations sont de simples alternatives : il paraît croire que par exemple *churi* et *zuri*, *zulo* et *zilo*, sont des doublets entre lesquels on peut choisir ; dans le même dialecte ou dans le même texte, les formes en *u* ou en *i*, en *z* ou en *ch*, en *s* et en *tz*, et même en *k* et en *z* pourraient venir concurremment. C'est pourquoi, trouvant *sin* sur son chemin, il en fait une variante de *zuen*, où, dit-il, l'*u* étant accentué, l'*e* tombe facilement, ce qui donne *zin* : je ne connais aucun exemple de cette réduction en basque moderne. Pour notre auteur du reste *zuen* est le génitif de *zu*, ce qui est inexact, car *zu* a pour génitif *zure* et *zuen* a pour nominatif *zuek*. Voyant dans son texte *sinburu*, il a proposé d'y lire *zuenburu*, qui serait le réfléchi « vous-mêmes », mais il n'a pas pris garde que *zuen* étant au pluriel, *buru* « tête », doit y être aussi et qu'il faudrait *zuen buruac*, *zuen buruen*, *zuen buruei*, etc.

On voit donc qu'au point de vue de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe basques, les connaissances de M. Giacomino laissent bien souvent à désirer. Est-il utile, après cette constatation, de s'arrêter aux mots soi-disant basques qui expliqueraient ceux de l'inscription étudiée? M. Schuchardt montre fort bien que *aduniu* n'a rien de commun avec *don*, *donc*, *dona*, *dana*, *doni*, *dena*, qui est une adaptation du latin *dominus* ; que *krkrhniu* ne saurait être non plus *karrakatu*, qui est aussi d'origine romàne ; que *obore*,

qui viendrait dans *ilcepuraies*, est également moderne. J'ajoute seulement quelques observations : *aicag* serait un démonstratif pluriel *aikak* dont le *k* se serait adouci en *g* devant la voyelle initiale du mot suivant ; — *cer*, c'est-à-dire *ker*, serait pour *zer*, « parce que le basque a la permutation *k*, *t*, *tz*, *z* » ; — *kdu* serait *kide*, qui signifie proprement « semblable, égal » et non parent » ; cf. *haurhide* « consanguin », *lankide* « camarade », *aitakide* « compère » ; — *raicase* ou *iraicasde* (de *iracas* « enseigner ») offrirait une appogiature de la première syllabe où *r* pourrait se prononcer *er* et viendrait de *ira-icas-de :* c'est invraisemblable. Je m'arrête, en notant toutefois que le prétendu démonstratif pluriel *aicag*, calqué sur le labourdin *hekiek*, est d'autant plus impossible que les démonstratifs ayant actuellement un *h* initial en labourdin commençaient primitivement en *k*, selon toutes probabilités. M. Giacomino ne paraît pas au surplus avoir des idées très nettes sur la prononciation basque; il dit, par exemple, qu'à certains dialectes basques ne manquent pas les aspirées légères *kh*, *th*, *ph :* mais *kh*, *th*, *ph*, qui sont essentielles dans les dialectes français, ne sont pas le moins du monde légères; qu'on fasse prononcer par exemple *epherra* « la perdrix », ou *ekharri* « porté » à un montagnard! M. Giacomino prétend prouver la permutation de *t* en *z* en rapprochant le biscayen *zengizan* du labourdin *zenegiten* par exemple ; mais il n'a pas fait attention que *te* et *z* sont deux suffixes

différents de pluralité. Ainsi, la seconde personne plurielle « vous êtes », a dû être primitivement **zizaz :* *z* vous, *iz* être, *a* euph., *z* pluralité; puis, quand ce mot est devenu un succédané poli de « tu es », on a ajouté l'autre signe de pluralité et on a dit **zizazte* « vous plusieurs êtes » ; d'où les formes modernes *arete*, *zaizte*, *zaizkiote*, etc.

Dans son ensemble, la traduction de M. Giacomino répond bien à l'hypothèse de M. Hübner; mais je ferai remarquer que les « déprécations » et les « obsécrations » que l'on mettait dans les tombeaux s'adressaient plutôt aux dieux infernaux, aux morts, etc., qu'aux passants, aux amis ou aux parents. Malheureusement, l'inscription elle-même ne fournit aucune indication à cet égard : pas de mots répétés, pas d'expressions qui paraissent caractéristiques, pas de combinaisons de syllabes semblant appartenir à quelque formule déprécatoire. Est-ce bien au surplus un document funéraire? D'autre part, la lecture de tous les signes est-elle absolument certaine? Enfin, n'y aurait-il pas dans certains endroits quelque fantaisie ou quelque erreur de l'écrivain?

On trouvera peut-être que j'ai été trop sévère envers M. Giacomino, dont les tentatives représentent une somme d'efforts considérable; mais c'est que précisément j'estime qu'il y a là beaucoup de temps perdu et beaucoup de travail inutile. On ne saurait utilement se servir du basque moderne contemporain pour

expliquer des documents vieux de vingt siècles; et c'est vraiment trop facile de prendre au hasard un mot ou une forme dans un dialecte quelconque pour les besoins de la cause. Je crois qu'avant de se servir du basque, il faudrait en avoir, autant que possible, par la comparaison des variantes dialectales, par l'étude des monuments les plus anciens, par l'analyse des si intéressants lieux-dits, reconstitué une forme antique ou primitive. D'autre part, à quoi servirait d'expliquer tant bien que mal, à grand'peine, trois ou quatre inscriptions choisies parmi des vingtaines qui restent obscures? Là aussi, il conviendrait d'étudier les documents en eux-mêmes, de les comparer, d'en chercher et d'en classer les éléments, de comparer les variantes, etc. Et d'abord, les lectures sont-elles bien certaines? Ne pourrait-on pas par exemple, discuter la valeur du signe transcrit *i* par M. Hübner? Les graveurs de tout temps ont fait ce qu'on appellerait en typographie des coquilles graves; les mots qui se reproduisent dans les inscriptions ibères offrent à ce point de vue des variantes remarquables : à côté de *aredc* et *arethg*, je signale les deux tituli *nerseatn.ilcatne* et *nersnatn. ilcatnde*, ainsi que *ilcnk*... et *ilcatn.nskd* que portent d'autres inscriptions. Je remarque aussi que la forme latine des noms de ville adoucit les explosives dures de l'original : *saetabis* pour *saitp*, *bilbilis* pour *plpls*, *segobriga* pour *šeqprices*, *ilerda* pour *iltrd*, sauf aux initiales (*turiaso* pour *duriasu*, *cissa* pour *cse*, *cese*, *cesse*).

D'autres transcriptions sont plus obscures : d'où vient le *b* de *Narbo* pour *nerhncen?* ce *cen* ou *cn* final assez fréquent ne correspond-il pas aux *tan*, *tani* du latin? Et les voyelles omises? Suivant l'usage de l'écriture sémitique, ce doivent être surtout les voyelles brèves ou faibles, *i* et *e* plutôt que *a*, *o*, *u*... Que de questions préliminaires à étudier et à résoudre !

En terminant, je voudrais dire un mot à M. Schuchardt, qui, dans l'article précité, conclut à peu près en ces termes : « Parmi les mots que je viens d'examiner, il n'y en a guère qu'un, — *izquierdo* (portugais *esquerdo*) « gauche », — qu'on puisse regarder comme ibère d'origine ; or, ce mot existe aussi en basque : *ezker* ». Et il ajoute : « Sollte nicht dies Wortchen Vinson gegen seine Skepsis in der Iberischen Frage etwas skeptischer machen? » Pas le moins du monde; un seul mot ne prouve pas grand'chose, et qui sait comment a été formé *izquierdo?* Le hasard amène des ressemblances et même des identités inexplicables. Le basque *ezker* « gauche » vient-il de *esku-oker* « main faible », comme l'ont proposé MM. Mahn et Van Eys, *oker* (*okher*, *oiher*) étant proprement « oblique, tortueux, borgne », par opposition à *eskuin* « main droite » où le *in* final représenterait quelque chose comme « adroit, habile » : *yakin* « su, savoir », *egin* « fait, faire », etc.? C'est possible, vraisemblable même, et M. Giacomino appuierait ces étymologies en mettant en

avant le copte ou l'égyptien, où, paraît-il, *er* et *uin* sont à notre disposition avec les significations de « gauche » et « droite ».

Mais pour moi, la question est d'ordre plus élevé. Je fais surtout aux Ibéristes une objection de principe. Pour que le basque actuel, confiné tout au bout des Pyrénées, idiome évidemment pauvre et imparfait, correspondant à un état de civilisation peu avancé, puisse représenter l'ibère antique, idiome cultivé, puisqu'il s'était fait une écriture et qu'il persistait à côté du latin, puisqu'il était parlé dans toute la péninsule, — il faudrait d'abord qu'il n'y ait eu en Espagne qu'une seule langue, et il me semble qu'en jetant seulement les yeux sur les soixante-seize inscriptions du recueil de M. Hübner, on a le sentiment qu'il y a là au moins trois groupes différents, celui du nord-ouest avec les caractères latins, celui du nord et de l'est où l'écriture se lit de gauche à droite, et celui du sud où elle se lit de droite à gauche, le premier avec des terminaisons en *s* et *e*, le second avec des *m* et le troisième avec des *i* finaux. Dans tous les cas, s'il n'y avait eu qu'une seule langue, pourquoi ne se serait-elle conservée que dans le pays basque sans laisser ailleurs d'autres traces que le mot *izquierdo*? On me dira sans doute : à cause des invasions barbares et musulmanes; mais, si l'ibère avait résisté à cinq ou six siècles de latinité, comment aurait-il entièrement disparu après trois ou quatre siècles de germanisme gothique et sept

siècles d'arabe? Le plus probable, c'est qu'à chaque groupe humain primitif correspond un idiome original et indépendant; qu'en Espagne comme ailleurs, il y a eu beaucoup de centres de production humaine et par suite beaucoup de langues spontanées, que la concurrence vitale et leur propre faiblesse ont eu peu à peu raison de la plupart de ces groupes et de ces langues, dont quelques-uns ont gagné du terrain autour d'eux et ont survécu plus longtemps; que les colons romains s'étaient mieux fusionnés avec les natifs que les envahisseurs qui leur ont succédé, et que l'espagnol populaire s'est formé au-dessous et à côté du wisigoth ou de l'arabe officiels; que le basque a persisté, en raison de circonstances plus favorables. Quoi qu'il en soit, plus je regarde, plus j'examine, plus je lis le livre de M. Hübner, et plus je demeure convaincu qu'il y a là des spécimens de divers idiomes dont pas un seul n'est apparenté à l'*euskara*.

Julien Vinson.

ÉTUDE DE LA LANGUE DES POULS

(SUITE)

LES MOTS

ADJECTIFS POSSESSIFS

Les adjectifs possessifs :

mon, ton, son, notre, votre, leur et leurs pluriels,

se rendent exactement en poul par le datif du pronom personnel se rapportant à l'objet possesseur.

C'est assez dire qu'ils ne subissent pas de modification dans leur forme suivant le genre de l'objet possédé.

Ainsi pour dire :

Ce cheval a perdu sa selle, *on tournera* :
Ce cheval a perdu la selle de lui (cheval).

poutch-ou ngou madj-ini hirk-é maggou.

Il suffit donc, sauf en ce qui concerne *mon*, *ton*, *notre*, *votre*, de se reporter à la déclinaison des pronoms démonstratifs.

mon *se rend par am pour ma-mi*
ton *se rend par ma ou mada pour ma a*
notre (*inclusif*) *amen pour ma min*

notre (*exclusif*)	*men*	*pour*	*ma en*
votre *se rend par*	*mon*	*pour*	*ma on*
ou	*modon*	*pour*	*ma do on*

PRONOMS POSSESSIFS

Les pronoms possessifs se rendent en faisant précéder l'adjectif possessif du pronom démonstratif se rapportant à l'objet possédé.

Exemple :

Safandou 'ouddi houndouko mayrou
le lynx ferma sa gueule
norwa ṇawti ko mabba
le caïman ouvrit la sienne
(*houndou-ko* est du genre *ko*).

LA CONJUGAISON

Les racines verbales peuvent toutes être considérées comme des syllabes formées de la forme.

consonne, voyelle, consonne.

La consonne initiale est toujours simple, la finale peut être double, c'est-à-dire composée de deux consonnes, quelquefois dissemblables, quelquefois identiques.

Lorsque la finale est simple, les suffixes se postposent à la racine, sans interposition de voyelle euphonique.

Exemple :

Hal parler
L'infinitif est *Hal-dé*

Lorsque la finale est double, les suffixes commençant par une ou plusieurs consonnes sont liées à la racine par un *ou* euphonique.

Exemples :

Barmoudé blesser dont le radical est *barm.*

Les verbes simples de la forme que l'on vient de faire connaître donnent lieu à des dérivés polysyllabiques que l'on étudiera ultérieurement. Du reste, ces verbes dérivés se conduisent exactement comme leurs primitifs.

Nous allons donner ici un tableau de la conjugaison complète du verbe poul.

Rappelons que si le radical a pour initiale une des premières consonnes des sept premières paires, cette consonne subsiste aux personnes du singulier des temps conjugables, si le sujet précède le verbe ; que cette consonne est remplacée par la seconde de la même paire aux personnes du pluriel.

Ajoutons qu'il en est de même à la première et à la seconde personne du singulier des temps conjugables, si pour une raison quelconque le sujet suit le verbe.

Pour un même temps conjugable les terminaisons ne varient pas avec la personne ni avec le nombre.

Les participes, au contraire, se conduisent comme

de véritables adjectifs ou substantifs et s'accordent en genre et en nombre, c'est-à-dire en suffixe et en initiale, avec l'objet qu'ils servent à qualifier.

Le tableau de la conjugaison contiendra par suite pour chaque temps conjugable,

la première	personne du singulier.	
2e	*id.*	*id.*
3e	*id.*	*id.*
1re	*id.*	(inclusive) pluriel.
2e	*id.*	*id.*
3e	*id.*	*id.*

et pour l'un des participes les dix-sept formes qu'il peut prendre au singulier et les dix-sept formes qu'il peut prendre au pluriel. On se rendra facilement compte de la manière dont on peut obtenir les trente-trois formes des autres.

A la 3e personne du singulier et à la 3e personne du pluriel, on n'indiquera que le pronom personnel du genre :

o *bé*

L'exemple choisi sera :

soud-dé cacher

On conjuguera parallèlement les trois voix :

active, réfléchie, passive.

INDICATIF PRÉSENT

Actif

Mido soud ou *mido soud-a*	Je cache actuellement	
ada id. ou *ada id.*	tu caches	id.
omo id. ou *omo id.*	il cache	id.
midomin tchoud ou *midomin tchoud-a*	[nous cachons	id.
odon id. ou *odon id.*	vous cachez	id.
ébé id. ou *ébé id.*	ils cachent	id.

Réfléchi

Mido soud-o	Je me cache
ada soud-o	tu te caches
omo soud-o	il se cache
midomin tchoud-o	nous nous cachons
odon tchoud-o	vous vous cachez
ébé tchoud-o	ils se cachent.

Passif

Mido soud-é ou *mido-soudā*	Je suis caché
ada soud-é ou *ada soudā*	tu es caché
omo soud-é ou *omo soudā*	il est caché
midomin tchoud-é ou *midomin tchoudā*	[nous sommes cachés
odon tchoud-é ou *odon tchoudā*	vous êtes cachés
ébé tchoudé ou *ébé tchoudā*	ils sont cachés.

A l'actif la forme *soud-a* est plus usitée (*a* est muet et presque insensible).

Au passif on emploie plus volontiers la forme *soud-é*.

INDICATIF PRÉSENT ET AORISTE

Actif

Mi soud ou *soud-i* ou *soud-a* — Je cache
a soud ou *soud-i* ou *soud-a* — et je cachai
o soud ou *soud-i* ou *soud-a*
min tchoud ou *tchoud-i* ou *tchoud-a*
on tchoud ou *tchoud-i* ou *tchoud-a*
bé tchoud ou *tchoud-i* ou *tchoud-a*

Réfléchi

Mi soud-i ou *soud-ima* — Je me cache
a soud-i ou *soud-ima* — et je me cachai
o soud-i ou *soud-ima*
min tchoud-i ou *tchoud-ima*
on tchoud-i ou *tchoud-ima*
bé tchoud-i ou *tchoud-ima*

Passif

Mi soud-é ou *soud-ā* ou *soud-ama* — Je suis caché
a soud-é ou *soud-ā* ou *soud-ama* — ou je fus caché
o soud-é ou *soud-ā* ou *soud-ama*
min tchoud-ê ou *tchoud-ā* ou *tchoud-ama*
on tchoud-é ou *tchoud-ā* ou *tchoud-ama*
bé tchoud-ê ou *tchoud-ā* ou *tchoud-ama*

A l'actif les Toucouleurs emploient la forme : *soud*; *soud-i* est employé par les Pouls pasteurs,

Au réfléchi les Toucouleurs disent : *soudi*, et les pasteurs *soudima*.

Au passif les Toucouleurs disent : *soudé*, et les pasteurs *soudama*.

Les autres formes sont employées par les Noirs interprètes et autres et ne sont probablement pas correctes.

INDICATIF PRÉSENT } NÉGATIFS
PASSÉ DÉFINI }

Actif

Mi soud-ani *a soud-ani* *o soud-ani* *min tchoud-ani* *on tchoud-ani* *bé tchoud-ani*	Je ne cache pas ou je ne cachai pas.

Réfléchi

Mi soud-aki *a soud-aki* *o soud-aki* *min tchoud-aki* *on tchoud-aki* *bé tchoud-aki*	Je ne me cache pas ou je ne me cachai pas.

Passif

Mi soud-aka *a soud-aka* *o soud-aka* *min tchoud-aka* *on tchoud-aka* *bé tchoud-aka*	Je ne suis pas caché ou je ne fus pas caché.

A l'actif quelques verbes très usités remplacent la terminaison *ani* par *ā*.

(*dj*) *yid-dé*	vouloir	*mi yid-ā*	je ne veux pas
(*b*) *waw-dé*	pouvoir	*mi waw-ā*	je ne peux pas
(*g*) *ʿandou-dé*	savoir	*mi ʿand-ā*	je ne sais pas.

Il en est de même de quelques verbes défectifs dont les temps négatifs sont seuls en usage.

(*g*) (*ʿal-de*) avoir *mi ʿal-ā gawri* Je n'ai pas de mil
(*tch*) (*siw-dé*) avoir déjà fait l'action de...
mi siw-ā yim-dé je n'ai pas encore chanté.

IMPARFAIT

PARFAIT

Actif

Mi soud-nõ ou *soud-inõ*	Je cachais ou
a soud-nõ ou *soud-inõ*	j'ai caché.
o soud-nõ ou *soud-inõ*	
min tchoud-nõ ou *tchoud-inõ*	
on tchoud-nõ ou *tchoud-inõ*	
bé tchoud-nõ ou *tchoud-inõ*	

Réfléchi

Mi soud-inõ ou *soud-inõma*	Je me cachais ou
a soud-inõ ou *soud-inõma*	je me suis caché.
o soud-inõ ou *soud-inõma*	
min tchoud-inõ ou *tchoud-inõma*	
on tchoud-inõ ou *tchoud-inõma*	
bé tchoud-inõ ou *tchoud-inõma*	

Passif

Mi soud-anõ ou *soud-anõma*	J'étais caché ou
a soud-anõ ou *soud-anõma*	j'ai été caché.
o soud-anõ ou *soud-anõma*	
min tchoud-anõ ou *tchoud-anõma*	
on tchoud-anô ou *tchoud-anôma*	
bé tchoud-anõ ou *tchoud-anõma.*	

Les Toucouleurs emploient de préférence *soud-nõ* pour l'actif, *soud-inõ* pour le réfléchi, *soud-anõ* pour le passif.

Les pasteurs, les 'irlabe et autres Pouls rouges préfèrent les autres formes.

IMPARFAIT } NÉGATIFS
PARFAIT }

Actif

Mi soud-ānõ	Je ne cachais pas ou
a soud-ānõ	je n'ai pas caché.
o soud-ānõ	
min tchoud-ānõ	
on tchoud-ānõ	
bé tchoud-ānõ	

Réfléchi

Mi soud-anõki	Je ne me cachais pas ou
a soudanõki	je ne me suis pas caché.
o soud-anõki	
min tchoud-anõki	
on tchoud-anõki	
bé tchoud-anõki	

Passif

Mi soud-anõka *a soud-anõka* *o soud-anõka* *min tchoud-anõka* *on tchoud-anõka* *bé tchoud-anõka*	Je m'étais caché ou je ne fus pas caché.

FUTUR

FUTUR AORISTIQUE

CONDITIONNEL PRÉSENT

HABITUEL

Actif

Mi soud-at ou *soud-ata* *a soud-at* ou *soud-ata*	Je cacherai ou je suis sur le point de [cacher
o soud-at ou *soud-ata* *min tchoud-at* ou *tchoud-ata* *on tchoud-at* ou *tchoud-ata* *bé tchoud-at* ou *tchoud-ata*	ou je cacherais ou je cache habituellement.

Réfléchi

Mi soud-oto *a soud-oto* *o soud-oto* *min tchoud-oto* *on tchoud-oto* *bé tchoud-oto*	Je me cacherai ou je suis sur le point de me cacher ou je me cacherais ou je me cache habituellement.

Passif

Mi soud-été	Je serai caché ou
a soud-été	je suis sur le point d'être caché
o soud-été	ou je serais caché ou
min tchoud-été	je suis habituellement caché.
on tchoud-été	
bé tchoud-été	

FUTUR
FUTUR AORISTIQUE
CONDITIONNEL PRÉSENT
HABITUEL
} NÉGATIF

Actif

Mi soud-atā	Je ne cacherai pas ou
a soud-atā	je ne suis pas sur le point de cacher
o soud-atā	ou je ne cacherais pas ou
min tchoud-atā	je ne cache pas habituellement.
on tchoud-atā	
bé tchoud-atā	

Réfléchi

Mi soud-otako	Je ne me cacherai pas ou
a soud-otako	je ne suis pas sur le point de me [cacher
o soud-otako	ou je ne me cacherais pas ou
min tchoud-otako	je ne me cache pas habituellement.
on tchoud-otako	
bé tchoud-otako	

Passif

Mi soud-étaké	Je ne serai pas caché ou
a soud-étaké	je ne suis pas sur le point d'être [caché
o soud-étaké	ou je ne serais pas caché ou
min tchoud-étaké	je ne suis pas caché habituellement.
on tchoud-étaké	
bé tchoud-étaké	

FUTUR PASSÉ

CONDITIONNEL PASSÉ

HABITUEL

HABITUEL PASSÉ

Actif

Mi soud-annõ (pour *soud-atnõ*)

a soud-annõ	J'aurai caché ou
o soud-annõ	j'aurais caché ou
min tchoud-annõ	je cache ordinairement ou
on tchoud-annõ	je cachais ordinairement.
bé tchoud-annõ	

Réfléchi

Mi soud-otonõ	Je me serai caché ou
a soud-otonõ	je me serais caché ou
o soud-otonõ	
min tchoud-otonõ	Je me cache ordinairement ou
on tchoud-otonõ	Je me cachais ordinairement.
bé tchoud-otonõ	

Passif

Mi soud-éténõ J'aurai été caché ou
a soud-éténõ j'aurais été caché ou
o soud-éténõ je suis caché ordinairement ou
min tchoud-éténõ j'étais caché ordinairement.
on tchoud-éténõ
bé tchoud-éténõ

FUTUR PASSÉ
CONDITIONNEL PASSÉ } NÉGATIF
HABITUEL
HABITUEL PASSÉ

Actif

Mi soud-atānõ Je n'aurai pas caché ou
a soud-atānõ je n'aurais pas caché ou
o soud-atānõ je ne cache pas ordinairement
min tchoud-atānõ ou je ne cachais pas ordinairement.
on tchoud-atānõ
bé tchoud-atānõ

Réfléchi

Mi soud-otonõkā Je ne me serai pas caché ou
a soud-otonõkā je ne me serais pas caché ou
o soud-otonõkā je ne me cache pas ordinaire-
[ment ou
min tchoud-otonõkā je ne me cachais pas ordinaire-
[ment.
on tchoud-otonõkā
bé tchoud-otonõkā

Passif

Mi soud-éténokã	je n'aurai pas été caché ou
a soud-éténõka	je n'aurais pas été caché ou
o soud-éténõka	je ne suis pas caché ordinaire-[ment ou
min tchoud-étènõka	je n'étais pas caché ordinairement.
on tchoud-étènoka	
bé tchoud-étènoka	

FUTUR D'OBLIGATION

FUTUR DE CONVENANCE

FUTUR SIMPLE

Actif

Mami soud	Je cacherai
ma soud	il convient que je cache
mo soud	je dois cacher
mamin tchoud	
mon tchoud	
mabé tchoud	

Réfléchi

Mami soud-o	Je me cacherai ou
ma soud-o	il convient que je me cache ou
mo soud-o	je dois me cacher.
mamin tchoud-o	
mon tchoud-o	
mabé tchoud-o	

Passif

Mami soud-é	Je serai caché ou
ma soud-é	il convient que je sois caché ou
mo soud-é	je dois être caché.
mamin soud-é	
mon soud-é	
mabé soud-é	

OPTATIF

Actif

Yomi soud	Que je cache.
ya soud	
yo soud	
yomin tchoud	
yon tchoud	
yobé tchoud	

Réfléchi

yomi soud-o	Que je me cache.
ya soud-o	
yo soud-o	
yomin tchoud-o	
yon tchoud-o	
yobé tchoud-o	

Passif

yomi soud-é	Que je sois caché.
ya soud-é	
yo soud-é	
yomin tchoud-é	

yon tchoud-é
yobé tchoud-é

IMPÉRATIF

Actif

Soud ou *tchoud-a*	Cache
tchoud-en	cachons
tchoud-é	cachez

Réfléchi

Soudo ou *tchoudo-da*	Cache-toi
tchoudo-den	cachons-nous
tchoudo-dé	cachez-vous.

Passif

soud-é ou *tchoud-é-da*	Sois caché
tchoud-é-den	soyons cachés
tchoud-é-dé	soyez cachés.

IMPÉRATIF NÉGATIF

Actif

wata soud	Ne cache pas
wata tchoud-en	ne cachons pas
wata tchoud-é	ne cachez pas.

Réfléchi

wata soud-o	Ne te cache pas
wata tchoud-o-den	ne nous cachons pas
wata tchoud-o-dé	ne vous cachez pas.

Passif

wata soud-é	Ne sois pas caché.
wata tchoud-é-den	ne soyons pas cachés
wata tchoud-é-dé	ne soyez pas cachés.

FUTUR DE CONVENANCE } NÉGATIF
OPTATIF }

Actif

wata mi soud	Que je ne cache pas ou
wata a soud	je ne dois pas cacher.
wata o soud	
wata min tchoud	
wata on tchoud	
wata bé tchoud	

Réfléchi

wata mi soud-o	Que je ne me cache pas
wata a soud-o	je ne dois pas me cacher.
wata o soud-o	
wata min tchoud-o	
wata on tchoud-o	
wata bé tchoud-o	

Passif

wata mi soud-é	Que je ne sois pas caché
wata a soud-é	je ne dois pas être caché.
wata o soud-é	
wata min tchoud-é	
wata ou tchoud-é	
wata bé tchoud-é	

INFINITIF

Actif	*soud-dé*	Cacher
Réfléchi	*soud-adé*	se cacher
Passif	*soud-édé*	être caché.

SUBSTANTIF VERBAL

Actif	*tchoud-owo,*	*soud-obé*	cacheur
Réfléchi	» ? »		
Passif	*tchoud-édjo,*	*soud-ébé*	

Caché (d'une manière courante).

PARTICIPES

PARTICIPE PRÉSENT ET AORISTE

Tchoud-do	cachant
tchoud-i-do	se cachant
tchoud-a-do	étant caché

PARTICIPE PASSÉ

Tchoud-nõ-do	ayant caché
tchoud-inõ-do	s'étant caché
tchoud-anõ-do	ayant été caché.

PARTICIPE FUTUR ET HABITUEL

Tchoud-at-do	devant cacher cachant habituellement
tchoud-oto-do	devant se cacher se cachant ordinairement

tchoud-été-do	devant être caché étant ordinairement caché.

PARTICIPE FUTUR PASSÉ HABITUEL

Tchoud-annõ-do	ayant dû cacher cachant habituellement
tchoud-otonõ-do	ayant dû se cacher se cachant habituellement
tchoud-éténõ-do	ayant dû être caché habituellement caché.

L'un quelconque de ces participes peut prendre tel genre que l'on voudra en substituant à sa finale *do* (correspondante au genre *o*) l'adjectif démonstratif convenable.

Prenons comme exemple le participe futur actif.

	Singulier	Pluriel
o	*Ttchoud-annõ-do*	*tchoud-annõ-bé*
ndou	*soud-annõ-ndou*	*tchoud-annõ-di*
ngué	*soud-annõ-ngué*	*tchoud-annõ-di*
ngo	*soud-annõ-ngo*	*tchoud-annõ-dé*
ndé	*soud-annõ-ndé*	*tchoud-annõ-dé*
ko	*soud-annõ-ko*	*tchoud-annõ-dé*
ngou	*tchoud-annõ-ngou*	*tchoud-annõ-di*
ba	*tchoud-annõ-ba*	*tchoud-annõ-di*
ngol	*tchoud-annõ-ngol*	*tchoud-annõ-di*
ndi	*tchoud-annõ-ndi*	*tchoud-annõ-dé*
ki	*tchoud-annõ-ki*	*tchoud-annõ-dé*
ka	*tchoud-annõ-ka*	*tchoud-annõ-dé*
dam	*tchoud-annõ-dam*	*tchoud-annõ-dé*

dé	*thcoud-annõ-dé*	*tchoud-annõ-dé*
ngal	*tchoud-annõ-ngal*	*tchoud-annõ-dé*
nguel	*tchoud-annõ-nguel*	*tchoud-annõ-kogn*
doum	*tchoud-annõ-doum*	

VERBES AUXILIAIRES

LEUR EMPLOI

Outre les différentes formes qui viennent d'être exposées, il en existe d'autres qui résultent de l'emploi d'auxiliaires.

Les verbes auxiliaires les plus employés sont les suivants :

1° *Lar-dé;* tendre à, être sur le point de... employé surtout dans ce dernier sens pour former avec les infinitifs pouls un futur très prochain.

Exemple :

mido	*lar-a*	*ʿam-dé*	
Je	vais	danser.	
ada	*lar-a*	*yaʿ-dé*	*djo-ni*
tu	vas	t'en aller	maintenant.

L'auxiliaire français *aller* traduit aussi exactement que possible le verbe poul *lar-dé*.

2° *Djog-or-dé* (dérivé de *djog-adé* avoir)

Avoir encore en plus, employé avec l'infinitif pour former un futur indéfini.

mi djog-or-i	*hal-dé*
J'ai à	parler.

mi-djog-or-nõ *yar-dé*
J'étais sur le point de boire.
djog-or-nõ-do *djal-dé* *woy-i*
Au lieu rire, il pleure.
(Litt. le ayant du rire pleure).

3° (*Siw-dé*) inusité à ses temps positifs signifie avoir déjà fait l'action de...

Les formes négatives très usitées forment avec l'infinitif, ou mieux, avec le radical du verbe, une manière de passé négatif et expectatif.

Exemples :

mi siw-ã hot (ou) *hotdé*
Je ne m'en vais pas encore.
o siw-ã hot (ou) *gnam-dé*
Il n'a pas encore mangé.

La locution française « ne pas encore » rend très bien cet auxiliaire.

4° *Med-dé* goûter

s'emploie souvent dans le sens de faire pour la première fois l'action de... ou faire au moins une fois l'action de...

Exemple :

Maté a med-i yaʿ-de madina?
(Est-ce que tu as goûté d'aller à Médine?
Es-tu déjà allé à Médine?)

5° *Des-dé* } aussi employés l'un que l'autre sont
Deb-dé }
très exactement rendus par *faillir*.

Exemple :

Mi	*des-i*	*yan-dé*
J'ai	failli	tomber.

6° *Was-dé* « s'abstenir » remplace souvent la négation.

On dit fréquemment :

mi *was-i* *gnam-dé*
Je me suis abstenu de manger
pour *mi gnam-ani*
Je n'ai pas mangé.

Du reste, *was-dé* est le seul mot permettant d'employer les tournures infinitives négatives.

Il est d'un usage fréquent de dire :

o waw-i *was-dé* *'ar-dé*
Il peut ne pas venir.
o was-ātā *'ar-dé*
Il viendra
(il ne manquera pas de venir).

OBSERVATIONS SUR LA CONJUGAISON

1° Ainsi qu'on l'a déjà fait observer, aux temps conjugables, la terminaison est indépendante de la personne et du nombre.

Ces deux éléments influent au contraire sur la terminaison des participes. De plus, ces derniers se conduisent exactement au point de vue de l'initiale comme les substantifs auxquels ils se rapportent.

C'est pour ces raisons que, malgré l'avis du général Faidherbe et du docteur Barth, on a classé ici les temps en *ma* avec les temps conjugables.

2° Le radical isolé exprime l'idée simple du verbe et remplace quelquefois l'infinitif en *dé* quand celui-ci est complément d'un autre verbe, surtout d'un verbe fréquemment usité comme auxiliaire.

3° Si on fait suivre le radical actif d'un *o*, on obtient le radical du réfléchi.

Cependant, à l'infinitif, à cet *o* se substitue un *a* et aux temps passés il devient un *i*.

Mais le vrai radical paraît être en *o* et la forme *soudo* implique aussi parfaitement l'idée de se cacher que la forme *soud* implique celle de cacher.

Il y a lieu de faire remarquer ici que cette forme est celle de tous les verbes réfléchis, mais que tous les verbes de cette forme ne sont pas forcément réfléchis. Beaucoup de verbes pouls en *ade* sont de véritables

verbes déponents dont le sens est tel qu'il faudrait faire de véritables tours de force d'imagination et remonter trop loin dans l'évolution de leur signification pour retrouver les actifs dont ils peuvent être les réfléchis.

Cette remarque s'applique aussi aux verbes de forme passive.

4° Si on fait suivre le radical actif d'un *é* (ou d'un *a*), on obtient le radical du passif : *é* est le plus usité mais paraît n'être qu'une modification d'un *a* primitif.

Soudé implique l'idée complexe de être caché, comme *soud* implique l'idée simple de caché.

5° Il faut faire mention des temps formés au moyen du radical sans addition de suffixes.

Ces formes sont de simples juxtapositions du radical à un pronom et en général à un sujet modifié lui-même au moyen d'une particule spécifiant les conditions particulières dans lesquelles l'action exprimée par le premier doit être effectuée.

a) Le présent aoristique accole le pronom au radical sans autre spécification : l'époque est réellement indéterminée, si aucun adverbe ne vient la préciser.

b) Le présent absolu indique l'actualité de l'action au moyen des pronoms

mido, ada, etc...

dont il a déjà été question.

c) Le futur d'obligation ou de convenance nous

montre le pronom modifié d'une nouvelle manière : sauf pour la première personne, il est identique à l'adjectif possessif, et, dans tous les cas, il est évident qu'il est composé comme lui, en faisant procéder le pronom personnel simple de la particule *ma*.

Qu'est-ce que *ma?*

En premier lieu, on l'a rencontré devant les démonstratifs et les pronoms comme signe indicatif de l'accusatif et du génitif d'une façon absolue, il indique que le mot qu'il précède est le deuxième terme d'une relation.

En second lieu, nous avons vu cette relation se préciser dans un sens déterminé lorsque les mêmes mots (démonstratifs et pronoms personnels précédés de *ma*) se sont présentés à nous comme des adjectifs possessifs, mais possessifs dans le sens le plus large du mot.

Ici nous le rencontrons comme précédant le pronom personnel et en général tout sujet et exprimant qu'il est dans le rôle de ce sujet, qu'il lui convient et qu'il lui appartient de faire l'action exprimée par le radical verbal : le résultat d'une pareille analyse est clair, la particule *ma* sert à exprimer en poul toute convenance, toute relation congruente.

Du reste, et cette raison est décisive, l'interjection *ma!* ou *mba!* (les deux formes sont également usitées) signifie :

C'est entendu ! cela va bien !

Par suite, le vrai sens de :

ma *mi* *soud* est

« Cacher est mien » ou « c'est à moi qu'il appartient de cacher ».

Le sens : « je cacherai » avec la simple conception du futur n'est donné à cette expression que par les interprètes noirs (*wolofs*, *sarrakoullés* ou *mandingues*), qui n'arrivent jamais à parler correctement le poul, ou, comme disent les gens du Fouta, à nettoyer leur langue.

nettoyer	langue	leur
purifier	langue	d'eux
labinde	*demgal*	*mabé*

La particule *ma* s'emploie aussi bien avec un sujet substantif.

ma denowo fellou horobé

La sentinelle doit tirer sur les espions.

d) L'optatif se forme d'une manière analogue :

Le pronom *mi*, *a*, *o*, etc... se fait précéder de la particule *yo*, dont le sens est : « il est désirable que... » « je désire que... »

Exemple :

y' allah fiᶜ-é

(pour *yo allah fiᶜ-é*)

litt. Que Dieu frappe toi, que Dieu te punisse.

e) L'impératif se forme encore au moyen du radical verbal que l'on fait suivre, s'il y a lieu, du sujet.

kal	parle
kal-a	parle, toi
kal-en	parlons, nous autres.

On voit ici (*kal-a*) une application de la règle en vertu de laquelle le radical remplace, s'il y a lieu, son initiale par la deuxième lettre de la paire à laquelle elle appartient lorsque le verbe passe avant son sujet.

f) Le temps négatif correspondant à l'optatif, au futur de convenance, à l'impératif, se forme en faisant précéder le pronom ou le verbe du mot *watā*.

On verra plus loin que le suffixe *tā* rend négatives certaines formes. Or, *ma* est très parent de *mba* qui, comme nous l'avons dit, a le même sens comme interjection. *Mba*, du reste, n'est pas très éloigné de *wa* (*b*, *w*, 2e paire)?

Ne peut-on admettre qu'au positif *ma* (il convient que) corresponde le négatif *ma-tā* ou *wa-tā* (il ne convient pas que).

Du reste *watā* est aussi bien employé avec un sujet substantif.

watā *wouro* *doupp-é*
Que le village ne soit pas brûlé.

Au Macina, les Pouls emploient moins *watā* et se servent de *pati* dont l'origine, peut-être sémitique, est obscure.

pati *wol* ne parle pas

wołdé (Macina) parler, même sens que
haldé (Fouta).

6° Si au radical, tel que nous l'avons défini pour chacune des trois voix, nous suffixons la syllabe *nõ*, nous formons le temps passé. Au réfléchi et au passif, il est loisible d'y ajouter *ma*, mais ce n'est pas nécessaire : c'est une question de dialecte.

Exemple :

lib-dé abattre
mi lib-anõ } j'étais abattu.
ou *mi lib-anõma* }

7° Si aux radicaux des trois voix

soud *soudo* *soudé*

nous ajoutons une syllabe ouverte dont la consonne est un *t*, nous formons le futur aoristique à sens futur, conditionnel ou habituel.

Pour l'actif, on intercale un *ă* presque muet, souvent insensible, et pour les trois voix on fait suivre le *t* d'une voyelle semblable à celle qui le précède.

Par conséquent, on a :

Actif *mi soud-ta* mieux *mi soud-ăta* mieux encore [*mi soud-at*
réfléchi *mi soud-oto*
passif *mi soud-été.*

8° Dès lors, il est facile de former le futur passé,

conditionnel passé, habituel passé, il suffit de suffixer le signe du passé au futur en *t*.

Actif *mi soudannô* pour *mi soud-at-nõ*
réfléchi *mi soud-oto-nõ*
passif *mi soud-été-nõ.*

9° La formation des temps négatifs est un peu plus complexe.

a) A l'actif, il suffit généralement de faire suivre immédiatement le radical d'un *ā* long, auquel on suffixe suivant le cas le *t* du futur ou le *nô* du passé.

Au présent, on suffixe plus volontiers *āni* ou *āli* que *ā* simple.

mi soud-āni ou *mi soud-āli.*

Au futur, comme la voyelle qui suit le *t* est toujours semblable à celle qui le précède, on a :

mi soud-ātā

Au passé, on a :

mi soud-ānõ

Au futur-passé, on a :

mi soud-ātā-nõ

b) Au réfléchi et au passif, le signe de la négation est une syllabe ouverte dont la consonne est un *k*.

Au réfléchi, pour le présent et le passé, on suffixe la syllabe *ki* et on remplace la voyelle qui suit immédiatement le radical par un *a*.

On a ainsi *mi soud-aki*
mi soud-anõki.

Il semble se produire ici une métathèse sur laquelle on aura occasion de revenir dans ce même paragraphe.

Le futur négatif se forme par la substitution de *ako* à l'*o* final et le futur passé pour la suffixation pure et simple de *kā*.

Ainsi on a :

Futur *mi soud-ot-ako*
futur passé *mi soud-oto-nõ-kā*.

Au passif, on donne à une forme verbale le sens négatif en lui suffixant *ka* ou en remplaçant la voyelle finale *é* par *aké*, ce dernier cas se présentant pour le futur simple.

Présent *mi soud-aka*
passé *mi soud-anõka*
futur *mi soud-été-nõ-ka*.

On voit que le présent et le passé négatif de la voix passive peuvent s'obtenir du présent et du passé positifs de la même voix par un simple changement de

ma en *ka*.

Faisons subir la même modification au présent et au passé positifs en *ma* de la forme réfléchie : on obtient

mi soud-i-ka
mi soud-inõ-ka

puis dans chacun des résultats obtenus faisons permuter *i* et *a*.

Nous obtenons les formes usitées

mi soud-aki
mi soud-anõki

Pourquoi les choses ne se seraient-elles pas passées ainsi dans la réalité?

Pourquoi aussi

mi soud-otako et *mi soud-étaké*

ne seraient-ils pas pour

mi soud-oto-ka et *mi soud-été-ka?*

Quelle est la conclusion?

1° Au passif et au réfléchi la négation « ne pas » est rendue par le thème *ka*.

2° On peut considérer la finale négative de la voix active comme très nettement aspirée et admettre qu'elle n'est qu'une modification de *ka* par permutation entre consonnes de la même paire (*h* et *k*).

Les pouls du Macina prononcent

mi soudat-ha (je ne cacherai pas)

Les Pouls du Fouta transportent simplement l'accent tonique de la première syllabe sur la dernière.

Les formes positives en *aki* rapportées par le docteur Barth paraissent erronées.

10° Les participes se forment en ajoutant simple-

ment le démonstratif du genre qu'ils doivent prendre à la forme conjugable du temps correspondant.

Exemple :

Guertogal ngal gnam-été
Cette poule sera mangée.
Guertogal gnamêténgal
La poule qui doit être mangée.
nédo mayannõdo wouri
L'homme qui devait mourir vit.

gnam-dé	*may-dé*	*wour-dé* (*g*)
manger	mourir	vivre.

FORMES INVERSÉES

Les Pouls font passer le sujet après le verbe :

1° A l'impératif, ainsi qu'on l'a vu.

2° Dans les interrogations, à la première et à la deuxième personne du singulier et du pluriel.

Dans ce cas, le verbe prend toujours la forme plurielle, c'est-à-dire que si le radical commence par une des premières consonnes des sept premières paires, on doit lui substituer la seconde de sa paire.

A la troisième personne, l'inversion ne se fait point.

Exemples :

no mbad a ;	(*wad-dé* faire)
Comment vas-tu ?	(comment fais-tu ?)

mo o wiʿ été (*wiʿ-de* dire)
Comment s'appelle-t-il ?
(Qui est-il dit habituellement ?)
mo mbiʿ été da
Comment t'appelles-tu ?
(Qui es-tu dit habituellement ?)

3° Dans les réponses aux interrogations ; on emploie alors les termes mêmes de l'interrogateur.

Les initiales des radicaux se comportent comme on vient de le dire.

Exemple :

Demande : *oto ukot da* (*hot-ed* s'en aller)
Où t'en vas-tu ?
Réponse ; *ndar kot mi* (*ndar* Saint-Louis)
Je vais à Saint-Louis.
Litt. à St-Louis vais-je
mo mbi été da?
Comment t'appelles-tu ?
Samba mbiʿété mi
Je m'appelle Samba.
(Samba suis-je dit habituellement).

4° Souvent, lorsque le sujet n'est pas le mot le plus important de la proposition et que la personne qui parle veut appeler l'attention de son interlocuteur sur un déterminatif quelconque de l'action exprimée.

Exemple :

Handé pot mi hot-dé
Aujourd'hui je dois partir.

Comme on le voit, la même règle d'initiales est applicable.

fot-dé signifie devoir, *mi foti* je dois.

VERBES DÉRIVÉS

Si à un radical verbal poul on postpose certaines syllabes déterminées, on obtient de nouveaux radicaux dont la signification est liée à celle du primitif par des règles qui vont être énoncées.

Mécaniquement, voici comment ces éléments dérivants viennent se suffixer :

Leur partie constitutive est une consonne, le reste est euphonique.

Par suite, à un radical verbal se terminant par une consonne simple, on annexera la consonne dérivante appuyée sur la voyelle euphonique et sourde *ou*.

Exemples :

Hal-dé	parler
hal-nou-dé	faire parler
hal-tou-dé	répéter.

A un radical verbal se terminant par une consonne double ou redoublée on annexera la consonne dérivante précédée de la voyelle *i*.

Exemples :

Tamp-ou-dé	être fatigué
tamp-in-dé	fatiguer

habb-ou-dé	lier
habb-it-dé	délier.

Les différents éléments dérivants sont réellement ce que l'on peut appeler des racines accessoires. Isolés, ils n'ont aucun sens et n'éveillent aucune idée. Joints à des racines principales, ils en modifient le sens, et cela d'une manière assez uniforme et assez systématique pour que l'on puisse affirmer qu'ils ont en composition une signification déterminée.

Avant d'entreprendre l'étude détaillée des dérivés, disons que tout ce qui suit ne s'applique pas seulement aux verbes primitifs, mais encore aux verbes déjà dérivés, lesquels sont aptes à produire par les procédés qui ont servi à les former, des dérivés d'un ordre quelconque.

Exemples :

Haw-rou-dé	rencontrer (act.)
haw-r-it-dé	être d'accord
haw-r-it-in-dé	mettre d'accord.

DÉRIVÉS EN *N*

Ces verbes sont universellement *factitifs*.

Exemples :

wal-dé	passer la nuit
wal-nou-dé	faire passer la nuit.
wall-ou-dé	aider
wall-in-dé	faire aider.

Il n'existe pas de verbe poul dont on ne puisse tirer un factitif en *n*.

Les Pouls ont formé, en prenant le réfléchi, une très curieuse classe de verbes. Ces dérivés sont de véritables actifs-volitifs. Leur sens est : « faire volontairement l'action de... »

Exemples :

Tid-dé	être dur, robuste, résistant
tin-nou-dé	rendre dur, robuste, résistant
tin-na-dé	s'efforcer

(Littéralement : se rendre robuste)
Tin-nou-dé est pour (*tid-nou-dé*)

Autre exemple :

waw-dé	pouvoir
waw-na-dé	(litt. se faire pouvoir)

s'efforcer.

DÉRIVÉS EN *T*

Comme les précédents, ces dérivés sont d'un emploi excessivement fréquent.

Il faut comprendre dans cette famille les dérivés en *tchou* de radicaux terminés par la consonne *gn*. Ainsi qu'on l'a vu, la consonne *gn* ne peut pas être suivie des dentales *d* ou *t*, et chaque fois qu'elle les rencontre après elle, elle se change en *n*; et alors *d* et *t* deviennent *dj* et *tch*, ou bien se suppriment. Ici, c'est la première solution qui se présente, la dentale ne se supprimant que lorsqu'elle est parasite.

Les dérivés en *t* sont de plusieurs catégories :

1° Le plus généralement le sens des dérivés en *t* est le même que celui du radical, dont ils sont issus avec une nuance de perfection dans le détail, de continuité.

Exemples :

'and-ou-dé	savoir
'and-it-dé	savoir complètement et par le détail
djab-dé	recevoir
djab-tou-dé	empoigner, retenir.

2° Les dérivés en *t* sont souvent répétitifs, avec ou sans modification dans l'idée exprimée par le radical simple.

Le dérivé peut signifier :

a) Refaire simplement l'action de...

Hal-dé	parler
hal-tou-dé	reparler, répéter.

b) Faire l'action de... après avoir fait l'action contraire.

'ardé	venir
'ar-tou-dé	revenir.

c) Faire l'action de... en changeant un certain état de choses.

Commencer à faire l'action de...

Devenir...

Exemples :

wad-dé tchom-tchi mettre des vêtements
wad-tou dé tchom-tchi mettre des vêtements

d'homme fait (se dit des jeunes gens qui ne sont tenus de porter le *touba* qu'après la circoncision).

wad-dé faire
wad-tou-dé ma'oudo (littéralement, rendre grande personne).
(Déflorer une jeune fille)
Bon-dé être mauvais
Bon-tou-dé devenir mauvais.

d) Faire le contraire de l'action de...

Exemples :

'Oudd-ou-dé fermer
'oudd-it-dé ouvrir
tebb-ou-dé toucher d'un projectile
tebb-it-dé manquer

e) Faire faire le contraire de l'action de...

Domd-ou-dé avoir soif
dom-it-dé désaltérer.

Régulièrement on devrait dire

dom-it-in-dé

La même irrégularité se retrouve dans le langage courant en français lorsque l'on dit : *je l'ai rentré* pour *je l'ai fait rentrer*.

DÉRIVÉS EN *D*

Les dérivés en *d*, très communs dans la langue poule, correspondent aussi exactement que possible, pour la majeure partie d'entre eux au moins, aux verbes latins composés au moyen du préfixe *cum* ou *con*.

Il faut faire rentrer dans cette classe les dérivés en *djou* de radicaux terminés en *gn* (règle phonétique déjà énoncée).

Les dérivés en *d* sont :

1° Copulatifs, c'est-à-dire qu'ils expriment une simultanéité ou un concours dans l'exécution de l'action exprimée par le radical simple.

Exemples :

'ar-dé	venir
'ar-dou-dé	venir ensemble
hal-dé	parler
hal-dou-dé	parler en même temps.

2° Intensifs.

(*'al-dé*)	posséder (inusité aux temps positifs)
'al-dou-dé	être riche
dom-dé	regarder avec convoitise
dom-dou-dé	avoir soif, désirer fort.

3° Plus rarement instrumentaux.

Le dérivé doit alors se traduire :

Employer... pour faire l'action de...

Il y a lieu de croire que les quelques instrumentaux en *d* sont des anomalies résultant de ce que le *d* et l'*r* se prennent souvent l'un pour l'autre (on verra plus loin que les dérivés en *r* sont généralement instrumentaux).

4° Enfin l'élément *d* sert à former des verbes au moyen des radicaux substantifs ou adjectifs.

Exemples :

gas-no	qui marche les genoux en dedans
gasʿ-nid-dé	marcher les genoux en dedans
karallo harallébé	adroit, ingénieux
harallid-dé	inventer de couvrir.

DÉRIVÉS EN *L*

Les dérivés en *l*, peu nombreux du reste, paraissent n'être que des transformations des dérivés copulatifs ou intensifs en *d*.

Exemples :

fof-dé frotter deux morceaux de bois pour produire du feu (arani védique).
ɲof-lou-dé frotter avec énergie
gnam-dé manger
gnam-lou-dé prêter [*littéralement* manger avec... (son bien)].

DÉRIVÉS EN *R*

Les dérivés en *r* sont les véritables instrumentaux de la langue poule : ils appellent un complément en

plus de ceux du verbe dont ils dérivent et peuvent se traduire :

Employer... pour faire l'action de...

Ils sont très nombreux et très employés.

Il faut entendre ici le mot *instrumental* dans son sens le plus large.

Un exemple fera voir comment.

Soit un verbe simple *wi'dé* dire
wi-'rou-dé inštrumental de *wi-'dé*

peut s'employer comme il suit :

Instrument (*a*) *wi-'rou-dé dem-gal kongol*
dire au moyen de la langue un mot
Manière (*b*) *wi-'rou-dé dandé tow-ndé kongol*
dire à voix haute un mot
Moyen (*c*) *wi'-rou-dé 'indé mako neddo*
appeler par son nom quelqu'un.

Il s'agit donc ici aussi bien de la manière et du moyen que de l'instrument.

De même que les dérivés en *d* ont quelquefois le sens instrumental, il arrive que des dérivés en *r* ont le sens copulatif. Mais ces deux espèces de dérivés constituent des anomalies du même ordre, dues à la même raison (parenté étroite de l'*r* et du *d*).

DÉRIVÉS EN *or*

Peut-être doit-on rattacher aux dérivés en *r* les dérivés augmentatifs formés en suffixant aux radicaux verbaux la syllabe *or*.

Exemples :

Hal-dé	parler
hal-or-dé	parler encore plus
fol-dé, bour-dé	être supérieur à
fol-or-dé, bour-or-dé	être encore supérieur à (un autre).

Ces dérivés en *or* sont très nombreux.

DÉRIVÉS EN *tir* ET EN *tor*

Ces dérivés sont des dérivés du second ordre.

En général, les dérivés en *tir* doivent être considérés comme des instrumentaux des dérivés en *t*. Ces dérivés sont très communs en poul.

Un petit nombre d'entre eux ont un sens causatif. Il y a là une anomalie inexplicable.

Exemples :

'ar-dé	venir
'ar-tir-dé	amener
loum-bou-dé	traverser
loumb-itir-dé	faire traverser
naf-dé	être utile, servir
naf-tor-dé	employer.

Ces trois mots sont très usités et remplacent les causatifs en *n*.

On ne dit ni *'ar-nou-dé* ni *loumb-in-dé*
naf-nou-dé est peu usité.

DÉRIVÉS EN *an*

Ces dérivés qui ne paraissent pas devoir se rattacher aux dérivés en *n* sont d'un emploi général.

Ils ajoutent au sens du verbe une idée d'intention, de but :

Exemples :

war-dé tuer
war-an-dé tuer pour
mi war-an-i ma djaw-di
Je tuai pour toi un mouton.
wad-dé faire
wad-an-dé faire pour
mi wad-an é doum ber-ndé lam-dé
Je ferai pour toi cela volontiers.

(Ces deux exemples sont extraits de la grammaire du général Faidherbe).

(*Bern-dé lam-dé* pour *bern-dé lab-ndé* signifie littéralement *le cœur propre*).

DÉRIVÉS EN *oy*

Ces dérivés, aussi usités que les précédents, ajoutent au sens du radical dont ils sont issus une idée de mouvement pour faire l'action de...

Exemples :

yar-dé	boire
yar-oy-dé	aller boire
gnam-dé	manger

gnam-oy-dé	aller manger
ward-dé	tuer
war-oy-dé	aller tuer
hod-dé	habiter
hod-oy-dé	aller habiter (autre part) déménager

DÉRIVÉS EN *ndou* ET EN *ndir*

Les dérivés en *ndou* ne sont autre chose que les dérivés en *d* des dérivés en *n* avec suppression d'une voyelle euphonique *ou* inutile en raison de la facilité avec laquelle les Africains émettent le groupe *nd*.

Exemples :

fot-dé être égal à
fot-ndou-dé comparer (faire être égaux ensemble)

Les dérivés en *ndir* qu'il est facile d'analyser en dérivés tertiaires en *n-d-r* sont plus curieux en ce qu'ils ont pris un sens de réciprocité ; il sont très usités.

Exemples :

war-dé tuer
war-ndir-dé se tuer réciproquement

Littéralement : « faire ensemble tuer au moyen (s.-ent. l'un de l'autre) » ou « employer ensemble (chacun l'autre) pour tuer. »

ÉLÉMENTS DE DÉRIVATION

k, p, f, b, g, w, m, dj, tch, s.

Doit-on considérer comme dérivés de radicaux plus simples tous les radicaux verbaux formés par l'adjonction d'un des éléments *k* (*ou*), *p* (*ou*), etc., etc., à une syllabe fermée ?

En général, non.

On peut faire la remarque absolue (ceci résulte d'un relevé fait dans un vocabulaire d'environ quatre mille mots) que la syllabe fermée qui concourt à la formation de ces radicaux verbaux a toujours pour finale l'une des lettres suivantes :

1° une liquide
2° une nasale
3° une sifflante
4° une demi-voyelle
5° une aspirée
6° la consonne constitutive de l'élément additionnel ou une consonne parente.

Ainsi :

Devant	*kou*	on n'a jamais que	*g, k, l, n, r, s.*
—	*pou*	—	*b, p, f, m.*
—	*fou*	—	»
—	*bou*	—	*l, m, r, s.*
—	*gou*	—	*n* (rare), *gn.*
—	*wou*	—	*b, l, r, y, h,* (')
—	*mou*	—	*r, s.*

Devant	*djou*	on n'a jamais que	*l, m, n, r, w, y.*
—	*tchou*	—	*l, m, n, r, h,* (')
—	*sou*		*l, m, n, r, w, y.*

Ces différents dérivés ont-ils des sens particuliers?

Les dérivés en *kou* ont quelquefois un sens diminutif (Comparez avec le suffixe négatif *ka* déjà étudié).

Ils sont surtout intéressants à cause des sous-dérivés bien caractérisés en *kina* auxquels ils donnent naissance.

Ces sous-dérivés ont généralement le sens de : faire semblant de faire l'action définie par le radical primitif.

Ou plus littéralement :

se faire faire l'action amoindrie de.

Le plus généralement le dérivé en *kina* existe, tandis que celui en *k* n'est pas usité.

Exemples :

fal-dé	(macina) désirer
fal-kina-dé	faire l'amoureux transi.
hal-dé	parler
hal-kina-dé	jabotter, bafouiller
may-dé	mourir
may-kina-dé	faire le malade, le mourant.

L'élément *pou* semble ajouter au sens du radical une idée de projection et d'éloignement, ou de figuré.

Exemples :

houm-dé	lier
houm-pou-dé	embarrasser
gnib-dé	planter
gnib-pou-dé	planter en lançant (javelot).
gnif-dé	éteindre
gnif-pou-dé	jeter du sable et de l'eau pour éteindre.

Les dérivés en *wou* sont rares, ils sont généralement intensifs et augmentatifs.

Exemples :

hal-dé	parler
hal-wou-dé	être savant.
hel-dé	briser
hel-wou-dé	rompre avec, être brouillé.
siᶜ-dé	perdre (du liquide), fuir
siᶜ-wou-dé	se déverser (dans les marigots) se dit du fleuve quand il est gros.

Les dérivés en *wou* ont aussi quelquefois le sens passif.

Exemples :

nay-dé	courber
nay-wou-dé	être vieux (être courbé).
(*ran-dé*)	blanchir
ran-wou-dé	être blanc
(*bal-dè*)	noircir
bal-wou-dé	être noir

(*ran-dé*) et (*bal-dé*) sont des verbes inusités: les adjectifs très usités

dan-é-djo	*ran-é-bé*	blanc
bal-é-djo	*bla-é-bé*	noir

sont les formes archaïques des adjectifs verbaux passifs de ces verbes.

De même *nay-é-djo* vieux est usité de concert avec *nay-wou-do* et même plus que lui.

Les dérivés en *m* sont des diminutifs ou des inchoatifs, ils sont rares.

Exemples :

war-dé	tuer
bar-mou-dé	blesser
sil-dé	pleuvoir
sil-mou-dé	avoir envier de pleurer.

Les dérivés en *dj*(*ou*) sont quelquefois causatifs.

Exemples :

yer-bou-bé	s'ébranler
yer-djou-dé	pousser violemment
yer-bin-dé	m. s.
lab-dé	être propre
law-djou-dé	nettoyer
few-dé	être à point
few-djou-dé	préparer avec art, combiner.

Les dérivés en *f(ou)*, *b(ou)*, *g(ou)*, *tch(ou)*, *s(ou)* ne donnent lieu à aucune observation méthodique. Les uns ne diffèrent pas par le sens des radicaux d'où ils émanent; les autres se rattachent si peu par le sens aux radicaux auxquels ils paraissent apparentés que nous croyons, ou bien qu'ils tirent leur origine de racines dont nous ignorons l'existence, ou bien qu'ils ne constituent des dérivés qu'en apparence et que leurs radicaux sont des racines.

DÉRIVÉS DES VERBES A FORME RÉFLÉCHIE

Nous avons dit que les verbes en *adé* ont souvent un sens actif. Ils donnent naissance à des dérivés dont les formes sont indiquées ci-après :

Aux dérivés en	*n*	correspondent les dérivés en	*ona* et en *in*
—	*t*	—	*ota* (rare) et en *it*
—	*d*	—	*oda* et en *id*
—	*r*	—	*ora* et en *ir*
—	*ndir*	—	*ondir*
—	*or*	—	*ora*
—	*an*	—	*an*
—	*oy*	—	*oya*

Exemples :

Tar-a-dé	entourer
tar-ona-dé	faire entourer
tol-na-de	être en face de
tol-nondir-dé	être en face l'un de l'autre
lel-a-dé	se coucher
lel-oya-dé	aller se coucher.

(A suivre.)

E. Gibert.

LE VAÊTHA

Fragment inédit de l'Avesta avec Commentaire pehlvi

TRADUCTION FRANÇAISE ANNOTÉE

(suite)

---

18 Il s'agit ici du *jadangōī;* il ne faut pas voir dans **aimashyē** la corruption d'une forme dérivée de **amashya**, « absence d'hommes ».

19 *daryōsh amūkhtan.*

20 *frāj dān apash shapīrān cīgūn man dāhmān gavishn guftāī zak dar tan hosh havānd zak ravān.* On voit que le mot **hushravaṅhem** est décomposé arbitrairement par le traducteur en **husrav-aṅhem** et que, dans **aṅhem** il voit une forme dérivée de la racine **ah-** « être ».

21 Traduction conjecturale d'après le pehlvi *od dīrīhā* (ou *sarīhā?*) *ayyār ōmand.*

22 *man kart yakhsanūnishn khayyabīt madam dazīt.* Le mot zend **keredāreshca** a été arbitrairement divisé par le traducteur en **kere-dāreshca.** Sur ce mot, on peut voir le Nirangistan, § 87 : **yō aiwyāoṅhayēāitē karetísca aratufryō** « ceux qui s'habillent de guenilles, leur culte n'est pas agréé » ; et § 91, **yō vaṅhenti keretîshca** « ceux qui s'habillent avec des guenilles ».

23 D[1] **ādīm..... ahurahē mazdāo.**

24 Glosé en pehlvi *aīgh mart shapīr* (*mart*) *dar zak mazdistān*, « c'est-à-dire, il est un homme bon dans la (loi des) Mazdéens ». D omet **ahē.**

25 Glosé *aīgh madam sarītūnīt yahvūnīt aīgh madam zak jūt dīn nāīrīkgādat* (cf. p. كادن) *vinās frāj kart yahvūnīt aīgh mart-i darvand yahvūnī havā-d.* D **anyō-.**

26 D **puthra.**

27 La traduction pehlvie a seulement *at zak-ī gabrā* [] *lā yahbūnīt,*

1. Je désigne par D les variantes du manuscrit publié par Darmesteter.

ce qui prouve qu'il y a une lacune à l'endroit marqué []. La traduction persane de D donne correctement اگر دولت هست پسر را بدهد یا ندهد Le copiste a laissé tomber une ligne du manuscrit original, la restitution suivante en donnera à peu près la longueur : *at zak-ī gabrā [tucānīkzak-ī pūsar yahbūnīt ayac] lā yahbūnīt*. D omet **ahē narō**.

28 D **ahurahē**.

29 La traduction pehlvie *at zak dīn-ī mazdist [aigh] mart īt, aigh mart-i shapīr [mart] īt*, contient en trop les deux mots entre crochets. D traduit d'une façon assez différente, et omet **ahē** et **narem**.

30 D **anyô, nāirika**.

31 D **ahmaṭ, puthra, ushtāna. Nôiṭ ghnyāi ushtāni** est traduit en pehlvi, *lā zak khadā makhītūnīt*, « qu'il ne tue pas son âme », glosé *aigh pūn zak-ī barā parvarad*, « c'est-à-dire qu'il l'élève ». La traduction persane de D rend ces mots par آن پسر را نزند از جان یعنی آن پسر را نکشد

Dans le § 14 du XVe fargard du Vendidad, **ghānem** est traduit *makhītūnīt aigh dar ashkōmb barā zaktalūnīt* « [drogue qui] frappe, c'est-à-dire qu'elle tue [l'enfant] dans le ventre », par opposition à **fraspātem**, traduit, *frāj ramītūnishnīh, aigh barā yātūnīt akhar barā yamītūnīt* « [drogue qui] fait sortir, c'est-à-dire que l'enfant sort et qu'il meurt ensuite ». La phrase du **Vaētha** revient donc à défendre au Mazdéen de faire prendre une boisson abortive à la femme infidèle qu'il a rendue enceinte.

32 Litt. : « S'il fait mourir l'âme de cet enfant ». Le pehlvi traduit : *at zak pûs makhītūnīt aigh zanīt*, tandis que la traduction persane de D, plus complète, donne : اگر آن پسر از جان بزند. D **budha**.

33 D **peshō-tanui**, glosé, *aigh margarzān yahcūnīt cinās datīgar kart yahcūnīt djān*.

34 Litt. : «... est d'une autre religion », glosé *aigh darcand yahcūnī hacā-d*, « c'est-à-dire qu'il est devenu damné ». D glose از دین مازد یسنان جدا کردد « il est devenu en dehors de la religion des Mazdéens. D **anya**.

35 **Cinvaṭ-peretūm** est traduit *c-a-a-n-n-d-r*, à lire *Candor*, corruption habituelle et du reste assez énigmatique de *Cincat-pūhl* ; cette phrase est glosée *aigh zak racān pūn pūhl lā vizāram*, « c'est-

à-dire que je ne ferai point passer cette âme sur le pont ». D **vidarayentem**.

36 Pehlvi : *at zak-ī gabrā rāī khvāstak aīgh mīrās u zūzan īt*, « si cet homme a de l'argent, c'est-à-dire s'il possède de l'héritage (*mīrās*, ar. ميراث) et de la monnaie ». D omet **āhē narō**.

37 **rātha** est traduit en pehlvi *bahar* « part », cf. persan بهر.

38 Je ne puis lire le groupe *p-sh-m-s-sh-ī*, peut-être faut-il y voir une corruption graphique de *nafshā* « de soi-même », traduction habituelle de **hva**. La traduction persane de D donne en effet خويش et glose « c'est-à-dire que les parents خويشان de cet homme ne la prennent point ». Le pehlvi glose *aīgh martūm ī khvēsh olāshān zūzan lā anakhtūnīt* dont le sens est le même.

39 Litt. : « Ils deviendraient darvands » ; pehlvi : *cigūn zak man gabrā adīn zak dar darvandān yahvūnīt havā-nd ishān gabrā dar dīn lā yahvūnd dar darvandān vināskārān yahvūnand*, » ainsi ces hommes deviendraient du nombre des damnés ; ces hommes n'appartiendraient plus à la loi (mazdéenne), et ils seraient compris parmi les criminels damnés ». D. **narām, drvañtām, bavaiñti**.

41 Glosé *aīgh* (ms. *aigham*) *gabrā lvatā kulā īsh* (ou *khadyā*) *raī gūft aīgh gādit, vināsfrāj kart yahvūnīt, karfāk lā yakō yamūnīt, zak karfak obdunānd, gāsān sarītar yahvūnīt.*

42 *lā frāj bahārīnīt yakōyamūnīt aigh madam kulā ish* (ou *khadyā*) *shūsr shadkūnishn lā obdūnand*. Cf. *Vendidad*, fargard VII, § 71, **aokhtō Ratush aokhtō Sraoshâvarezô cithâm frâthweresaiti**, traduit *zak gūft rat* (*aīgh dastōbar yakhsanūnīt.*) *gūft Srōshvarij (aīgh vinās garzit) khadā tōjishn frāj aī barahinīt* (*aīghash vinās pātfrās barā anā yamallūnīt*), « le Rasu ayant été interrogé, le Sraoshavarez ayant été interrogé, fixeront la peine ». Ce passage du **Vaētha** signifie qu'on ne fixera de peine pour son crime, parce qu'il est inexpiable dans ce monde.

44 Répétition inutile de § 42.

45 Je ne comprends pas le texte zend de cette phrase : **paititem ratūm nabdishtem bavaiti**, et le pehlvi, *āt zak yamallūnīt man patīt nīzd-ī rat yahvūnishn aīgh liʿaīn rat*, ne me permet pas de le rétablir. **Paititem** est évidemment ici le même mot qui se trouve dans le fargard XVIII du Vendidad, § 68, **kaṭ aiṅhē asti paititish kaṭ aiṅhē asti peretish**, *katār īt tōjishn* (*pūn khvāstak*) *katār īt*

puhār (*pūn asthar, srōshōcaranām*). « Quelle est la pénitence (en argent) ; quel est le châtiment en coups d'Aspahē-Ashtra, et de Sraoshō-carāna) ? « On voit d'après ce passage du *Vendidad* que **paititi** signifie amende pécuniaire », par opposition à **pereti**, « châtiment corporel ». Il ne faut pas confondre ce mot avec **paititi**, du *Yasnā*, Hā 62, § 11, note 33, où il est traduit *patīrak ravishnīh* « venue au-devant, arrivée ». **Nabdishten** est traduit *nīzd* en pehlvi, ce qui empêche d'y voir une faute pour *nab*[*anaz*] *dishtem*.

47 Cette phrase très mutilée dans le texte du **Vaêtha** se retrouve dans le *Vendidad*, fargard I, § 3. **hapta heñti hāmino māoñha pañca zayana askhare**. Il semble bien, d'après la traduction pehlvie de ce texte, que cette phrase n'a point été copiée dans la partie actuellement connue du *Vendidad*, car au mot **ashkare** du *Vendidad* correspond une forme **ash. kereta** divisée arbitrairement en deux mots, et traduits par suite d'une fausse étymologie *zak karīnīt*. Le pehlvi est *haft and hamīn māh u 5 zamistān zak karīnīt*.

48 Cette phrase se compose de deux parties, **tica heñti saredha** traduit : *ītūn-ic and sartagān*. Il serait très tentant de traduire le mot zend **saredha** par « années » et de comprendre : « ainsi sont les années » (ordinaires). On pourrait comparer le persan سال *sāl* et l'arménien *sard* dans *nava-sard*, mais la traduction pehlvie *sartagān* est incompatible avec cette interprétation. Toutefois, comme cette traduction n'a pas la valeur traditionnelle de celles du *Vendidad* et du *Yasna*, il est possible qu'il faille entendre de cette façon. — Le second membre de la phrase est écourté. Il faut le joindre au § 49 et restituer d'après le *Vendidad*, fargard II, § 20 c, **cvañtem zarvânem mainyava s**[**a**]**tish ashaonō dāta as**[**t**]**i**. La traduction pehlvie de ce membre de phrase est dans le *Vaêtha : cand zak zanān mīnīt stīh* (ms. *stak*) *ahlav yahbunīt* (*ash*) *yahvānt*. (Voir la traduction du commentaire qui accompagne cette phrase dans le *Vendidad*, dans J. Darmesteter, *Zend-Avesta*, t. III, p. 41.)

50 Pehlvi, *apash zak yadrūnishn ev-tak* (ms. *a-i-v-v-t-k-a-k*) *man zag ristak*.

51 Cf. *Vendidad*, fargard V, § 4, etc.

52 Telle est la traduction du pehlvi : *man vīs dar ītūn olāshān zohrak ol ātāsh zak frāj barīt cīgūn gabrā salyā zarmān*. Dans le *Zand-Pahlavi Glossary*, *zarman* est traduit : *pandjāh shantak*, homme âgé de cinquante ans (page 5, ligne 9).

53 Pehlvi, *khcēsh yamallūnīt* (ms. *yamītūnīt*) *zak-ī apash ēvak.*

57 Pehlvi, *madam katārcāī zak murt.*

58 Pehlvi, *lā zak parishtūm* **tūi** *r* **yām** *min zag matā azānbar?* Le mat **pairishta** se retrouve plusieurs fois dans l'*Avesta ;* **raocas pairishtem**, *Yasna*, Hā 62, § 10, est traduit en pehlvi : *pān rōshnīh nikīrīt* ; **pairishtanām**, *Vendidad*, fargard XIV, § 5. a la même traduction glosée en persan خشك دیده. Ce même mot est aussi traduit (*Vendidād* farg. XVIII, 71) *khūshk nikīrīt.* Cette épithète s'appliquant au bois du sacrifice, signifie « qui a vu la lumière, ou la sécheresse », comme traduit le persan, c'est-à-dire du bois bien sec et bien éprouvé, tel qu'en exige le sacrifice mazdéen, d'où le sens de « bien éprouvé » qui se trouve dans le Yasht XIII, § 71. Le sens de cette phrase peut être « non pas éprouvé dans les pays touraniens ».

59 Traduction conjecturale, le pehlvi n'éclairant guère le sens de cette phrase : **frārasni** est sans doute une faute pour **frārathni**, et est traduit *frāj girt.* Il y a certainement là une traduction étymologique du mot zend décomposé arbitrairement en **fra-rasni. Rasni** étant rapporté à la racine **urois.**

60 Le mot **vīspāo** est répété à tort par le copiste.

61 Pehlvi, *olāshān-ic narān barā cītīrīt fartūm kalbā vīnīt u zak-ī rāī* (ms. *rā*) *cīnīt u īt al ish yadrūnāt ectāk.* Le mot *fartūm* semble indiquer qu'il y a un mot tombé dans le texte zend. Il s'agit ici du *Sag-dīd*, exprimé par les mots **spāvainiti**, lire **spā vainiti**, et de la défense formelle de porter seul un mort.

62 La traduction pehlvie se borne à dire *cīgūn pīsh gūft īt* « comme cela a été dit plus haut ». Cette affirmation n'est pas exacte, au moins pour le texte du **Vaêtha** tel qu'il est donné par le manuscrit que j'ai utilisé. Cette longue phrase est composée de fragments divers mis bout à bout sans rien pour les séparer. La corruption du texte de plusieurs d'entre eux empêche, en l'absence de la traduction pehlvie, d'en donner une version intelligibile, **aīwi ghikhti** se trouve cité dans la traduction pehlvie du *Vendidad.* Au fargard VII, § 30, le mot **aīwi ghikhta** est traduit *madam makhitūnt ;* **tūirinām ahmaṭ dahyunām** se retrouve au § 56 du **Vaêtha; barō aspō razō rathī** (ms. **rasthō**), se trouve dans les Fragments du *Nirangistan*, édités par J. Darmesteter, § 37 (cf. la citation de la traduction pehlvie du *Vendidad,* fargard VI, § 26). La dernière partie de ce paragraphe est certainement une

corruption des §§ 8 et 9 [**pascaiti dva nare**] **hvastrish hvaberezish dadhāiti, pascaiti yat irishyat dakhmanām bairyâti.**

63 Cette phrase se compose en réalité de trois parties, dont la première se trouve citée dans la traduction pehlvie du *Vendidad*, fargard VII, § 54, sous la forme **haithīm ashavana bavatem**, « ils deviennent tous deux manifestement saints ». J'ai traduit au singulier comme fait le pehlvi, car il est très difficile de savoir quelle était au juste la forme primitive de ces mots. La seconde est plus complète ici que dans le *Vendidad*, qui ne donne pas **duzhūkhtemca duzhvarshtemca**.

65 Pehlvi, *man zak nasāī ōmand myā zōhrakfrāj yāmtūnit.*

66 *tanāfuhragān* est glosé *aigh margarzān.*

67 Le premier mot est écrit, partie en zend, partie en pehlvi, **asha rītāt**, le pehlvi le traduit : *zak ravishn*, et semble le décomposer en **aēsha** et un autre mot tiré de la racine du persan *ref-ten;* **gāirimi** est peut-être pour **gāirim**, montagne. Le pehlvi semble signifier « ce chemin est montagneux ».

68-69 La traduction pehlvie étant à peu près incompréhensible, je renonce à traduire ces deux paragraphes qui n'en forment qu'un en réalité. En voici la transcription : *zāk ī madam gās u yōm ayav cīr yāmtūnit ayav.*

70 La première partie de la phrase n'est point traduite en pehlvi.

71 **vase** est traduit *vas*, cf. pers. بسیار

72 Pehlvi, *manash dar mān mazdistān barā vitīrit apash zak yōm* (ms. *danā*) *cahārūm.* Le mot correspondant à *barā vitīrit* est tombé dans le texte zend.

73 Il s'agit ici de la série de cérémonies exécutées le quatrième jour, *cihārūm* qui suit le décès d'un homme; elles sont destinées à assister l'âme du défunt devant ses juges célestes. « Autrefois, comme le *cihārūm* est le jour où les parents peuvent de nouveau toucher à la viande, on égorgeait un mouton dont on offrait la graisse au feu; c'est ce qu'on appelait le *Zōhr-i Atash :* la cérémonie est à peu près tombée en désuétude. » J. Darmesteter, *Zend-Avesta*, t. II, p. 154. Le texte du **Vaêtha** indique qu'à l'époque de sa rédaction, on offrait un **myazda**, c'est-à-dire un repas religieux. Le pehlvi ajoute la glose *aigh khūptar kartan apāyat*, « il faut le faire le mieux (qu'il est

possible) »; **gaomeñtem madhumañtem** est traduit *gūsht u ās*, « viande et vin ».

72 **aēti cañti** se compose évidemment de deux mots, dont le premier est **aêtê**, nominatif masculin pluriel de **aēsha**; quant à **cañti**, je crois qu'il faut lire **c(v)añto** nom. pl. du pronom **cvañt**. — La traduction de **cañti** = [**c(v)añto**] est en pehlvi *-ci*, tandis que l'on attendrait *cand*. Il est possible qu'il y ait ici une répétition fautive due au copiste et qu'il faille lire **aētēca heñti**, pehlvi *ītūncī hand*. — Le **myazda** est dans le sacrifice mazdéen ce qu'est l'hostie dans le sacrifice chrétien, l'offrande que l'on peut consommer. Dans le 34e *Há* du *Yasna* (Gathā Ahunavaiti 7), § 3, ce mot est traduit en pehlvi *bar*, en sanscrit *phala* « fruit ». Cette offrande peut être, soit le *gōshōdā* ou le beurre et la viande (zend **gaush hudhāo**), soit le *jīvām*, ou lait (zend **gaush jîvya**), soit enfin le *darun*, ou pain consacré (zend **draona**). Dans les Afringān et le Shrosh Darouṇ, les fruits et les fleurs font aussi partie du myasda. Aujourd'hui, le mot **myasda** signifie exclusivement l'offrande de fruits et de fleurs (J. Darmesteter, *Zend-Acesta*, t. I, p. LXVI). — Mais on voit par le passage des Gathas cité plus haut, qu'aux époques les plus lointaines du Zoroastrisme, le **myadza** pouvait aussi se composer uniquement de fruits, et par conséquent cette phrase ne peut servir à dater le **Vaêtha; urvaranām saredhānām**, est traduit en pehlvi *urvarān sartakān* et glosé *aigh tokhmak*, « c'est-à-dire les graines ». — **frāvāre kerenōit** est traduit en pehlvi *nivak frâj yazbakhūnīt*. Il semble que le traducteur ait rendu ici deux fois le même mot **fravare**, la première fois considéré comme l'origine du pehlvi *frārūn* « bon », la seconde comme la préposition **fra** généralement rendue en pehlvi par *frāj*. Or *frārūn* ne dérive point de **fravare** mais d'une forme ***frāraona** de ***frāra-**. (J. Darmesteter, *Études Iraniennes*, t. I, p. 244 et 281). Les deux mots **vāstare verezyaoit** sont cités dans le *Vendidad* pehlvi (XIX, § 41) au cours d'une phrase dont voici la transcription (J. Darmesteter, *Zend-Acesta*, III, p. 52) : **nazdishtāṭ daṅhāvō yaozhdâthryāṭ haca frakairê frakerenaoṭ vāstrī verezyoîṭ pasush hvarethem gavē hvarethem**, « ayant été purifié dans le village le plus voisin, il pourra semer et labourer, (produire) fourrage pour le petit bétail, fourrage pour le gros bétail ».

73 **paiti-baraiti** est traduit en pehlvi *madam yadrūnīt*.

75 **vîspām pare daēnyāo māzdayasnōish** est traduit en pehlvi *kulā visp-ic dīn mazdist*, « et tout l'ensemble de la religion maz-

déenne ». Cette traduction empêche de voir dans les deux premiers mots zends une corruption de **vīspē ratāvō**, « tous les maîtres », origine de terme parsi *vispered.*

78 **aishyati** est traduit *madammūnastan*, penser; plus loin, au § 82, ce même mot traduit de même est écrit **ishyaīti**. La racine **ish** signifie « désirer », de telle sorte que l'on pourrait traduire cette phrase: « Si les désirs de cet homme sont conformes à la bonne religion mazdéenne ».

79 Pehlvi : *zak-ī danā jūtshēdā aīgh Aūhrmazd dīnā barā vakhdū nand ayav la vakhdūnand* avec la glose *aīgh dar dīn-i Aūhrmazd yātūnēt..... ? man lā apash,* c'est-à-dire, « il entrera dans la loi religieuse ou non », en rétablissant *ayav lā yatūnēt.*

83 Zend **avahē vīdaēvō ahuraṭkaēshō āstōtaēibyō gereftayāiti**, traduit en pehlvi, *zak-i ān danā jūt min shēdā ī dīn ī Aūhrmazd dīnā ustuvānīk barā vakhdūnīt* et glosé *aīgh kamāk-i shapīr dīn* (ms. *dar*) *yāttyūnīt* : « s'il apporte le désir de la bonne loi »; *aṣtavān* signifie « qui a fait profession de la religion mazdéenne », et *astavānīh,* abstrait dérivé du précédent, signifie « la profession de la religion mazdéenne ». On lit dans le *Vendidad*, III, § 40: **yēzi aṅhaṭ āstūto vā aiwi sravanō daēnām māzdayasnīm,** traduit en pehlvi, *at īt ustuvān* (*aīgh shapīr dīn shanīd aīgh vinās*) *agavash madam ashmamūnīt dīn-i mazdistān*: « Si [le coupable] a fait profession [de la religion mazdéenne] ou s'il est instruit dans la religion mazdéenne... **aētāciṭ aēibyō spāoṅhaitê āstavanaêibyô daēnām māzdayasnīm** est traduit *olāshān-ci* [*vinās min olāshān anshūtāān*] *ramītūnīt* [ms. *khavītūnīt*) *ustuvānīh* [*patitīkīh*] *pūn dīn-ī mazdayasnān* [*padtāk*] : « Son crime est enlevé s'il a fait profession de la religion mazdéenne ». On voit par ces exemples qu'*ustuvānīh*, qui dans le dernier est glosé « action de faire le Patet », signifie en réalité « état de celui qui se tient ferme dans la croyance de la religion zoroastrienne », et que l'adjectif *ustuvānīk* a le sens de « qui croit fermement à la religion zoroastrienne ».

85 Ce n'est qu'une façon de dire qu'il chante les Gathâs : « *zak pūn gāsān srāyishn karītūnīt aīgh srāv zbāyīt :* litt., « ille in Gatharum cantu dicit : Id est est sacrum carmen sacrificat. »

86 **duzhō ukhdhi** est très probablement une faute du scribe pour **duzhūkhta.**

87 Glosé enpehlvi *aīgh liaīn*[1] *kulā visp vinās kart it*, « c'est-à-dire que devant toute personne il commet son crime ».

88 Le verbe est tombé dans la phrase zende, il n'y a pas à douter qu'il ne faille restituer, comme l'autorisent de nombreux passages de l'*Acesta* [**spayêiti**] **vaṅuhi daêna mazdayasnoish vīspāo duzhō shyaothna**, en ne tenant naturellement pas compte de l'incorrection de cette phrase. Le pehlvi est *zak vinās frāj ramītūnīt shapīr dīn-ī mazdistān kulā visp dūsh-kūnishn aigh vinás* (*l*)*akhvar yaityūnīt*.

90 Litt. : Comme cet homme est d'une loi antérieure. Pehlvi : *cīgūn zak* (**nā** n'est pas traduit en pehlvi, on attendrait *gabrá*) *levin dīn it*, glosé *aīgh fartūm dīn ravāk kart havā-at*, « c'est-à-dire que le premier il a répandu la loi ». La phrase zende signifie que l'homme qui a commis un crime, s'étant auparavant converti à la religion mazdéenne et ayant chanté les Gathâs n'est point coupable, car cette religion *rejette* les crimes. Le pehlvi a compris **paourva daêna** comme « qui est de la Loi antérieure », et en glosant ce terme *fartūm dīn* (*ravāk kart*), il semble qu'il y ait vu un équivalent de l'expression zende **paoiryō-tkaēshā**, « les premiers fidèles ». Cette interprétation est évidemment fautive dans ce passage, car un homme converti par les Mazdéens, possesseurs de l'*Acesta*, ne peut être un des « premiers fidèles » antérieurs au saint Zarathushtra.

91 Le texte zend porte **...aêshāmca narām ashāum bavaiti.** Il est impossible de savoir au juste, en face de cette confusion de nombres, si l'auteur a entendu dire « ces hommes-là sont saints » ou « cet homme-là est saint » ; le pehlvi traduit *olāshān gabrā ān ahlav yahvūnt*, ce qui ne permet point de trancher la question. Il est probable que dans cette phrase c'est le second de ces sens qu'il faut adopter. Le pehlvi ajoute la glose *aīgh shapīr dīn* (ms. *dar*) *dar* (ms. *u dar*) *yātūnīt havā-d*, « c'est-à-dire qu'il entre dans la bonne loi. »

On remarque dans la traduction des derniers paragraphes des passages du singulier au pluriel. Il est impossible de savoir, dans l'état de corruption de ce morceau, si celui qui l'a écrit entendait parler d'un seul homme ou de plusieurs, sans compter l'étrange emploi des cas. On trouve en effet des noms au singulier, sujets de verbes au pluriel, et réciproquement. Je crois que le singulier serait plus dans la logique du texte ; cependant je me bornerai à traduire telles quelles les

1. Plutôt *liʿain* لعين, litt. : « devant l'œil ».

phrases zendes du *Vaêtha*, sans chercher à y introduire une uniformité qu'il n'avait peut-être pas même à l'origine.

92 **māzdāyasañti** est composé de deux mots, **mazdayasni** et **heñti**. Le pehlvi traduit « ces hommes sont entrés dans la bonne loi ».

93 Le verbe pehlvi *dranjīnītan*, dérivé du zend **dreñj-**, est glosé *aīgh barā yamallūnīt* « c'est-à-dire il (les) dit ».

94 Cette phrase est traduite en pehlvi *ītūn olāshān man kulā cisp yazat barā madammūnīt aīgh barā srāyat;* on a déjà vu plus haut la racine **ish** traduite par le pehlvi *madammūnastan*, « penser ».

95 **yatha zafen(e)m baiñdayāiti** est simplement traduit en pehlvi *vashtamūnīt* et glosé *barā khorīt*, « il mange », cela signifie littéralement « il se met dans la bouche ».

96 Les deux mots **yatha zafenem** semblent répétés d'après le § 95; à moins que **zafenem** ne soit une corruption de **jenim** ou **jenem**, de **jéni**, « femme » (persan زن). La traduction pehlvie, *cīgūn zan pūn barā shadkūnand*, prête plutôt à cette dernière interprétation. Cependant le changement de **jenen** en **zafenem** ne s'explique guère paléographiquement.

97 Le pehlvi ajoute *aīgh mazdist*, « c'est-à-dire un Mazdéen ».

98 Littéralement : « ils célèbrent la récitation des Gâthas, » **gāthanāmca sraothrem zbayañti** est traduit en pehlvi *gāsān srāyinand*, *aīgh srav-ī gāsān gûftan.*

99 Pour les divinités mazdéennes nommées dans ces paragraphes, voir J. Darmesteter, *Zend-Avesta*, *Yasna*, Hā I et les appendices.

100 Pehlvi, *zak-ī madam gās-ī Khūrshīt u Mitrō-ic nyāyīshn barā obdūnand aīgh farj barā vizarīt*, litt. : « ils accomplissent (la récitation) du Gah du Soleil et du Nyayish de Mithra, c'est-à-dire qu'ils les terminent, c'est-à-dire qu'ils les récitent complètement. »

102 La phrase zende est la même que celle du § 100, elle est traduite d'une façon légèrement différente : *ō zak Khūrshīt Mitrō-ic nyáyīshn barā obdūnīt* (*n-sh-n-n-s-ūnīt ?*) *aīgh namāj farj vizārīt.* « Ils font? le Nyayishn au Soleil et à Mithra, c'est-à-dire qu'ils accomplissent la prière (à ces izeds). » On remarquera que le pehlvi dit comme le persan, non pas نماز کردن, mais نماز گزاردن. L'expression *farj-vizārtan* rappelle le *rōīshā obdūntan* du commentaire pehlvi du premier Hā du *Yasna*.

103 C'est-à-dire, ajoute le pehlvi, ils récitent le gah d'Uzirīn, *aīgh gās-i ūzīrīn barā yamallūnīt.*

106 Ou peut-être « ils sacrifient à Sraosha et à Ashi-Vaňūhi », **sraoshīm ca ashīm vaňuhīm yazayañti.** Le pehlvi a traduit : *srōsh ahlav-ic vēh yazbakhūnīt*, mais il se peut que *ahlav-ic vēh* soit une traduction du nom d'Ashi Vaňuhi, qui est généralement transcrit par *Ahlishcang*, *Ardishcang*, etc.

107 *aīgh oshmūrīt*, « c'est-à-dire qu'il les mentionne ».

108 **manicish** représente la fusion graphique des deux mots **mā naêcish.**

109 **vīdāryañti**, forme de troisième personne du pluriel de l'indicatif présent du causal de **vi+dar,** a pour sujet **azem**, pronom personnel de la première personne du singulier. Ce verbe signifie « faire passer », il est traduit en pehlvi *barā ramītunam ;* **ahūm ithyajaňhem** est traduit *ahū sējōmand;* le pehlvi ajoute la glose *aīgh dar babâ dūshahū rījēt man cināskārīhā rījēt*, « il(le) jettera à la porte de l'enfer, il y jettera les criminels ».

110 *olāshān gabrā-ān mīshak gūmījīnd aīgh mīz barā kūnand.* Cf. *Vendidad*, fargard VIII, § 13.

111 **jañtayañti** est certainement une faute, on peut penser soit à **janaiñti** « ils brisent », soit à **janañtu** « qu'ils brisent ». C'est ainsi que traduit le pehlvi, *shikastak ob dūn* « briser ». Il se peut aussi que cette forme soit une erreur de copiste pour la 3e personne du singulier du présent de l'optatif pluriel, **aňrō mainyush** étant le sujet, et c'est ainsi que je l'ai traduit. La glose *shēdā-ān makhītūnit* signifie « il frappe les démons ».

E. Blochet.

BIBLIOGRAPHIE

P. Cornelii Taciti... *Annales*. Texte revu, précédé d'une introduction et accompagné de notes explicatives, grammaticales et historiques, par MM. L. Constans et P. Girbal. *Paris*, Ch. Delagrave, 1896, 2 vol. pet. in-8, I (iv)-411 p., II (iv)-373 p.

P. Cornelii Taciti... Germania..., par MM. L. Constans et P. Girbal. *Paris*, Ch. Delagrave, 1897, pet. in-8°, (iv)-96 p. et 1 carte.

P. Cornelii Taciti... Agricola..., par MM. L. Constans et P. Girbal. *Paris*, Ch. Delagrave, 1897, pet. in-8°, (iv)-74 p. et 1 carte.

P. Cornelii Taciti... de Oratoribus..., par L. Constans. *Paris*, Ch. Delagrave, 1899, pet. in-8°, (iv)-125 p.

P. Cornelii Taciti... Historiæ, par MM. L. Constans et P. Girbal. *Paris*, Ch. Delagrave, 1900, pet. in-8°, xxi-443 p.

Étude sur la langue de Tacite, par Léopold Constans. *Paris*, Ch. Delagrave, 1893, pet. in-8°, (iv)-154 p.

Ces sept petits volumes forment une édition complète des œuvres du grand historien de Rome que l'on

relit toujours avec un plaisir infini. Celui qui se préoccupe des questions contemporaines et qui n'est pas insoucieux de l'avenir sera toujours frappé des enseignements de l'histoire et de ses perpétuels recommencements, si j'ose m'exprimer ainsi. C'est pourquoi il regrettera que Tacite soit devenu trop exclusivement classique et que trop peu de personnes le lisent encore, une fois leurs études terminées. Aujourd'hui qu'il est de mode, sous prétexte de surmenage, d'enseignement moderne ou pratique, de dédaigner ce qu'on appelait naguère les humanités, il nous paraît bon de revenir à ces vieux classiques qui ont formé nos esprits au culte des lettres et qui ont jeté dans nos âmes l'amour du beau, du bon et du juste. Il faut donc applaudir sans réserve aux excellentes éditions de MM. Girbal et Constans.

Mais quel intéressant et précieux travail que celui de M. Constans sur la langue de Tacite! Tout y est relevé avec un soin minutieux, depuis la plus petite particule, depuis la moindre terminaison jusqu'à l'allure générale des phrases, jusqu'au sens spécial de chaque mot. L'originalité du style de Tacite est pleinement mise en relief, en même temps que l'on montre clairement jusqu'où s'étend l'influence de Cicéron d'abord, de Virgile, de Quintilien et de Sénèque, de Salluste et de Tite-Live ensuite. Cette petite brochure est un vrai modèle de travail, de méthode et de science; inutile d'ajouter qu'elle est d'un intérêt

puissant et toujours égal pour les philologues et pour les linguistes. J'y ai un peu réappris et beaucoup appris en une heure de lecture, et je la garde, sur ma table, à ma portée, pour y jeter les yeux aux intervalles trop rares entre des travaux divers, aux moments de loisir et de repos.

Julien VINSON.

Vergleichende Grammatik der Semitischen Sprachen, elemente der Laut- und Formenlehre, von Dr. H. ZIMMERN. *Berlin*, Reuther und Reichard, 1898, pet. in-8°, xi-194 p.

Il y a longtemps que j'aurais dû parler de cet excellent petit livre, qui est d'une clarté admirable et qui est fait avec une incomparable *maestria*. L'auteur y compare surtout l'assyrien, l'araméen, l'hébreu, l'arabe et l'éthiopien, c'est-à-dire les plus importantes des cinq groupes de langues syro-arabes ; mais il se réfère souvent à des idiomes secondaires et quelquefois il rapproche des formes étudiées celles de l'égyptien, du somali, du berbère, c'est-à-dire des langues dites Khamitiques. L'auteur s'est proposé de rechercher la forme primitive ou plutôt la forme générale de chaque expression grammaticale.

Je ne puis évidemment le suivre ici pas à pas, notamment en ce qui concerne la phonétique à laquelle sont consacrées plus de cinquante pages aussi intéressantes qu'instructives ; je voudrais seulement

résumer ses recherches en ce qui concerne les formes pronominales. Pour M. Zimmern, les pronoms primitifs seraient :

	isolés		affixes	
	sing.	plur.	sing.	plur.
1 con.	*'anâ*, *'anâkù*	*nahnù*, *'anahnù*	*aja*, *niya*	*nâ*
2 m.	*'antà*	*'antunù*	*kâ*	*kunù*
2 f.	*'antî*	*'antinà*	*kî*	*kinâ*
3 m.	*šù'a* ou *hù'a*	*šù'nu* ou *hù'nu*	*šù* ou *hù*	*šunù* ou *hunù*
3 f.	*ši'a* ou *bî'a*	*šìna* ou *hî'na*	*ša* ou *hâ*	*šina* ou *hinâ*

De ce tableau, M. Zimmern n'a pas cherché à reconstituer la forme originale simple ; mais il est manifeste que ce serait quelque chose comme *i*, *k* ou *t*, *šu* ou *hu* au singulier, *nâ*, *kâ*, *ša* ou *ha* pour le pluriel. Les idiomes khamitiques offrent une ressemblance évidente. On sait que le basque a un pronom de troisième personne en *a* ou *o* ; un pronom de seconde personne en *k* et un de première personne en *n*, mais la dérivation emploie d'autres formes qui révèlent des composants inexpliqués, *t* pour la première personne et *z*, *l* ou *d* pour la troisième. Au pluriel, on a *g* pour la première et *z* pour la seconde, partout et toujours ; la troisième est un allongement du singulier. On a voulu en conclure que le basque appartenait à la famille khamito-sémitique unifiée, mais la preuve ne paraît pas suffisante, quelque analogie qu'on soit amené à constater.

En revanche, les noms de nombre diffèrent sensiblement entre les trois groupes que je viens de

nommer : 1, 3, 4, 5 et 10 par exemple sont différents entre le syro-arabe et l'égyptien, tandis que le basque offre aussi une série tout à fait spéciale, malgré les rapprochements aventureux qu'ont pu tenter d'enragés étymologistes.

En ce qui concerne les rapports linguistiques entre les Sémites et les Khamites, M. Zimmern conclut qu'il y a une parenté originelle (Urverwandtschaft). J'inclinerais, quant à moi, si cette parenté existe, à la reculer à une époque extrêmement ancienne, car la diversité des noms de nombre est à cet égard caractéristique. Julien Vinson.

André Lefèvre. Contre-poison... *Paris*, Société d'éditions scientifiques et littéraires, 4, rue Antoine-Dubois, 1900, pet. in-8°, (v)-400 p.

Bien que ce soit surtout un livre de philosophie et de haute morale, le nouvel ouvrage de notre vaillant ami et de notre excellent collaborateur rentre essentiellement dans le cadre de cette *Revue*. Outre qu'il parle, entre autres choses, de linguistique, d'histoire et de folk-lore, il défend en termes énergiques la méthode scientifique, la seule et la vraie, que nous avons toujours cherché à mettre en pratique ici. *Contre-poison* est résolument un livre d'attaque et un bon livre : il fait justice de toutes les niaiseries religieuses, de toutes les sottises dogmatiques et de tous les sophismes des conciliateurs.

Mais il y a, sous la plume de M. Lefèvre, un peu de cette tristesse et de cette amertume qui est dans nos cœurs et que nous inspire le spectacle des lâchetés, des défaillances et des compromissions contemporaines en face de l'envahissement audacieux du cléricalisme et de la réaction sous toutes ses formes. Qu'importe? La nuit ne saurait être éternelle et les croassements des corbeaux n'empêcheront ni le rossignol de chanter ni le soleil d'illuminer le monde. Sachons attendre, sans déserter la lutte, sans jamais désespérer. J. V.

Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau, IIe série, t. 27, 1897-1898, 3e et 4e livraisons. *Pau*, L. Ribaut, 1899, gr. in-8°, p. 113-279.

Contient : *les constitutions provinciales* de la province ecclésiastique d'Auch et les statuts du chapitre de Bayonne, par l'abbé V. Dubarat; — *Enquête* de 1791-92 et de l'an IX sur l'Instruction dans les Basses-Pyrénées, par M. Louis Batcave; — Procès-verbaux des séances ; — Liste des membres.

Suomalais-ugrilaisen seeuan aikakauskirja. Journal de la Société finno-ougrienne. Vol. XVII. *Helsingfors*, 1900, gr. in-8°.

Contient : 1-2 *K. P. Karjalainen* et *V. T. Sirelius*. Études sur les Ostiakes (en finnois, avec des photographies), 74 et 29 p. ; 3. *H. Paasonen*. Sur le Mordvine, 13 p.; 4. *E. N. Setælæ*. Smirnow's Untersu-

chungen über die Ost-Finnen, 52 p.; 5. Comptes rendus des séances; Rapport annuel, 36 p.

Mémoires de la Société Finno-Ougrienne. Tomes XIII et XIV. Helsingfors, 1899, gr. in-8°.

Contiennent : 1° Bibliographie der Lappischen Litteratur, von *J. Qvigstad* und K. B. *Wiklund*, 162 p.; 2° Zur Phonetik der finnischen Sprache, von Dr Hugo *Pipping*, 236 p. et 1 tableau.

J. V.

VARIA

I. — Les Noms des Vents

Dans les papiers d'un vieux marin, qui avait fait son service, à bord des bâtiments de l'État de 1788 à 1790, j'ai trouvé l'intéressante nomenclature suivante, qui est sans doute encore exacte aujourd'hui, avec le titre : « Interprétation des aires de vents en provençal » :

NORD	tramontane
N 1/4 NE	la quarte de tramontane gregue
NNE	gregue tramontane
NE 1/4 N	la quarte de gregue de tramontane
NE	gregue
NE 1/4 E	la quarte de gregue levant
ENE	gregue levant
E 1/4 NE	la quarte au levant gregue
EST	levant
E 1/4 SE	la quarte au levant siroc
ESE	levant siroc
S 1/4 E	la quarte du siroc et levant
SE	siroc
SE 1/4 S	la quarte du siroc au mijort
SSE	mijorte siroc
S 1/4 SE	la quarte du mijorte au siroc
SUD	mijorte
SUD 1/4 SO	la quarte du mijort a labeich
SSO	mijorte labeich
SO 1/4 S	la quarte du labeich au mijort
SO	labeich
SO 1/4 O	la quarte du labeich au pounent
OSO	pounent labeich
O 1/4 SO	la quarte du pounen au labeich
OUEST	pounen (ponent)
O 1/4 NO	la quarte du pounen au mestre
ONO	pounente mestre
NO 1/4 O	la quarte du mestre au pounen
NO	mistrau
NO 1/4 N	la quarte du mestre a tramontane

NNO..... mestre tramontane
N 1/4 NO. ..... la quarte du tramontane a mestre
NORD..... .... tramontane

II. — Un Nom bizarre

Parmi les conscrits qui, dans les premiers jours de la semaine, venaient se faire inscrire à la mairie du 7e arrondissement, figurait un jeune homme porteur d'un nom vraiment bizarre.

En effet, invité à inscrire sur la feuille de renseignements ses nom et prénoms, le jeune homme en question se borna à écrire comme nom patronymique les deux lettres suivantes P. H.

L'employé crut d'abord à une plaisanterie, mais il dut bientôt se rendre à l'évidence, le conscrit s'appelait bel et bien P. H., ainsi que le prouvait un acte de naissance absolument en règle délivré par le maire de Decize (Nièvre).

En conséquence, le conscrit a été inscrit sous ce nom original de P. H. — (*Le Temps*, 17 janvier 1900.)

III. — Les Noms français en Allemagne

La *Nouvelle Revue* a consacré une étude fort intéressante aux noms patronymiques français que l'on rencontre à Berlin et en d'autres parties de l'Allemagne, notamment dans le Palatinat. Leur nombre est effectivement considérable, surtout si l'on réfléchit à la masse de noms de ce genre qui ont changé de forme et ne sont pour ainsi dire plus reconnaissables aujourd'hui.

Les déformations qu'ils ont subies ont été réglées par une loi uniforme : la difficulté qu'éprouve tout Allemand à prononcer correctement nos *b*, *d*, *g*, *j*, et nos diphtongues nasales : *en*, *on*, *oin*, etc.

Le répertoire des noms de famille français existant encore aujourd'hui dans le Palatinat, la Prusse rhénane et la Hesse rive gauche du Rhin comprend au moins *neuf cents* échantillons, dont l'orthographe primitive a été plus ou moins respectée, plutôt moins. En voici quelques-uns pris au hasard, avec, entre parenthèses, l'indication des localités où on les rencontre :

Balbier, qui vient de Barbier (Kaiserslautern); *Baadé*, originairement Pâté (Moorlautern); *Bawo*, Pavot (Pirmasens); *Bickar*, Picard, très répandu; *Dandermann*, Dantrimont (Grünstadt); *Brend'amour* (ce nom est celui de toute une dynastie de forestiers

bavarois); *Cammissar*, Camisard (Hagenbach, Rheinzabern); *Cherom*, Jérôme (Albersweiler); *Laffrée*, Laforêt (Germersheim, Edenkoben); *Lappertesch*, de la Bretèche (Humbourg), etc., etc.

Parmi ceux qui, jusqu'à présent, n'ont subi aucune déformation, citons *Egalité* (qui remonte évidemment à la Révolution), *Gorenflot!* oui, Gorenflot (se rencontre à Winden, entre Wissembourg et Landau). Mais le nombre de noms communs qui sont restés dans le langage courant est bien plus considérable que celui des noms propres. Il ne peut évidemment pas être question de les énumérer ici; il suffira d'un léger aperçu pour fixer les idées à cet égard.

On dit couramment dans le Palatinat : *absoloument;* j'ai reçu un *affroun* (affront); je suis *amblochiert* (employé); j'ai été *addrabiert* (attrapé); assister à la représentation donnée par un *baïass* (paillasse, saltimbanque) ; faire *bambouschl* (bamboche); relever son *bandalon* (pantalon); sauvons-nous, voici la *badroll* (patrouille); s'asseoir sous un *boschkett* (bosquet) et boire une *anglœss* (bouteille anglaise); faire du feu dans la *schminée* (cheminée): *blœrre* (pleurer); s'en aller doucement au *barrôo* (barreau) pour dire que l'on fait *dèfôo* (défaut) et qu'on le fera *douschour* (toujours) parce que le délit pour lequel on est poursuivi est un cas de *forssmaschœr* (force majeure).

On mange des *carottes* et des *cornichons;* on s'éclaire avec une *lander* (lanterne) en rentrant le soir de dîner chez le *ressrœr* (receveur), et l'on trouve devant la porte le *minée* (minet) qui miaule. Quand il tombe de l'eau, on prend son *barabli* (parapluie); on bat ses effets avec un *martinée* (martinet); la police vous dresse un *brosse-verbal* (procès-verbal), et on ne lui dit pas *merci*, et ainsi de suite. En un mot, pour bien comprendre l'allemand qui se parle dans le Palatinat et dans une bonne partie des pays rhénans, il faut avant tout savoir le français. Il est vrai que cela ne suffit pas toujours, car certaines expressions résistent à une première analyse. Tel est par exemple, *Schorlemorle*, dont l'origine française ne peut être niée, bien mieux qui a toute une histoire.

Avant de la raconter, il est bon d'établir que ce vocable harmonieux sert à désigner le breuvage préféré des populations rhénanes.

Et maintenant lançons-nous dans l'épopée :

Le maréchal Augereau, duc de Castiglione, était, en 1813, gouverneur de Francfort-sur-le-Mein et de Wurzbourg. Il résidait

en cette dernière ville et avait établi son quartier général à l'hôtel *Ad Sankt Gallum*, qui était alors le plus réputé de l'endroit.

Quoique âgé de cinquante-six ans, il menait la vie à grandes guides. Ses manières franches et exemptes de formalisme lui avaient dès l'abord, conquis les sympathies des habitants de Wurzbourg.

Chaque soir, il descendait de ses appartements, venait prendre place dans une salle réservée, à la table des *honoratiores*, — comme on disait alors, — c'est-à-dire des bourgeois les plus notables de la ville, et s'entretenait avec eux en buvant une bouteille de vin rouge vieux coupé d'eau de Selters. Avant de porter le verre à ses lèvres, il trinquait avec ses voisins, en ajoutant ces mots : « Toujours l'amour ». Comme l'histoire des artichauts et de Bonaparte demeurera toujours vraie! Les autres gens de la table s'empressèrent d'imiter le grand homme, c'est-à-dire de boire ce qu'il buvait et de choquer leurs verres en disant : « *Douschour l'amour* ». Peu à peu, trouvant que c'était trop long à prononcer, ils en firent «*Schourlamour* » qui, par un dernier et définitif avatar, devint « *Schorlemorle* », terme plus conforme que les précédents au caractère *gemütlich* des Bavarois.

D'abord localisés à Wurzbourg, ce liquide et le nom qui le désigne finirent par être connus au dehors. Ils jouissent aujourd'hui de la plus grande popularité dans le pays rhénan.

Le souvenir du maréchal Augereau lui-même est demeuré très vivace dans toute la région de Wurzbourg. Bien mieux, il existe encore maintenant une famille qui porte le surnom d'*Ocheroh*.

Voici la chose en très peu de mots : l'un des compères du maréchal, à la table des *honoratiores*, le boucher Linder, flatté d'être à la fois l'ami et le fournisseur du grand homme, le singea depuis lors dans sa démarche aussi bien qu'en toutes ses manières. il parlait de lui chaque soir, et ceci lui valut finalement le sobriquet d'*Ocheroh*, qu'il garda jusqu'à sa mort survenue vers 1850.

Un de ses petits-fils tient actuellement l'hôtel de l'Ancre, à Wurzbourg, et son *Schorlemorle* jouit d'une grande réputation.

(*Le Temps*. — Supplément au numéro du dimanche 11 mars 1900).

Le Propriétaire-Gérant,
J. Maisonneuve.

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie Française et Orientale de E. Bertrand.

LE BÉARN ET LE PAYS BASQUE

AU POINT DE VUE RELIGIEUX EN 1613-1614

Le Dr F. Larrieu, de Montfort-l'Amaury, m'a signalé, il y a quelque temps déjà, une lettre intéressante de Missionnaires jésuites qui se lit aux pp. 509-524 du petit volume suivant : « LITTERÆ | SOCIETATIS JESV | ANNORVM DVORVM | cIↃ IↃC XIII, et cIↃ IↃC XIV, | ad patres et fratres | ejusdem Societatis | (fleuron avec I·H·S) | LVGDVNI, | APVD Claudium Cayer, Typographum. | — | CIↃ IↃC XIX. » Pet. in-8°.

Je reproduis ci-après ce document aussi exactement que possible.

BENEARNENSIS, CANTABRICA, ET ALIÆ MISSIONES

In Benearnensium finibus Concionatores nostri duo versati sunt, alius Eloroni, Lascurræ alius, scilicet ante Nascentis et Resurgentis Christi sollemnia, nunc menstrua, nunc bimestri opera erudiendo populo negotiosissimi, ut ternæ in dies frequenter essent conciones. Simul exorta est Hæresis in Francia, simul Benearnensis ager totus hoc Tartareo lolio est consitus Navarreæ Reginæ imperio, manuque, ut qui gloriosum visum est, per immanes illius temporis nebulas, si

Calviniani dogmatis patronam, adeoque magistram ageret. Ab illa Fidei clade in hac universa Provincia, infrequentissimos religionum sinceros interpretes et doctores habuit universus ille tractus, qui palam eloqui auderent : unde conjici potest, quantum resideret ignorantiæ in iis Catholicorum reliquiis, quas sibi Deus in sævo illo Hæresis principatu reservarat : quam rerum Fidei altam inscitiam ut nostro detergerent, assiduo intentoque studio elaborandum fuit. Vt Calvinismus recta est ad Atheismum via, ita necesse est in eo valere abundareque omnium flagitiorum colluviem, qua gradatim scandatur ad impietatis sublime fastigium. Et revera deprehensum, ubicunque fixa sunt Calvini vexilla, horrendis superstitionibus veneficiisque plebem esse addictissimam. In Boïatum, seu Bayonensium finibus, Divini cultus regnum quoddam Orcus sibi constituerat, inter barbari cujusdam moris homines, quibus se fœdissima Capri figura adorandum præbebat, cujus sacrilegis cærimoniis abolendis haud leviter tamen desudavimus. Ex ultima Cantabria venere ad nos Catholici postulatum auxilia contra Tartareas larvas, quarum manibus ejicerentur suis cunis infantes, singulis ferme noctibus, et asportarentur ad tempus, quo genere intemperiarum infestissima est tota illa regio : adversum quas nostrorum admonitu, adhibiti Ecclesiæ ritu Exorcismi omnem deinceps Lemurum molestiam depulerunt. Ejus oræ Ministellos datis litteris Burdigala ipsorum Archimagirus vetuerat congredi cum Jesuitis, non se tamen cohibere potuit unus de tribulibus, suo judicio et aliorum opinione, non imperitus, quin velitaris prolusionis quiddam cum Sacerdote nostro institueret, prolatis in medium centonibus aliquot de Rabbinica commentatione, quibus ut ex tempore satisfactum vidit, et plura his, Hebraico de fonte, atque abstrusiora sibi à nostro ingesta, mox cecinit receptu, nec postea comparuit. Hanc suam temeritatem, in Fraterculorum sanctiore conciliabulo

acerbè primum increpitus, luit deinde irrogata multa trimestris abdicationis a suo munere. Cum Eloroni, nostris diligenter satagentibus, ducenti civium Christi Natalibus Sacræ mensæ accubuissent, instar prodigii tota urbe habitum est, id usurpari a tam multis : quod nemo meminisset eo tempore a quoquam factitatum : neque minor admiratio subiit animos, quod quinto et quadragesimo post anno intermissum sollemne psalmorum canticum videbant revocari, præmittique Noctis Sanctissimæ mysteriis. Dispexere lucem veritatis Hæreticorum plerique, amplexi sunt pauci, cæterum, ut perspectam non profiterentur, aliæ rationes alios tenuêre : hæc una plurimos, quod, potentiorum factione, nondum in ea Provincia est facta optio utriusque dogmatis, sicut in reliqua Gallia : qui tamen Catholice sentiunt, audent jam de constituenda ibi societatis colonia mentionem interponere. Albæ terræ nostris Calvinianam falsitatem dedocentibus, undecim, Rupifocaldiæ tres, Romanæ fidei veritatem in animos admisere.

Altero anni Eloroni certam Sedem nacti sunt tres nostri sacerdotes, et Fratrum Discipulorum unus, qui tamen numerus semestre modo tenuit, duobus posteà exclusis annonæ caritate. Inibi stamus egregie, benevolentissimo freti præsidio D. Arnaldi de Maytia, Eloronensis Episcopi, quo auctore ac duce Instituti nostri munia exercemus publice, refragante licet Palensi tota Calviniana Curia, cujus severis interdictis veriti eramus aures præbere Confitentibus, sed auctoritatem suam contra imponente Antistite, nec in illum, nec in nos quidquam ausi sunt eo nomine decernere. Ossaltensem vallem lustraturus Episcopus nostrum sacerdotem sibi adjunxit socium, ejusque assidua opera usus est, et quidem binis ferè quotidie habendis concionibus. Indicto publice tridui jejunio, uti Deus universæ Galliæ conventus properaret, solemni postmodum eo quoque nomine instituta est supplicatio, quam,

præter religiosissimam Divinæ Hostiæ circumvectionem, celeberrimam fecere agmina Scholasticæ juventutis omnisque Catholicæ pueritiæ, atque Collegia et Sodalitates opificum, ut suum ipsi numerum Catholici demirarentur, Hæriticique obstupescerent. Vix dici potest quantum alacritatis adjiciant Romani dogmatis populo restituta longo intervallo hæc argumenta religionis antiquæ, quibus instaurandis, iterum sibi videntur Ecclesiæ nasci, ut tanto fidentius ad spem veteris vindicandæ libertatis adspirent. Ea lustratione vallis unius, præter puerorum magnos greges, plus centenis viris, ex iisque primariis aliquot, ac septuagenario Dynastæ, impertitum est confirmationis Sacramentum. Illustris feminæ filio duodecim annorum, propemodum exspiranti, nostri Sacerdotis suasu adhibitus cum cautione Baptismus, cum mater ambigeret, cone tinctus esset, repentinam attulit sanitatem. Puerum, jam triduo, aspectu, sermone, motu defectum, simul atque comendatus est Beatæ Virgini Saranziensi, ea regione miraculis inclytæ, atque nostri hortatu nonnihil lustricæ aquæ ori ejus instillatum est, repente oculos aperuit, et fari cœpit incolumis. Vocatus Sacerdos noster ab vicini oppidi Parochis, ad maleficorum pertinaciam ante debellandam, quam legibus irrogatam necem obirent, eorum non paucos ab ultima pueritia noxis omnibus expiavit. Ibi frequentissimæ fuerunt, ut aliis pluribus locis, parentum apud nos quærimoniæ, veneficarum violentia, cui non possent obsistere, rapi sibi de sinu per noctem suos pueros, et in Magicum Bacchanal auferri Orco initiandos : cui malo cum alias remedium Exorcismos indixissent nostri Patres, et salutare illud esset permultis, non tamen omnibus, hujus rei caussam a capite arcescentes, diligentius investigando tandem edocti sunt. Enimvero comperiebant indigenarum sermonibus, fuisse de Clero, ac etiamnum esse, homines sacrilegos, impietati Magicæ, ac ipsi Erebo addictos, qui ex nefandæ conjurationis disciplina in-

fantium Baptismum avide aucuparentur, eoque impertiendo formulam conciperent, non Dei, sed Beelzebub appellatione interposita, ut jam tum illam ætatulam Tartaro, quoad possent, inaugurarent. Inde fiebat, ut Sacramenti præsidio destituta plerisque locis pueritia, veneficiorum sævitiæ tam obnoxia pateret, nec eam illorum vexatione eximerent Exorcismum subsidia, in animos collata divina gratia vacuos. Unum de pueris, quos ad nocturna Orgia impuræ Mænades consuescent rapere, Sacerdos noster sibi sumsit percontandum de nefariorum sacrorum impio ritu, ex quo audiebat, pueris eo per vim illatis cereos Agnos, reliquaque amuleta prius a sagis detrahi, quam cœtum ineant, Cacodæmonis imperio, eademque iis egressis restitui : cujus conciliabuli præsidem Dæmonem, gentis vernaculo idiomate, *Jaunam gorriam* soleant appellare, hoc est, Rubrum Dominum, quod ea coloris specie nocturnis sacris colendum se clientibus præbeat. Non impune tulit puer indicii facti noxiam, insequentis noctis conventu Præsidis decreto acceptus verberibus, quorum impressa scapulis vestigia eidem Sacerdoti, qui se interrogaverat, postridie ostendit. Porro adversus nocturnos puerorum raptus, jussit noster eos clam Baptismate muniri, adjecta conditione ipsius nondum fortasse adhibiti, uti diximus, eoque velut interjecto vallo, exclusæ sunt veneficæ puerorum cubilibus, sacrilegisque conatibus prohibitæ. Ecclesiasticum prædium, inædificatamque ipsi ædem usurpaverat Hæreticus, cujus ædis parietes cum in profanos usus converteret, sectores adhibuit quadrato lapidi suis rationibus conformando, quorum vni frustra eluctanti jampridem indolando saxo, è propinqui altaris ruinis vulpecula improvise erumpens tantum terroris incussit, ut, silvestribus feris alioqui assuetus homo, ex ea trepidatione, decubuerit periculosissime. Sementis Evangelicæ faciendæ gratia in Aspensem vallem descendit noster Sacerdos, leucas ab Elorono quat-

tuor, ubi ex vetustissimis membranis hausit plane memorabilem historiam rei anno trecentesimo duodequinquagesimo supra millesimum gestæ, quæ vehementer faciat ad evincendam et illustrandam Romanæ Ecclesiæ adversum Hæreticos hujus ætatis divinitus concessam jurisdictionem, efficacitate insignem. Diuturnum de finibus pascuorum intercesserat certamen inter Aspenses et Lavedanenses, finitimorum oppidorum incolas, in quo isti viribus impares, cum cedere cogerentur, fraude ac maleficio se instruunt adversum Aspenses, pecuniis scilicet redemto Beati Savini Cœnobiarcha, magicis artibus homine infami formidolosissimoque, cujus præsentia freti prodeunt contra adversarios in prælium. Ubi venere in conspectu utræque acies armatæ, dirum illud Tartari mancipium, cum Stygiis membranis sambucum arborem conscendit, indeque tetri maleficii carmen ex codice in adversos Aspenses immurmurat, qui ferali fascino derepente sunt ita dementati, ut in risum solverentur, moxque sua sponte in Lavedanensium manus inermi concederent. Abbas ille Savinianus, sceleratæ fraudis architectus, ante concipiendum exitiale fascinum, ab Lavedanensibus Aspensium vitam salutemque stipulatione ac sacramento sibi diligenter pactus erat, et stipulanti jurejurando spoponderant Lavedanenses, sed captivos domum abductos conjugibus suis dedunt trucidandos, quarum immanitate omnes sunt jugulati, ratis interim ipsarum maritis, se religiose fide sua exsolutos, quod manus isti ab funesta cæde temperassent. Ecclesiastico autem Interdicto, et Anathemate irrogato in omnes impiæ fraudis, et barbaræ crudelitatis conscios, ratas habuit Numen inflictas meritissimo in scelestissima capita Ecclesiæ censuras, et pœnarum insuper durissimum corollarium nefariis adjecit, cum ad Pontificii judicii auctoritatem vehementius apud mortales faciendam, tum ad perfidam hominum illorum barbariam justo supplicio vindicandam. Nam ab inflicta percussoribus

Pontificiæ sanctionis plaga, universis Lavedanensium finibus, nulla mulier deinceps uterum tulit; cæterarum animantium nullius generis femina vel peperit, vel concepit, nihil omnium stirpe vel fibra nitentium, aut folio tenuissimo, aut gemna etiam fruticavit, quoad septenni jam elapsa naturæ, cælesti imperio suppressæ, orbitate, cùm æterna sterilitas illi solo inusta videretur, ut ex se nihil penitus effunderet, Romam ad Pontificium tribunal damnatæ atrocitatis rei supplices adiuerunt. Acerbitatem quidem Censurarum supplicibus, cælestique plaga severe multatis, condonavit Pontifex Romanus, pecuniaræ tamen pœnæ perpetuitate Levadanensibus (*sic*) admissi flagitii tristem memoriam, sensumque ignominiosum irrogavit, Aspensium siquidem internecione deletorum posteris eos jussit æternum esse tributarios, quo tributi nomine viginti ac tres pagi etiamnum Aspensibus vectigales sunt, et annuam multam hodieque dependunt. Harum omnium rerum, illo ipso quo gerebantur tempore, perscripta publice auctoritas in Aspensium tabulario diligenter asservatur, unde sibi exscriptum exsigna tumque exemplum, oppidano magistratu auctore, noster Sacerdos curavit, quo in stabilienda Romani Episcopi jurisdictione, ac censurarum efficacia, uteretur adversus Hæreticos. Nostra porro ætate bis venit in disceptationem earum tabularum fides, apud Palensem Curiam Hæreticam, rei geste admirabilitate stupentibus disceptatoribus, cujus integritas scripti quia et antiquitatis jure, et universæ gentis testimonio egregie se tuebatur, non sunt ausi Calviniani judices ei derogare, tametsi suo dogmati convellendo firmissima inde argumenta petebantur. Visum itaque est, perplexis super ea controversia totius Senatus judiciis, sacrosancto Ministrorum accersito Collegio, fatidicorum Patrorum consulere Pythicam facultatem, et omnis oraculi consultissimam potentissimamque intelligentiam percontari, censerentne Pontificiis exsecrationibus in Lavedanenses tantum

suppliciorum importari potuisse, quanta illæ commemorarent tabulæ. Ea quæstione posita, velut immisso dissidiorum fatali pomo, totum Synedrion mox abiit in maximè dissentanea judicia : seu quod verius est; et hominum ingeniis congruentius, multum ibi rixarum fuit, nugarum plurimum, nihil disceptationis legitimæ, solidæ sententiæ nihil. Unus tandem aliquis, majorum gentium Pater, ac Illius Delphici consilii fortassè princeps, ubi promissam barbam Socraticè demulserat ita est effatus : Illum Pontificem, cujus sententiam in Lavedanenses tam acerba de cœlo supplicia fuerint consecuta, quam sint hujus sæculi Pontifices, longe sanctiorem videri : atque hæc summa fuit responsorum ad illam consultationem. Porro non Aspenses modo vallis, red omni circa regione, avide nostri expetuntur, vel ad perpetuas, vel ad Quadragesimæ Adventusque conciones : quo minus autem valeat eis fieri satis, prohibet Palense Calvinianum totum tribunal cujus decreto nostrorum numerus uno dumtaxat quaternario definitus est apud Benearnes universos, cum tamen plus sexaginta Ministri Calviniani ritus ibidem censeantur. Sed ea ut conditio Catholici nominis in hac Provincia, cujus vix quintam populi partem efficiunt Hæretici, sunt tamen eo jure, ut rerum potiantur, et ea quidem iniquitate, ut exclusis ubique Romani dogmatis hominibus, Calvini sectatores continuent sibi perpetuos magistratus, vel iis in oppidis ac pagis, ubi duo tresve degant modo Calvini asseclæ in reliqua Catholicorum civium multitudine. Hac dominatus inescati dulcedine, quibus alioqui sua secta erroris est suspecta, nostrumque dogma probatur volentes hæsitant in luto, ne, Romano ritu assumto, ex sua felicitatem transeant in communem Catholicorum miseriam. Frequentes tamen sunt ex illorum castris in nostra Religionis studio commeatus, sed quorum nequeat a nobis numerus censeri, quod omnibus ibi Sacerdotibus facultas est Hæreticos admittendi ad jura Ec-

clesiæ. Casci gothi apud Benearnes sunt cæterum Gothorum reliquiæ, regione, moribus, omni penitus commercio discreti ab indigenarum corpore quibus nefas videatur cum ea gente connubii jus communicare. Sub eorum olim principatu Benearnes durissimam serviere servitutem, quorum excutiendo jugo, quod diuturnam fortemque operam publico navarit Nobilitas, præmium olim de Cleri et Monachorum sacro patrimonio, tulit universa ferè, ac valde optima prædia, jure primitiarum dumtaxat Parochis ad tolerandam vitam relicto : neque illius possessionis nomine defugiunt hodie viri nobiles Abbatum appellationem. Quod autem illud acerbæ dominationis Gothicæ memoria, petite ex vetustis monumentis, hæret adhuc in Benearnum animis, innato ipsis studio quodam asserendæ libertatis provecti etiam longius, quam par sit, qui ex eis nacti sunt publicæ rei gubernacula, obtento metu, sui juris amittendi, grassantur in alienum justo impotentius acerbiusque Nobis interea in magna difficultate fungendi sollemnis nostri muneris, magno solatio esse consuevit Eloronensis Episcopi ac Cleri propensissima erga nos voluntas. Ipse quidem Antistes hujusmodi suæ benevolentiæ amplius testificandæ, Beati Nostri Parentis sacro Natali, nostro in sacello perpetrata re Divina, impertitoque confirmationis charactere, cum primoribus civium prandere apud nos privatim et familiariter voluit.

Cantabriæ partem alteram, obversam septentrionibus, Franciæ utique ditionis, ab Hispaniensi Cantabria intercurrentibus disclusam Pyrenæis, anno hujus sæculi decimo quarto lustravimus, iteratis interdum vicenum leucarum excursionibus. Et insito genti vitio, et rectæ institutionis diuturna penuria, horrendorum veneficiorum infamia laborat universa hæc regio, etiam ad prodigium : cujus flagitii compertos damnatosque hominum numerosos ex ea Provincia greges, Burdigalæ sæpenumero flammis exustos meminimus. Sed lentius

videbatur negotium, quam pro illius pestis latissimè patentis finibus et atrocitate, si Burdigalæ procul exercerentur hujus maleficii quæstiones, eo pertractis exsecrandorum scelerum tam frequentibus reis; eam ob rem consilium captum est, adeo perniciosæ fraudis indagandæ in ipsis ejus cubilibus, et inibi opprimendæ. Hoc fuerat nuper Henrici Quarti consilium, cujus missu eo profecti ex Burdigalensi Curia Præses unus cum assessore Senatore, quattuor aut quinque mensium perpetuis in fascinorosa illius gentis capita quæstionibus, immanem reorum stragem ediderunt, quibus penitus exterminandis cum nullæ cruces, nulla busta satis esse possent, molestissima aliquamdiu defuncti provincia Burdigalam regressi sunt. Experientia scilicet didicere prudentes viri, tam late fusum, diuturnoque tempore corroboratum magnopere incendium, non exstingui judiciorum severitate, sed occultari dumtaxat ejus flammam ad tempus, intereaque ex ipsis latebris invalescere, ac grassari deinde violentius : eapropter eorum admonitu Regina Mater aliam viam tantæ cladis persanandæ instituendam sibi censuit, perque Patrem Cotonum jussit suo nomine moneri nostrum Aquitanicæ Provinciæ Præsidem ut eo Concionatores allegarentur, se vero sumtus in eas expeditiones præbituram. Ea re nunciata, exarsit continuo plurimorum ardor in ejusimodi procurationis labores ambiendos, sed omnibus moram illius profectionis injecit Cantabricæ linguæ inscientia, donec Patrum unus Cantaber tandem repertus est in Tolosana Provincia, unde Burdigalam evocatus, ad gentiles suos juvandos missus est alteri Patri socius. Itaque, a Boiatum Episcopo impetrata legatione, Cantabriæ fines mox ingressi sunt, egregie animati ad superandas operis difficultates, quod arduum fore præsagierant : non tamen orta est laborum materia, unde ipsi principio exspectaverant : nam, si se doctum, juvatumque iri, sperarent indigenæ, ultro sua vulnera patefacturi accurrerent, ut postea

exitus negotii docuit. Verum nostris adventantibus incessit omnium animos gravis consternatio, quasi Capitalibus Duumviris ad se iterum adeuntibus, veneficiorum quæstiones, et damnatorum integrarentur incendia : ut non mediocriter Patribus fuerit laborandum in ejusmodi refellenda vulgi opinione; quæ postquam rationibus, experientiaque utilis operæ in aliquos collatæ, penitus discussa est, tum tota se regio in eorum sinum effudit studiosissime, animique suis morbis curandis medicos ultro adhibuit. In ipso Provinciæ aditu substiterunt Patres habendis concionibus ad oppidanos sancti Joannis de Luz, et Moralis Theologiæ prælectionibus ad ipsos sacerdotes, ubi aperte invecti sunt de loco superiore adversus omne genus commercii cum Cacodæmone, quod argumentum attingere antea concionatores omnino verebantur : nostros tamen illius exagitati nequaquam pœnituit. Inde progressis longius ad interiora Cantabriæ occurrebant passim hominum greges, qui nec interrogati, nec aliunde proditi, se ultro venificiis addictos patefacerent, de se deque suis consortibus dictu audituque tetra profiterentur. De sacerdotibus autem exsecrandam illam factionem professis infanda narrabantur, ut illi nimirum ore sacrilego, panegyricos honoris gratia dicerent ipsorum præsidi Cacodæmoni, cui multæ venerationis inter concionandum titulos affingerent, atque ut tanto amplius gratificarentur, Divinæ contra majestati, flagitiose ludificando, acerbius derogarent in teterrima illa omnis impuritatis ganea, sacrosanctum Missæ sacrificium ementirentur, ac loco cœlestis Hostiæ, nescio quid picei et atri orbiculi adorandum obtruderent. Adultis porro ad graviora perpetranda flagitia destinatis, pueritiæ, recens Tartaro initiatæ, id muneris demandari ferebatur, velut sceleris tirocinium in eo posituræ, ut bufonum curent greges, ad rei veneficæ noxios usus studiose comparatos, unde in ipso interdum conventu in lebetibus ad ignem venena conflantur, ad pestem deinde

inferendam satis, pecori, atque hominibus. Numerosæ puerorum catervæ ab sexto ad decimum septimum ætatis annum ad nos confluebant, qui se tenellos, et doli nescios, quererentur abreptos a sagis in nocturna magorum Orgia, plagisque adactos ad Stygiorum sacrorum professionem, unde nulla se arte aut vi deinceps potuerint eximere, in ea vero impietatis officina, tam acerbam servitutem servire, ut fando non posset explicari : magnopere itaque rogare, ut ejus declinandæ subsidia sibi præberentur. Expromta cum essent idonea in singulis sanandos remedia, proderat compluribus ad integram sanitatem una curatio, aliis eadem erat iteranda diligentius, ipsique sedulo admonendi, ut animum intenderent studiose ad id, quod agebatur, qua cautione tandem fiebat, ut plane absolverentur potestate Cacodæmonum. Atque siquando perbene curati sanatique fraude aut vi nefariis cœtibus implicarentur, ipsi sua sponte redibant ad Patres, nunciabantque quid sibi accidisset, quibus pœnitentia lustralis, cæteroque instructis Præsidio, deinceps omnia tranquilla à veneficorum vexatione fiebant. Præter puerilem ætatem, devexæ senectutis non pauci, qui etiam quadragenariam aut quinquagenariam operam Orco scelestissime navassent, se nobis plane reficiendos renovandosque obtulere, atque in eorum numerum venit Magus, qui, cum multorum certa pernicie, inibi Magica vulgo profitebatur, cujus id documentum fuit abjudicatæ ab se artis, quod suos commentarios nobis ustulandos tradidit. Postea vero quam plerique nostris bene usi remediis incursatione Dæmonum, et sagarum maleficiis se immunes multis jam diebus senserant, et certa utilitate passim vulgabatur curationis efficacitas, haud exspectato, qui nunciaretur, nostro ad se adventu, quinis et senis procul leucis ad nos advolabant cantabri, et quidem concursu tanto, ut templo et cibo prohiberemur totos sæpe dies, ac nonagenos uno interdum die procuraremus, eo sane, faventibus Superis,

eventu, ut, minus senis mensibus, sexcentos indigenas, Tartareis sacris exauguratos, cum Christo et Ecclesia in gratiam poneremus. Unum nobis dolebat maxime quod duo cum essemus dumtaxat, undequaque accersentibus nostram operam oppidanis paganisque, per primarios cives, et ipsorum oppidorum Consules, plerisque non poteramus obsequi, etiam cum cuperemus maxime. Certe adierunt ad nos permulti etiam ex Hispaniensi Cantabria trans Pyrenen, adeoque ab inferiore Navarra superioreque, inde usque ab ipsa Pompeiopoli, qui se postularent absolvi necessitate factitandi veneficii, quam tyrannica vis Erebi sibi vel maxime repugnantibus imponeret. Patres porro temporis ac loci opportunitate usi perlibenter, Beati parentis Nostri Natalem in ipso Loïolæo sacello agitarunt, quam fieri potuit, celeberrimum, duobus totis diebus, unde digressi habuerunt obvios ex incolis, qui ad ipsos Loïolam contenderent, diri maleficii ab se averruncandi gratia, quorum studio ut fieret satis, ex equis exscendendum fuit, ut in ipso vestigio adhiberetur curatio. Inde per inferiorem Navarram instituto regressu, fanaticorum ea regione, canino more latrantium, magnus est oblatus numerus, quibus ad valetudinem acciderunt salubria in eos collata per nostros amuleta. Inter cæteram vero turbam, unedeviginti annorum puella, nuper inaugurata nefandis Orci Bacchanalibus, eorum Decuriæ est exemta, quæ indicaret omnibus Stygiam sodalitatem ineuntibus, per ipsa initiorum sollemnia, medicati liquoris quidpiam sinistri oculi albo ita infundi, ut inde pes bufoni figuretur, quæ sit germana tessera, et velut syngrapha capitis Tartaro sacrati. Eam vero maculam ipsa in se de speculo ut sæpe observasset, ita tum in puella nundum sanata nobis coram ostendebat : illud insuper usu aiebat se deprehendisse, oculo inustam labem in eis omnibus sensi obliterari, quos Patres persanassent, in cæteris jugiter perseverare. Porro ita agentibus, toto eo tractu Na-

varræo, pagorum oppidorumque seu Parochi seu viri principes studiose occursabant, qui facturos nos suis medicinam supplices ad se imitarent. Sanctus Pellaius, seu Palladius, Navarræ nostræ primarium est oppidum, ubi Supremus considet ejus ditionis Senatus Hereticus, Catholici quoque habitant non pauci, ad quos habitæ sunt nonnullæ conciones, et catechismus explicatus, responsum de multis gravibusque rebus, ad Fidem vel mores spectantibus, et cum illius jurisdictionis Procancellario Calviniano, erudito alioquin viro, de controversis fidei capitibus disputatum est : permultis autem venefica labe inquinatis admota est medicina mentibus eorum salutaris. Serio tandem actum est cum toto Senatu ut quodcumque scelerato fœdere consortium cum Dæmone olim contraxissent, si ultro se ad curationem animi proderent, ab eis omnibus severitatem judiciorum abstinerent : hac scilicet ratione longe plures, et multo efficacius salubriusque avocatum iri a flagitio, quam acerbitate pœnarum irroganda, quam nostrorum sententiam visus est Senatus comprobasse, ratamque habiturus postea. Inde recta Burdigalam, quo advocabantur, properantibus prodibant undique obviam paganorum vicanorumque cum suis Parochis et Magistratibus copiosi greges, salutem suis tribulibus collatam gratulantes, reliquis idem postulantes beneficium, quibus gravissimum accidebat, quod Patres spem reditus faciebant nonnullam, præcise vero denuntiabant sibi, tametsi cupientibus, longioris procurationis otium non suppetere.

LE

LEVER DE LA LUNE DE LA CONNAISSANCE

(PRABŌDHACANDRŌDAYA)

Drame en 6 actes, traduit pour la première fois en français
du sanskrit et du prâkrit

(SUITE)

TROISIÈME ACTE

(Alors entrent Quiétude et Compassion)

QUIÉTUDE (versant des larmes). — O mère, O mère, où es-tu ? Offre-moi ta chère présence. En effet : « Comment ma vénérable mère, qui a toujours aimé les forêts aux antilopes sans frayeur, les montagnes avec leurs cascades, les autels sacrés et les ascètes se tenant fermes dans une éternelle austérité, comment ma mère vit-elle, étant allée dans la maison des incrédules, comme une vache rouge qui aurait pénétré dans l'intérieur de la maison d'un câṇḍâla ? »

Mais je ne dois pas supposer qu'elle vive encore. En effet, « En ne me voyant plus, elle ne se purifie pas, elle ne mange, ne boit plus. Privée de moi, Foi ne vit pas même un instant ».

Sans Foi, la vie de Quiétude, même un instant, n'est plus qu'une illusion. Aussi, ô Compassion, mon amie, sois sans soucis à mon sujet, car dans un moment je vais entrer dans le feu du sacrifice pour être la compagne de Foi.

Compassion (versant des larmes). — Amie, tu m'enlèves tout à fait la vie, en proférant ainsi des paroles intolérables, qui remplissent et brûlent l'oreille de la flamme d'un feu méchant. Que ma chère amie, m'étant propice, soutienne sa vie, même un petit instant, pendant que nous allons attentivement chercher de-ci de-là sur les bords du Gange remplis de solitaires et dans leurs hermitages sacrés. Peut-être demeure-t-elle cachée quelque part, dans la crainte de Grand Aveuglement.

Quiétude. — Amie, pourquoi faire des recherches ?

« Les rives des fleuves, aux espaces sablonneux pleins de plantations de riz, et fréquentées par les ascètes, les demeures des sacrifiants remplies de coupes, de couronnes de pin et de bois à brûler, les quatre hermitages, tout a été examiné un à un et pas à pas, et nulle part, hélas ! je n'ai même entendu parler de Foi. »

Compassion. — Amie, si Foi est entièrement fidèle à la vérité, je ne pense pas qu'un tel malheur puisse lui arriver : de telles personnes, qui ne sont que vertu, ne peuvent éprouver un pareil malheur, incompréhensible.

Quiétude. — Amie, est-ce que sous l'influence d'un destin contraire, ce malheur ne peut être compris ?

« La déesse Çrî, la fille de Janaka (Sîtâ) fut conduite dans la demeure d'un râkchasa, de celui qui a dix têtes (Ravaṇa) ; la bienheureuse Collection des 3 Védas fut conduite en Enfer par les Dânavas ; Pâtâlakêtu, le roi des *Dâityas*, emporta Madâlasâ, la fille d'un *Gandharva :* ah ! les actions du Destin sont tortueuses et cruelles ! »

Soit. Cherchons-la dans la demeure des incrédules.

Compassion. — Qu'il en soit ainsi (Toutes deux vont autour de la scène).

Compassion (avec crainte). — Amie, un *râkchasa !* un *râkchasa !*

Quiétude. — Quel est ce *ràkchasa ?*

Compassion. — Amie, regarde, regarde cet homme qui s'approche d'ici, ayant dans la main une touffe de plumes de queue de paon : son aspect est repoussant par ses vêtements flottants et ses cheveux en désordre, et la beauté de son corps est pénible à voir, repoussante et souillée par la fange des ordures qui en tombent.

Quiétude. — Amie, ce n'est pas un *ràkchasa;* celui-ci certes n'a pas la force d'un héros.

Compassion. — Mais qu'est-il donc ?

Quiétude. — Amie, je pense que c'est un *piçàca.*

Compassion. — Amie, maintenant dans le cercle du soleil très chaud et brillant, dans l'intérieur du monde, éclairé par une grande couronne de rayons éclatants, comment pourrait se produire l'apparition des piçâcas ?

Qiétude. — Ce doit être alors quelque habitant de l'Enfer, remonté sur le champ du fond de cet abîme (Regardant et réfléchissant). Ah ! je sais... cet homme, qui suit la doctrine des *Digambaras* [1], a été envoyé par Grand Aveuglement. De toute façon il faut donc éviter son approche (En disant cela elle détourne son visage).

Compassion. — Amie, pendant que je cherche Foi, demeure ici un petit instant (Toutes deux restent sur la scène. Alors entre, dans l'accoutrement décrit, celui qui suit la secte des Digambaras).

Le Digambara. — Salut, ô Arhats ! salut, ô *Arhats* [2] ? L'âme doit être regardée, comme une lampe, au milieu de la maison aux neuf portes (le corps). Voilà, dite par le meilleur des *Jainas*, la vérité suprême qui donne le bonheur de la délivrance.

(Il s'avance) [3]. Eh ! eh ! disciples ! écoutez, écoutez : quelle

1. Vêtus d'atmosphère.
2. C'est le nom des saints du Jaïnisme.
3. Il est seul sur la scène. Il agit comme s'il s'adressait à des dis-

purification est possible dans cette masse du corps faite d'ordures ? L'âme, sans tache de sa nature, doit être connue par le culte des *ṛchis*. Pourquoi dites-vous : quel est ce culte des *ṛchis?* Écoutez, le voici : le prosternement respectueux devant les pieds, l'accueil hospitalier, une nourriture délicate ; en outre, vous ne devez pas contracter la souillure de la jalousie à l'adresse des ṛchis qui font la cour à vos femmes. O Foi ! viens ici.

(Toutes deux regardent avec crainte. Alors entre Foi, ayant un vêtement conforme à celui du digambara).

Foi. — Qu'ordonne mon maître [1] ?

(Quiétude perd le sentiment et s'affaisse).

Le Digambara. — Que madame n'abandonne pas même un seul instant la foule de mes disciples.

Foi. — Comme l'ordonne mon maître (Elle s'en va).

Compassion. — Chère amie, reviens à toi, reviens à toi. Ma chère amie ne doit pas craindre le moins du monde, car j'ai entendu dire par Absence de nuisance qu'il y avait aussi chez les incrédules une Foi, fille de ténèbres : celle-ci doit être donc cette Foi, fille d'obscurité.

Quiétude (revenant à elle). Amie, c'est vrai. En effet :

« En aucune façon cette méchante ne ressemble à ma mère : elle a une mauvaise conduite, et ma mère en a une bonne ; l'une est laide à voir, l'autre est d'un aspect agréable ». Eh bien ! alors cherchons Foi, ma mère, chez les sectateurs de Sugata.

(Quiétude et Compassion vont autour de la scène. Alors entre, sous la forme d'un mendiant, tenant un livre à la main, un partisan de la doctrine de Buddha).

ciples, afin de pouvoir lancer et développer son petit discours. C'est une satire violente des Jainas.

1. Ce n'est pas ici Foi, mère de Quiétude, c'est une 2e Foi, selon les incrédules. Il y a dans ce drame, comme on le verra plus loin, une 3e Foi, fille de Passion. La 1re est blanche, la 2e noire, la 3e rouge.

Le Mendiant [1] (ayant réfléchi). — Oh ! oh ! disciples !

« Elle brille, étant dépourvue de l'attachement aux objets des sens, parce qu'elle a toutes les impressions d'une vie antérieure, maintenant détruites, cette série de pensées, sur laquelle paraissent reposer, en quelque sorte extérieurement, les différentes impressions (actuelles), qui sont sans âmes et qui en réalité se détruisent à l'instant même. »

(Tournant autour de la scène).

(Avec orgueuil). Ah ! elle est bonne, cette loi des sectateurs de *Sugata* qui nous donne le bonheur et la délivrance. En effet :

« Nous avons l'habitation, le lit qui ravit le cœur, la courtisane propre à satisfaire nos désirs, la nourriture venant au moment désiré, et succulente, les lits aux douces couvertures ; et les nuits, resplendissantes de la lumière de la lune, s'écoulent, pieusement honorées par les jeunes femmes, pour l'abondance du plaisir et des jeux qui colorent les membres ».

Compassion. — Amie, quel est cet homme qui vient ici ? il ressemble par son attitude à un jeune palmier, et laissant pendre son costume jaune et parfumé, il va la tête rasée, sauf une touffe de cheveux.

Quiétude. — Amie, c'est un sectateur de Buddha.

Le Mendiant (haut). — Oh ! oh ! disciples et mendiants ! écoutez l'ambroisie du discours du bienheureux Buddha.

(Il lit le livre). — Je vois, ô mendiants ! par un œil divin, le bonheur et le malheur des hommes. Toutes les impressions sont momentanées ; il n'y a pas d'âme stable. Donc, vous ne

1. Nous avons gardé dans la traduction le nom sanscrit de *digambara*, sans le traduire par celui de *mendiant*, parce que celui-ci est le seul mot propre à *Bhikchu*, moine mendiant, mais non pas tout nu comme le digambara, qui est de la secte des Jainas. Plus loin, nous traduisons le mot sanskrit *kchapanaka* par *jaïniste*.

devez pas être jaloux des mendiants qui font la cour à vos femmes : cette chose quelconque, qui s'appelle jalousie, est une souillure de l'esprit.

(Ayant regardé vis-à-vis la coulisse). O Foi ! viens ici.

Foi (entrant). — Que mon maître ordonne.

Le Mendiant. — Reste longtemps auprès de mes disciples et mendiants et embrasse-les.

Foi. — Comme l'ordonne le roi (Elle s'en va).

Quiétude. — Amie, celle-ci aussi est une Foi, fille de ténèbres.

Compassion. — Oui.

Le Jaïniste (ayant regardé le mendiant et criant fort). — Ah ! ah ! ô mendiant ! viens ici : J'ai à te demander quelque chose.

Le Mendiant (avec colère). — Ah ! méchant, qui as la forme d'un *piçàca!* pourquoi parler ainsi ?

Le Jaïniste. — Ah ! éloigne ta colère. Je te demande ce qui se trouve dans les *çâstras*.

Le Mendiant. — O buddhiste, mais tu connais le récit des *çâstras*... Soit. Approchons-nous (S'étant approché). Que demandes-tu ?

Le Jaïniste. — Dis-moi pour quelle raison tu observes les lois de la religion, toi qui dois périr dans un moment ?

Le Mendiant. — Ah ! écoute-moi. Si quelqu'un, ayant pour caractère la connaissance, tombe dans notre série de pensées, alors toutes ses impressions antérieures seront détruites, et il sera délivré.

Le Jaïniste. — Oh ! insensé ! Si quelqu'un sera délivré dans quelque autre âge de Manu, alors quel service te rendra-t-il maintenant à ta mort ? De plus, je te le demande : qui a énoncé une pareille loi ?

Le Mendiant. — Mais cette loi n'a-t-elle pas été donnée par le bienheureux Buddha, qui connaissait tout ?

Le Jaïniste. — Ah ! comment sais-tu que Buddha connaissait tout?

Le Mendiant. — Est-ce que Buddha ne doit pas sa renommée à ses livres sacrés, qui le proclament savant en toutes choses ?

Le Jaïniste. — Ah ! homme à l'intelligence droite ! Tu crois qu'il sait tout parce qu'il le dit lui-même ! alors, moi-même je sais tout, et toi-même, avec tes pères, tes grands-pères, et sept générations, tu es un esclave.

Le Mendiant (avec colère). — Ah ! méchant ! Je suis l'esclave d'un homme qui porte la boue et les ordures d'un *piçâca !*

Le Jaïniste. — Ah ! souteneur d'esclaves de couvent buddhique ! homme à conduite mauvaise ! c'était un exemple que je te montrais. Je vais donc te dire avec assurance quelque chose d'agréable. Que votre Seigneurie, ayant abandonné la règle de Buddha pour suivre celle des Arhats, observe seulement la religion des digambaras.

Le Mendiant. — Ah ! méchant, tu es perdu et tu voudrais perdre aussi les autres.

« Quel est celui qui, comme toi, ayant abandonné la souveraineté suprême, sans avoir mérité le blâme du monde, désire la condition de *piçâca*, qui aux yeux du monde est blâmable ? »

De plus, qui croit à la connaissance de la loi de l'arhat?

Le Jaïniste. — C'est par les entretiens du monde qu'a été reconnue, chez le bienheureux Arhat, la puissance de tout savoir, c'est-à-dire la science des jours, des planètes ou des nakshatras, de l'obscurcissement de la lune et du soleil, de la planète Vénus et de l'objet suprême.

Le Mendiant (souriant). — Tu pratiques une religion aux prescriptions très pénibles, trompé que tu es par la science suprasensible de l'astrologie, qui se développe sans commencement. En effet :

« Dis-nous comment l'âme incorporée, étant circonscrite par le corps, peut connaître les trois mondes, privée de tout contact avec eux. Une lampe, — même à la flamme brillante, — placée dans un vase, peut-elle, même dans le sein de sa demeure, faire briller ses impressions » ?

Nous voyons donc que la doctrine de Buddha est préférable à celle d'Arhat, qui est contraire aux deux mondes, car manifestement, elle nous apporte un plaisir rempli de charme.

Quiétude. — Amie, partons ailleurs.

Compassion. — Soit (Elles font quelques pas vers la scène).

Quiétude (regardant au loin). — Voici devant nous un partisan de la doctrine de Çiva. Soit. Nous allons donc faire nos recherches ici même.

(Alors entre un sectateur de Çiva, avec tous les signes extérieurs des partisans de ce système).

Le Çivaïste (ayant fait quelques pas sur la scène).

« J'habite dans un cimetière ; des guirlandes faites d'ossements humains sont mes nombreux ornements, et je prends ma nourriture dans des crânes d'hommes ; je vois, car j'ai les yeux purifiés par le collyre du yôga : le monde est différent réciproquement, mais non différent de Çiva [1] ».

Le Jaïniste. — Ah ! cet homme observe la doctrine des sectateurs de Çiva. Je vais donc l'interroger lui aussi (S'étant approché).

Ah ! ah ! ô Çivaïste, qui portes sur la tête des ossements humains !

Le Çivaïste. — O Jaïniste, apprends la loi qui nous gouverne.

« Nos sacrifices consistent en offrande de grands morceaux de viande arrosés d'une graisse mêlée aux cervelles. Nous

1. C'est-à-dire le monde est composé d'êtres qui diffèrent les uns des autres, mais pris à part, le monde n'est pas différent de Çiva. C'est, comme on le voit, du panthéisme approprié aux Çivaïstes.

nous enivrons du surâ, préparé dans un crâne de brahmane. Le grand dieu *Bhâirava* (Çiva) doit être honoré par des offrandes et des sacrifices humains, où brillent les gouttes de sang qui tombent d'un cou solide que l'on vient de fendre. »

Le Mendiant (ayant bouché ses deux oreilles).

O Buddha ! Buddha ! ô actions cruelles et contraires à la Loi !

Le Jaïniste. — O Arhat ! O Arhat ! Le malheureux est trompé par quelqu'un aux actions cruelles et mauvaises.

Le Çivaïste (avec colère). — Ah ! méchant ! incrédule ! le dernier des hommes ! Toi qui t'arraches les cheveux en n'en laissant qu'une touffe sur ta tête rasée ! il est selon toi un trompeur, l'époux de Bhavânî (Çiva), le bienheureux dont la puissance est renommée par la doctrine du Védânta, et qui produit la naissance, la conservation et la destruction [1] des quatorze demeures [2] ! aussi allons-nous montrer la grandeur de cette Loi.

« Je fais descendre les aînés et les plus puissants des dieux, Vichṇu et Çiva ; j'arrête la marche même des nakchatras roulant dans le ciel ; je remplis d'eau cette terre avec ses montagnes et ses villes, et je bois d'un trait avec des tessons de vase cette eau abondante [3] ».

Le Jaïniste. — O Çivaïste ! c'est précisément pour cette raison que je dis : Tu es égaré par un magicien qui te trompe par des illusions.

Le Çivaïste. — Ah ! méchant ! En disant qu'il est un ma-

1. La naissance, la conservation et la destruction du monde sont attribuées aux trois dieux de la Trinité hindoue. Mais le personnage qui parle, étant un çivaïste, attribue à Çiva, qui est son dieu, la suprématie sur tous les autres, et lui donne leurs qualités et attributs.

2. Les sept cieux et les sept enfers.

3. Le çivaïste, pour montrer la puissance de son dieu, raconte les miracles que lui-même peut opérer, grâce à la protection de Çiva.

gicien, tu injuries une seconde fois le grand Çiva. Je ne puis tolérer une pensée aussi méchante.

(Ayant tiré son sabre).

« Je rassasie l'épouse de Çiva, ainsi que la foule des êtres (de la suite de Çiva) appelés aux sons éclatants du bruyant tambour, par le sang abondant qui s'écoule en nombreuses bulles, écumantes et bouillonnantes, de ton cou fendu par cette épée redoutable ».

(En parlant ainsi, il s'avance en levant son sabre).

Le Jaïniste (avec crainte). — Auguste! l'absence de nuisance est la loi suprême.

(En parlant ainsi, il tombe dans les bras du mendiant).

Le Mendiant (écartant le Çivaïste). — Oh ! oh ! Auguste ! ce n'est qu'une querelle de mots, causée par la curiosité. Il n'est donc pas convenable de porter la main sur un homme qui pratique la pénitence.

(Le Çivaïste remet son sabre au fourreau).

Le Jaïniste (ayant repris ses sens). — Puisque tu peux arrêter l'éclat de ta colère redoutable, je désire te faire une question.

Le Çivaïste. — Interroge.

Le Jaïniste. — Déjà nous avons appris quelle est votre Loi suprême. Maintenant en quoi consiste pour vous le plaisir de la délivrance ?

Le Çivaïste. — Écoute :

« Le bonheur n'a été vu nulle part sans les objets des sens. Comment la délivrance de l'âme incorporée est-elle désirée, délivrance qui est uniquement l'immobilité, semblable à un rocher, et qui est privée de bonheur et de connaissance ? Voici ce qu'a dit l'époux de *mṛdânî* (Çiva) : Celui qui est délivré joue, ayant le corps de celui qui a pour cou-

ronne la lune, et embrassé avec volupté par une amante semblable à Pârvatî ».

Le Mendiant. — Auguste! on ne doit pas croire à la délivrance de celui dont la passion existe toujours.

Le Jaïniste. — Ah! Çivaïste! tu ne t'irrites pas : alors je vais parler. Qu'un être qui a un corps et des passions soit délivré, voilà ce que défendent les Védas.

Le Çivaïste (bas). — Oh! l'organe intime de ces deux êtres est rempli d'incrédulité. Soit. Voilà mon opinion.

(Haut). Foi ! venez ici.

(Alors entre Foi, ayant l'extérieur d'une *kapâlinî*[1]).

Compassion. — Amie, regarde, regarde Foi, la fille de Passion[2]. Voilà cette « courtisane, alourdie par le poids lourd des seins et des hanches, dont les beaux ornements sont faits de guirlandes d'os humains, dont les yeux tremblent comme le lotus bleu épanoui, dont le visage brille comme la pleine lune ».

Foi (ayant fait quelques pas sur la scène).

Me voici : que mon maître ordonne.

Le Çivaïste. — Ma chère, ce mendiant, méchant et orgueilleux, prends-le dans tes bras.

Foi (elle embrasse le mendiant).

Le Mendiant (en embrassant la belle avec plaisir aux yeux de tout le monde, il indique par ses gestes, l'horripilation de son corps).

Oh ! une çivaïste a le toucher agréable ! En effet :

« Combien de courtisanes n'ai-je pas embrassées, en pressant fortement dans mes bras leurs seins superbes ! Je maudirai cent fois les Buddhas, si une seconde fois il m'est

1. Sectatrice de Çiva. Nous l'appelons plus loin la *çivaïste*. Le çivaïste s'appelle en sanscrit *kâpâlika*.

2. Nous avons déjà vu Foi, fille de ténèbres, après Foi, fille de Quiétude.

donné d'obtenir la jouissance, en me plongeant dans les seins élevés et gros d'une çivaïste ! »

Ah ! la conduite des çivaïstes est sainte. Ah ! la doctrine de Çiva doit être louée. Cette loi est merveilleuse. Auguste ! nous abandonnons entièrement la loi de Buddha : nous sommes entrés dans la doctrine de Çiva.

Le Jaïniste. — Ah ! mendiant ! tu es souillé par le contact d'une çivaïste ! Va-t'en au loin.

Le Mendiant. — Ah ! méchant ! tu es privé de la joie très grande d'un embrassement avec une çivaïste.

Le Çivaïste. — Ma chère, prends dans tes bras le jaïniste.

La Çivaïste (elle embrasse le jaïniste).

Le Jaïniste (avec horripilation). — Ah ! Arhat ! Arhat ! quel bonheur dans le contact avec une çivaïste ! ô belle ! offre de nouveau le bord de tes seins. Oh ! j'éprouve dans tous mes sens un grand trouble... Y a-t-il quelque moyen (d'y remédier) ? Qu'est-il convenable (de faire pour cela) ?... Soit, je cacherai avec une touffe de plumes de paon...

« O çivaïste ! belle aux seins épais et gros, aux yeux de gazelle tremblante ! Si tu te réjouis dans l'amour, que fera la pauvre petite religion jaïniste » ?

Ah ! la religion seule de Çiva offre un moyen d'atteindre au bonheur de la délivrance. O mon guide spirituel ! maintenant je suis devenu ton serviteur, et daigne m'initier, moi aussi, par la méditation à la règle du grand Çiva.

Le Çivaïste. — Assieds-toi (Tous les deux s'assoient).

(Le çivaïste, ayant pris une coupe, montre par ses gestes une méditation profonde).

Foi. — O bienheureux ! la coupe est pleine de *surâ*.

Le Civaïste (ayant regardé, ayant bu, il présente le reste au mendiant et au jaïniste).

« Buvez cette ambroisie, qui rend pur, ce remède de l'exis-

tence : Çiva nous enseigne que cette liqueur cause la destruction des chaînes de l'âme. »

(Tous deux hésitent).

Le Jaïniste. — Parmi les préceptes d'Arhat, il n'est pas question du breuvage de sûra.

Le Mendiant. — Comment boirai-je le sûra laissé par un çivaïste ?

Le Çivaïste. — Pourquoi hésites-tu ? ô Foi ! ces hommes n'ont pas encore perdu leur condition d'animal. Ils ne veulent pas boire le sûra, qu'ils croient impur, parce que nous y avons trempé nos lèvres !

Que madame, donc, offre à ces deux hommes ce breuvage, après l'avoir purifié avec le rhum de sa bouche ; car ceux qui pratiquent les *tîrthas* disent que la bouche d'une femme est toujours pure [1].

Foi. — Comme votre Seigneurie l'ordonne.

(Ayant pris un vase plein de la liqueur, elle en boit et leur offre le reste).

Le Mendiant. — C'est une grande faveur (En disant ces mots, il prend la coupe et boit). O merveille du sûra !

« Combien de fois, avec les courtisanes, n'avons-nous pas bu de liqueur, rendue plus douce par l'odeur suave de la plante épanouie Vakula, qu'y laissait la bouche d'une femme au beau visage ! Nous le savons bien, si la foule des dieux ont désiré l'ambroisie, c'est qu'ils n'avaient pu alors s'enivrer de cette boisson, parfumée par le rhum de la bouche d'une çivaïste ».

Le Jaïniste. — Ah ! mendiant ! ne bois pas tout. Con-

1. Le çivaïste cite ceux qui pratiquent les *tirthas*, qui font leurs dévotions aux endroits sacrés sur les bords des fleuves, parce que ces dévots y font leurs ablutions et en boivent l'eau pour se purifier. Ce passage est très curieux.

serve pour moi aussi de la liqueur enivrante, rendue délicieuse par la bouche d'une çivaïste.

Le Mendiant (il présente la coupe au jaïniste).

Le Janaïste (après avoir bu). — O douceur du sûra ! ô suave odeur ! ô parfums ! Depuis longtemps, certes, tombé que je suis dans la loi d'Arhat, je suis privé d'un tel suc de sûra. Ah ! mendiant ! mes membres tournent : aussi je vais dormir.

Le Mendiant.— Dormons tous les deux (Tous deux dorment).

Le Çivaïste. — Ma chère, nous venons d'obtenir, en ces deux hommes, une paire d'esclaves qui ne nous a pas coûté cher. Donc dansons (Tous deux dansent).

Le Jaïniste. — Ah ! mendiant ! Ce çivaïste, ou plutôt ce guide spirituel, danse fort bien avec la çivaïste : faisons de même avec elle.

Le Mendiant. — Faisons ainsi (Ils dansent au point d'avoir le trébuchement de l'ivresse).

Le Jaïniste. — « O çivaïste, belle aux seins épais et gros, aux yeux de gazelle tremblante ! Si tu te réjouis dans l'amour, que fera la pauvre petite religion jaïniste [1] » ?

Le Mendiant. — O maître ! elle est très merveilleuse, cette loi qui nous fait obtenir sans peine l'accomplissement de l'objet désiré.

Le Çivaïste.— Combien tu vois petite cette loi merveilleuse !

« Grâce à cette loi, en gardant leur attachement aux objets des sens, ceux qui souhaitent une délivrance tout à fait prochaine obtiennent ces huit grandes puissances surnaturelles, qui consistent dans l'action de se soumettre quelqu'un, dans l'attraction, le pouvoir de troubler les sens, comme aussi de les apaiser, dans le pouvoir de faire changer de place ;

1. Cette stance a déjà été dite plus haut dans les mêmes termes.

mais les puissances communes [1] sont pour les sages d'invincibles obstacles du yôga. »

Le Jaïniste. — Ah ! çivaïste ! (réfléchissant). O guide spirituel ! ou bien ô maître !... ô prince !... ô maître [2] !

Le Mendiant. — En buvant avec excès cette boisson enivrante, cet ascète a son esprit bouleversé ; il est donc juste d'en chasser l'ivresse.

Le Çivaïste. — Qu'il en soit ainsi (Puis, tirant de sa bouche le bétel, il le donne au jaïniste [3]).

Le Jaïniste (étant maître de lui-même). — O maître ! voici la question que je vous pose. Pour attirer les femmes et les hommes, disposez-vous d'un pouvoir pareil à celui dont vous avez fait usage pour l'attraction (l'arrachement) de mon ivresse (par le bétel) ?

Le Çivaïste. — Que demandes-tu en particulier ? Vois .

« Tout ce qui peut m'être agréable, même dans les trois mondes, une Vidyâdharî, une femme des Suras, une femme des serpents, une fille des Yakchas, je l'attire par la force de ma science ».

Le Jaïniste. — Oh ! voici ce que mes calculs [4] me font connaître : nous tous, nous sommes les serviteurs de Grand Aveuglement.

Tous deux. — Ce que vous avez appris est bien la vérité.

Le Jaïniste. — Il faut donc exécuter par le pouvoir magique une affaire qui concerne le roi.

Le Çivaïste. — Quoi donc ?

1. Les puissances communes, comme la magie, la sorcellerie.

2. Il ne faut pas oublier que ce personnage est ivre : il ne sait plus s'il faut appeler son guide spirituel maître ou prince.

3. Sans doute le bétel avait la propriété de dissiper l'ivresse, puisque le jaïniste devient plus maître de lui-même.

4. Le jaïniste est sorcier et il fait des comptes magiques. Chose piquante ! il fait plus loin l'éloge de Foi et de Dévotion à Vishṇu, mais d'une manière inconsciente, par le résultat seul de ses calculs.

Le Jaïniste. — Que Foi, la fille de Devoir, soit attirée par l'ordre du Grand Roi.

Le Çivaïste. — Dis-moi où est cette fille d'esclave. C'est moi qui peux l'attirer avec la plus grande rapidité, grâce à la force de ma science.

Le Jaïniste (ayant pris de la craie, il calcule).

Quiétude. — Amie, j'entends le discours de ces misérables, où il est question de ma mère. Aussi écoutons-les, en y prêtant une attention soutenue.

Compassion. — Amie, faisons ainsi.

Le Jaïniste. — « Elle n'est pas dans l'eau, elle n'est pas sur la terre ferme, elle n'est pas dans une caverne de montagne, elle n'est pas dans l'Enfer : elle demeure, compagne de Dévotion à Vishṇu, dans le cœur de ceux qui ont une grande âme ».

Compassion (avec joie). — Amie, tu grandis en bonheur, car Foi se trouve aux côtés de la déesse Dévotion à Vichṇu:

Quiétude. — (Elle indique sa joie par ses gestes).

Le Mendiant. — Et où vit Devoir, qui s'est éloigné de Kâma ?

Le Jaïniste (ayant de nouveau fait ses calculs, il dit à haute voix qu'il n'est pas dans l'eau).

Le Çivaïste (avec consternation). — Ah ! un grand malheur est tombé en partage au Grand Roi. En effet :

« La déesse, Dévotion à Vichṇu, est une cause de puissance, et Foi, la fille de vérité, lui est fidèle. Si Devoir est là, aussi détaché de Kâma, je pense que c'en est fait de l'affaire de Discernement[1] ».

Cependant, même par l'entier sacrifice de ma vie, je dois travailler à l'avantage de mon maître. Donc appliquons la science de Çiva à l'attraction de Foi et de Devoir.

(Ils sortent).

1. C'est-à-dire que tout est perdu.

Quiétude. — Amie, nous allons nous deux, à notre tour, dévoiler à la déesse Dévotion à Vichṇu la résolution de ces misérables.

(Elles sortent).

FIN DU TROISIÈME ACTE

Gérard Devèze.

DES SACRIFICES IGNÉS NON SANGLANTS

DANS L'ANTIQUITÉ

ROMAINE, GRECQUE ET HINDOUE

Nous trouvons dans les documents anciens la description de sacrifices variés offerts aux dieux immortels, dans l'intention soit d'apaiser leur courroux, soit de participer à leurs faveurs, soit enfin de les remercier pour l'accomplissement de certains vœux.

Si nous considérons seulement la manière dont s'effectuaient ces sacrifices, nous pouvons les partager en deux catégories principales :

1° Les sacrifices non ignés ;
2° Les sacrifices ignés.

Les sacrifices non ignés consistaient en des offrandes dont les hommes accompagnaient leurs prières et supplications aux dieux.

Ces dons se composaient des prémices de la campagne, de maïs par exemple, ou bien des fruits de l'olivier, de la vigne et du figuier. Parfois on ajoutait des gâteaux préparés avec ces produits.

On offrait aussi des substances liquides. A certains dieux on versait du vin pur; à d'autres, du lait, du miel ou de l'huile. Ces libations étaient répandues sur les autels, de même que les gâteaux, les fruits et les grains y étaient déposés.

Ces offrandes non sanglantes n'étaient pas les seuls sacrifices non ignés offerts aux divinités. Il y avait aussi des sacrifices sanglants, très en usage en Grèce, et dont Homère en particulier a laissé de longues et fidèles descriptions.

On égorgeait en l'honneur des dieux différents animaux, et surtout des taureaux, des porcs, des chèvres et des brebis. Le nombre des animaux mis à mort variait avec l'importance du sacrifice, la grandeur ou la puissance de la divinité, le but poursuivi et les ressources du suppliant. Homère parle de sacrifices comportant tantôt douze, tantôt quatre-vingt-dix-neuf taureaux; mais parfois aussi il fait mention de véritables hécatombes où plus de cent de ces animaux étaient égorgés.

Déjà à l'époque d'Homère les sacrificateurs se partageaient la plus grande partie des victimes qu'ils consommaient dans un repas en commun. Quelques membres seulement étaient offerts à la divinité.

A l'origine cependant, les animaux égorgés étaient entièrement brûlés en l'honneur des dieux immortels. Il s'agissait alors de sacrifices à la fois ignés et sanglants.

L'antiquité pratiquait aussi des sacrifices ignés, mais non sanglants. Ils consistaient en des substances solides et liquides qu'on déposait dans le foyer entretenu sur les autels. Ces offrandes combustibles étaient pour la plupart d'origine végétale. Nous allons rappeler celles qui étaient le plus communément employées, à Rome, en Grèce et dans l'Inde.

I. — ROME

Une substance dont les Romains faisaient un usage habituel dans leurs sacrifices et dont aujourd'hui encore la liturgie catholique se sert dans ses cérémonies, est l'encens.

Ovide nous apprend, en effet, que des grains d'encens étaient jetés sur les foyers sacrés :

Ante tamen posito tura dedere foco.

« Mais d'abord on jeta de l'encens sur le foyer qui avait été préparé. »

(Ov., *Fast.*, IV, 334).

... et in veteres turea grana focos.

« ... et (jetez) des grains d'encens dans les antiques foyers ! »

(Ov., *Fast.*, IV, 410).

Da mihi tura, puer, pingues facientia flammas.

« Enfant, donne-moi l'encens qui engendre des flammes à l'épaisse fumée ! »

(Ov., *Trist.*, V, 5, 11).

Sénèque relate la même coutume :

Jam tura sacris cœlitum ingessi focis.

« Déjà j'ai jeté de l'encens sur les foyers sacrés des dieux. »

(Sén., *Œdip.*, II, 306).

L'encens, le plus souvent, était brûlé en même temps que des plantes sèches :

Effer aquam.....
Verbenasque adole pingues et mascula tura.

« Apporte l'eau (lustrale) ;... et fais brûler les grasses verveines et l'encens mâle ! »

(Virg., *Bucol.*, VIII, 63-64).

Les verveines n'étaient pas les seules plantes qui servaient aux sacrifices ignés. Ovide signale d'autres arbustes et d'autres herbes :

Cærulei fiant vivo de sulphure fumi,
.....
Ure mares oleas, tædamque, herbasque sabinas;
Et crepet in mediis laurus adusta focis.

« Que des fumées azurées s'échappent du soufre enflammé ! ...Brûle les mâles oliviers, et le pin résineux, et les herbes sabines ! Et que le laurier embrasé crépite au milieu des foyers ! »

(Ov., *Fast.*, IV, 739-742).

Le soufre, substance inflammable par excellence, permettait, comme en témoigne le vers que nous venons de citer, la facile combustion des plantes sèches. Lorsque le sacrifice était accompli à l'aide de

farine, celle-ci était également jetée dans le soufre (Virgile dit le bitume) embrasé :

Sparge molam et fragiles incende bitumine lauros.

« Répands la farine et mets le feu aux frêles lauriers, à l'aide du bitume ! »

(Virg., *Bucol.*, VIII, 82).

Mais la farine brûle certainement moins bien que les grains de blé d'où on l'extrait. Aussi ces derniers étaient-ils de préférence jetés dans les flammes. C'est ce que nous apprend encore Ovide :

..... *ter fruges medios immisit in ignes.*

« Trois fois au milieu des flammes il jeta des grains de blé. »

(Ov., *Fast.*, II, 651).

A l'aide de la farine, les Romains confectionnaient aussi des gâteaux (*farra*) dont ils usaient dans leurs sacrifices :

..... *aliquis*.....
.....*dat tepidis salsa... farra focis.*

« On répand les gâteaux salés sur les foyers enflammés. »

(Ov., *Fast.*, III, 283-284).

Ou bien ils se servaient de rayons de miel :

..... *ter fruges medios immisit in ignes;*
Porrigit incisos filia parva favos;
Vina tenent alii : libantur singula flammis.

« Trois fois au milieu des flammes il jeta des grains

de blé. La jeune fille présente des rayons de miel, d'autres tiennent le vin : chaque chose est répandue dans les flammes. »

(Ov., *Fast.*, II, 651-653).

Ce passage nous montre que les Romains accomplissaient parfois des sacrifices ignés à l'aide du vin. Cet autre vers n'est pas moins significatif :

..... *aliquis*.....
Vinaque dat tepidis salsaque farra focis.

« On répand sur les foyers enflammés et le vin et les gâteaux salés. »

(Ov., *Fast.*, III, 283-284).

On comprend plus aisément qu'ils eussent recours à l'huile :

Pingue superque oleum fundens ardentibus extis.

« Il verse une huile onctueuse sur les entrailles brûlantes. »

(Virg., *Én.*, VI, 254).

L'huile est un liquide inflammable. A ce titre, il était naturel qu'on la répandît sur les autels sacrés. Il en est tout autrement du vin. Ce liquide, non seulement n'est pas combustible, mais encore éteint toute substance en ignition. Pourtant les deux passages que nous avons rappelés plus haut ne permettent pas de douter que le vin, *vinum*, ne fût en usage dans les sacrifices ignés. Le « vin pur », *merum*, était également employé. Le vers suivant, emprunté à Ovide, en est une preuve manifeste :

Quodque pio fusum stridat in igne merum.

« ... et le vin pur qui crépite lorsqu'il est répandu sur le foyer sacré. »

(Ov., *Trist.*, V, 5, 12).

Mais ce passage de Suétone est plus probant encore :

... infuso super altaria mero, tantum flammæ emicuisset ut...

« ... Du vin pur fut répandu sur les autels : il en jaillit une flamme si élevée que... »

(Suét., *Octav.*, XCIV).

Des témoignages aussi nets ne supportent pas la discussion. Le *vinum* et le *merum* des Latins étaient des liquides inflammables. Ils étaient analogues, selon toute vraisemblance, à ce vin épais et d'une teneur considérale en alcool que le côtes méridionales de l'Italie produisent aujourd'hui encore et qui, préalablement chauffé et sucré, s'enflamme avec facilité.

II. — GRÈCE

Pour désigner un sacrifice accompli à l'aide du feu, les Grecs se servaient le plus communément du verbe θύω.

Θύω signifie « sacrifier en brûlant ». Ce verbe est surtout usité dans la description des sacrifices à la fois ignés et sanglants, pour indiquer la combustion des animaux ou des parties d'animaux offerts aux dieux immortels. Par extension, θύω s'applique à tout sacrifice igné en général. Ainsi, au chant IX de l'*Odyssée*,

Ulysse, parlant en son nom et au nom de ses compagnons, dit :

Ἔνθα δὲ πῦρ κείαντες ἐθύσαμεν.

« Alors, après avoir allumé le feu, nous avons sacrifié. »

(*Odyss.*, IX, 231).

De θύω dérive le substantif θυηλή qui désigne, conformément à son étymologie, une offrande qu'on jette dans le feu. C'est pourquoi nous lisons dans l'*Iliade :*

Ὁ δ' ἐν πυρὶ βάλλε θυηλάς.

« Il jeta des offrandes dans le feu. »

(*Il.*, IX, 220).

Parmi les substances combustibles dignes d'être offertes en sacrifice, le bois méritait d'être choisi en premier lieu. Aussi les Grecs brûlaient-ils diverses espèces ligneuses sur les autels de leurs divinités.

A Olympie, le foyer sacré qui flambait en l'honneur de Zeus était, au témoignage de Pausanias, entretenu à l'aide de bois de peuplier blanc, appelé λεύκη :

... καὶ αὐτὸς ὁ Ἡρακλῆς ἐφαίνετο, ἡνίκα τῷ Διὶ ἔθυεν ἐν Ὀλυμπίᾳ, τῶν ἱερείων τὰ μηρία ἐπὶ λεύκης καῦσαι ξύλων.

« Héraclès lui-même, lorsqu'il sacrifiait en l'honneur de Zeus à Olympie, paraît avoir fait brûler les cuisses des victimes sur des morceaux de bois de peuplier blanc. »

(Pausan., V, 14, 2).

D'après le même Pausanias, dans le culte d'Aphro-

dite à Sicyone, on brûlait de préférence du bois de genièvre et des feuilles d'acanthe :

Τῶν δὲ ἱερείων τοὺς μηροὺς θύουσι..... τἆλλα δὲ ἀρκεύθου ξύλοις καθαγίζουσι, καιομένοις δὲ ὁμοῦ τοῖς μηροῖς φύλλον τοῦ παιδέρωτος συγκαθαγίζουσιν.

« Ils sacrifient les cuisses des victimes, et le reste, ils le brûlent à l'aide de morceaux de bois de genévrier; et en même temps que les cuisses se consument ainsi, ils enflamment des feuilles d'acanthe. »

(Pausan., II, 10, 5).

On employait aussi le bois de pin, à cause de la résine qu'il contient et qui le rend éminemment inflammable :

. . . . . ἐδαίετο
φλὸξ αἱματηρά, κἀπὸ πιείρας δρυός.

« La flamme brillait, nourrie de sang et de pin résineux. »

(Soph., *Trach.*, 767-768).

Mais, plus encore que les autres, les bois odoriférants étaient désignés pour servir à l'accomplissement du sacrifice. Le parfum qu'ils dégagent en brûlant est, en effet, tout particulièrement agréable aux dieux. C'est pourquoi, dès les temps les plus reculés, les Grecs eurent recours à ces essences odorantes :

... θύα μιγνύντων πυρὶ... παντοῖα θεῶν ἐπὶ βωμοῖς.

« ... de ceux qui jettent toutes sortes de bois parfumés dans le feu (qui brûle) sur les autels des dieux. »

(Pind., *Fragm.*, 95).

Plus tard, ce fut de l'encens qu'on jeta sur les foyers sacrés ; le passage suivant de Pausanias nous l'apprend entre autres :

Θύουσι δὲ ἀρχαῖον τινα τρόπον· λιβανωτὸν γὰρ ὁμοῦ πυροῖς μεμαγμένοις μέλιτι θυμιῶσιν ἐπὶ τῶν βωμῶν.

« Ils sacrifient suivant un certain rite antique ; sur les autels, en effet, ils font brûler de l'encens en même temps que des grains de blé enduits de miel. »

(Pausan., V, 15, 10).

Pausanias signale ici les grains de blé que les Grecs, et aussi bien, nous l'avons vu, les Romains employaient pour leurs sacrifices ignés. Les grains d'orge toutefois étaient d'un usage plus fréquent, et à plus d'une reprise Euripide, par exemple, en fait mention :

ἄλλοι δὲ πῦρ ἀνῆπτον.....

.....

λαβὼν δὲ προχύτας μητρὸς εὐνέτης σέθεν
ἔβαλλε βωμούς.

« D'autres allumaient le feu ;... alors, prenant des grains d'orge, l'époux de ta mère les jeta sur les autels. »

(Eurip., *Électre*, 801-804).

προχύται τε βάλλειν πῦρ...

« Les grains d'orge à jeter dans le feu... »

(Eurip., *Iphig. à Aulis*, 1112).

. . . . . αἰθέσθω δὲ πῦρ
προχύταις. . . . . .

« Et que le feu soit allumé avec des grains d'orge ! »
(Eurip., *Iphig. à Aulis*, 1471-1472).

Guhl et Koner, dans leur Manuel d'archéologie (*La Vie antique*, I, *la Grèce*, Trad. fr. Trawinski-Riemann, 1884), ont représenté (p. 406), d'après un monument antique, un de ces sacrifices ignés accomplis à l'aide de grains d'orge. Voici la description qu'ils donnent de la gravure qu'ils reproduisent : « Devant l'autel allumé se tient le prêtre couronné de laurier ; il prend, pour les jeter dans le feu, des grains d'orge dans une corbeille ornée de branches sacrées, que lui présente un serviteur, également couronné de laurier. De l'autre côté de l'autel s'approche un second jeune serviteur, tenant dans les mains une longue perche, sorte de torche, au bout de laquelle est attachée une touffe de laine ou d'étoupe, peut-être pour allumer le feu. Suivant certains archéologues, ce serait un *néokoros* avec un balai fait de branches de laurier. Derrière lui, un joueur de flûte accompagne cette sainte cérémonie. »

Les grains d'orge pouvaient aussi être broyés et convertis en farine qu'on répandait au-dessus du feu sacré, comme en témoigne ce passage d'un hymne homérique à Apollon :

πῦρ δ' ἐπικαίοντες ἐπί τ' ἄλφιτα λευκὰ θύοντες.

« Ils font brûler le feu et jettent au-dessus, en sacrifice, de la blanche farine d'orge. »

(*Hym. hom.* (éd. A. Baumeister), II, 331).

Enfin, de même que les Romains confectionnaient des gâteaux qu'ils appelaient *farra*, de même les Grecs pétrissaient la farine d'orge ou de blé pour la transformer en gâteaux dont ils se servaient dans leurs sacrifices aux dieux.

Mais ici il convient de ne pas perdre de vue une distinction importante. Ces gâteaux étaient de deux sortes :

Une première espèce était constituée par des galettes, désignées sous le nom de πόπανα, et qu'on se contentait de déposer sur les autels en signe de simple offrande.

Les autres, au contraire, nommés πέλανοι, étaient jetés dans la flamme du sacrifice ; c'étaient des gâteaux combustibles.

Dans deux vers du *Plutus*, Aristophane a nettement indiqué la différence qui existait, quant à l'usage, entre les πόπανα et les πέλανοι :

Ἐπεὶ δὲ βωμῷ πόπανα καὶ προθύματα
Καθωσιώθη, πέλανος Ἡφαίστου φλογὶ, . . .

« Après que des galettes et des offrandes eurent été consacrées sur l'autel, et qu'un gâteau (eut été jeté) dans la flamme d'Héphaistos. . . »

(Aristoph., *Plutus*, 660-661).

Les πέλανοι étaient de composition assez variable. Le plus souvent, ils consistaient en un mélange de farine, d'huile et de miel. Parfois aussi ils étaient formés de résine, de cire, de miel et de sang coagulé. Dans les deux cas, on le voit, ils étaient de nature combustible.

On les employait, en effet, dans les sacrifices ignés. Cette destination, pour ainsi dire exclusive, n'est pas douteuse. Toutes les fois que les auteurs grecs font mention des πέλανοι, il s'agit de sacrifices accomplis à l'aide du feu. Nous citerons, à l'appui de notre assertion, quelques passages empruntés aux tragiques :

θέλουσα θῦσαι πέλανον.

« Voulant brûler un gâteau en sacrifice... »

(Esch., *Pers.*, 204).

ἐθύσατε πέλανον.

« Vous avez brûlé un gâteau en sacrifice. »

(Eurip., *Ion*, 226).

καὶ θεοῖσιν.....

καλλίφλογα πέλανον ἐπὶ

πυρὶ καθαγνίσας.

« Et aux dieux tu as offert en sacrifice, sur le feu, un gâteau à la flamme étincelante. »

(Eurip., *Ion*, 707-709).

βωμοῖς τ' ἄφλεκτοι πέλανοι.

« Et sur les autels, les gâteaux ne furent pas enflammés ».

(Eurip., *Hél.*, 1334).

Ces gâteaux combustibles étaient encore appelés πέμματα, comme en témoigne le passage suivant de Pausanias :

. . . ὁπόσα ἔχει ψυχήν, τούτων μὲν ἠξίωσεν οὐδὲν θῦσαι, πέμματα δὲ ἐπιχώρια ἐπὶ τοῦ βωμοῦ καθήγισεν, ἃ πελάνους καλοῦσιν ἔτι. . . Ἀθηναῖοι.

« (Cécrops) défendit de brûler en sacrifice rien de tout ce qui avait vie ; et sur l'autel il consuma des gâteaux indigènes, que les Athéniens appellent encore des πέλανοι. »

(Pausan., VIII, 2, 3)[1].

Aussi bien que des substances solides, les Grecs employaient des liquides pour l'accomplissement de leurs sacrifices ignés.

L'archéologie nous a conservé plusieurs monuments où quelques-uns de ces sacrifices sont représentés[2]. Entre autres, un bas-relief du Musée national de Naples est très significatif[3]. Deux autels où brûle la flamme sacrée se trouvent sur le même plan. A côté de l'autel de gauche se tient le prêtre, couronné de laurier comme d'habitude. En face de lui, une aide lui présente deux torches allumées. Devant l'autel de droite, une autre aide verse sur le foyer un liquide

1. Au sujet des sacrifices ignés accomplis chez les Grecs à l'aide de substances solides, on pourra consulter : P. Stengel, *Die griechischen Kultusaltertümer*, 2e éd., 1898, p. 89-94, et Fitze, *De libatione veterum Græcorum*, 1893, p. 10.

2. Cf. P. Stengel, *op. cit.* Planche I, fig. 4 et 5.

3. On trouvera la reproduction de ce bas-relief dans : Aristophane, *Lysistrata*, trad. fr. avec grav. (Collect. polychrome de Charpentier et Fasquelle), 1898, p. 142.

inflammable contenu dans une aiguière qu'elle tient à la main droite.

Comme les Romains, les Grecs se servaient très fréquemment d'huile dans leurs cérémonies religieuses. Eschyle, en particulier, nous l'apprend :

πάντων δὲ θεῶν. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
βωμοὶ δώροισι φλέγονται·
ἄλλη δ' ἄλλοθεν οὐρανομήκης
λαμπὰς ἀνίσχει,
φαρμασσομένη χρίσματος ἀγνοῦ.

« Sur les autels de tous les dieux, les offrandes sont enflammées ; de côté et d'autre, la flamme s'élève jusqu'au ciel, abreuvée (qu'elle est) d'huile pure. »

(Esch., *Agam.*, 88-94).

Le vin était aussi fort en usage, si nous en croyons plusieurs passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, tels que le suivant, par exemple :

Καῖε δ' ἐπὶ σχίζῃς ὁ γέρων, ἐπὶ δ' αἴθοπα οἶνον
λεῖβε.

« Alors le vieillard (les) fait brûler sur un morceau de bois, et au-dessus il verse du vin couleur de feu. »

(*Il.*, I, 462, et *Odys.*, III, 459).

Évidemment, les remarques que nous avons faites à propos du *vinum* et du *merum* des Latins s'appliquent

de même à l'οἶνος des Grecs. Le mot οἶνος désignait probablement un vin épais et alcoolique qu'il était facile d'enflammer.

Parfois, au lieu d'οἶνος, les Grecs usaient d'un liquide de nature apparemment identique, et connu sous le nom de μέθυ. Ainsi on lit dans l'*Odyssée :*

Οὐδ' εἶχον μέθυ λεῖψαι ἐπ' αἰθομένοις ἱεροῖσιν.

« Ils n'avaient point de boisson fermentée à verser sur les offrandes sacrées qui flambaient. »

(*Odyss.*, XII, 362).

On ne sait exactement ce qu'il faut entendre par μέθυ. Ce mot est traduit tantôt par « vin », tantôt par « boisson miellée » ; parfois même il semble être le nom d'une sorte de bière. Quoi qu'il en soit de ces interprétations, un fait est certain : c'est que le mot μέθυ désigne un liquide inflammable, puisqu'il était employé dans l'accomplissement des sacrifices ignés. C'est pourquoi, jusqu'à plus amples informations, il convient, croyons-nous, de considérer le μέθυ des Grecs comme une « boisson fermentée », analogue sans aucun doute à l'οἶνος et, aussi bien, au *vinum* et au *merum* des Latins.

III. — L'INDE

En ce qui concerne l'Inde ancienne, les documents les plus nombreux et les plus importants ayant rap-

port aux sacrifices ignés, nous sont fournis par le *Rig-Véda*. Les hymnes qui constituent ce recueil sont liturgiques, semble-t-il, et les dieux qu'ils célèbrent paraissent issus du sacrifice. Agni, par exemple, représente le feu sacré, Indra la flamme ardente, Rudra l'éclat des libations enflammées.

Comment s'accomplissait le sacrifice aux temps védiques? Quelles substances, solides et liquides, étaient offertes aux divinités, ou plutôt les faisaient apparaître étincelantes et brillantes sur l'autel?

D'une façon générale, ce qui permettait aux Hindous de procéder à l'acte du sacrifice, porte, dans le Rig-Véda, le nom de « combustible », *adhvará*. Ainsi, on dit au dieu Agni :

agne..... sám adhvaréšu idhyase.
« O Agni! tu es allumé dans les combustibles. »

(*R.-V.*, V, 28, 4).

Certes, le mot *adhvará* ne nous est d'aucun secours pour déterminer avec précision quelles substances servaient à produire les flammes sacrées. Mais il est d'autres passages plus explicites à cet égard. Nous signalerons les plus intéressants, et nous verrons par là combien les sacrifices ignés, tels qu'ils s'accomplissaient dans l'Inde, ressemblaient souvent, quant aux matières employées, à ceux dont les documents grecs et latins nous ont conservé le souvenir.

Le beurre qui, jeté sur un foyer ardent, grésille

et crépite, était naturellement indiqué pour servir à l'entretien du sacrifice. De bonne heure, il fut employé à cet usage, et nous lisons, par exemple, dans le Rig-Véda :

indháte yuvatáyaḥ... hiraṇyavarṇaṃ ghṛtám.

« Les jeunes femmes allument le beurre à la couleur dorée. »

(*R.-V.*, II, 35, 11).

Ou bien :

ayáṃ sómaḥ... ghṛtáṃ ná pavate.

« Ce soma s'enflamme comme du beurre. »

(*R.-V.*, IX, 67, 11).

D'après un passage du *Çatapatha-Brâhmaṇa*, le beurre serait même la substance par excellence qui conviendrait à allumer le sacrifice :

sa yat sāmidhenīšu ghṛtavat sāmidhenam eva tat sam evainaṃ tenendhe vīryam evāsmin dadhāti.

« C'est pourquoi ce qui contient du beurre est spécialement propre à l'allumage (du sacrifice), et en conséquence, avec cette substance, (le prêtre) allume (Agni) et lui donne de la vigueur. »

(*Çat.-Brâhm.*, I, 4, 1, 20).

Les Hindous alimentaient leurs sacrifices non seulement avec du beurre, mais aussi avec ce qu'ils appelaient des « offrandes cuites », *paktíḥ* :

pácan paktíḥ.

« Brûlant des offrandes cuites. »

(*R.-V.*, V, 29, 11).

índrāya... pácat paktíḥ.

« Pour Indra, il brûle des offrandes cuites. »

(*R.-V.*, IV, 24, 7).

índrāya... pácatā paktíḥ.

« Pour Indra, vous brûlez des offrandes cuites. »

(*R.-V.*, VII, 32, 8).

En quoi consistaient ces offrandes cuites? Elles étaient assez variées. Tantôt il s'agissait de simples grains préalablement grillés, comme semble l'indiquer le vers suivant, où le mot *dhānáḥ* apparaît comme un déterminatif du mot *paktíḥ* :

paktíḥ pacyáte sánti dhānáḥ.

« Une offrande cuite est brûlée : des grains grillés sont (brûlés). »

(*R.-V.*, VI, 29, 4).

Ces grains grillés, si l'on s'en rapporte à l'interprétation courante, étaient le plus souvent des grains de blé :

índrāya... bhṛjjáti dhānáḥ.

« Pour Indra, il fait griller des grains de blé. »

(*R.-V.*, IV, 24, 7).

L'offrande combustible pouvait aussi être constituée par une bouillie de grain, désignée sous le nom de *karambhá* :

te cakṛmā karambhám... dhānáḥ.

« Pour toi (Indra), nous avons fait une bouillie de grain (et) des grains grillés. »

(*R.-V.*, III, 52, 7).

Ou par le mot *odanā :*

ā dhārāyat pakvám odanám.

« Qu'il établisse une bouillie cuite! »

(*R.-V.*, VIII, 77, 6).

ābharat... kšīrapakám odanám.

« Il a apporté une bouillie de grain cuite avec du lait. »

(*R.-V.*, VIII, 77, 10).

Les grains enfin étaient parfois convertis en farine et celle-ci en gâteaux. Ces gâteaux, qu'on jetait dans les flammes, portaient également deux noms. Tantôt on les appelait des *apūpáḥ :*

apūpám addhi... sómam piba.

« (O Indra!) mange le gâteau, bois le soma! »

(*R.-V.*, III, 52, 7).

te... kṛṇávat... apūpám... ghṛtávantam agne.

« Qu'il fasse pour toi un gâteau contenant du beurre, ô Agni! »

(*R.-V.*, X, 45, 9).

Ou bien ils étaient désignés sous le nom de *puroḍáç*, comme dans les passages qui suivent :

ágne jušásva no havíḥ puroḍáçam.

« O Agni! goûte notre offrande, notre gâteau! »

(*R.-V.*, III, 28, 1).

puroḍá agne pacatás túbhyam.

« Ce gâteau cuit (est) pour toi, ô Agni! »

(*R.-V.*, III, 28, 2).

puroḍáçam pacatyàṃ jušásvendra.

« Goûte ce gâteau cuit, ô Indra! »

(*R.-V.*, III, 52, 2).

Quant aux substances liquides employées par les anciens Hindous dans la célébration de leurs sacrifices ignés, les hymnes du Rig-Véda ne nous ont guère transmis que le nom d'une seule, le *sóma*.

Qu'était-ce que le soma dont nous retrouvons l'analogue dans le *haoma* des textes avestiques? Il est assez difficile de se prononcer à ce sujet d'après le Rig-Véda, où le mot *sóma* apparaît surtout comme une dénomination générique du liquide inflammable.

Bergaigne, interprétant à la lettre les différents passages où il en est question, dit : « Le soma est une liqueur spiritueuse, tirée d'une plante ordinairement désignée dans les hymnes par les mots *ándhas*, *aṅçú*, croissant sur les montagnes, et qu'on presse dans un récipient. Une fois exprimé, le suc de la plante doit passer à travers un tamis où il se purifie[1]. »

M. Renel, sans apporter une solution certaine au problème, s'exprime en ces termes : « Le soma des Hindous était sans doute un liquide fermenté extrait de la tige et des rameaux d'une plante basse, qui croissait sur les montagnes, mais dont nous ne connaissons pas le nom. Était-ce l'*Asclepias acida*, en usage à l'époque moderne sur la côte de Coromandel, ou la *Ceropegia elegans*, employée au Malabar? Serait-il légitime de conclure de la plante d'aujourd'hui à celle d'autrefois? N'a-t-elle pas pu changer avec les temps,

1. Bergaigne, *La Religion védique*, I, 148.

comme nous voyons qu'elle diffère encore avec les lieux[1] ! »

Si les hymnes védiques sont muets au sujet de la nature du soma, au moins fournissent-ils quelques renseignements sur l'usage qu'on en faisait.

Le mot *sóma* dérive de la racine *su* qui signifie « répandre, faire couler, couler ». La substance ainsi appelée était donc liquide. Ceci ne ressort pas seulement de l'étymologie. Le Rig-Véda en offre plus d'une preuve évidente.

Dans plusieurs passages des hymnes, par exemple, le soma porte le nom de « liquide aux mille courants », *sahásradhāra* (IX, 80, 4; 108, 8; etc.); il est aussi qualifié de « liquoreux », *matsará* (IX, 107, 23; etc.); ou bien il reçoit l'épithète de « coulé », *sutá* (IX, 3, 9 ; 28, 2, etc.). De même encore, on dit qu'il « coule », *arṣati* (IX, 3, 9) ou qu'il « a coulé », *akšarat* (IX, 28, 2).

En tant que liquide, le soma est le « breuvage des dieux », *soma... devapánaḥ* (IX, 97, 27) et en particulier d'Indra, *soma... indrapánaḥ* (IX, 96, 3). Il est même « l'agréable boisson des dieux », *devánām asi hí priyó mádaḥ* (IX, 85, 2 ; cf. IX, 108, 8, etc.), la boisson que « les dieux ont faite pour eux », *somáḥ... yáṃ devāsaç cakriré pītáye* (IX, 78, 4).

Mais puisque les dieux védiques représentent et personnifient les flammes du sacrifice, dire qu'ils

1. Ch. Renel, *L'Évolution d'un mythe; Açvins et Dioscures*, p. 122.

boivent le soma signifie qu'ils s'en emparent en l'enflammant. Le soma apparaît ainsi comme un liquide inflammable. Le fait n'est pas douteux, croyons-nous, et ne saurait être contesté. Le *maṇḍala* IX du Rig-Véda est tout entier consacré au Soma divinisé, et qui plus est au Soma *pávamāna*, c'est-à-dire « enflammé ». Dans ces hymnes, en effet, on lit presque à chaque vers que le soma « s'enflamme », qu'il « est allumé », etc. On s'en convaincra par les quelques passages suivants :

soma pavase devébhyaḥ.

« O Soma! tu t'enflammes pour les dieux. »

(*R.-V.*, IX, 23, 6).

soma... viçvān devān á pavasva.

« O Soma ! enflamme tous les dieux! »

(*R.-V.*, IX, 80, 4).

tvám... devébhyaḥ soma pavamāna pūyase.

« O Soma enflammé! tu es allumé pour les dieux ».

(*R.-V.*, IX, 86, 30).

pávasva... soma... devébhyaḥ.

« O Soma! enflamme(-toi) pour les dieux ! »

(*R.-V.*, IX, 100, 6).

cukráḥ pavasva devébhyaḥ soma... çam.

« O soma éclatant! enflamme ce qui est bon pour les dieux! » (*R.-V.*, IX, 109, 5).

Par sa qualité d'être inflammable, le soma des Hindous se rapproche des différents liquides employés par les Grecs et les Latins dans l'accomplissement de leurs sacrifices ignés. Il présente, en particulier, d'étroits rapports avec le μέθυ des Grecs.

Il est souvent question, en effet, dans les textes védiques, d'un mot *mádhu* qui correspond exactement, au moins quant à la forme, au mot grec μέθυ. De plus, *mádhu* est employé en tant qu'adjectif, dans le sens de « doux, miellé ». Il qualifie en général le mot *sóma*; d'où des expressions telles que celles-ci :

sómaḥ... mádhumān.

« Le doux soma. »

(*R.-V.*, IX, 63, 3).

soma... mádhumattamaḥ.

« Le très doux soma. »

(*R.-V.*, IX, 100, 6).

Inversement, *mádhu* joue le rôle d'un substantif et reçoit alors, à titre d'épithète, un adjectif dérivé du mot *sóma*, comme dans la locution suivante :

somyám mádhu.

« La liqueur douce qui consiste en soma. »

(*R.-V.*, III, 53, 10).

Ces passages prouvent nettement, semble-t-il, que le soma des Hindous, s'il n'était identique au μέθυ des Grecs, lui était du moins fort analogue. Ce rapprochement est une nouvelle garantie de ce fait que le soma était un liquide inflammable. Mais une induction plus étendue n'est pas permise. La nature du soma nous échappe, puisque, comme nous l'avons vu, celle du μέθυ nous est elle-même inconnue.

A. Guérinot.

Analytical Synopsis of the 542 forms of the Verb in St Marks Gospel as translated by Jean de Liçarrague, 1571.

DAGVIÇVEDAN.1.Ind : prés : s. 1e r. s. r. i. pl. 2e pers : avec *da* euph : pour *t* devant *n* conj : v. i. act : *eguin*.

10. 36... DAGUIÇUEDAN?... que ie vous face?

DAGVIODAN. 1. Ind : prés : s. 1e r. s. r. i. s. avec *da* euph : pour *t* devant *n* conj : v. i. tr : *eguin*.

5. 12... DAGUIODAN... huni? ... que ie face *à celuy*.

DAIDIDANO. 1. Pot : prés : s. 1e r. s. *da* euph : pour *t* et *n* rel : décl : duratif. v. i. tr : *eguin* (*no* = *iusques à tant que*). 14. 32..., othoitz DAIDIDANO...., iusques à tant que i'aye prié.

DAIDIEÇVE. 1. Pot : prés : pl : 2e r. s. r. i. pl : v. i. act : *eguin*.

14.7..., hæy vngui AHAL DAIDIEÇUE : ..., vous leur pouuez bien faire : (La construction de *ahal* avec *eguin* est notable. Cf. *daidite* et *badaguic*.)

DAIDITE. 2. Pot : prés : pl : 3e r. s. v. i. act : *eguin*. Voyez *ecin* sous *die;* 9, 18.

2. 19... : Ezteyetaco gendéc baruric AHAL DAIDITE ...?... baruric ECIN DAIDITE. (H. a mis gen à la fin d'une ligne)...; Les gens des nopces peuuent-ils iusner...?..., ils ne — peuuent (*sic*) iusner.

DAITE. 2. Pot : prés : s. 3e aux : On remarque la superfluité des sous-auxiliaires potentiels *ecin* (au lieu d'*ez*) et *ahal*. Cf : *daitenic* &c. J'ai entendu de la bouche d'un Irlandais à Tralee, le 9 sept : 1897, « perhaps the mistress *can be able* to tell you ».

9. 29..., *Deabru* mota hura bercela ECIN ILKI *daite* orationez eta barurez baicen...., ceste sorte *de diable* ne peut autrement sortir que par oraison et iusne.

10. 26..., Eta nor SALUA AHAL *daite?*..., Et qui peut estre sauué?

DAITENIC. 2. I. q. *daite* avec *n* rel : décl : part : indéterminé, qualifiant le nominatif (*nic* = *quelqu'un qui*, *quelque chose qui*.) 4. 22..., edo ESTAL AHAL *daitenic* : ... : ou qui puisse estre caché, 9. 39..., eta bertan niçaz gaizqui MINÇA AHAL *daitenic*, qui soudain puisse mal parler de moy.

DANÇVTELA. 1. Ind : prés : pl : 3e r. s. *la* participial. v. i. act : *ençun*.

4. 12... ; eta DANÇUTELA... : & qu'en oyant,

DANÇVZQVIÇVENEAN. 1. Ind : prés : pl : 2e r. s. *n* rel : décl : temp : v. i. act : *ençun*, (*nean* = *quand*) 13. 7. Baina DANÇUZQUIÇUENEAN guerlác eta guerla famác, (à remarquer l'emploi génitival du radical *guerla*. cf : *war-rumours*). D'auantage quand vous orrez des guerres & bruits de guerres,

DAQVIALA. 1. Subj : (avec *la* optatif) prés : s. 3e r. i. s. 2e pers : adr : masc : auxiliaire.

15, 18..., Vngui HEL *daquiala*, Iuduen Regueá. ..., Bien te soit, Roy des Iuifs.

baDAQVIÇVE. 2. Ind: prés : pl : 2e r. s. v. i. act : *iaquin.*

10. 42..., BADAQUIÇUE ecen..., Vous sçauez que (H. a omis la virgule.)

13. 28..., BADAQUIÇUE..., vous sçauez

DAQVIÇVENÇAT, 1. I. q. *daquiçue* avec *n* conj : = *que*, décl : destin : *çat* = *çát* = afin.

2. 10. DAQUIÇUENÇAT bada... Or afin que vous sachiez

baDAQVIZQVIC. 1. Ind : prés : s. 2e r : pl : adr masc : v. i. t. *iaquin.*

10. 19. Manamenduac BADAQUIZQUIC, Tu sçais les commandemens,

DARAMALA. 1. Ind : prés : s. 1e r. s. avec *la* partic : qualifiant le nominatif v. i. act : *eraman.*

14. 13. .... pegar-bat VR DARAMALA : ... portant vne cruche à eau : (Les Basques traduisent de la même manière *une cruche d'eau.*)

DARIZTENETARIC. 1. Ind : prés : pl : 3e r. s. *n* rel : décl : partit : déterm : v. i. act : *eritz.* (*netaric* = *de ceux qui*)

12. 38..., eta salutationey merkatuetan ON DARIZT ENETARIC, (H. a mis *on dariztenetaric*,) ..., & *aiment* les salutations és marchez :

baDARRAÇVE. 2. Ind : prés : s. 3e r. s. r. i. pl : 2e pers : v. i. act : *erran*, avec *ba* conditionnel.

11. 3. Eta baldin nehorc BADARRAÇUE, Et si quelqu'vn vous dit,

13. 21. Eta orduan baldin nehorc BADARRAÇUE, Huná hemen Christ, edo, Hará han : ... Alors donc si aucun vous dit, Voici le Christ ici: ou le voilà,

DATE. 1. Ind : fut : s. 3e ; verbe substantif.

7. 11. ..., *hoguen gabe* DATE *hura*. (H. a mis *date*)..., *il sera hors de coulpe.*

DATELA. 1. I. q. *date*, auxiliaire, avec *la* conjonctif.

13. 29..., IAQUIÇUE ecen HURBIL *datela* borthán. ..., sçachez qu'il est prochain, & à la porte. (L. traduit *qu'il sera*.)

DATEN, 1. I. q. *date*, avec *n* conjonctif.

13. 33... demborá noiz *daten*. ... quand *sera* ce temps-la.

DATENA. 2. I. p. *date*, avec *n* relatif nominatif. (*na* = *celuy qui*)

13. 15. Eta etche gainean DATENA, Et celuy qui sera sur la maison,

13. 16. Eta landán DATENA... Et celuy qui *sera* au champ

DATHORRENEAN. 2. Ind : prés : (historical future) s.3e *n* rel : décl : temp: v.i. int : *ethor* (*nean* = *quand*)

8. 38..., DATHORRENEAN bere Aitaren glorián Aingueru sainduequin. ..., quand il sera venu en la gloire de son Pere auec les saincts Anges.

13. 36. VSTEgaberic DATHORRENEAN, ... quand il sera soudain venu,

DATORQVELA. 1. Ind : fut : s.3e avec *la* participial qualifiant l'accusatif, v.i. passif *ethor*. Il dépend de *ikussiren dute* qui est également au temps futur.

13. 26... guiçonaren Semea DATORQUELA hodeyetan... le Fils de l'homme venir és nuees

DATZA. 1. Ind : prés : s. 3e v. i. passif *etzan*, auxiliaire.

5. 39..., baina LO DATZA. ..., mais elle dort.

DATZALA. 1. I. q. *datza*, avec *la* conjonctif.

5. Sommaire 39. LO DATZALA ERRAITEN *hil denaz. 39 Dormir pour mourir.*

DAVDELA. 1. Ind: prés : pl: 3e avec *la* conj : v. i. intr: *egon.*

8. 2... enequin DAUDELA, ... qu'ils demeurent auec moy,

DAVQVE. 3. Pot: prés: s. 3e v. i. intr: *egon*. Cet emploi pléonastique d'*ecin* ou d'*ahal* avec le potentiel est très emphatique. Voyez *deçaque, deçaquela, deçaquenic*, M. le chanoine Inchauspe m'a écrit le 12 février 1900 : « *dauque* est la 3e p. sing : potentiel et se traduit par *potest stare. Ezin dauque* est synonyme de *ez-dauque. Ecin-dauque, ecin dezaque* sont des locutions pléonastiques : qui doivent mot à mot se traduire *ecin* impossible *dauque* potest stare : *ecin* impossible *dezaque* potest. »

3. 24..., ECIN *dauque* resuma hura. ..., ce royaume-la ne peut subsister.

3. 25..., ECIN *dauque* etche hura. ..., cette maison-la ne peut subsister.

3. 26. ..., ECIN *dauque*, ..., il ne peut subsister,

baDEÇA. 4. Hypothétique s. 3e r. s. aux: act:

3. 27. ..., baldin lehen borthitza[1] ESTECA ezpaDEÇA : ..., si premierement il ne lie le fort:

8. 36. ..., baldin, mundu gucia IRABAZ ba*deça*,

1. *borthitz* du latin *fortis*. Cf : *laphitz* de *lapis*, *gorphutz* de *corpus*.

eta bere arimá[1] GAL *badeça?* ... s'il a gagné tout le monde, & qu'il face perte de son ame?

10. 12. Eta baldin emazteac UTZI ba*deça* bere senharra, ... Pareillement si la femme delaisse son mari,

baDEÇAC. 1. Hypothétique s. 2e r. s. adr : masc : aux : act :

9. 23. ..., Baldin hori SINHETS AHAL ba*deçac*, ..., Si tu le peux croire,

ezpaDEÇAÇVE. 1. Hypothétique pl : 2e r. s. aux : act :

11. 26. Ecen baldin çuec BARKA[2] ezpa*deçaçue* : ... Car si vous ne pardonnez,

DEÇAÇVENÇAT. 1. Subj : prés : pl: 2e r. s. décl: dest : aux : act :

7. 9..., çuen ordenançá BEGUIRA *deçaçuençát.* (H. a mis decacuençát.) ..., afin que vous gardiez vostre ordonnance.

DEÇAÇVENEAN. 1. Subj: prés: pl : 2e r. s. *n* rel: décl: temp: aux: act : (*nean* = *quand.*)

13. 29. Hala çuec-ere IKUS *deçaçuenean*... Vous aussi pareillement, quand vous verrez L. traduit le présent historique. Cf. : *orrez* sous *danzuzkizuenean.*

DEÇADAN. 1. Subj: prés : s. 1e. r. s. aux: act:

10. 51..., Magistruá, IKUSTEA RECEBI *deçadan.* ..., Maistre, que ie recouure la veuë.

1. *arima* du latin *anima*. Cf. l'ancien Castillan *alma*, Andalouse *arma*.

2. *barka* du latin *parcere* si celui-ci a donné *varcatum* en bas-latin.

DEÇADANÇAT. 3. I. q. *deçadan,* décl: destinatif. (Hautin a mis souvent çat pour çát.)

1. 38... : han-ere PREDICA *decadançat* : ..., afin que i'y presche aussi :

10. 17... VICITZE eternala HERETA *deçadançat ?* (H. a mis here à la fin de la ligne.) ... pour heriter la vie eternelle ?

12. 15..., IKUS *deçadançat.* ... que ie le voye.

baDEÇAGV. 2. Hypothétique, pl : 1e r. s. aux: act :

11. 31. ..., Baldin ERRAN ba*deçagu,* Cerutic: ..., Si nous disons, Du ciel:

11. 32. Baina baldin ERRAN ba*deçagu,* Guiçonetaric: (H. a omis ce:)... D'autre part, si nous disons,

DEÇAGVN. 2. Imp : & Conj : prés : pl : 1e r. s. aux: act:

12. 7. ... HIL *deçagun* haur, ... tuons le,

14. 12... IOANIC APPAIN *deçagun*... que nous allions & t'apprestions

DEÇAGVNÇAT. 1. I. q. *deçagun* conj: décl : destinatif.

15. 32. ..., IKUS eta SINHETS *deçagunçat.* ..., afin que nous voyons, & croyons.

DEÇAN. 5. Subj : prés : s. 3e r. s. aux: act :

9. 12... anhitz SUFFRI *deçan,* ..., qu'il souffre beaucoup de choses,

10, 2. ...guiçonac bere emaztea UTZI *deçan?*... à l'homme de delaisser sa femme?

12. 19..., HAR *deçan* haren anayac emaztea, ..., que son frere prendra la femme d'iceluy,

14. 30..., gau hunetan biguetan oillarrac IO *deçan*

baino lehen, ... en ceste nuict deuant que le coq ait chanté deux fois,

14. 72..., Oillarrac biguetan IO *deçan* baino lehen, ..., Deuant que le coq ait chanté deux fois,

DEÇA'NÇAT. 1. Subj : prés : s. 2e r. s. adr: masc : décl: dest : aux : act :

14. 12... IAN *deçánçat* Bazcoa?... à manger *l'agneau de* Pasque ?

DEÇAQVE. 2. Pot : prés: s. 3e r. s, aux : act :

3. 23..., Nolatan Satanec Satan campora EGOTZ AHAL *deçaque*. ..., Comment peut Satan ietter Satan dehors. (On voit que les deux imprimeurs ont omis le?)

15. 31..., bere buruä ECIN EMPARA *deçaque*. ..., & ne se peut sauuer soy-mesme.

DEÇAQVELA. 1. Pot : prés : s 3e r. s. *la* conj : aux : act :

7. 18... deusec, ECIN hura SATSU *deçaquela?* ... tout ce..., ne le peut souiller?

DEÇAQVENIC. 1. I. q. *deçaque*, *n* rel : décl : part : particip : qualifiant le nominatif (*nic* = *rien qui*, *quelque chose qui*.) 7. 15..., hura SATSU AHAL *deçaquenic*:..., qui le puisse souiller :

baDEÇATE. 1. Hypothétique pl : 3e r. s. aux : act :

16. 18... : eta baldin cerbait heriotaracoric EDAN ba*deçate*, ... Et s'ils boiuent quelque chose mortelle,

DEÇATEN. 3. Subj: prés: pl : 3e r. s. aux: act:

4. 12... ENÇUN *decaten*, ..., ils oyent,

6. 36... : ecen cer IAN *deçaten*... : car ils n'ont que manger.

8. 2... cer IAN *deçaten* .... que manger.

DEÇATENÇAT.. 2. I. q. *deçaten*, décl: destin:

4. 12. IKUS *deçatençat*, Afin qu'...ils voyent,

6. 36..., inguruco herrietarát eta burguëtarat IOANIC, berén[1] ogui EROS *deçatençát:* ..., afin qu'ils s'en aillent aux villages&bourgades d'alenuiron, & qu'ils achetent des pains pour eux

DELA. 15. I. q. *den* conjonctif avec chute du *n* avant *la* conjonctif.

8. sommaire 29 *Iesus DELA Christ*, 29 *Que Iesus est le Christ*.

9. 11. ... ecen Elias lehen ETHORRI BEHAR *dela?*... qu'il faut qu'Elie vienne premierement?

9. 13. ... ecen Elias ETHORRI *içan dela*, ..., qu'Elie est venu,

11. 9..., Hosanna, BENEDICATU *dela* (ici *la* a sa force optative)... Hosanna, benit soit

11. 10. BENEDICATU *dela* (H. a mis *dela*)... Benit soit

11. 17..., ecen Ene etchea orationetaco etche DEITHUREN *dela* natione gucietan? ..., Ma maison sera appelee Maison d'oraison par toutes nations? (L. traduit « dans toutes nations. »)

11. 23... EGUINEN *dela*, ... que... se fera :

12. 32. ..., ecen Iaincobat DELA..., qu'il est vn Dieu,

1. A remarquer ce génitif datival. Ils ne pouvaient pas acheter leurs propres pains. Ils devaient les acheter pour les posséder, *pour eux*, ἑαυτοῖς, *non suos sed sibi panes*. L. ne traduit pas *des pains* mais *pain*.

12. 33. Eta haren ONHESTEA bihotz guciaz, ... : eta hurcoaren[1] ONHESTEA bere buruä beçala, guehiago DELA ecen ez holocausta eta sacrificio guciac. Et que, De l'aimer de tout le cœur, ... : &, Aimer son prochain comme soy mesme, est plus que tous les holocaustes & sacrifices.

12. 35... ecen Christ Dauid-en seme DELA? ... que le Christ est le fils de Dauid ?

13. 28... ecen vdä HURBIL *dela*. ... que l'esté est prochain.

14 Sommaire 62 *Hura DELA Christ berac AITHORTZEN. 62 Se confesse le Christ.*

14. 62. ., eta ETHORTEN *dela* ceruco hodeyetan. ..., & venant és nuees du ciel.

15. Sommaire 2 *Iuduén regue DELA AITHORTZEN. 2 Se confesse Roy des Iuifs.*

16. 7..., ecen çuen aitzinean IOAITEN *dela* Galileara : (H. a mis Ga à la fin d'une ligne)... qu'il s'en va deuant vous en Galilee :

DEN. 18. I. q. *da* avec *n* rel : & conj :

1. Sommaire 13 *eta TENTATU içan den* ondoan, ... *13 & tenté. Anges.*

1. 2. SCRIBATUA *den* beçala Prophetetan, ... Ainsi qu'il est escrit és Prophetes,

4. 32. Baina EREIN *den* ondoan, Mais apres estre semé,

5. 23. ... eta VICI *den*. (On sous-entend çát par extension de *dadinçát*)..., & qu'elle viue.

1. De *hur* = près. Cf : *hur-bil* (= prochain), *hur-ren* (= de près, presque).

7. 6. ..., SCRIBATUA DEN beçala, ...: comme il est escrit,

7. 11..., Eneganic IÇANEN *den* corbana (Hautin a mis *içanen den*. Le *n* est le relatif *qui*.)..., *Tout* corban (...) *qui sera fait* de par moy,

9. 12...: eta SCRIBATUA *den* beçala guiçonaren Semeaz, ... & *faut*, comme il est escrit du Fils de l'homme,

9. 13. ..., SCRIBATUA *den* beçala. ...) comme il est escrit de luy.

10. Sommaire 33 *Christec aitzinetic DECLARATZEN nola HIL BEHAR den : 33 Il predit sa mort.*

10. 24. ., cein gaitz DEN... qu'il est difficile

11. 2... çuen aurkán DEN burgura : (*n* rel = *qui*) ... en ce village qui est vis à vis de vous,

12. 26. Eta hiléz DEN becembatean, Et quant aux morts,

13. 4. ..., eta cer signo IÇANEN *den* (H. a mis *içanen den*)..., & quel *sera* le signe

13. 35... noiz etcheco iauna ETHORRIREN *den*, arratsean, ala gauherditan, ala oillaritean, ala[1] goicean : (H. a mis etzcheco)... quand le seigneur de la maison viendra, au soir, ou à minuict, ou à l'heure que le coq chante, ou au matin :

1. De *goi* = *en haut* on a formé *goice*, *goitze* = *ascension*, *action de se lever*, en parlant du soleil. Il est curieux que les Basques n'ont que ce mot pour signifier *de bonne heure*. Pour traduire « couché de bonne heure ce soir » ils disent *etzan* (ou *etzin*) *goiz gau hunetan*, littéralement « couché lever cette nuit ! » *Early to-night* is rendered *morning to-night*. A Dutchman will ask as the sun is rising « how late is it? » He merely means *quelle heure est-il ?*

14. 21. ... harçaz SCRIBATU *den* beçala : .... comme il est escrit de luy :

14. 32.... Gethsemane DEITZEN *den* leku batetara[1] : (*n* rel : nom :) ... en vn lieu nommé Gethsemané :

15. 42. (H. a mis 24) ... (ceren Sabbathoaren aitzinetic DEN preparationeco... (*n* rel : nom :)... (d'autant qu'il... de la preparation, qui est deuant le Sabbath,)

DENA. 7. I. q. *den*, *n* rel : nom : décl : nomin : & accusatif. (*na* = *celle* ou *celui qui.*)

1. 7... ni baino borthitzago DENA ene ondoan, ..., Celuy qui est plus fort que moy, ... apres moy,

7. 20..., Guiçonaganic ILKITEN *dena*..., La chose qui sort de l'homme,

11. 9... Iaunaren icenean ETHORTEN *dena*. ... celuy qui vient au nom du Seigneur.

11. 10... gure aita Dauid-en resuma Iaunaren icenean ETHORTEN *dena*: ... le regne de nostre pere Dauid, Lequel vient au nom du Seigneur :

13. 14..., Daniel Prophetáz ERRAN *içan dena*, ... (qui est dite par Daniel le Prophete)

14. 24..., anhitzengatic ISSURTEN[2] *dena*. ..., qui est espandu pour plusieurs.

1. On voit que *eta* dans ce mot n'est pas pluriel mais simplement euphonique. On peut dire *bat*-(e)-*ra*, comme on dit *ur*-(e)-*ra* sous *dic*. Mais en *burguëtara* (sous *deneco*), *eta* est la seule preuve de la pluralité du mot. Est-ce que Frai Bartolomé et Larramendi n'ont pas usité *Euskalerrietaco*, *Euskalerrietan* pour traduire Pays Basque au singulier ?

2. Peut-être *iturri* = *fontaine, source,* vient-il de la racine *issur*.

16. 16... eta BATHEYATUREN *dena* SALUATUREN *da*. (H. a mis salua à la fin de la ligne)... Qui... & sera baptizé, sera sauué :

DENAC. 1. I. q. *den*, *n* rel : décl : nom : actif gouvernant eztrauzquiçue (*nac* = *celui qui*).

11. 26...: çuen Aita ceruëtan DENAC-ere..., vostre pere qui est és cieux

DENAREN. 1. C'est le génitif de *dena*, dépendant de *bilha*. (*naren* = *de celui qui*)

16. 6...: Iesus Nazareth CRUCIFICATU *içan denaren*... Iesus Nazarien qui a esté crucifié :

DENAZ. 1. I. q. *dena*, au médiatif (*naz* = *de illà quæ*, *au sujet de celle qui*.)

5 sommaire 39 *lo datzala* ERRAITEN *HIL denaz. 39 Dormir pour mourir.*

DENECO. 1. I. q. *den*, *n* rel : avec *e* euph : devant *co* génitival. (*neco* = *de* [*celle*] *qui*).

8. 17...' Philipperen Caeşarea DEITZEN *deneco* burguëtara: (L'original porte *deitzen deneco*)... aux villages de Cesaree *dite* de Philippe :

DENEZ, 2. I. q. *den*, *n* conj : décl : médiatif indéfini (*nez* = *sur la question si ; about if; de si.*)

12. sommaire 14 *Tributa PAGATZECO denez. 14 Du tribut.* (Literally: *about-wheher-is to-be-paid tribute.*)

15. 36... eya ETHORRIREN *denez* Elias horren KENCERA.... si Elie viendra pour l'oster. (Il n'y a pas d'*ou non* après *oster*. Voyez *çuenez*.)

Iturri se prononce *ichurri* à Irun. *Issur* dérive-t-il, comme le Français *sourdre* du latin *surgere*, *surrigere?* On a *chourre* en Béarnais.

DENIC. 1. I. q. *den*, auxil: *n* rel: décl: partitif indéterminé participial qualifiant le nominatif. (*nic* = *de ce qui, rien qui.*)

7. 15..., hura baithan SARTZEN *denic*,... *de ce* qui entre en luy

DENO. 1. I. q. *den* v. s. *n* rel: décl: duratif. (*no* = *pendant le temps que.*)

2. 19... EZCONDUA hequin DENO ?... pendant que le marié est auec eux?

ba DERRÓ. 1. Ind: prés: s. 3e. r. s. r. i. s. v. i. a, *erran* avec *ba* conditionnel.

7. 11..., Baldin norbeitec aitari edo amari baDERRÓ,... Si aucun dit à son père ou à sa mère,

DIABILTZAC. 1. Ind. prés: pl: 3e adr: masc: v. i. int: *ebil*: aux:

1. 37..., Guciac hire BILHA DIABILTZAC..., Ils te cerchent tous.

ba DIACVSQVIAT. 1. Ind: prés: s. 1e r. pl: adr: masc: v. i. tr: *ikus*.

8. 24..., BaDIACUSQUIAT guiçonac,..., Ie voy des hommes:

DIAGV. 2. Ind: prés: s. 1e s. adr: masc: aux: act:

9. 38..., Magistruá, IKUSSI *diagu* cembeit...: eta DEBETATU[1] *diagu* hura,..., Maistre, nous auons veu quelqu'vn...; & l'auons empesché,

DIARIOC. 1. Ind: prés: s. 3e r. i. s. adr: masc: v. i. pass: *iario*.

9. 18...: eta orduan haguna DIARIOC,...: adonc il escume,

1. En Biscaien *debekatu*. Faut-il y voir le latin *deprecari* ou *devitare?*

DIAT. 6. Ind. prés: s. 1e r. s. adr: masc: verbe poss: & aux : act:

1. 2..., Huná, nic IGORTEN *diat* neure mandataria hire beguitharte aitzinean,..., Voici i'enuoye mon messager devant ta face,

1. 41..., NAHI *diat*,..., Ie le veux,

5. 9..., Legio DIAT icen: (*diat* dans le texte)..., I'ay nom Legion :

6. 25..., NAHI *diat*..., Ie voudroye

9. 17..., EKARRI *diat* neure semea hiregana,..., ie t'ay amené mon fils

9. 24..., SINHESTEN *diat*,..., ie croy :

DIC. 6. Ind. prés. s. 3e r. s. adr: masc: aux: act:

9. 18..., ÇATHICATZEN *dic*..., eta garrascots bere hortzez EGUITEN *dic*,... le desrompt :..., & grince de ses dents :

9. 22. Eta anhitzetan sura EGOTZI *dic* eta vrera, Et souvent l'a ietté au feu & en l'eau,

10. 4..., Moysesec PERMETTITU *dic* separationeco letraren SCRIBATZERA, eta *emaztearen* UTZITERAO... Moyse a permis d'escrire la lettre de dinorce & de la delaisser. (Original permit.)

12. 31. Eta bigarrenac hura IRUDI *dic*, (H. a mis *dic*,) Et le second semblable *à celuy*, est (*irudi dic* a le même sens que *dirudi*.)

14. 70..., eta hire lengoageac IRUDI *dic*...., & ton langage s'accorde

DIÉ. 3. Ind : prés : pl : 3e r. s. adr : masc : aux : act :

7. 28... : badaric-ere chakurréc [1] IATEN dié,

1. M. l'abbé Chantre, Zubiburutarra, m'a dit à Larresoro que ce mot dérivait de *etcheko hora* = *Le mâtin de* (la) *maison*.

mahain azpian haourrén appurretaric.....: car les chiens mangent sous la table des miettes des enfans.

9. 18..., eta ECIN EGUIN *dié*.... : Mais ils n'ont peu.

12. 23...? Ecen çazpiéc hura emazte UKAN *dié*. (On remarque *emazte* pour *emaztetzat*. Voyez ce dernier cas du mot chez P. d'Urte, *Etorkia*, c. 28, v. 2; 34, v. 8 etc :)... ? car les sept l'ont euë à femme.

DIEÇAÇVEDAN. 1. Ind. prés : s. 1e r. s. r. i. pl : 2e pers : avec *da* euph : pour *t* devant *n* conj : aux : act :

15. 9... LARGA *dieçaçuedan* Iuduén Regueä?... que ie vous relasche ce Roy des Iuifs.

DIEÇADAN. 1. Subj : prés : s. 2e r. s. r. i. s. 1e pers : adr : masc : aux : act :

6. 25... orain bertan EMAN *dieçadán* platean Ioannes Baptistaren buruä... que tout à ceste heure tu me donnasses la teste de Iean Baptiste en vn plat. (Ce *dieçadán* ne diffère que par l'accent de *dieçadan*, St. Luc 16, 24, où la définition est identique si l'on change 2e en 3e.) L. traduit *en le* plat.

DIEÇON. 2. Subj : prés. s. 3e r. s. r. i. s. aux : act :

7. 12... harc deus guehiagoric EGUIN *dieçón* bere aitari edo bere amari :... de plus rien faire à son pere ou à sa mere.

12. 19..., eta EGUIN *dieçón* leinu bere anayeri....,

& suscitera lignee à son frere. (On remarque l'indéterminé *anayeri*, un frère quelconque de lui le *cembeit*. Il est plus expressif que *anaye bati*.)

DIETZAÇVEN. 1. Subj: prés: s. 3e r. pl: r. i. pl: 2e pers: aux: act:

11. 25...: çuen Aita ceruëtacoac-ere, çuey BARKA[1] *dietzaçuen* çuen faltáç...., afin qu'aussi vostre Pere qui est és cieux vous remette vos fautes.

DIHARDVCAÇVE. 3. Ind: prés: pl: 2e r. s. v. i. tr: *iharduki*.

2. 8..., Cergatic horrelaco gaucez DIHARDUCAÇUE çuen bihotzetan. (H. a omis le ?)..., Pourquoy disputez-vous de telles choses en vos cœurs ?

8. 17..., Cer DIHARDUCAÇUE,..., Pourquoy tenez-vous propos...?

9. 16..., Cer DIHARDUCAÇUE çuen arteau? (H. a mis di à la fin de la ligne)..., Que debatez-vous auec eux?(L. traduit « au milieu de vous. »)

DIHOAC. 1. Ind: prés: s. 3e adr: masc: verbe neutre irr. *ioan*, aux:

9. 18..., eta EYARTHU (cf. *viene desecandose* en Castillan) *dihoac* : ... : & desseche :

DIO. 8. Ind: prés : s. 3e r. s. v. i. actif *erran*.

3. 34..., DIO, Huná ene ama, eta ene anayeac. ... : il dit, Voici ma mere & mes freres.

6. 16, Bada *hori* ENÇUNIC Herodesec DIO,... Quand donc Herode eut ouy cela, il dit,

1. Du latin *parcere*, sous l'influence de *parcatum?*

9. 39. Eta Iesusec DIO, Et Iesus dit,

10. 27. Baina hetarat BEHATURIC Iesusec DIO, Mais Iesus les regardant dit,

10. 29... DIO.... dit,

14. 6. Baina Iesusec DIO, Mais Iesus dit,

14. 18..., DIO Iesusec,..., Iesus dit,

14. 22..., eta DIO,..., & dit,

DIOC. 2. Ind: prés: s. 2e r. s. adr: masc: v. i. tr: *erran*.

5. 31..., eta DIOC,..., & tu dis,

15. 2..., Hic DIOC...., Tu le dis.

DIOÇUE. 2. Ind: pl: 2e r. s. v. i. act: *erran*.

7. 11. Baina çuec DIOÇUE, mais vous dites,

DIOÇUEN. 1. I. q. *dioçue* avec *n* rel: = *von dem*, *about whom*, *au sujet de qui*.

8, 29..., Eta çuec DIOÇUE ?..., Et vous qui dites-vous...?

14. 71... *çuec* DIOÇUEN guiçon hori.... cest homme que vous dites.

DIOENA. 1. I. q. *dio* avec *n* rel: nom: décl: nom: intr:

15.28... Scriptura DIOENA,... l'Escriture qui dit, (Voyez *cedin*. La construction serait plus claire si l'on avait mis une virgule entre *scriptura* et *dioena* qui le qualifie. *Scriptura* n'est ni le sujet ni le régime de ce verbe.)

DIOITE. 4. Ind: pl: 3e r. s. v. i. a. *erran*.

6. 38... DIOITE, borz, eta bi arrain..., ils disent, Cinq, & deux poissons.

8. 27... DIOITE guiçonéc ?..., Qui disent les hommes...?

9. 11..., Nola DIOITE Scribéc... ?..., Pourquoy disent les Scribes...?

12. 35..., Nola DIOITE Scribéc...?..., Comment disent les Scribes...?

DIOITELA. 2. I. q. *dioite* avec *la* participial.

10. 35..., DIOITELA, Magistruá,..., disans, Maistre,

13. 6... DIOITELA,..., disant,

DIONAN. 1. Ind: prés: s. 2e r. s. adr: fém: v. i. act: *erran*.

14. 68... hic cer DIONAN... que tudis.

DIOSNAT. 1. Ind: prés: s. 1er r. s. r. i. s. 2e pers: adr: fém: v. i. act. *erran*.

5. 41..., Nescatchá (hiri DIOSNAT)..., Fille (ie te di).

DIOSSAT. *(sic)* 1. Ind: prés: s. 1e r. s. r. i. s. 2e pers: adr: masc: v. i. act: *erran*. M. Inchauspe m'a écrit le 11 sept. 1899 : « Ici il y a une faute d'impression. En cet endroit *je te dis* s'adresse à un homme. Il faut pour la forme masculine le *k* ou *c* dur à la place de *n* qui désigne la femme. Il faudrait donc *dioscat* au lieu de *diossat*. En Souletin, c'est *dioñat* et *dioiat*.

2. 11. Hiri DIOSSAT, Ie te di,

DIOSTE. 17. Ind: prés: s. 3e r. s. r. i. pl: v. i. act: *erran*.

1. 38. Orduan DIOSTE,... (H. a omis la virgule) Adonc il leur dit,

2. 17. Eta *haur* ENÇUNIC Iesusec DIOSTE, Et Iesus ayant ouy *cela*, leur dit,

3. 4. Guero DIOSTE, Puis il leur dit,

5. 39. Eta SARTHURIC DIOSTE, Puis estans entré dedans leur dit, (L'original porte *lur*)
6. 38 Eta harc DIOSTE. Et il leur dit,
7. 18. Eta DIOSTE, Et il leur dit,
8. 29. Orduan harc DIOSTE, Adonc il leur dit,
10. 23. Orduan inguru BEHATURIC Iesusec DIOSTE bere discipuluey, Alors Iesus ayant regardé à l'entour, dit à ses disciples,
10. 42. Baina Iesusec hec beregana DEITHURIC DIOSTE, (H. a omis la virgule.) Mais Iesus les appellant à soy, leur dit
11. 33... DIOSTE,... leur dit,
12. 16...: orduan DIOSTE,... adonc il leur dit,
14. 24. Eta DIOSTE. Et leur dit,
14. 27. Orduan DIOSTE Iesusec, Adonc Iesus leur dit,
14. 32...: eta DIOSTE bere discipuluey,...: lors il dit à ses disciples,
14. 34. Eta DIOSTE, Et leur dit,
14. 41..., eta DIOSTE, ..., & leur dit,
16. 6. Baina harc DIOSTE, Mais il leur dit,

CORRIGENDA DANS LE TOME XXXII

DE LA « REVUE DE LINGUISTIQUE »

---

p. 315. l. 13 lisez Prophetetaric l. 21 eneganic.

p. 316. l. 21 ajoutez (H. a mis sacri à la fin de la ligne.)

p. 318. dans la note: après apprécié? ajoutez: « ou bien vient-il du latin *ĕlĕgia, ĕlĕgea* par rotacisme du *l.*? »

p. 320. l. 1. lisez DABILTZALA l. 8 lisez Ind: futur pl: (prés fuit *mea* calamitas.) l. 10 l. bothererequin.

p. 321. l. 16 l. DADINÇAT. l. 18 candelerean.

p. 322 l'original n'a-t-il pas escunean?

p. 323 l. 7 après *omise* ajouter « Il faut l'insérer ainsi 1052..., eure fedeac SALUATU *au*.

..., ta foy t'a sauue. » (Ces citations appartiennent au Tome 31 p. 131.)

l. 16 ERI.

p. 324 l. 2 l. 18; l. 3 l. 20; l. 4 l. 27, l. 7 liser CEQVIZTEN l. 10 l. *que*) l. 18 l. 19 l. 22. l. 19 liser.

p. 325 l. 2 *ciecén*, l. 13 *cieçón*,..., l. 17 biffez 52.

p. 326 l. 5 *néc* l. 8 après 6 insérez « d'en bas »; l. 3 d'en bas CITVAN.

p. 327 l. 22 liser *and*. Après impregnable ajouter *The Irish Times* of Nov: 30 1897 dit « This done

and the word « Strike » will once and for all disappear from the Irish railway dictionary ». *The Daily Chronicle* of July 2, 1897 dit « the operation over, *and*, lo, the wrong tooth had come out. »

p. 328 l. 2 lisez pas l. 4 lisez Ici.

Tome 31, p. 136, ajouter à la note « En *Molestias de el Trato Humano* por el P. D. J. C. de Oloriz (Madrid 1745) se lee *de donde infirio mi dulcissimo Bernardo, que no era hombre el hombre que no era bueno*. »

p. 329 l. 19 après *the* insérez « conversion of *gñ* into *ñ* and the ». l. 4 d'en bas ahalqeric.

p. 330 l. 4 d'en bas hireqiñ l. 3 cabaltas — l. 5 çúën l. 26 ajoutez p. 56, v. 40 read aitçiñean p. 331 l. 1 lisez p. 61, v. 4 read içarrac (dans l'édition d'Oxford on n'a pas signalé l'omission du c) l. 2 iaqiteco l. 9 hirira,

Ajoutez à cette liste de corrections : p. 62, v. 7 çuen, ene p. 90, v. 1 bortitçari, v. 8 haritç p. 91, v. 14 çhuçhen — p. 99, v. 13 iaqi — p. 102, v. 10 arren : p. 104, v. 12 çioen : p. 121, v. 13 çai — p. 124, v. 11 Gerszon.

BIBLIOGRAPHIE

*Kuru*kh *Grammar*, by Rev. F. Hahn. *Calcutta*, Bengal Secretariat Press, 1900, in-8 carré, de (ij)-xi-109 p.

Je dois ce précieux ouvrage à l'amabilité de M. le Lieutenant-Gouverneur du Bengale que je remercie bien vivement ici. C'est là une publication d'une utilité incontestable et d'un mérite réel. L'auteur a suivi d'excellents modèles et le tableau qu'il nous présente est complet. Je n'y relèverais que deux défauts qui se ramènent d'ailleurs à un seul, l'inexpérience méthodique. M. Hahn n'avait pas à essayer de démontrer le dravidisme du *kuru*kh qui apparaît évident à toutes les pages de la grammaire ; d'autre part, pourquoi semble-t-il admettre comme sérieuse une théorie proposée il y a fort longtemps déjà par Caldwell, qui fait des langues dravidiennes un rameau de la famille « scythe »? Nous savons que le scythe était une branche secondaire, probablement éranienne, de l'indo-européen ; quant au dravidien, c'est du dravidien et rien de plus.

Le *kuru*kh (nom qui paraît signifier « le crieur, le parleur, l'homme ») était désigné naguère encore sous l'appellation de *uraon* ou *uraun* ; mais ce n'est là

sans doute que le nom d'une tribu, tandis que les gens du pays s'appellent eux-mêmes *Kuru*kh. Il est parlé par plus d'un demi-million d'hommes, et principalement dans les districts de Lohardagâ, de Palâmâu, de Si*m*ghbhûm et de Ga*m*gpur du Chôṭânâgpur. Une « introduction » à son étude avait été publiée en 1874 par le Rev. O. Flex[1]; mais, outre qu'elle est aujourd'hui épuisée, elle était devenue manifestement insuffisante.

Le *kuru*kh est une langue mixte au plus haut degré; son vocabulaire est plein de mots mundâris et de mots hindis. Sa grammaire même a adopté des tournures et des formules hindies (par exemple la composition verbale avec *lagnâ* « commencer »). Mais il est impossible de ne pas y reconnaître au premier examen, un idiome dravidien; du reste, les *Kuru*khs affirment qu'ils sont originaires du pays canara. Jetons sur leur langage un coup d'œil rapide.

Bien entendu, il n'y a pas d'alphabet: les quelques textes qui ont été publiés ont été écrits en latin ou en hindî. Mais on aurait à représenter les sons ou les bruits suivants : *a*, *â*; *i*, *î*; *u*, *û*; *e*, *ê*; *o*, *ô*; *âi*, *âu*; kh (خ arabe); k, kh, g, gh; c, ch; j, jh; *ṭ*, *ṭh*, *ḍ*, *ḍh*; *t*, *th*, *d*, *dh*; *p*, *ph*, *b*, *bh*; *n* gutt., palat., cérébral, dental et *m*; *y*, *r*, *l*, *ṛ*, *ṛh*; *h*, *f*; enfin, il y a les voyelles

1. *Introduction to the Uraun language*, by the rev. Oscar Flex. *Calcuta*, 1874, in-8°, (ij)-55 p.; excellent livre, avec deux pages de textes et un vocabulaire qui occupe plus de vingt pages.

nasales *ã*, *ẽ*, *õ*. Plusieurs de ces sons, *f* et *kh* notamment, ne sont certainement pas primitifs. La phonétique ne paraît offrir qu'une intéressante particularité, la possibilité du hiatus entre deux voyelles de même nature : *Kukraanâ* « mettre un coussin sous la tête », *khêenâ* « mourir » (rac. drav. *çâ*, *kâ*).

Le genre n'existe à peu près pas ; l'indéfini est distingué du défini (*âl* « homme », *âlas* « l'homme »). Le pluriel est marqué par la terminaison *'ar* ou par la composition avec des collectifs. Les suffixes casuels paraissent être *gahi* génitif, *gê* datif, *n* accusatif, *tì* abl. et instr., *nu* locatif. Les pronoms personnels sont : *ên*, *êm*, *nîn*, *nîm*, *tân*, *tâm ;* les démonstratifs : *âs*, *âd*, *âr ; îs*, *îd*, *îr ; hûs*, *hûd*, *hûr ;* les interrogatifs *nê* et *êkâ*, *endr*.

Le verbe a deux formes parallèles, une masculine et une féminine, dont les caractéristiques sont difficiles à reconnaître : le féminin est probablement un adoucissement, un affaiblissement du masculin. Les caractéristiques des temps sont *da* ou *na* pour le présent, *ka* (*ca*, *cko*, *jka*) ou *â*, *yâ*, *çâ*, *jâ* pour le passé ; *o* pour le futur. On peut signaler quelques voix dérivées : *intensif* par *âl* intercalé, passif par *r*, *causatif* par *tâa*. On forme des temps composés avec les auxiliaires hindîs *lag* « commencé » et *bêe* « être ».

Les *Kurukhs* n'ont que quatre noms de nombre originaux, tous les autres étant hindîs : *oṇḍ* et *ort*, *eṇḍ* et *irb*, *mûnd* et *nub*, *nâkh* et *naib ;* « premier » se dit

mundtâ. Le mot *kûrì* « vingt » sert pour quarante, soixante, etc., en le faisant précéder ou suivre de *end, mùnd, nâ*kh.

Les noms peuvent être conjugués : *ên kôhan* « je suis grand », *nìn kôhai* « tu es grand », *êm kôham* « nous sommes grands », etc.

Parmi les noms de parenté, il faut signaler les variations suivantes qui marquent bien le dravidisme du *kuru*kh: *embas* « mon père », *nimbas* « ton père ». *tambas* « son père », *nambas* « notre (exclusif de 3e pers.) père », etc.

Il semblerait, à en juger par un examen rapide, que les verbes ont été encore plus empruntés par les *Kuru*khs que les noms.

Parmi les substantifs originaux les plus importants, M. Hahn cite *dharmê*, féminin, qui est le nom de l'esprit suprême et dont les Chrétiens ont fait le masculin *dharmês* « Dieu ». M. Hahn affirme que ce mot ne saurait être hindî, comme quelques-uns l'ont prétendu, mais que c'est un mot purement « scythe » et qu'il signifie « faiseur » ou « créateur ». Je ne suis pas bien convaincu que les *Kuru*khs aient jamais eu d'eux-mêmes l'idée d'un dieu créateur, et je ne trouve pas si mauvaise l'origine hindie du mot *dharmê.* Peut-être est-ce un simple écho du *dharma* bouddhiste, et peut-être l'émigration des *Kuru*khs du carnatique vers le Nord se rattache-t-elle aux persécutions dont les Bouddhistes ont été victimes dans le sud de l'Inde

il y a sept ou huit siècles. La question se poserait d'ailleurs pour le *kuru*kh comme pour les autres idiomes dravidiens incultes : sont-ce-là des types linguistiques dégénérés, ou avons-nous au contraire affaire à des restes épars de la tribu primitive unique ?

Julien VINSON.

Jesusen companiako aita Sebastian MENDIBURUC euskaraz erakusten duen Jesusen Bihotzaren devocioa. *S. Sébastien*, impr. A. del Pozo, 1900, pet. in-8, 472 p.

La tradition au pays basque : Ethnographie, Folklore, Art populaire, Histoire, Hagiographie. *Paris*, 32, rue Visconti, 1899, gr. in-8° de (v)-599 p. et fig.

Je prépare en ce moment une revue générale des principales publications relatives à la langue basque qui ont paru depuis une dizaine d'années ; aussi avais-je l'intention de ne *reviewer* aucun des ouvrages de ce genre qui ont été récemment publiés ; et si je fais aujourd'hui une exception, c'est par suite de circonstances toutes particulières.

D'abord, M. E.-S. Dodgson m'a demandé d'annoncer sa réimpression du livre estimé du P. Sébastien de Mendiburu ; cette réimpression est faite page pour page et ligne pour ligne, avec une fidélité et une exactitude suffisantes, quoique M. Dodgson ait cru devoir corriger les fautes de l'original et même y faire

quelques petites autres modifications. Il n'a conservé ni les *s* longs, ni les autres habitudes typographiques de l'époque; je lui reprocherais volontiers d'avoir changé la pagination, en comprenant dans le chiffrage les pages préliminaires; il en résulte que la p. 33 de la nouvelle édition par exemple correspond à la p. 55 de la première, et ceci est d'autant plus surprenant qu'on a conservé, outre les réclames, les anciennes signatures qui ne correspondent plus à rien. L'éditeur a eu la patience de dresser un *index* de toutes les formes verbales du texte, travail intéressant et utile.

L'édition réimprimée est celle de 1747, la première. Elle est certainement moins rare que le croit M. Dodgson, car j'en ai vu, pour ma part, un certain nombre d'exemplaires. Il n'est pas exact, au surplus, de dire que c'est là le premier livre basque guipuzcoan imprimé connu, car il en a paru avant lui au moins trois dans le même dialecte, le catéchisme d'Astete traduit par Irazusta en 1742, le catéchisme de Villafranca en 1713, et le petit catéchisme réimprimé à Mexico en 1699.

L'autre volume dont je voudrais parler sommairement aujourd'hui nécessiterait une discussion détaillée et un long article, mais je ne me propose d'y relever pour le moment que deux ou trois choses qui me sont personnelles : il y a des affirmations contre lesquelles on ne saurait trop protester. Ce volume de la *Tradition* a été malheureusement l'œuvre d'une coterie, cléricale

et anti-républicaine, qui se groupait autour de feu M. le Dr Goyeneche, maire de Saint-Jean-de-Luz. Il en résulte que les collaborateurs ont été choisis sous l'inspiration d'un pensée préconçue et que, si plusieurs des mémoires qui composent ce volume sont bons et intéressants, d'autres sont médiocres et incomplets. La plupart des auteurs de ces mémoires paraissent ignorer mon nom et mes travaux[1]; mais au moins ceux-là ne m'attribuent-ils pas des opinions ou des affirmations qui ne sont en aucune façon les miennes, comme on le fait dans un article sur la langue basque, écrit en espagnol par M. A. Campion de Pampelune et traduit en français par M. Victor Duhart.

Cet article, qui occupe les p. 413 à 459, commence par me prêter un « aveu » que je n'ai jamais fait et qui serait une simple niaiserie. Suivant M. Campion ou son traducteur, la vérité m'aurait arraché ce témoignage : « En comparant le basque au latin, au grec, au français et aux autres langues analogues, l'écrivain reste frappé d'admiration, et il lui semble contempler un géant superbe à côté d'un nain difforme ». Je voudrais bien que l'on me dise où et quand j'aurais écrit une pareille sottise, ou que l'on me cite la phrase sortie de ma plume qu'on a cru pouvoir interpréter ainsi. Comparer le basque à un géant superbe et le grec à un nain difforme, ce serait aussi extravagant

1. Je suis en bonne compagnie d'ailleurs, car je n'ai pas trouvé dans ce livre le nom de M. Schuchardt.

que si l'on rapprochait une ébauche d'étudiant de la Vénus de Milo. Mais M. Campion, qui est un linguiste d'occasion, qui ne paraît avoir étudié que le basque et les langues classiques, et dont par conséquent je conteste d'une façon absolue la compétence en la matière, paraît persuadé que je suis un ennemi du basque et des Basques, et cela, parce que j'ai dit leurs vérités à des ignorants ridiculement enthousiastes, parce que j'ai montré que le basque était une langue comme une autre, parce que j'ai affirmé que ce remarquable reste des vieux âges correspond manifestement à une mentalité inférieure et à une période primitive de l'humanité. Je ne m'offense point de ces susceptibilités puériles : la science n'a rien à faire avec ces critiques sans méthode, et la vérité suit son cours sans s'inquiéter de ces savants de pacotille, de ces rhéteurs grisés du bruit de leurs paroles, de ces prétentieux abstracteurs de quintessence. Ils seront depuis longtemps tombés dans le plus profond oubli, quand les linguistes de l'avenir s'appuieront encore sur nos travaux pour étudier le basque alors disparu et pour lui assigner sa place définitive dans la série générale des langues.

Julien Vinson.

P.-S. — M. Dodgson signale les *corrigenda* suivants dans sa réimpression du Mendiburu :

p. 147, l. 25, izan oi

p. 265, l. 15, maitea
p. 454, l. 27, zitzan 208, 332
l. 29 (supprimez) zitzan, 208
p. 468, l. 15 à vos
p. 469, l. 16, tas
p. 471, l. 6, *Devocionea*.

VARIA

Signes et proverbes mèxicains

Au Mexique, on parle des langues diverses; mais au-dessus des différents dialectes indiens et de l'espagnol, il y a un autre langage, dont se servent toutes les classes de la population et qui est compris par elles d'une manière uniforme : c'est celui des signes.

Les Mexicains le tiennent pour le plus expressif, le plus clair des langages. Leur œil et leur main sont, il est vrai, d'une éloquence incroyable. Si l'on n'a pas eu l'occasion d'observer des Mexicains causant entre eux au moyen de signes, on ne saurait se faire une idée de la mobilité infinie de leurs gestes et de la profusion de nuances diverses qu'ils savent donner à des signes que le regard de l'étranger saisit à peine, tellement ces signes, ces gestes, sont rapides et fugaces. Toutefois, il y a certains gestes qui ont une signification fixe et qui sont compris, sans erreur possible, par tous les habitants du vaste territoire qui s'étend du Texas au Guatemala.

Redresser tout le corps en haussant les épaules, en écartant les sourcils, en arondissant les lèvres, en montrant la paume des mains, signifie, selon l'expression du regard : « Je ne sais pas », ou bien : « Je m'en moque », ou même, d'une façon respectueuse : « Réellement, monsieur, je n'en sais rien ».

Quand on passe l'index rapidement de droite à gauche devant la figure, cela veut dire : « N'en parlons plus! » ou simplement : « Non! »

Diriger la main droite lentement et la paume ouverte vers une autre personne, c'est dire à celle-ci : « Attendez un instant, je vous rejoindrai ».

Porter l'index vers la tempe en lui imprimant un mouvement tournoyant comme à une vrille, c'est dire : « Cet homme est ivre ».

Mille autres signes se succèdent ainsi sans trêve; et la pensée qu'ils traduisent est en soi plus clairement comprise que si elle avait été exprimée en langage parlé.

Les Mexicains parlent aussi très souvent en paraboles, ou plutôt au moyen de proverbes, lesquels abondent chez eux, proverbes qu'on ne retrouve guère ailleurs.

Ainsi, il nous souvient d'un jeune Mexicain de Puebla qui avait accompagné de fort jolies parentes à la gare du chemin de fer. Les señoritas, au moment du départ, s'embrassaient et échangeaient entre elles d'innombrables baisers. Notre ami, debout devant la portière du wagon, les regardait, non sans émoi. Doucement, il leur dit : « Señoritas, il ne faut point semer son or devant le pauvre ». Pouvait-il mieux dire ce qu'il éprouvait, ou ce qu'il désirait ?

Voici encore quelques proverbes dont le Mexicain se sert volontiers :

« Derrière la Croix, se tient le diable ».

« Aucune parole ne blesse, si on ne la croit pas blessante ».

« Bonne chance et bon vent ne durent pas longtemps ».

« Si la pilule n'était pas amère, elle ne serait pas dorée ».

« Un chat ganté n'attrappe pas de souris ».

« Bouche bien close défie la lime ».

« Quand on a traversé la rivière houleuse, on oublie le saint qu'on avait invoqué ».

« Aucun mal ne dure plus de cent ans ».

(*Le Temps* du 21 janvier 1900).

Le Propriétaire-Gérant,
J. MAISONNEUVE.

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie Française et Orientale de E. Bertrand.

CONGRÈS INTERNATIONAL

DES

ÉTUDES BASQUES

Le Congrès s'est ouvert le dimanche 2 septembre, à quatre heures de l'après-midi, dans la salle E du palais des Congrès de l'Exposition Universelle. M. Julien Vinson, président du Congrès, a ouvert les travaux et prononcé le discours suivant qui a été accueilli par des applaudissements unanimes :

« Mesdames, Messieurs,

» En me confiant la présidence de cette assemblée, la Commission d'organisation du Congrès international des Études basques m'a fait un très grand honneur, dont j'ai été profondément touché et dont je la remercie cordialement ; mais elle m'imposait en même temps la tâche agréable de vous souhaiter la bienvenue. Je m'en acquitte avec joie, heureux de voir un nombre aussi considérable d'hommes éminents accourir à notre appel, pour examiner avec nous l'état actuel des études basques. Peut-être eût-il été convenable de vous saluer dans le vieil idiome pyrénéen, mais j'aurais craint que plusieurs d'entre vous, dont les travaux sont plutôt historiques que linguistiques, n'en eussent éprouvé quelque ennui, et je me suis rappelé que le français est encore, malgré tout, la langue internationale par excellence

et qu'elle demeurera, en dépit de tous les *volapuks* fantaisistes, la plus claire et la plus précise de toutes.

» Je disais tout à l'heure que nous avions principalement à nous rendre compte de l'état actuel des études basques ; nous n'avons, en effet, ni à proposer des théories, ni à choisir entre des systèmes, ni à dogmatiser *ex cathedra;* nous avons seulement à constater une situation, à prendre note des faits acquis, à préparer les voies aux travaux de l'avenir. On s'étonnera peut-être, dans un certain milieu, que les études basques, qui semblent un si minime détail dans l'ensemble des connaissances humaines, aient été jugées dignes d'être discutées dans un Congrès international ; c'est que ces études sont au contraire d'une importance capitale dans l'histoire générale de l'humanité. Les Basques nous apparaissent, dans l'immense océan des races aryennes, parmi le flot formidable de l'indo-européisme, comme une précieuse épave, comme un îlot isolé, comme une oasis inattendue.

» Nous ne savons rien, ou presque rien, de l'origine de l'homme. Tout au plus pouvons-nous concevoir que, résultat d'une évolution physiologique dont la durée est incalculable, il s'est distingué par la parole des autres êtres organisés : le langage articulé est la vraie caractéristique de l'homme. Mais déjà se posent de redoutables problèmes : Où l'homme a-t-il apparu pour la première fois ? Y a-t-il eu un seul centre de production ou plusieurs ? A quel degré se différencient les diverses races humaines, au point de vue physique et au point de vue moral ? L'unité primitive, rêvée par certains mystiques, ne saurait plus se soutenir, mais étant donné l'évolution, le mélange, les accidents auxquels toutes les races ont été plus ou moins sujettes, comment se rendre compte, approximativement, de la situation primitive ?

» Vous savez mieux que moi que la race civilisatrice qui

domine actuellement dans le monde est issue d'une tribu de pasteurs, qui errait sur les plateaux de l'Asie Occidentale ou à l'extrémité orientale de l'Europe. Plusieurs rameaux s'en sont successivement détachés : les uns envahissant les régions orientales jusqu'aux montagnes derrière lesquelles a survécu ce qu'on a appelé la race jaune; les autres se répandant dans les plaines fertiles de l'Inde et chassant devant eux les Dravidiens et les autres autochtones qu'ils ont absorbés peu à peu ; d'autres, représentés historiquement par les Scythes, remontant jusqu'aux rivages glacés du Septentrion; d'autres enfin, et les plus nombreux, s'avançant lentement et par effluves successives vers l'Ouest, pour ne s'arrêter qu'aux rivages de l'Océan : je ne parle ici que des temps antérieurs à l'histoire. Les premiers Aryens qui sont venus s'établir en Europe n'ont pas trouvé désertes et incultes les contrées où leur esprit d'aventure, où leurs besoins, où la concurrence vitale les amenaient. Les écrivains postérieurs nous ont transmis des noms de peuples ou de tribus, — Pélasges, Ausones, Sicanes, Ligures, Ibères, Aquitains et d'autres encore, — qui, sous le vague de ces appellations, correspondent à des faits réels. Il est donc vraisemblable qu'avant l'arrivée des Aryas, l'Europe était habitée, partiellement du moins, par plusieurs races différentes; ces races, comme je le croirais volontiers, étaient demeurées sédentaires et inertes sur leurs habitats originaux, ou, comme beaucoup d'ethnologistes le supposent, elles avaient effectué, de l'Occident vers l'Orient, des mouvements migratoires contraires à ceux des Aryas. Quoi qu'il en soit, nous avons quelque droit de regarder les Basques comme les descendants directs de ces Européens préhistoriques, ou plus exactement comme représentant aujourd'hui l'un des groupes de ces populations anciennes, je ne dis pas primitives parce qu'elles avaient eu peut-être elles-mêmes des

précurseurs : *vixere fortes ante Agamemnona*... Outre les noms que je viens de rappeler, ces peuplades plus ou moins barbares nous ont laissé des témoignages certains de leur existence : ces dessins et ces objets d'arts si curieux contemporains d'une flore et d'une faune qui n'existent plus, ces grottes, ces foyers, ces ossements, qui nous ont révélé sommairement les mœurs et les habitudes de nos vieux ancêtres. On peut affirmer qu'il y avait, aux premiers âges quaternaires, dans ce qui forme la France actuelle, des sauvages velus, au corps trapu, à la tête allongée, allant nus et armés de pierres grossièrement taillées, qui ont progressé physiquement et mentalement pendant que le climat ambiant se refroidissait de plus en plus; lorsque, enfin, un réchauffement climatérique eut encore changé les conditions de l'existence, apparurent des hommes à tête ronde apportant, avec eux, de l'Orient sans doute, des habitudes nouvelles, et notamment « le respect et l'ensevelissement des morts ». Les deux races, *brachycéphale* nouvelle et *dolichocéphale* ancienne, se mélangèrent et de nombreux métis prirent naissance : c'est de ces croisements que viennent en général les habitants actuels de la France.

» Mais, dans tout ceci, quelle part revient aux Basques ou plutôt à leurs ancêtres? Pour en avoir une idée, procédons scientifiquement, remontons du connu à l'inconnu. Je ne surprendrai personne en affirmant, une fois de plus, que deux choses seulement peuvent constituer, pour les Basques, des caractères ethnogéniques certains, leur type anthropologique et leur langage.

» Ce langage a été le plus longuement et le plus attentivement, je ne dis pas le mieux et le plus méthodiquement étudié. Je puis ajouter, sans m'exposer à être contredit par aucun de ceux qui m'écoutent, que les linguistes sont aujourd'hui d'accord sur les points suivants : l'*eskuara* est un

idiome agglutinant essentiellement différent des langues indo-européennes, analogue surtout aux parlers de l'Amérique, de l'Océanie, du nord de l'Asie, de l'Inde Méridionale, et se rapportant à un type bien connu qui correspond certainement à une mentalité spéciale. Le basque d'une part, le français ou l'espagnol de l'autre, indiquent incontestablement l'existence de deux races tout à fait différentes, d'origines diverses, la première plus rude, la seconde plus civilisée, quelque impropre que puisse être ce dernier mot. Nous jetterons tout à l'heure un coup d'œil rapide sur l'ensemble des études basques depuis les derniers siècles ; mais auparavant je dois vous rappeler l'état actuel des recherches purement anthropologiques qui ont été faites jusqu'ici sur les Euskariens.

» Commencées il n'y a pas encore un demi-siècle, ces recherches, auxquelles sont attachés les noms de Broca, des docteurs Velasco, Argelliès, Aranzadi, Collignon, — pour ne nommer que les principaux, — paraissent avoir abouti à un résultat au moins provisoirement acceptable, indiqué en ces termes, par le docteur G. Hervé dans l'une de ses dernières leçons de cette année à l'École d'anthropologie : « La race basque est *peut-être* issue d'une grande souche européenne, dite adriatique, dont l'histoire reste à faire, souche qui a pu avoir certains rapports lointains avec le groupe eurafricain, et dont les familles paraissent aujourd'hui disséminées en Europe, à l'état d'îlots plus ou moins confluents, depuis le 50e jusqu'au 42e ou 41e degré de latitude Nord, et depuis le 37e degré de longitude Est jusqu'au 5e degré de longitude Ouest. » Ainsi les Basques, tout en gardant leur originalité, ne seraient pas sans quelque affinité avec les Berbères et les Égyptiens antiques, et compteraient en outre des alliés parmi les Européens. Ils ne sont d'ailleurs ni mongoloïdes (Finnois, Lapons, etc.), ni ibériques (occupants du littoral méditerranéen); le type basque est spécial et se

présente comme formant une race européenne indépendante, caractérisée par une tête très allongée dans le sens vertical antéro-postérieur (sous-brachycéphalie allongée), une taille élevée, des yeux et des cheveux foncés, un front relativement étroit, renflé dans la ligne sus-auriculaire, un nez mince, un menton pointu, un thorax large aux épaules, un bassin droit et rétréci, des jambes grêles. Cette race s'est conservée surtout dans les cantons français du pays basque, où, suivant les recherches du docteur Collignon, elle forme 41 pour cent de la population totale, et principalement dans les trois cantons de Baigorry, d'Iholdy et de Hasparren, où la proportion atteint 55 pour cent, tandis qu'en Espagne elle arrive à peine aux douze centièmes du contingent.

» M. Collignon fait remarquer que les limites géographiques de ce type correspondent exactement à celles de la langue basque; mais il ne conclut point, comme on aurait pu s'y attendre, que l'*eskuara* est l'idiome propre à cette race. Il admettrait volontiers, au contraire, que les Basques ont reçu leur langue d'une population franchement ibère, et qu'ils l'ont emportée avec eux en France quand ils ont franchi les Pyrénées, à la fin du VIe siècle de notre ère. Je ne crois pas pourtant que les langues puissent passer aussi facilement et de toutes pièces d'une race à une autre. Je n'ignore certes pas que *langue* et *race* ne sont point exactement corrélatifs, que telle race a changé plusieurs fois de langue, que telle autre a vu les groupes qui la composent se diviser en plusieurs idiomes fort différents; mais je n'ignore pas non plus que certaines langues ont la vie dure et qu'elles sont extrêmement résistantes, témoin le malais ancien qui s'est répandu depuis les confins de l'Asie Orientale jusqu'à la grande île de Madagascar, à travers les espaces si peu habités de l'Océanie. J'estime aussi que le cas du basque, s'il avait entièrement supplanté la langue primitive des Basques, sans

laisser ailleurs quelque trace, serait bien extraordinaire, car l'organisme du basque est un de ceux qui doivent succomber dans la concurrence vitale. L'hypothèse de M. Collignon est fondée principalement sur le texte littéral des géographes de l'antiquité classique; mais qui nous expliquera la valeur exacte des appellations ethniques rapportées par ces vieux auteurs? Je doute beaucoup, pour ma part, qu'on puisse en faire la base d'une classification scientifique; la précision et l'exactitude de ces détails importants, mais accessoires aux faits eux-mêmes, sont toutes récentes dans les travaux historiques.

» C'est cependant sur ces textes discutables, sur ces vieilles dénominations commentées au hasard de l'imagination, d'une part, et sur des théories fantaisistes s'abritant derrière de naïves légendes religieuses, de l'autre, que s'est appuyée longtemps l'étude de la langue basque. Longtemps veut dire ici d'ailleurs seulement trois siècles, car l'*eskuara* n'a guère été remarqué qu'au milieu du XVIe siècle. Auparavant, quelques curieux en avaient cité des mots, mais les savants de cette époque sont les premiers qui s'en soient préoccupés : ils y ont vu assez naturellement le reste des vieux langages de la péninsule Ibérique. Jusqu'au commencement de ce siècle, tous les travaux dont le basque a été l'objet roulent sur les Cantabres, les Ibères, un des fils de Japhet Thubal, la tour de Babel et autres hypothèses aussi peu sérieuses, mais qui n'étaient même pas discutées.

» Le premier travail qui présente un caractère scientifique est la *Grammaire* de Fl. Lécluse, publiée à Toulouse en 1826. Il faut faire commencer à cette date ce que j'appellerais la période préparatoire de la linguistique basque, les époques précédentes formant la période empirique et romanesque, si j'ose m'exprimer ainsi. Cette période préparatoire s'étendrait, à mon avis, jusque vers 1850, c'est-à-dire jusqu'au moment

où le prince L.-Lucien Bonaparte entreprit, dans le pays basque, ses voyages d'études au cours desquels il releva tant de faits intéressants et d'où il a rapporté tant de documents précieux et d'un intérêt de premier ordre.

» Il ne m'appartient pas de passer ici en revue tous les écrits qui, depuis cinquante ans, ont eu la langue basque pour objet; tout au plus mentionnerais-je les notes, les études ou les mémoires de MM. Zavala, Lardizabal, Inchauspe, J. Duvoisin, P. Haristoy, A. Campion, R. de Azcue, J. Manterola, J.-B. Darricarrère et autres travailleurs locaux, ainsi que ceux de MM. Mahn, H. de Charencey, W. Webster, E.-S. Dodgson, Hannemann, Arno Grimm, Th. Linschmann, V. Stempf, Em. Hübner, Uhlenbeck, W.-J. van Eys, H. Schuchardt et les miens, parmi ceux des linguistes étrangers au pays basque. Pour être juste, il conviendrait de rappeler les noms de plusieurs précurseurs de mérite : Oihenart, Larramendi, P. d'Urte, S. Pouvreau, Astarloa, J.-A. Moguel, G. de Humboldt, Micoleta, Ant. d'Abbadie, Augustin Chaho, pour n'indiquer que les plus intéressants. Quant au résultat de tous ces travaux, on peut dire d'une manière générale que, dans l'état actuel de la science, le basque reste isolé avec sa vaste complexité grammaticale, sa phonétique simple et facile, et la pauvreté de son vocabulaire. Vous discuterez la question demain ou après-demain sans doute; mais il n'est personne aujourd'hui, même parmi les étymologistes les plus convaincus, qui oserait affirmer la parenté du basque avec une langue américaine, européenne, africaine ou asiatique déterminée.

» Parmi les ouvrages qui ont paru le plus récemment, permettez-moi d'en retenir cinq qui marquent, à mon avis, une étape et qui doivent, ce me semble, inaugurer un effort nouveau : les *Monumenta linguae ibericae* de M. Ém. Hübner, qui, réunissant tous les documents épigraphiques

originaux de l'Espagne, permettent de s'occuper avec quelque sûreté de la question ibérienne, mais où je ne trouve, quant à moi, rien que le basque puisse expliquer; — les *Études* de M. Schuchardt où s'est précisée la théorie nouvelle de la passivité du verbe basque et où certaines formes de la conjugaison sont rigoureusement analysées ; — le *Mémoire* de M. Uhlenbeck où, pour la première fois, depuis la publication du Dr Mahn, a été sérieusement présentée une théorie des racines ; — la *Grammaire* de Pierre d'Urte, publiée par mon honorable ami M. W. Webster, œuvre antiméthodique et désordonnée, s'il en fut, mais qui nous apprend bien des choses intéressantes, écrite dans les loisirs de l'exil par un ex-capucin de Saint-Jean-de-Luz, devenu « Ministre du Saint-Évangile », réfugié en Angleterre où il se maria deux fois, pensionné de Georges Ier; — enfin, une réimpression admirable, par les soins habiles de MM. Schuchardt et Linschmann, du *Nouveau Testament* de Liçarrague et de ses annexes, documents indispensables à l'étude historique du basque, œuvre de propagande religieuse, c'est-à-dire de division, à l'origine, qui est devenue pour les savants bascophiles de nos jours un centre de ralliement, le point de départ d'un travail pacifique et fécond.

» L'étude historique du basque, ai-je dit; mais elle embrasse un bien petit nombre d'années relativement surtout à l'âge avancé de l'*eskuara ;* elle est fort instructive cependant, ne servirait-elle qu'à rendre manifeste l'évolution, la marche progressive ou décadente de la langue. Elle montre que le basque, comme toutes les langues du monde, est un organisme qui naît, se développe, évolue, décroît et meurt. Elle confirme une fois de plus la véritable nature de la linguistique, qui est avant tout une science naturelle et qui doit employer uniquement la méthode des sciences naturelles, celle de l'observation et de l'expérience.

» Encore faut-il que les observations soient bien faites; c'est pourquoi ne nous préoccuperons-nous qu'à titre numérique, pour ainsi dire, d'une série de romans, de poèmes, de nouvelles, d'articles de journaux qui ont vu le jour depuis quelques années. Leurs auteurs les ont écrits à la hâte, sans aucun souci de la réalité concrète, sans prendre aucun renseignement, sans se documenter comme on dit dans le jargon de la presse quotidienne. Ce sont des ouvrages « littéraires », c'est-à-dire des compositions de rhétorique, banales et médiocres, quelquefois intéressantes néanmoins, mais qui ne sont pas assez souvent exemptes de prétention.

» Les noms que j'ai cités tout à l'heure sont loin de former la liste complète de toutes les personnes qui se sont intéressées aux choses basques; on m'excusera de ne pouvoir les rappeler toutes et d'avoir cité, un peu au hasard, seulement les noms qui me revenaient à l'esprit. Laissez-moi, à cette occasion, envoyer un souvenir à ceux qui ne sont plus, aux vaillants travailleurs comme MM. J. Duvoisin, J. Manterola, Antoine d'Abbadie, le prince L.-L. Bonaparte, et tant d'autres que la mort inexorable nous a enlevés pendant ces dernières années, ainsi qu'aux collaborateurs discrets et aux amis dévoués qui m'ont aidé de leur expérience, qui m'ont encouragé de leurs conseils, et qui ont accueilli avec une bienveillance sympathique, il y a plus de trente ans déjà, mes premiers essais. Que de foyers vides où je ne pourrai plus m'asseoir! que de mains loyales qui ne serreront plus la mienne!

» Mais dans nos réunions, nous aurons à parler d'autre chose que de linguistique et d'anthropologie. Mœurs, coutumes, musique, danse, folk-lore, histoire, poésie, rien de ce qui touche aux Basques ne saurait vous être étranger. Vous ferez justice de cette légende de la couvade que rien ne confirme et qui a reçu quelque crédit seulement de la fantaisie rêveuse

d'un Chaho. Vous réduirez à leur juste valeur des suppositions analogues que vous expliquerez facilement par le caractère basque, heureux mélange de hautes qualités et de défauts remarquables. La première de ces qualités n'est-elle pas cette fierté ou plutôt cette dignité native qui aurait fait des Basques les premiers républicains du monde si leur mysticisme ne les avait trop souvent asservis au joug énervant du cléricalisme?

» Ce mysticisme, ce penchant au rêve, cet esprit aventureux, né sans doute de l'isolement prolongé dans les montagnes et sur la mer, s'est manifesté bien souvent par le rôle que les Basques ont joué dans l'histoire générale du monde: de bonne heure, ils se sont répandus dans les contrées environnantes; puis, on trouve beaucoup de noms basques parmi ceux des premiers explorateurs du globe: ils prétendent avoir découvert l'Amérique avant Christophe Colomb, et longtemps, hardis navigateurs, ils ont été presque les seuls pêcheurs qui se rendaient tous les ans à Terre-Neuve; aujourd'hui encore, ils vont en grand nombre chercher fortune au delà des mers. C'est d'eux que sortait le poète espagnol Ercilla qui a chanté la conquête du Chili où il avait combattu; c'était une Basquaise cette fameuse *monja alferez,* cette religieuse échappée de son couvent, qui sut dissimuler son sexe pendant de longues années au milieu des aventures de la vie militaire dans le Nouveau-Monde; c'étaient des Basques ces missionnaires illustres dont les Chinois admiraient la science astronomique, et tant d'autres personnages dont la liste serait trop longue à établir. Faut-il rappeler ces prêtres et ces femmes du Labourd que le farouche de Lancre, Basque lui-même d'origine, poursuivit et fit brûler impitoyablement comme sorciers au commencement du XVIIe siècle? L'un des produits plus intéressants de l'esprit basque n'est-il pas d'ailleurs, comme

l'a fait remarquer M. Webster, le jésuitisme, cette Société fondée par deux Basques, François Xavier (c'est-à-dire Etcheverry) et Ignace de Loyola, qui réunit à la discipline rigoureuse librement acceptée la ténacité dans le but à atteindre, la souplesse élégante dans les moyens, et l'idéalisme absolu des convictions?

» Vous traiterez toutes ces questions avec l'attention qu'elles méritent; il n'est que temps d'élucider le plus possible ces graves problèmes, car, quoi qu'on en dise, l'originalité du peuple basque va se perdant de plus en plus; sa langue même se modifie très sensiblement : depuis trente-cinq ans que j'ai commencé à l'étudier, j'ai pu constater qu'elle devient incorrecte et que son vocabulaire se charge de mots étrangers dans les cantons où elle était parlée le plus purement naguère. Dans un ou deux siècles sans doute, l'eskuara ne sera plus parlé que par quelques vieillards que la curiosité publique traitera avec une considération spéciale, comme cette Dorothée Pentreath qui, seule, en 1778, parlait encore le dialecte celtique des Cornouailles, ou peut-être même n'en restera-t-il plus que des lambeaux de phrases conservés par le hasard, comme ces idiomes de l'Amérique ou de l'Océanie dont de vieux perroquets répétaient seuls aux échos profonds des forêts vierges les sons oubliés depuis longtemps parmi les hommes.

» Nous n'avons pas cette crainte pourtant, car la science contemporaine met à notre disposition un merveilleux instrument dont la linguistique se prépare à tirer le plus grand profit. Grâce au phonographe, nous pouvons désormais recueillir de toutes pièces et fixer à perpétuité avec une exactitude scrupuleuse les langues les plus étranges et les plus extraordinaires. La Société d'anthropologie vient précisément de confier à mon collègue M. le Dr Azoulay, que j'ai le plaisir de voir au milieu de nous, la mission de prendre, à l'aide du phonographe, des

spécimens de toutes les langues parlées en ce moment dans l'enceinte de l'Exposition et de ses annexes, et il s'en acquitte avec une compétence, un zèle, une activité, au-dessus de tous les éloges. Ainsi se trouvera réalisée l'une des hypothèses les plus ingénieuses de Rabelais, qui pourrait aussi voir de l'autre côté de la Seine ces chemins qui marchent dont il peuplait l'île d'Odes : vous vous rappelez les paroles gelées que Pantagruel rencontra sur les confins de la mer glaciale?

» C'est au moment où la science fait de pareilles découvertes et nous donne les moyens d'agrandir indéfiniment le cercle de nos connaissances que certains esprits chagrins font son procès et proclament sa banqueroute. Vous n'êtes pas de ceux-là, Messieurs, vous avez foi dans la science, vous prenez une part active aux mouvements qui agitent la société moderne, vous résistez vaillamment aux routines, vous ne regardez pas la tradition comme une sorte de divinité intangible ou de perfection idéale qu'il serait nécessaire de restaurer au plus tôt, et vous ne cherchez dans le passé que des indications pour un meilleur avenir. Vous apportez au surplus dans vos études un facteur puissant, l'amour que vous inspire le beau pays basque, soit que vous y ayez vu le jour, soit que vous y ayez vécu, soit que vous l'ayez seulement traversé. Pour moi, et vous me permettrez de le répéter une fois de plus, quoique le moi, dit-on, soit haïssable, c'est un vrai culte que j'ai voué à ce pays privilégié : j'y suis venu au début de ma vie d'homme, j'ai promené mes illusions sous les ombrages de ses forêts, j'ai formé mes projets d'avenir dans ses riantes vallées ou sur les sommets majestueux de ses montagnes, j'ai cherché l'oubli de plus d'un mécompte dans la contemplation de son océan tourmenté. Bien souvent, je suis entré, au hasard de ma route, dans d'humbles chaumières ou dans de riches maisons : partout j'ai été accueilli avec la même cordialité, et ma visite était toujours fructueuse : je

rapportais tantôt un vieux livre plus ou moins bien conservé, tantôt un conte sérieux ou une devinette amusante, tantôt une expression tombée en désuétude ou une tournure passée de mode. Mais partout et toujours j'ai retrouvé ce sentiment d'indépendance et cette activité que tous les Basques possèdent à un si haut degré et qui ont contribué à me faire aimer de plus en plus ces deux choses sans lesquelles la vie n'est qu'un inutile fardeau : le travail et la liberté. »

Il a été donné ensuite communication des excuses adressées par MM. W. Webster, H. Schuchardt, Th. Linschmann, Basterretche, etc., et des envois de livres et de brochures faits par la Société Ramond de Bagnères-de-Bigorre, par MM. G. Hervé, S. Arana y Goiri, T. de Aranzadi, H. de Charencey, etc.

Dans la séance du *lundi 3 septembre* (*matin*), M. J. Vinson a donné communication d'une lettre de M. Webster, de Sare, écrite après la lecture du Mémoire de M. le docteur Collignon sur l'anthropologie des Basques. M. Webster fait remarquer que les recherches de M. Collignon, comme du reste celles de M. de Aranzadi, n'ont porté que sur les hommes, mais que les femmes auraient dû être étudiées aussi. D'autre part, M. Webster ne trouve pas clair et précis le sens du mot « Ibère », tel que l'emploient MM. Collignon et Hervé. Il fait remarquer enfin que si l'on trouve dans le pays basque une race spéciale différente de toutes les autres, cette race est peut-être le résultat du mélange de deux autres.

On a donné lecture ensuite de deux notes envoyées

de l'Amérique du Sud par MM. J. Sescosse et Iriart sur les Basques émigrés ; le premier fait voir comment la langue *eskuara* s'altère rapidement là-bas par le mélange de dialectes et par l'influence prépondérante de l'espagnol.

Dans cette même séance et dans celle du *soir*, M. H. de Charencey a donné lecture de deux intéressants mémoires, relatifs l'un à l'étymologie des suffixes dérivatifs et des noms de nombre basques, et l'autre aux emprunts du basque au gaulois. Une discussion très animée s'est engagée à ce sujet entre l'orateur et les membres présents, plusieurs d'entre eux et surtout M. Vinson trouvant que M. de Charencey voit trop facilement en basque des noms d'emprunt. Certes, le vocabulaire basque n'est pas riche, mais il semble que M. de Charencey veuille vraiment trop le réduire, en regardant comme empruntés des mots de premier ordre par exemple des noms de couleur ou de membres du corps. A propos des noms de couleur, M. Aguer fait remarquer que, parmi les couleurs principales, le *vert* est la seule dont le nom soit emprunté; M. de Aranzadi observe que le mot *urdina* veut indifféremment dire « bleu, vert, gris ». A propos de la numération qui est vigésimale, on rappelle que, de six à neuf, les nombres paraissent de formation secondaire ; que *neuf* paraît contenir un (dix moins un ?) ; que dans le *zor* de *zortzi* « huit », il y a peut-être, comme l'ont proposé MM. Stempf et Linschmann, un ancien « deux »

basque ; cf. *sortze* « naître » rapproché de *erdi* « moitié » et de *erditze* « accoucher (se diviser en deux?) ».

M. J. Vinson a exposé ensuite sommairement les théories nouvelles proposées par M. V. Stempf et par M. H. Schuchardt pour expliquer les différences de forme qu'on observe dans la conjugaison du verbe, et l'existence de deux nominatifs : elle consiste à supposer que le basque, comme un certain nombre d'autres langues, n'a pas de verbes actifs et qu'il rend « je vous aime » par exemple par « vous êtes aimé par moi », de sorte que dans *gizonak yo du*, il y aurait non pas « l'homme l'a frappé » mais « il a été frappé par l'homme » et *gizonak* serait un instrumental. Ces tournures s'expliquent psychologiquement par la prépondérance que prend, dans la pensée de celui qui parle, l'objet de l'action sur le sujet ou sur le verbe. M. Vinson critique d'ailleurs la théorie nouvelle, que M. de Charencey ne serait pas éloigné d'adopter. M. Vinson fait remarquer une fois de plus que dans le verbe basque le présent et le passé paraissent différer primitivement par la position du pronom sujet, comme c'est le cas dans les langues sémitiques.

Le *mardi* matin, 6 septembre, M. G. Lacombe a pris la parole pour attirer l'attention sur le dialecte souletin trop négligé depuis quelques années, et pourtant si remarquable par sa phonétique et son vocabulaire.

Dans la même séance et dans celle du mercredi 5,

à la même heure, les membres présents se sont surtout occupés de questions ethnographiques. Ils ont constaté que, malgré les affirmations récentes de plusieurs journalistes, malgré même le dessin *original* d'un Allemand, rien absolument n'est venu confirmer l'existence, à un moment quelconque, de la couvade chez les Basques. Ils ont parlé des tombes basques, aux formes si intéressantes, que M. O'Shea, le second vice-président du Congrès, a soigneusement étudiées. Ils ont parlé des noms topographiques, si intéressants, et des *lieux-dits* qui peuvent être si utiles à la linguistique, et qui sont tellement importants dans le pays basque que les habitants d'une maison, quels qu'ils soient, sont plutôt connus sous le nom de leur maison que sous leur nom patronymique. Ils se sont aussi entretenus du droit d'aînesse, conservé actuellement sous la forme d'une donation de la quotité disponible à l'aîné, quel que soit son sexe : cet usage, comme celui qui attribue ailleurs les mêmes privilèges aux cadets, a pour origine et pour but l'idée de la conservation intégrale du patrimoine. Bien d'autres questions, non moins intéressantes, ont occupé le reste de la séance.

Au commencement de la séance de clôture, *mercredi* après-midi, M. de Aranzadi a fait la critique du travail du docteur Collignon. Il a fait remarquer que M. Collignon a négligé un élément anthropologique important, l'angle occipital de Daubenton; or, par ce caractère, ainsi que par la forme du nez, les Basques

se placent incontestablement parmi les races blanches les plus supérieures. Pour M. de Aranzadi d'ailleurs, les Basques seraient, en moyenne, non pas brachycéphales, mais mésaticéphales. Le savant professeur croit au surplus qu'il faudrait tenir compte de tous les caractères ethnologiques, et notamment de la musique, très particulière, des Basques.

L'après-midi du *mardi* avait été consacrée à des expériences de phonographie. M. le docteur Azoulay, chargé, conjointement avec M. Vinson, par la Société d'anthropologie, de recueillir, pour en faire la base d'un Musée linguistique, des phonogrammes de toutes les langues actuellement représentées dans l'enceinte de l'Exposition, avait bien voulu se mettre à la disposition du Congrès. Grâce au concours empressé des assistants, il a pu recueillir de très intéressants morceaux en dialectes guipuzcoan, souletin et labourdin, qui ont été immédiatement répétés par l'instrument, à la grande satisfaction de l'auditoire.

Avant de se séparer, le Congrès a émis les trois vœux suivants :

1° Que dans chacun des deux pays intéressés, il soit créé une chaire de langue basque, à Madrid ou dans une des grandes Universités espagnoles, et à Paris au Collège de France ;

2° Que, pour arriver à dresser la statistique exacte de la langue basque et pour constater ses progrès ou ses reculs, il soit tenu compte, dans les recensements

périodiques, de la langue parlée par les recensés en France, en Espagne et dans la République Argentine;

3° Que les gouvernements soient priés de recommander aux instituteurs primaires de ne pas employer de moyens coercitifs contre l'usage courant de la langue basque, tout en travaillant à répandre de plus en plus la connaissance du français ou de l'espagnol.

Il a été décidé ensuite qu'un second Congrès international d'études basques aurait lieu en 1902 ou 1903, suivant les possibilités du moment, à Saint-Sébastien, sous la présidence de M. *H. de Charencey*. Ont été désignés, pour faire partie du bureau qui sera constitué plus tard, M. *Julien Vinson*, comme président honoraire, M. *Ant. Arzac*, comme vice-président, M. *L. d'Abartiague* et M. *de Aranzadi*, comme secrétaires généraux, M. *G. Lacombe*, comme secrétaire.

M. J. Vinson a clôturé alors les travaux par l'allocution suivante qui a été très applaudie :

« Maintenant que nous allons nous séparer, pour nous retrouver seulement dans deux ou trois ans, tous, je l'espère, et en plus nombreuse compagnie, à Saint-Sébastien, permettez-moi de remercier, en votre nom, tous ceux qui ont pris part à notre Congrès et qui ont contribué à son succès, et notamment M. H. de Charencey, dont les remarquables études remontent déjà à un si grand nombre d'années ; M. G. Lacombe, un jeune travailleur d'avenir; M. T. de Aranzadi, l'un des professeurs les plus éminents des Universités espagnoles ; et Mme Ch. d'Abbadie d'Arrast, qui nous a prêté un concours si actif et si

efficace. Je remercie aussi tout particulièrement notre secrétaire général, M. L. d'Abartiague qui est le véritable initiateur de ce Congrès, et M. le Dr Azoulay, qui nous a donné une séance si intéressante d'observations phonographiques.

» Nous avons, dans cette session, passé en revue tous les sujets qui intéressent le peuple, la langue et le pays basques. Pour être rapides, nos études n'en ont pas moins été bonnes et fécondes en enseignements. Si elles n'ont pas donné la solution du difficile problème basque, elles ont montré clairement l'état de la question. Elles ont, en tout cas, attiré une fois de plus l'attention du monde savant sur ces vaillantes populations trop longtemps négligées et qui cependant doivent constituer un utile facteur dans le mouvement moderne. Elles ont aussi contribué, dans la mesure légitime et possible, au progrès général de la science dont le but est et doit être la connaissance de plus en plus exacte de l'homme et l'amélioration constante de l'humanité. »

LE LANGAGE MARTIEN

ÉTUDE ANALYTIQUE DE LA GENÈSE D'UNE LANGUE

Dans un cas de glossolalie somnambulique

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

(**1**) Dans cette étude qui ne s'adresse pas aux seuls linguistes, mais encore, et bien plutôt, aux psychologues, aux occultistes, à tous ceux qui, de près ou de loin, prennent un intérêt sainement scientifique au délicat problème des activités subconscientes de l'esprit humain, j'ai dû le plus possible éviter l'usage des termes trop techniques, et l'emploi surtout des nombreuses abréviations nécessaires et familières à tous les ouvrages de linguistique. Il en est pourtant quelques-unes que je n'ai pu absolument bannir, sous peine de répéter à satiété les mêmes mots faisant longueur. On voudra donc bien, dès l'abord, se souvenir des suivantes : al. = allemand ; fr. = français ; mg. = magyar (hongrois) ; mt. = martien ; sk. = sanscrit.

L'abréviation Fl. désigne l'ouvrage de M. Flournoy. Lorsqu'elle est suivie d'un chiffre (de 1 à 40), elle

renvoie à l'un des quarante textes martiens colligés dans son livre, de la page 204 à la page 223.

Au contraire, un chiffre quelconque, simplement précédé du mot « n° », renvoie à l'un des nombreux numéros (entre parenthèses) qui marquent les divisions de la présente étude. Ce système de références était indispensable, dans l'analyse, nécessairement parcellaire, de vocables et de procédés isolés, qui pourtant s'entrecroisaient entre eux en tous sens suivant les mille méandres du rêve. J'ai donc fait tout mon possible pour en rendre l'application aisée aux lecteurs qui me feraient l'honneur de vouloir suivre de près, contrôler, critiquer et amender le développement de mes inductions.

Les langues citées au long de ces pages sont toutes supposées au moins sommairement connues, à la seule exception du magyar, sur la prononciation duquel on trouvera quelques renseignements au début du chapitre VI.

INTRODUCTION

(**2**) Au commencement de cette année, M. Théodore Flournoy, professeur de psychologie à la Faculté des Sciences de l'Université de Genève, publiait un ouvrage intitulé : « *Des Indes à la Planète Mars,* étude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie » (1re-2e édition, Paris, Alcan, 1900), qui me fut signalé par M. Barth comme contenant nombre de faits de nature à piquer la curiosité des linguistes. Mlle Hélène Smith (pseudonyme), personne visiblement intelligente

et instruite, spirite convaincue et médium renommé dans les milieux spirites de Genève, nullement suspecte de simulation, a des visions d'une précision remarquable, où le raffinement et l'originalité du fond et de l'ensemble le disputent à la naïveté, parfois même à l'enfantine ignorance, que trahissent les détails. Elle a été jadis une princesse arabe, mariée à un prince hindou; et, comme telle, elle ne sait pas un mot d'arabe, mais elle parle sanscrit, — oui, sanscrit! une femme!! dans l'Inde, au XVe siècle de notre ère!!! — ou plutôt une sorte de jargon inintelligible, fort bien dénommé « sanscritoïde » par l'auteur, où se reconnaissent encore, parmi les caractères généraux de la langue assez fidèlement imités, quelques bribes de mots sanscrits, presque tous déformés et d'ailleurs d'elle incompris, mais enfin inexplicables dans sa bouche, s'il ne lui a passé quelque jour devant les yeux un roman d'aventures pseudo-oriental et un ouvrage élémentaire de grammaire sanscrite, où sa mémoire subconsciente a puisé les éléments de sa biographie et de ses discours hindous. Tout sanscritiste que je suis, ce n'est point pourtant ce chapitre de M. Flournoy (p. 257-322) qui a captivé mon attention : la langue en est trop peu variée, nous en avons trop peu de spécimens, et je ne pouvais guère espérer y rien découvrir de nouveau, alors qu'elle avait déjà subi l'examen de savants tels que MM. Barth, de Saussure et Michel. Mais Mlle Smith a un autre rêve, non moins cohérent et persistant, qu'on a suivi patiemment, de mois en mois, pendant des années (p. 134-244) : elle se croit

transportée dans la planète Mars, elle y voit des paysages et des personnages, elle entend tenir des propos qu'elle répète, et presque toujours fort nettement; elle fait mieux encore, parfois elle les écrit; enfin elle ne se borne pas à les redire et à les écrire (d'une écriture spéciale qu'elle ne saurait relire à l'état de veille), elle les traduit avec soin mot pour mot; non pas elle sans doute, — car elle-même n'y comprend goutte, — mais un désincarné du nom d'Ésenale qui lui sert d'interprète, et qui, pour les croyants, est un esprit inspirateur, tandis que les positivistes du genre de M. Flournoy et moi n'y sauraient voir qu'une des nombreuses formes du subconscient de Mlle Smith elle-même. Bref, nous possédons, grâce à cet admirable investigateur, 40 phrases martiennes, d'une à cinq lignes chacune, plus quelques mots isolés, formant ensemble un vocabulaire de 300 mots, que Mlle Smith a appris dans la planète Mars, créés arbitrairement *ex nihilo*, ou empruntés inconsciemment au trésor linguistique, d'elle en partie inconnu, qui gît dans les profondeurs de sa mémoire subliminale. Telle est la question que je me suis posée et dont je dois commencer par préciser les éléments.

§ 1er. — POSITION DE LA QUESTION

(3) Si nous écartons a priori l'hypothèse d'une communication surnaturelle de Mlle Smith avec les habitants de Mars, — ainsi que la science a le droit et le devoir de bannir de son domaine toute hypothèse invérifiable, — il demeurera admis provisoirement

qu'elle a inventé le martien de toutes pièces. Le problème sera de savoir par quels procédés de son entendement elle l'a spontanément ou lentement construit; et ce problème ne manquera d'intérêt, ni pour le psychologue, ni pour le linguiste.

Pour ce dernier, d'abord, — la question de l'origine du langage mise à part, qui n'est point de son ressort [1], — il y a incontestablement un intérêt de premier ordre à assister à l'éclosion même de ces formes du langage que d'habitude il ne lui est donné de saisir que figées dans les livres ou tout au moins déjà fixées dans le parler courant. C'est tout autre chose, d'inventorier le produit, et d'assister à l'acte producteur. En se plaçant sur le terrain même où l'activité intellectuelle semble le mieux établie et saisissable, M. Michel Bréal l'a récemment étudiée dans un beau livre [2], sur lequel j'ai recueilli maint témoignage admiratif, et que j'admirerais moi-même davantage, si presque à chaque page je ne m'y sentais arrêté et froissé par la permanente présomption, avouée ou latente, de l'intervention de la conscience dans les opérations élémentaires du langage. Que si les procédés d'un sujet plongé à l'état de subconscience et créant un langage reproduisent exactement les phénomènes de sémantique relevés par notre maître à tous dans sa vaste et ingénieuse enquête à travers tous les langages civilisés, il demeurera établi par voie expéri-

1. Voir, sur ce point, les conclusions du chapitre II de mes *Antinomies linguistiques* (T. II de la *Biblioth. de la Fac. des Lettres de Paris*, Paris, Alcan, 1896).

2. *Essai de Sémantique*, Paris, Hachette, 1897.

mentale ce que je m'étais efforcé de démontrer à grand renfort d'arguments et d'analyses logiques[1] : que le langage est l'œuvre spontanée d'un sujet absolument inconscient des procédés qu'il emploie à cet effet.

Pour le psychologue, par répercussion : si l'homme n'invente rien, s'il ne fait que se souvenir, le langage de Mlle Smith doit être un composé analysable de ses divers souvenirs auditifs ou livresques, chacun d'eux relié au sens qu'elle leur attribue par le fil plus ou moins ténu, plus ou moins embrouillé, plus ou moins perceptible, d'une association d'idées, tantôt directe, tantôt contournée et bizarre, telle qu'on en observe chez tous les hommes et sur soi-même dans la rêverie et le rêve. Il serait possible, en effet, de concevoir qu'un homme s'ingéniât à composer de la manière la plus arbitraire un langage artificiel, qu'il appelât, par exemple, *mèche* « une table » et *sûr* « un encrier », par l'unique raison qu'il n'y a aucune raison de les nommer ainsi ; mais, outre qu'alors il aurait bien de la peine à se souvenir de son vocabulaire, à retrouver dans sa mémoire les mots qu'aucun lien ne rattacherait à leur sens conventionnel, le seul travail de création d'une telle langue exigerait de sa part un effort extraordinairement violent et pénible ; car, à chaque idée qu'il voudrait exprimer, une association quelconque d'idées, soit avec le nom même de l'objet à nommer dans telle ou telle langue de lui connue, soit avec celui d'objets similaires ou voisins, soit avec la forme, les qualités accessoires ou l'emploi de cet objet, etc., etc., offrirait

1. *Antinomies linguistiques*, pp. 68 sq.

spontanément à sa mémoire subconsciente une image auditive composée de certains sons, de certaines syllabes, qu'il serait fatalement amené à reproduire ; et, pour résister à cette tendance naturelle, il lui faudrait une attention tendue, de tous les instants, qui ne pourrait manquer d'être fort souvent en défaut. Aussi les gens qui parlent argot n'ont-ils rien trouvé de mieux, pour déguiser leur langage, que d'employer la plupart du temps les mots mêmes de la langue courante, déformés par un certain nombre d'artifices, au fond très simples, très faciles à retenir et à reproduire, quoique méconnaissables aux non-initiés ; et l'on verra que tel est aussi le procédé naïvement et inconsciemment mis en œuvre dans les suffixations et les métathèses de Mlle Smith.

Ainsi, disons-nous, celui-là même qui s'efforcerait constamment de créer un langage *qui ne ressemblât à rien,* ne pourrait échapper à la fatalité d'y trahir et d'y laisser deviner le jeu des organes secrets qui concourent dans le moi subconscient à l'élaboration toute mécanique du langage humain. A plus forte raison Mlle Smith, chez qui nous ne saurions soupçonner un semblable effort que si elle était une simulatrice consciente et extrêmement habile : ce qui, à la suite des observations si pénétrantes de M. Flournoy, est hors de question ; mais alors même, ne nous lassons pas de le répéter, la création de son martien obéirait, à son insu, à des lois. Ce sont ces lois, nécessairement multiples et protéiformes, qu'il s'agit ici de dégager, s'il est possible, de l'ensemble des faits.

En somme, pour le psychologue comme pour le linguiste, il y a, entre l'observation du langage tout formé et celle du langage en voie de création, la même différence que du minéralogiste qui étudie un cristal à la loupe et au creuset, au chimiste qui suit des yeux le travail même de la cristallisation.

Subsidiairement, s'il est constant que le martien de Mlle Smith n'est fait que de ses souvenirs linguistiques, combinés, réfractés, gauchis, altérés en divers sens, il demeurera établi, — ce qui, paraît-il, a besoin de l'être aux yeux de certaines personnes, — mais celles-ci ne lisent guère nos livres, — il demeurera, dis-je, établi qu'elle n'a jamais visité la planète Mars et que les cosmographies scientifiques peuvent, jusqu'à plus ample informé, se dispenser d'insérer les renseignements qu'elle nous en rapporte.

Par toutes ces raisons, dont la dernière est naturellement la moindre, j'ai cru pouvoir affronter le ridicule de consacrer une étude linguistique à une langue qui n'existe pas. Ceux-là seuls m'en pourraient blâmer, qui méconnaîtraient l'importance des expériences hypnotiques et la part de plus en plus grande qu'elles sont appelées à prendre, à mesure de leurs progrès, dans la construction d'une psychologie vraiment objective, débarrassée des entités scolastiques qui encombraient l'ancienne, et intimement unie à la physiologie. Mais ceux qui sauront gré à M. Flournoy d'avoir longuement, en 400 pages, décrit toutes les intéressantes variations du thème subconscient de Mlle Smith, ne sauraient m'en vouloir d'avoir détaché l'une d'elles,

et assurément la plus digne d'attention, pour la soumettre à un examen spécial. Que si je m'abuse et que mon travail ne plaise ou ne profite à personne, j'aurai du moins cette satisfaction égoïste, qu'il m'aura été fort utile à moi-même, en me faisant mieux comprendre la nature intime de bien des phénomènes que la linguistique constate, enregistre, étiquette, mais qu'elle n'explique point, parce que, si elle les expliquait, elle ne serait plus la science des mots, mais celle des idées, et qu'à chacun suffit sa peine.

§ 2. — LA MÉTHODE

(4) Étant donné le but à atteindre, la méthode à suivre s'impose de soi-même : comparer la langue de Mlle Smith à chacune des langues réelles dont on peut lui supposer quelque connaissance, soit approfondie, soit accidentelle et tout à fait parcellaire.

Mais, ainsi qu'on le verra, et comme au surplus M. Flournoy l'avait déjà fort bien constaté, le martien n'est vraiment original que par son vocabulaire. Sa grammaire et sa syntaxe, d'ailleurs aussi dénuées d'intérêt l'une que l'autre, présentent entre elles le plus frappant contraste : l'une est lâche, flottante, aussi mal fixée que possible sur la plupart des points où semblerait devoir se laisser surprendre le rudiment au moins d'une norme grammaticale ; l'autre, au contraire, rigide et dure, est impitoyablement couchée et maintenue sur le lit de Procuste de la syntaxe française. Bref, — M. Flournoy l'avait dit avant moi, — le martien est l'œuvre ingénue et curieuse d'une intelligence

enfantine, dénuée de tout sens linguistique et souverainement inconsciente de ce qui constitue l'essence d'une langue, persuadée enfin que l'on crée une langue en substituant à chacun des mots de son parler familier un mot aussi différent que possible, qu'on croit inventer et qu'on ne fait en réalité qu'adapter en l'altérant.

C'étaient donc les mots de la langue martienne qui réclamaient avant tout un sérieux examen; et, en définitive, c'est presque sur les mots seuls que porte le détail de la présente étude. A cet effet, on les a relevés d'abord par ordre alphabétique, en notant le degré de fréquence de chacun d'eux, ou de chaque forme grammaticale d'un même mot, lorsqu'il se présentait sous plusieurs. Ce travail de pure statistique une fois achevé, il s'agissait de discuter la valeur respective des diverses parties de la documentation ainsi obtenue.

Les observations martiennes se sont espacées sur une période de plus de trois ans, du 2 février 1896 au 4 juin 1899, parfois séparées l'une de l'autre par un intervalle de plusieurs mois : il y en a, par exemple, plus de deux entre l'avant-dernière et la dernière, près de neuf entre la première et la seconde. En l'état, bien qu'elles aient été toutes conduites avec le même soin, elles ne sauraient être à beaucoup près d'égale valeur : les premières et les dernières ont nécessairement moins de consistance et d'importance que celles de la période où Mlle Smith nage en plein courant martien, où chaque séance lui amène un nouveau rêve, où les mots pour le décrire se pressent sur ses lèvres, et où le martien semble jaillir en source vive de celles de ses interlocuteurs imaginaires.

Au début, le martien n'est pas encore fixé : ce n'est presque qu'un balbutiement confus ; plusieurs mots sont créés, qui ne reviendront pas dans la suite (*haudan*, n° 156), même pour exprimer une idée tout identique (*cévouitche*, n° 182). C'est le moment de l'incubation, plein d'intérêt pour le psychologue, surtout s'il la pouvait pénétrer dans les mille replis du subconscient où elle s'élabore silencieusement, mais sans valeur pour le linguiste, qui ne peut établir d'inductions sûres que sur des formes fixes, précises et bien caractérisées.

A la fin, l'imagination de Mlle Smith se lasse et s'épuise visiblement : elle ne crée plus de scènes nouvelles ni n'entend de dialogues originaux ; elle ne fait plus que répéter, sous une forme à peine modifiée, les mêmes phrases banales, et tourner dans un cercle désormais fermé, enfin se pasticher elle-même. Le cycle martien est clos : peut-être s'en ouvre-t-il un autre ; l'auteur nous le fait espérer, et même il nous en esquisse les prodromes ; mais de celui-là, nous n'avons cure pour l'instant. Il en résulte que les mots de cette période donnent moins de prise à nos essais d'explication, et aussi les requièrent moins : ou bien ce sont des mots déjà entendus, précieux seulement comme témoignages de la continuité du souvenir ; ou, s'ils sont nouveaux, ils ne seront pas répétés, et manquent par là même de contrôle à ce dernier point de vue, qui est le plus important de tous.

Cette observation s'applique également, quoique dans une moindre mesure, aux mots de la période

intermédiaire qui ne sont apparus qu'une seule fois et que Mlle Smith n'a pas eu l'occasion de répéter. Ces mots, que suivant la nomenclature philologique usuelle j'appellerai par concision des « ἅπαξ », sont suspects, non pas en ce qu'ils auraient pu être inexactement recueillis, — le soin diligent de l'observateur nous est garant du contraire, — mais en tant que nous ne sommes jamais assurés que le sujet les eût répétés absolument identiques, ni par conséquent qu'ils soient de vrais spécimens d'une vraie langue, invariable et sûre d'elle-même. Plus un mot est revenu de fois, plus il y a de chances, bien évidemment, pour qu'il se rattache à une association d'idées précise, simple et susceptible d'être pensée par quelque autre cerveau humain que celui de Mlle Smith, partant reconstituable par voie d'induction; et aussi verrons-nous par la suite que les mots les plus fréquents sont aussi en principe ceux dont les origines se décèlent le plus aisément.

Toutefois il ne faudrait pas exagérer la portée de cette dernière remarque. Pour la ramener à sa juste valeur il suffit d'observer que la plupart des mots qui n'apparaissent qu'*une fois* reviennent en réalité *deux fois* dans l'ensemble de la documentation. En effet, Mlle Smith ne traduit pas toujours une phrase martienne le jour même où elle l'a prononcée ou écrite : il s'écoule souvent plusieurs jours, plusieurs semaines, entre la composition du texte et sa traduction; et, le jour où elle le traduit, elle le répète elle-même, sans secours extérieur, mot pour mot, tel qu'elle l'a dit ou

écrit antérieurement, en l'accompagnant d'une interprétation servile à force de littéralité. Il faut bien, pour cela, que chaque mot se trouve, si je puis dire, épinglé dans une case de sa mémoire : ce que nous cherchons à démêler, c'est la nature et la forme de l'épingle.

Partant de ces prémisses, on s'assurera sans peine que, outre quelques mots isolés (Fl. p. 223), les mots martiens les moins dignes d'intérêt sont ceux qui figurent dans les textes 1, 3, 4, 8, 25, 33, 39 et 40; car ce sont ceux qui, traduits le jour même, contiennent aussi le moins de mots rencontrés également dans d'autres textes. Le texte 33, que j'appellerai dans la suite « la phrase inintelligible », souffre encore, par rapport aux autres, d'une infériorité supplémentaire : c'est une phrase entendue d'abord en une langue autre que le martien, — véritable charabia qui n'est apparu qu'une seule fois, — puis retraduite en martien, et traduite du martien en français, mais de telle manière qu'il est impossible de dégager un sens précis du mot à mot haché qui est censé la gloser. Sur 17 mots, déduction faite des particules de liaison, elle ne contient pas moins de 13 ἅπαξ, et seulement deux mots de quelque fréquence.

Nous savons maintenant en gros quelles sont les parties véritablement importantes et curieuses de l'œuvre subconsciente de Mlle Smith; nous ne l'oublierons pas en l'analysant dans le détail. Il nous reste à déterminer les sources d'où elle a pu dériver.

§ 3. — LES MATÉRIAUX

(5) I. *Le français.* — Nous savons par M. Flournoy, nous constatons aisément par nous-mêmes que le roman martien est le produit d'une imagination tout enfantine. Admettons, pour fixer les idées, que l'auteur de ces puérils récits et du langage qui les accompagne soit un subconscient de Mlle Smith arrêté dans son développement mental à l'âge de douze ans. A cet âge, Mlle Smith savait parfaitement le français et ne savait guère que cette langue : aussi est-ce le français, — on s'en assurera au premier coup d'œil, — qui lui a fourni, avec sa syntaxe tout entière et la plupart des éléments de son indigente grammaire, la grande majorité des mots de son vocabulaire : bien entendu, non point tels quels; altérés dans leur forme et détournés dans leur sens, en cent façons capricieuses, par ce moi subliminal que domine et remplit à ce moment l'unique pensée de ne point parler français ni aucun autre langage de lui connu; mais reconnaissables pourtant, parce que, ce moi étant humain après tout, ces déformations s'effectuent fatalement suivant les règles d'une certaine logique humaine, et qu'il est dès lors possible à notre esprit de relever les voies par lesquelles le sien a passé; voir le chapitre IV, n°s 39-148. C'est donc sur le français avant tout que devront porter nos investigations, et nous ne recourrons à d'autres langues que lorsque, interrogé à fond et parcouru dans toute son étendue, il nous aura obstinément refusé une solution.

(6) II. *L'allemand.* — Mlle Smith sait peu l'allemand, et au surplus sa personnalité consciente n'a point du tout le goût des langues. Toutefois elle a appris l'allemand pendant trois ans : trois ans, c'est beaucoup dans une vie de trente, et, si peu d'ardeur qu'elle ait mis à cette étude, il est impossible qu'il ne lui en soit rien resté. Manquant de sens linguistique, elle ne s'en est pas assimilé le moins du monde le mécanisme grammatical ; mais, douée d'une excellente mémoire, elle en a retenu des mots, dont elle a pu enrichir son lexique martien.

Malheureusement, l'on ne nous dit pas à quel âge elle a pris ces leçons d'allemand. Il n'est pas probable que ce soit avant l'âge de douze ans ; toutefois elle a pu les commencer vers cette époque, ce qui expliquerait encore mieux l'imperfection de ses connaissances. Mais mettons les choses au pis; supposons que Mlle Smith n'ait pas su un mot d'allemand avant l'âge de seize ans : s'ensuit-il nécessairement que son subconscient de douze ans (n° 5), qui compose le roman martien et par hypothèse ne sait pas l'allemand, soit absolument au dépourvu de toute ressource à puiser dans cette langue ? Je ne le crois pas.

Je n'ai garde de m'immiscer dans une question dont la solution n'appartient qu'aux psychologues. Mais enfin, a priori, le moi qui crée le martien et le moi qui sait l'allemand ont beau être de date différente : au moment actuel, qui est en définitive celui de l'apparition du martien, ils se trouvent réunis en une même personne, et n'y sont point séparés, selon toute vrai-

semblance, par une cloison étanche; on conçoit tout au moins la possibilité entre eux d'une communication osmotique, discrète, difficile peut-être, mais enfin réalisable dans certaines conditions; et cette considération suffit à légitimer en principe quelques battues à travers le vocabulaire allemand, à la recherche de telles origines martiennes dont le français persisterait à ne pas rendre compte.

Que dire après cela, si a posteriori cette recherche se révèle fructueuse? Or, il est certain qu'on relève entre les deux vocabulaires trop de coïncidences pour les attribuer au pur hasard : sans parler de *modé* « mère » et *gudé* « bons », qui peuvent aussi bien être anglais qu'allemands, mais sont sûrement l'un ou l'autre, des mots tels que *imâ* « ciel », *haudan* « maisons », *cen* « beau », sont témoins à triompher de tous les scepticismes; et d'autres, pour être moins transparents, ne sont guère moins probants; voir tout le chapitre V, n°s 149-172. L'allemand a sûrement fourni quelques fils de trame au tissu étrange dont le français forme la chaîne.

(7) III. *Le magyar.* — M. Smith père était Hongrois d'origine. Il s'est expatrié de bonne heure, et sa fille n'a jamais eu occasion de connaître sa patrie, ni à plus forte raison d'en parler la langue. En fait, elle estime n'en pas savoir le premier mot, et nous ne demandons pas mieux que de l'en croire sur parole, en tant du moins qu'il n'est question que de son moi conscient. Mais ce que nul ne croira, c'est qu'il ne soit jamais arrivé à M. Smith de se rappeler devant son enfant la

langue de sa propre enfance, de lui adresser en magyar un mot de tendresse ou une exclamation d'appel, de lui nommer en magyar un objet familier, la feuille qu'ils cueillent, l'oiseau qui s'envole à leur approche, l'écriture qu'elle trace sous ses yeux ! Je suis Alsacien, et jusqu'en 1870 j'ai entendu parler, parlé à l'occasion le patois de Colmar ; d'autre part, mes filles n'ont jamais vu l'Alsace et ne connaissent en fait d'allemand que celui qu'on enseigne dans nos lycées. Cependant il m'arrive souvent de prononcer devant elles, même de leur adresser un mot, une phrase colmarienne, à laquelle je sais d'avance qu'elles ne comprendront rien : alors, habituellement, je la leur traduis en français, ou je la décalque en allemand classique, en leur faisant observer les concordances phonétiques. Comme au surplus ce sont là des *curiosa* isolés, il est bien clair qu'autant en emporte le vent : si l'on demandait à l'une d'elles comment se dit en colmarien tel mot que je lui ai appris une fois, elle répondrait de fort bonne foi qu'elle n'en sait rien, et elle aurait raison ; mais peut-être, si elle était hynoptisable et qu'on la soumît à l'expérience, le mot inconnu d'elle émergerait-il de ses profondeurs subliminales.

Il n'est pas douteux que tel soit le cas de Mlle Smith : l'empreinte est inconsciente, mais en général très nette et d'une remarquable pureté ; car les mots magyars sont sensiblement moins déformés en martien, que les mots allemands, moins bien connus de Mlle Smith, et les mots français, qu'elle s'applique naturellement à déguiser, tandis que le magyar ne lui

paraît pas requérir cette précaution. Il suffira de citer ici *lâmi* « voici », *nâmi* « beaucoup », *ousti* « bateau », et de renvoyer le lecteur au chapitre VI, nos 173-230, en lui faisant observer que les mots qu'il y rencontrera sont précisément, ou des interjections, ou des noms d'objets concrets, familiers, usuels, ou des expressions de tendresse enfantine, tous cas rentrant dans la définition donnée plus haut de ce qu'elle pouvait avoir entendu de magyar à l'âge de douze ans.

Remarquons enfin que, par cette raison même, l'objection de principe que nous avons dû résoudre quant à l'allemand ne se pose point quant au magyar : c'est bien vers l'âge de douze ans que Mlle Smith a possédé tout ce que son subconscient a pu glaner et accumuler en fait de magyar, et il n'est même pas probable qu'elle y ait rien ajouté depuis lors.

(8) IV. *Le sanscrit.* — Cette objection, si nous n'avions désormais le droit de n'en plus tenir compte, s'élèverait au contraire avec une nouvelle force contre l'intervention du sanscrit dans l'élaboration du martien. Sans doute, nous ignorons, nous ignorerons toujours à quel âge Mlle Smith a feuilleté par hasard le ou les livres inconnus où elle a puisé les éléments d'un roman pseudo-oriental, une donnée chronologique sur l'histoire de l'Inde, quelques mots sanscrits et une notion fort confuse de l'alphabet dêvanâgarî; mais, comme le roman de Sivrouka et Simandini est une histoire amoureuse et fort passionnée, le subconscient qui la compose ou la répète, en tout cas la mime merveilleusement, ne peut être qu'un moi adulte. On verra

pourtant qu'il voisine, mais très peu et comme à la dérobée, avec le moi enfantin qui se promène à travers les paysages de Mars.

Ce qui importe pour l'instant, c'est de préciser, s'il se peut, ce que Mlle Smith sait au juste de sanscrit : je ne veux point dire, de discuter et expliquer en détail son vocabulaire, ce n'est pas la tâche que je me suis assignée, et cet opuscule prendrait des proportions indécentes si je ne me bornais au martien; mais tout uniment de délimiter l'influence occulte que le rêve hindou a pu exercer sur l'évolution du rêve interplanétaire.

Il est entendu que Mlle Smith ne sait pas le sanscrit : des 40 mots sanscritoïdes recueillis de sa bouche, 15 à peine donnent un sens à l'analyse. On pourra en accroître le nombre : expliquer le nom propre Simandini par sk. *sīmantinī* « jeune femme sur qui l'on a accompli la cérémonie du *sīmantakarma*, tracé la raie du sommet de la tête, épouse enceinte » ; chercher dans *atiéyâ* le simple mot *adhyāya* « chapitre », légèrement altéré parce que l'effort de prononcer l'*h* a changé le *d* en *t* et que l'*a* a été prononcé comme dans le fr. *il paya* (on remarquera que ce mot figure en tête de bien des divisions d'ouvrages hindous, et souvent associé à l'invocation à Gaṇêça ou Gaṇapati, Fl. p. 293, par laquelle ils débutent); couper en deux le bizarre *tvandastroum*, et y reconnaître sk. *dvandva* « couple », terme grammatical qui figure en bonne place dans quantité d'ouvrages, etc. Peut-être arriverait-on par là à savoir quelque jour où Mlle Smith a pris son sanscrit,

mais on n'élèverait pas d'un degré l'estime qu'un sanscritiste en doit faire. La considération capitale, en effet, c'est qu'en parlant sanscrit ou sanscritoïde elle ne paraît pas savoir ce qu'elle dit : rarement elle place à propos un mot reconnaissable ; il en est d'admirablement corrects dont rien n'indique qu'elle sache le sens ; tout au contraire du martien, qu'Ésenale traduit comme un professeur en classe, elle se refuse, — ou du moins Léopold, un autre désincarné, qui pourtant a la science infuse, y témoigne une répugnance presque invincible, — à traduire son sanscrit ; ou, si on l'en presse à toute force, on n'obtient qu'un sens général de phrase, jamais celui d'un mot en particulier, et le tout se réduit à quelques confuses éjaculations, cris entrecoupés de tendresse adressés par Simandini à son époux, chanson printanière (Fl. p. 302), plus plate et plus vide que la plus fade de nos romances. La preuve est faite : Mlle Smith ne sait pas du tout le sanscrit, et le sanscritoïde qu'elle modèle à son image, — bien différent du martien, qui est un véritable organisme linguistique, encore qu'imparfait, — n'est qu'un gazouillement informe, sous lequel elle-même ne perçoit qu'un sens confus d'élan passionné, — le chant, si l'on veut, du rossignol au printemps.

Et toutefois, un autre fait s'impose, qu'il ne faut pas perdre de vue dans cet examen et qui a frappé tous les érudits consultés sur la matière : son sanscritoïde ressemble étonnamment au sanscrit ; il en a, non seulement quelques mots, intacts ou peu altérés, mais les allures générales, la prédominance de la voyelle *a*,

des liaisons par semi-voyelles (*aya*, *iya*), même, à en croire les auditeurs, le rythme enveloppant et berceur. Ceci ne doit être entendu que *cum grano salis :* ainsi que le fait observer M. Flournoy, beaucoup d'*u* y sont prononcés *ü*, alors que le sanscrit ne connaît d'autre *u* que celui qui se transcrirait *ou* en français, et cette circonstance à elle seule suffit à introduire une fausse note douloureusement sensible à toute oreille sanscritiste ; d'autre part, la finale de *tvandastroum* (Fl. p. 298) pourra passer pour tout ce que l'on voudra plutôt que du sanscrit. Mais, avec tout cela, il n'en demeure pas moins que le sanscritoïde est un pastiche remarquable des sons et des intonations du sanscrit : pour être arrivé à l'obtenir, il a fallu que le sujet se fût assimilé avec une justesse surprenante les caractères extérieurs de cette langue et fût subconsciemment doué d'une faculté d'imitation peu commune.

Une circonstance entre toutes s'est imposée à la pénétrante attention de M. de Saussure : le sanscrit n'a point d'*f*, et le sanscritoïde de Mlle Smith n'en a pas non plus accusé un seul. Il y a là un petit mystère irritant ; car, de supposer (Fl. p. 317) que Mlle Smith, qui n'a pas l'attention tournée vers les faits de linguistique, de phonétique encore moins, et qui n'a lu ou entendu qu'une vingtaine de mots sanscrits, ait pu remarquer d'elle-même qu'aucun de ces mots ne contenait d'*f*, je crains que cela ne passe la vraisemblance. Il n'est pas moins malaisé de croire qu'elle ait trouvé cette constatation toute formulée dans une grammaire accidentellement feuilletée ; car, d'abord, elle serait

en partie erronée, le sanscrit ayant au besoin un *f*, son *ph*, qui lui sert à transcrire les *f* des mots étrangers; et puis une parenthèse de ce genre était-elle de nature à laisser à la mémoire une assez profonde empreinte pour que l'*f* fût systématiquement banni du sanscritoïde? Il faut chercher ailleurs, au risque de s'égarer : peut-être la comparaison du martien au sanscrit éclairera-t-elle la question, en même temps qu'elle jettera quelque jour sur l'un des procédés de l'élaboration du martien lui-même.

Le martien non plus n'a point d'*f*, ou bien peu s'en faut : qu'on les compte, on en trouvera en tout 7, dont 6 initiaux (n°s 77, 78, 79, 80, 246 et 247), et un médial, ce dernier suspect (n° 273). C'est bien peu, étant donné que les langues qui ont servi à le construire, français, magyar, allemand, nous offrent cette consonne en proportion très notable. Numériquement, si nous ne rencontrons que six ou sept *f* dans 300 mots martiens, prononcés très distinctement à plusieurs reprises ou même souvent écrits de la main du sujet, en sorte que l'erreur sur l'articulation est à peu près impossible, combien sommes-nous en droit d'en attendre dans une quarantaine de mots sanscritoïdes, la plupart du temps vaguement zézayés ou balbutiés, dits à voix basse, à peine entendus des assistants qui ont dû les noter au vol? Moins d'un, n'est-il pas vrai? Eh bien, nous n'en trouvons pas un; c'est toute la différence : elle est minime. J'en conclus que, si Mlle Smith ne met point d'*f* dans son sanscrit, ce n'est pas qu'elle ait des lumières spéciales sur l'absence de l'*f* en cette langue; c'est tout

uniment qu'elle introduit dans la création du sanscritoïde l'un des principes au moins qu'elle a suivis dans celle du martien : ce qui n'a rien d'étonnant, puisque ces deux créations, remarquons-le bien, se sont déroulées chronologiquement côte à côte.

Ce principe, quel est-il? Je le dirai sans ambages, dût-on en railler. La logique du rêve n'est point celle de l'homme éveillé et pleinement conscient; et au surplus la simple rêverie d'un homme sain et rassis amène parfois des associations d'idées beaucoup plus étranges que celle que je conjecture ici. S'il est une pensée générale qui occupe tout entier le subconscient de Mlle Smith au moment où elle assemble les sons du sanscritoïde ou du martien, c'est assurément celle de ne point parler « français » : toute son attention doit être bandée à cet effort. Or, le mot « français » commence par un *f*, par cette raison l'*f* doit lui apparaître comme la lettre « française » par excellence, et donc elle l'évite tant qu'elle peut: c'est pourquoi il n'y a point d'*f* en sanscritoïde, et presque pas en martien.

Mais à ce compte, dira-t-on, il n'y en devrait point avoir du tout. — Sans doute ; mais il n'est telle attention qui ne se lasse, telle vigilance qu'on ne puisse prendre en défaut: mettons que les quelques *f* du martien soient des lapsus, la consonne a bondi trop vite pour que la réflexion subliminale la pût corriger, qui s'en étonnera? Même, si l'on examine d'un peu près les six mots à *f* initial, on entreverra de vagues raisons du maintien exceptionnel de la consonne : l'un est un terme technique dont la forme s'imposait, Fl. 12 ;

l'autre était suffisamment déguisé par le détour dédaléen d'où il était issu, pour qu'un déguisement ultérieur dût paraître inutile, Fl. 24; un autre a été prononcé « en plein somnambulisme », dans une phrase qui n'est qu'un sanglot, Fl. 13... N'insistons pas, sous peine de forcer la note: il doit nous suffire d'avoir mis toutes les vraisemblances au service de notre hypothèse.

Nous l'aurions fait, si nous parvenions à démontrer que, quand Mlle Smith emprunte à une langue d'elle connue un mot contenant un *f*, elle change cette lettre en une autre consonne, toujours la même ; car alors la proscription systématique de l'*f* sauterait aux yeux ; et, en même temps, on comprendrait mieux qu'elle l'eût si heureusement réalisée, ayant toujours présent à la mémoire un substitut tout prêt pour la consonne abhorrée. Il se peut qu'il en soit ainsi, et que Mlle Smith remplace l'*f* par le *b* : on en trouvera quelques indices au cours de ces pages, n°s 36 (3°), 151, 180; mais je n'en sais de preuve à peu près irréfragable que l'al. *finden* devenu mt. *bindié*, n° 150. Théoriquement, la substitution est irréprochable : elle se justifie par une double association, phonétique et graphique. L'*f* est une labiale : il appelle, pour le remplacer, une consonne qui exige le même mouvement de lèvres et la même disposition de l'organe buccal. Maintenant, pourquoi le *b* plutôt que le *p* et le *v*, qui sont, chacun de son côté, plus voisins de l'*f*, l'un parce qu'il est une sourde, l'autre parce qu'il est une spirante? Ici intervient l'influence de la graphie : le *b* est de toutes les

labiales la seule dont le caractère ressemble à celui de l'*f*, commencé comme lui par une grande boucle qui en forme presque toût le corps. Si ces inductions rapides se vérifient par la suite de mon analyse, c'est ce que je laisse de bon cœur au lecteur à apprécier.

Il résulte de cette discussion que Mlle Smith a pu parler un sanscrit d'apparence correcte en en sachant fort peu, et que, comme parfois son rêve hindou s'entremêle à son rêve martien (Fl. 13), elle a pu utiliser quelques souvenirs orientaux pour la construction de sa langue martienne.

(**9**) V. *Autres langues*. — C'est tout, heureusement : car, si nous avions dû promener notre recherche à travers d'autres domaines linguistiques, il y avait de quoi nous décourager de l'entreprendre ; et, d'autre part, elle serait devenue suspecte ; on nous aurait objecté qu'il fallait bien que le martien ressemblât à quelque chose, et que, ressemblant à tant de langues à la fois, il avait donc bien des chances d'être original. M. Smith père, nous dit-on, « parlait couramment le hongrois, l'allemand, le français, l'italien et l'espagnol, comprenait assez bien l'anglais, et savait aussi le latin et un peu de grec » (Fl. p. 15) ; mais, de tout cela, sauf sa langue natale, rien ne nous permet ni ne nous oblige de supposer qu'il ait transmis la moindre notion à sa fille. Sans doute elle aura pu saisir quelques mots de ses conversations avec des étrangers ; il serait même étonnant qu'elle ne connût pas certaines bribes d'anglais et d'italien : il vient tant d'Anglais à Genève, et l'Italie est si proche ! Il serait donc excessif d'exclure

toutes les langues autres que français, allemand, hongrois et sanscrit ; mais elles n'ont droit d'apparaître qu'à l'extrême arrière-plan, et seulement en tant qu'il s'agira de locutions connues, pour ainsi dire, de toute personne de moyenne instruction. Notre horizon de recherche se trouve ainsi rigoureusement circonscrit.

CHAPITRE PREMIER

Les procédés du Langage martien

(10) Fixés maintenant sur le but et la méthode de notre recherche, nous abordons notre sujet par l'examen et le classement des procédés généraux qui président, dans le moi subconscient du sujet, à l'élaboration de la langue martienne. Les quelques exemples cités dans l'introduction, de mots français, allemands, magyars, transportés à peu près tels quels en martien, n'avaient d'autre objet que de rendre manifeste le fait brut de l'adaptation de ces trois langues à la création de l'idiome nouveau rêvé par Mlle Smith. Il s'agit maintenant de savoir ce qu'ils deviennent dans sa bouche ou sous sa plume, quand, — ce qui est de beaucoup le cas le plus fréquent, — elle les déforme pour les déguiser ou les plier aux besoins de l'expression de sa pensée. Chacun des procédés qu'elle emploie à cet effet sera établi à son tour par un ou deux exemples seulement, mais autant que possible simples, clairs et probants, empruntés de préférence au français ; puis, une fois acquise par cette voie la preuve que le procédé dont s'agit n'est pas étranger à la linguistique subliminale de Mlle Smith, il deviendra légitime d'en poursuivre l'application à tous les autres mots de son vocabulaire,

en les comparant, sous le bénéfice des modifications que ce procédé comporte et autorise, aux mots des divers vocabulaires réels que nous avons reconnus être à sa disposition.

§ 1er. — PHONÉTIQUE

(**11**) Il est presque superflu de faire observer que la phonétique est une des parties les moins intéressantes de l'organisme martien. Sauf la statistique des voyelles, déjà faite par M. Flournoy (p. 225), et celle des consonnes, qui ne nous apprendrait sans doute rien de nouveau en dehors de la rareté de l'*f* constatée au n° 8, il est presque impossible d'en extraire aucune donnée positive. De *lois phonétiques*, en effet, il ne saurait être question ici : les lois phonétiques supposent un langage vivant, évoluant pendant des années et des siècles dans la bouche des hommes groupés en communauté, les enfants s'efforçant de reproduire l'habitus buccal de leurs parents, n'y parvenant que de façon imparfaite, et imposant ainsi à la parole apprise des altérations insensibles dont la somme finit par constituer la variation phonétique. Mais Mlle Smith est Genevoise, elle est notre contemporaine; qu'elle parle français, allemand, hongrois ou martien, son habitus buccal est toujours celui de Mlle Smith : si donc, elle change, par exemple, un *d* en *t*, un *f* en *b*, ce n'est pas qu'elle y soit contrainte par aucune nécessité anatomique ou physiologique; c'est par un effort de sa volonté, — ce mot entendu comme il doit l'être pour exclure toute idée de simulation consciente, — et qui

dit volonté dit nécessairement, au moins dans l'état présent de nos connaissances psychologiques, arbitraire et caprice. On a déjà comparé son martien à un jargon enfantin ou à un argot professionnel. La seconde comparaison est la plus juste : l'enfant qui jargonne ne songe qu'à déformer les mots au hasard, car il ne s'inquiète pas d'être compris ni même de se comprendre, il ne répétera jamais ce qu'il a dit une fois ; dans l'argot, il faut que les déformations soient reconnaissables à une oreille initiée, et qu'un même mot, dès lors, n'affecte pas trop de formes différentes ; mais, de part et d'autre, les altérations sont arbitraires, et ce serait perdre son temps que de chercher, par exemple, des concordances phonétiques fixes de l'argot français au français. Tout au plus sera-t-il permis d'y signaler des tendances confuses, souvent traversées et entravées par des tendances inverses, et c'est aussi dans cette mesure discrète qu'on soumettra à un examen phonétique le martien de Mlle Smith.

(12) I. *Les voyelles.* — 1° La substitution vocalique est le moyen évidemment le plus aisé qui s'offre à l'esprit pour déguiser un mot quelconque : aussi est-elle à peu près indéfinie en martien, comme dans tout jargon enfantin. Toutefois elle obéit en général à un principe fort bien mis en relief par M. Flournoy, celui de la transposition du grave à l'aigu : ainsi l'*o* passe volontiers à l'*a*, l'*a* à l'*e*, l'*e* à l'*i*, et l'*u*, en tant que son mixte, reste de préférence intact. On s'en assurera par l'examen du vocabulaire. Peut-être même les cas où se produit la mutation inverse (mt. *nàmi*

pour mg. *nêmi*, n° 198) doivent-ils s'expliquer par des influences étrangères à la phonétique; mais ce serait outrer les choses et lasser la patience du lecteur, que de se livrer à l'investigation de pareilles minuties.

2° Le caractère fuyant du vocalisme martien est d'ailleurs pleinement démontré par les hésitations du sujet même qui le crée : ses finales sont parfois incertaines; on relève *tarviné* et *tarvini* « langage » (Fl. 12 et 15), *povini* et *poviné* « arriver » (Fl. 11 et 27). Rien de plus concevable; encore une fois, c'est le contraire qui serait surprenant. Mais on ne saurait attendre du martien un traitement tant soit peu constant des vocalismes étrangers, alors qu'il fait si bon marché de son propre vocalisme.

3° Les diphtongues étrangères au français se réduisent à des voyelles simples : al. *einige* devient *-énêzé*, n° 168; al. *haus* donne *haudan*, qui se prononce à la française, n° 156. C'est la conséquence naturelle de ce que le martien est un idiome partiellement étranger, mais toujours articulé par un organe français.

4° Par la même raison, une voyelle suivie de nasale + consonne se nasalise : al. *handeln* donne mt. *andélir*, qui se prononce avec *a* nasal et sans consonne *n*.

5° La possibilité de l'insertion d'une voyelle épenthétique dans un groupe de consonnes ou, inversement, de la chute d'une voyelle entre consonne et liquide, est mise en lumière par le rapport étymologique, au moins très probable, des deux mots *bérimir* et *primi*, n°s 53 et 285. C'est d'ailleurs, dans toutes les langues du monde, un phénomène phonétique élémentaire et

des plus communs. Voir encore çà et là les mots *crizi*, *piri*, *kirimé*, *pocrimé*, *kramâ*, etc.

(**13**) II. *Les consonnes.* — 1° L'échange de sourde et sonore ($k > g$, $t > d$, $p > b$, ou réciproquement) est, de tous les procédés de déguisement consonnantique, le plus naturel et praticable : aussi verra-t-on que Mlle Smith en use très largement.

2° L'échange entre liquides, entre nasales, et d'explosive à spirante de même ordre ($r > l$, $m > n$, $b > v$, ou réciproquement), est aussi extrêmement aisé : Mlle Smith connaît le procédé, mais n'en abuse pas.

3° Sur la mutation conjecturale $f > b$, voir le n° 8.

4° En ce qui concerne les sifflantes, il y a lieu d'admettre, outre l'échange de sourde à sonore, — $s > z$, $z > s$, d'autant plus courant chez Mlle Smith qu'elle prononce à la française, c'est-à-dire comme un *z*, l'*s* martien entre deux voyelles, — l'échange de chuintante et sifflante, en d'autres termes le zézaiement qui change *š* (= *sch* al.) en *s*, ou le phénomène inverse. Les mots martiens qui commencent par *z* semblent presque tous des produits variés de ces diverses mutations capricieusement croisées et combinées entre elles : n°s 146-147, 226-227.

5° En dehors de ces quatre variations, qui relèvent d'une phonétique parfaitement normale et dont on trouverait des exemples dans nombre de langues réellement existantes, le martien semble parfois en accuser une autre, tout à fait argotique celle-là, qui consiste à remplacer arbitrairement une consonne par celle qui la précède ou la suit immédiatement dans l'ordre

alphabétique : ainsi, *l* pour *m*, dans *lé*, n° 32, 1°; *d* pour *c*, dans *dodé*, n° 33, 2°, etc. On ne perdra pas de temps à insister sur le caractère à la fois artificiel et ingénu d'un procédé que désavouerait aujourd'hui le plus vulgaire des cryptogrammes.

(**14**) III. *La métathèse.* — Le phénomène dit de métathèse, surtout consonnantique, se constate, non sans fréquence, dans tous les idiomes jusqu'à présent étudiés. Dans notre parler de tous les jours, c'est à lui que remontent la plupart de nos lapsus locaux, de lui que relèvent cent facéties qui courent les rues : *sesque* pour *sexe*, et similaires. En tant qu'opération réfléchie, faire l'anagramme d'un mot a toujours passé pour une façon agréable de le déguiser pour le laisser deviner, et nos journaux illustrés publient encore en dernière page toute sorte de problèmes en ce genre. On doit donc a priori supposer qu'un procédé aussi courant est familier à Mlle Smith. Pour s'assurer que son moi subconscient le pratique en effet, il suffit de constater qu'il opère des changements métathétiques jusque dans son propre martien : il a commencé par dire *kiné* « petit », Fl. 3, 8 novembre 1896; plus d'un an après (28 novembre 1897, Fl. 20), il n'a pas oublié son mot, que pourtant il n'a jamais prononcé dans l'intervalle; mais il en a fait l'anagramme, et il dit *niké*. Je n'ajouterai rien à un fait qui parle de lui-même; mais on verra que la métathèse est, comme on doit s'y attendre, une des clefs les plus satisfaisantes et les plus sûres du problème martien, et l'on se reportera dès à présent,

si on le veut bien, aux articles *chiré, dimé, tensée* (chapitre IV), *manir* (chapitre VI), etc., etc.

(**15**) IV. *Aphérèse, syncope, apocope.* — C'est aussi un procédé de démarquage très usité que de retrancher à un mot la tête ou la queue ou le milieu, et l'on doit supposer que Mlle Smith a parfois eu sous les yeux un logogriphe, peut-être même s'est amusée à en déchiffrer. Au surplus, dans la rapidité de la prononciation, certaines syllabes faiblement accentuées tombent d'elles-mêmes, sans que la volonté y intervienne. Que l'on compare maintenant : mt. *chand-éné* « délicieux », au fr. *en-chant-eur*, n° 60; mt. *kiné* « petit », au mg. *kicsiny*, n° 191; mt. *mervé* « superbes », au fr. *merveilleux*, n° 101. Il n'en faut pas davantage, j'imagine, pour établir que l'aphérèse, la syncope intérieure et l'apocope font partie du bagage phonétique de la créatrice du martien, et pour légitimer l'introduction de ces procédés si simples dans la recherche de certaines étymologies moins transparentes.

(**16**) V. *Allitération et assonance.* — Toutes les langues primitives et tous les jargons enfantins usent largement de l'allitération et de l'assonance : survivance du temps lointain où la parole et le chant ne faisaient qu'un, satisfaction vague d'un instinct esthétique qui est la marque d'outil imprimée par l'homme à toutes ses productions, moyen mnémonique aussi efficace qu'aisé, tout concourt à faire de la répétition des sons initiaux ou finaux la base de la mélopée accompagnatrice du langage humain. A plus forte raison, s'il

s'agit de l'œuvre d'un subconscient qui volontiers rimaille, ne fût-ce qu'en vers de mirliton, et à qui il arrive de parler même en prose rimée, sans s'en apercevoir qu'après coup (Fl. p. 53-54). Les exemples que j'ai relevés de ces phénomènes me paraissent sûrs, et je crois même qu'il ne serait pas malaisé de les multiplier sans invraisemblance.

Allitération vocalique : durant un an et demi de notations martiennes, on n'a pas recueilli un seul mot commençant par *u;* tout à coup, le 28 novembre 1897, un *u* initial fait son apparition, et voici, coup sur coup, en une seule ligne, trois mots commençant par *u*, Fl. 20; on les retrouvera en temps et lieu. Allitération consonnantique : on relève des successions de mots telles que *mêté modé* Fl. 4, *povini poénêzé* Fl. 11, *crizi capri ...carimi* Fl. 20, qui ne sauraient toutes être fortuites[1]. Il est même fort possible que la forme étrange de certains « petits mots » (cf. le chapitre III) ait été, pour la première fois qu'ils ont été prononcés, déterminée par une allitération sensible ou latente : ainsi, *ché* « ton », qui est inexplicable à ma connaissance, viendrait (Fl. 3) de la consonnance *ché chiré* « ton fils », que Mlle Smith n'a pas prononcée ce jour-là, mais qui est apparue dix jours plus tard (Fl. 4), ou bien d'une assonance plus générale encore, cf. n° 32, 2°.

Il ne faudrait pas exagérer la portée de ce précieux principe. Il m'avait d'abord lancé sur de fausses pistes : j'ai cherché dans beaucoup d'initiales martiennes des

1. Voir aussi, au n° 288, ce qui est dit des débuts manifestement allitérants du langage martien.

consonnes prothétiques issues d'allitération ou de fausse euphonie, et en fin de compte j'ai dû abandonner cette idée. En lisant une phrase telle que *mis méch med mirivé* « un crayon pour tracer » Fl. 17, qui ne croirait à une succession allitérante à dessein? Il n'en est rien pourtant : de tous ces mots, *méch* est le seul dont la genèse puisse, si l'on veut, mais non pas nécessairement doive s'expliquer par une allitération avec *mis*. *Mirivé*, qui a tout l'air d'une altération de fr. *écrivez* par une prothèse allitérante de *m*, est bien issu d'allitération, il est vrai, mais non pas dans cette phrase; car il est apparu trois mois et demi plus tôt, dans le texte Fl. 12 et la succession *machir mirivé iche manir*. Enfin, *med* « pour », qui est né ce jour-là, ne semble pas cependant être né par la vertu de l'allitération; car, sept mois auparavant (Fl. 8), Mlle Smith avait dit *méta* « pourtant », qui ne semble pas pouvoir en être séparé; cf. n° 282.

Mais, si l'hypothèse allitérative est sujette à caution dans l'explication du langage martien, l'assonance, poussée même jusqu'à la rime, et jusqu'à la rime riche, en constitue un des procédés les plus constants et spontanés. Il semble qu'une finale donnée en appelle à sa suite, au bout de quelques mots, une autre toute pareille. Ainsi, la finale *-imé* est fort rare en martien; mais, dans le texte Fl. 8, on la lit deux fois, à une ligne d'intervalle : c'est que Mlle Smith, ayant dit *misaïmé* « fleurs », a été naturellement amenée à dire aussi *finaïmé* « senteurs ». Parfois le rapport d'assonance est double, et le balancement antithétique de la propo-

sition est comme un rudiment du procédé des rimes croisées : Fl. 29, *zé bodri* | *né dorimé* || *zé pastri* | *tubré né tuzé*, « l'os est sain, le sang seul est malade ». Il serait aussi aisé qu'inutile d'accroître la liste de ces cas dont le principe seul est intéressant à constater.

§ 2. — DÉRIVATION

(**17**) La dérivation martienne s'effectue exclusivement par voie de suffixation ; du moins, lorsqu'il s'y produit une préfixation analysable, ne trahit-elle manifestement qu'un simple décalque du français ; cf. n°s 241-242. Mais la suffixation proprement martienne est d'une indigence et d'une monotonie qui ne s'expliquent que trop bien si l'on prend la peine de réfléchir qu'elle a beaucoup moins pour objet de former des mots nouveaux que de déformer des mots déjà tout faits. En bref, elle relève de deux principes antagonistes, tous deux étrangers à la morphologie des idiomes réels et normaux : celui de la déformation jargonnante ou argotique (n° 11) tendrait à imposer aux mots transportés en martien les finales les plus variées, les plus bizarres, comme étant les mieux propres à les déguiser ; tandis qu'au contraire le procédé de l'assonance (n° 16) tend à assimiler les finales entre elles et à ne les laisser évoluer que dans un cercle restreint. La suffixation martienne est le résultat de l'équilibre instable entre ces deux tendances : tout n'y est qu'arbitraire et confusion, et c'est à peine si l'on y peut relever quelques repères fixes.

1° Au début de l'apparition du martien, l'imagina-

tion du sujet paraît entièrement envahie par une finale *-š*, qui rappelle irrésistiblement les suffixes argotiques si communs, *-uche*, *-anche*, *-oche*[1], dont la connaissance a été plus ou moins propagée dans le grand public par les romans d'E. Süe et *les Misérables* de V. Hugo. La première éjaculation se compose de quatre mots isolés, tous terminés par *-š* (n°s 93, 99, 102 et 104), qui ne sont visiblement que de grossières et très arbitraires déformations du français.

2° Mais, de ces quatre mots, trois ne reparaîtront jamais plus, un seul (*métiche*) est appelé à une haute fortune. La prédilection pour la finale *-š* s'accuse encore, mais beaucoup plus discrètement, par exemple par la transformation du français *vu* en *véche* au texte Fl. 2. Elle ne va pas tarder à s'évanouir. Dès le texte Fl. 4, et définitivement à partir de Fl. 5, — mais il faut bien remarquer qu'il s'est produit entre Fl. 1 et Fl. 5 un travail d'élaboration subconsciente qui a duré plus de dix mois, — le système des finales martiennes est fixé tel qu'il se développera dans la suite : prédominance des voyelles, et surtout des voyelles *-é* ou *-i*, soit qu'on les ajoute au mot emprunté pour le compléter (fr. *Espagne* > mt. *Espênié*), soit qu'on les y découvre en laissant tomber la consonne finale qui les recouvrait (al. *mutter* ou anglais *mother* > mt. *modé*).

3° Ce n'est pas à dire que la finale *-š* disparaisse sans retour. Mais on ne la rencontre guère employée avec une préférence marquée que dans les adverbes ou mots accessoires du même genre : *tiche* « bientôt »,

1. Cf. Guieysse et Schwob, in *Mém. Soc. Ling.*, VII, p. 40 sq.

étéche et *itèch* « toujours », *vétiche* « cependant ». On n'en saurait conclure, d'ailleurs, que Mlle Smith ait établi aucun lien entre ce suffixe apparent et sa fonction adverbiale; car on verra qu'il s'explique assez bien, dans la plupart de ces mots, par des raisons d'emprunt.

4° En dehors de ces cas, et de quelques autres où le mot emprunté ne subit ni addition ni apocope finale (*maché, atèv, palir*, etc.), la suffixation que nous appelons martienne, c'est-à-dire essentiellement dépourvue de signification précise, indifférente même en principe entre le substantif, l'adjectif et le verbe, est constituée par une voyelle : le plus communément *-é*, *-i*, ou *-ié*; parfois *-a* ou *-á*, qui presque toujours s'explique mieux par des raisons d'emprunt; jamais *-o* ni *-u*. Lorsqu'elle est plus compliquée, c'est-à-dire disyllabique, c'est généralement une nasale qui en constitue la consonne : *-imé*, très rare; *-iné*, *-ini*, *-inié*, très fréquents; *-uné*, *-unié*, *-ôné*, etc.; subsidiairement, *-zi*, *-izi*, assez communs. Pour plus amples informations on consultera les vocabulaires.

5° La seule finale suffixale significative du martien n'apparaît qu'à la fin, Fl. 40 : c'est un suffixe *-nâ*, correspondant au fr. *-ment* dans les adverbes, 2 fois, mais dans une seule et même phrase, et dès lors sans intérêt, car il n'a naturellement jamais été répété, et là même on ne peut savoir s'il ne relève pas de tout autre chose que d'un procédé suffixal; cf. les n°s 69 et 154.

§ 3. — GRAMMAIRE

(**18**) La grammaire du martien est éminemment sommaire, non pas seulement à cause du petit nombre

de documents que nous en possédons et qui n'a guère permis la répétition fréquente des mêmes mots en diverses situations de relation grammaticale, mais aussi et surtout parce que, des différentes formes d'un même mot ainsi employé, il est fort difficile d'extraire plus de trois ou quatre règles grammaticales précises et sensiblement invariables. Telle qu'elle nous apparaît, toutefois, cette grammaire n'offre presque pas un seul trait qui ne soit exclusivement français, c'est-à-dire qui ne s'explique par le transport pur et simple au martien d'un trait de la langue la plus familière, la seule familière même à Mlle Smith.

(**19**) I. *Le substantif.* — 1° Le genre du substantif martien a pour indice essentiel, comme en français, la forme de l'article, qu'Ésenale traduit en mot à mot par « le » ou « la » suivant les cas. La conclusion qui se dégage constamment de cette traduction, c'est que le martien n'a que deux genres, et que les mots qui sont masculins ou féminins en français le sont aussi, respectivement, sans exception, en martien. Qu'une langue puisse ne pas connaître la catégorie du genre grammatical, ou qu'au contraire une langue puisse compter plus de deux genres, ou qu'enfin un mot masculin en français puisse être féminin ou neutre ailleurs, c'est là une idée qui paraît aussi absolument étrangère à la créatrice du martien que celle de la lumière à un aveugle-né! Tant la grammaire élémentaire du magyar, ou même de l'allemand, qu'elle a apprise, demeure lettre close à son subconscient linguistique!

2° Un seul substantif a une flexion féminine : c'est

men « ami », qui fait *méné* « amie » ; remarquons qu'ici le féminin est apparu le premier. Le procédé, au surplus, appartient à la flexion des adjectifs, où nous le retrouverons plus largement répandu.

3° Nous manquons de données sur la façon dont le martien formerait des dérivés féminins plus compliqués, soit le rapport fr. de *maîtresse* à *maître* ou de *chanteuse* à *chanteur*. Le cas ne s'est pas présenté : *médache* « madame » a, comme en fr., un radical différent de celui de *métiche* « monsieur », et *bigâ* « enfant », toujours comme en fr., est des deux genres sans changement.

4° Le pluriel des substantifs n'apparaît que dans les textes graphiques, parce qu'il consiste, comme dans l'immense majorité des mots français, en un signe qui ne se prononce pas : c'est un caractère qui ressemble assez au ξ grec et que M. Flournoy transcrit par cette lettre. Je suivrai son exemple. On prendra garde qu'il est aussi parfaitement muet que l'*s* plural fr. ; faute de quoi l'on s'exposerait à fausser les concordances phonétiques auxquelles sa présence ni son absence ne sauraient jamais porter la moindre atteinte.

5° Un seul mot martien a un signe de pluriel audible : c'est *métiche* « homme », qui fait *métiché* (une fois, Fl. 7). A cette date ancienne, Mlle Smith n'avait pas encore inventé l'écriture martienne, ni par conséquent son ξ plural : ayant besoin d'un pluriel de substantif, elle l'a calqué sur le pluriel probable de ses adjectifs, n° 20, 3°.

6° Les relations casuelles du substantif ne relèvent

que de la syntaxe (n° 23), et d'une syntaxe vraiment monstrueuse pour le linguiste même le plus novice, à force de servilité à reproduire celle du français (n° 30).

(**20**) II. *L'adjectif.* — 1° Quand l'adjectif masculin est terminé par une voyelle, il se féminise par l'adjonction d'un *e* muet : *diviné* « heureux », *divinée* « heureuse », Fl. 20 ; cf. *midée* « laide », *bénézée* « retrouvée », dont malheureusement nous n'avons pas le masculin. C'est du français tout pur, sans aucun doute.

2° Quand l'adjectif se termine par une consonne, il prend *-é* au féminin : *cen* « beau » fait *cêné*, *mess* « grand » fait *messé*, *mis* « un » fait *misé*, etc. Je pense que cet *é* ne diffère pas au fond de l'*e* précédent ; c'est toujours l'*e* muet fr., mais vocalisé ici par une mutation martienne, pour servir d'indice audible du genre. Cependant il est également permis de songer ici à une influence du rapport al. de *schön* à *schöne*, d'autant que la flexion apparaît pour la première fois dans un mot sûrement emprunté à l'allemand (*cêné*, Fl. 6).

3° C'est en tout cas certainement à cette dernière langue qu'aurait été pris l'indice martien du pluriel des adjectifs, s'il était permis d'en conjecturer un d'après l'analogie de *métiché* (n° 19, 5°), c'est-à-dire si *gudé* « bons », *grêvé* « larges » et tant d'autres proviennent d'un singulier **gud*, **grêv*, etc., que par un fâcheux hasard Mlle Smith n'a jamais eu l'occasion de nous révéler.

4° Les deux signes inaudibles, l'un du féminin des adjectifs, l'autre du pluriel des substantifs (n° 19, 4°),

se cumulent dans la forme unique *iée*; « toutes », Fl. 28.

(**21**) III. *Les pronoms.* — Les flexions des pronoms, ainsi que celles des articles, sont beaucoup trop compliquées et irrégulières pour qu'on les puisse séparer de l'étude des mots eux-mêmes. On les retrouvera au chapitre III, n°s 32-33, et cf. Fl., p. 232.

(**22**) IV. *Le verbe.* — La conjugaison est de beaucoup la partie la plus faible de l'œuvre grammaticale de Mlle Smith. Car, pour la flexion pronominale, elle peut invoquer l'excuse de l'état chaotique de cette flexion en français même. Au contraire, les verbes dits irréguliers, ne forment dans toutes les langues qu'une petite minorité, tandis qu'en martien la règle de la conjugaison semble être de n'en pas avoir, à ce point que, dans certains verbes (*bétiné*, n° 243), les formes conjuguées ne se distinguent pas de l'infinitif. En l'état, l'on doit se borner à quelques constatations éparses et disparates.

1° Quelquefois la conjugaison est très riche, mais ne semble relever que d'un foisonnement arbitraire de formes par voie de déformation argotique : c'est le cas du verbe *vétéche* « voir », qui, remarquons-le, est aussi passablement irrégulier en français.

2° Dans trois cas, le signe de conjugaison est emprunté au français, plus exactement à la graphie française, par un procédé d'addition tout mécanique : n°s 37, 6°, 38, 2°, et 164.

3° Parfois on discerne un rudiment de conjugaison

(*umèz* « fais » et *umêzé* « faire »), d'autant plus insignifiant que la faible importance en est encore infirmée par les observations qui vont suivre.

4° Le plus souvent, en effet, le verbe ne change pas d'une forme à l'autre : *pédriné* «[il] quitte », Fl. 14; *pédriné* « quitter », Fl. 17.

5° Ou bien, pis encore, le verbe subit un léger changement, alors que la personne reste la même : « [il] quitte » se dit *pédriné* Fl. 14, mais *pédrinié* Fl. 34. Observons pourtant que Fl. 14 est purement auditif, tandis que Fl. 17 et 34 sont graphiques, et par conséquent mieux établis.

6° L'impératif ni le subjonctif n'ont, non plus qu'en français, rien qui les caractérise : de ce que Mlle Smith dit *bétiné* « [je] regarde» et *bétinié* « regarde », il serait inexact de conclure qu'elle distingue l'impératif de l'indicatif, puisqu'on vient de voir le doublet *pédriné pédrinié,* et que, d'autre part, elle dit aussi *bétiné* tout court « regarder ».

7° L'imparfait *triménéni* (Fl. 15) et le passé défini *sadri* « chanta » (Fl. 20) sont deux ἅπαξ dont la décomposition est impossible.

8° Le passé se forme généralement au moyen des auxiliaires. Les verbes qui en fr. se conjuguent au moyen de l'auxiliaire « avoir » ou de l'auxiliaire « être » prennent respectivement, sans exception, les mêmes auxiliaires en martien : *né amé* « est venu », Fl. 14 et 20; *é nié* « a été », Fl. 20. Quant à la conjugaison de ceux-ci, voir les n°s 37-38.

9° Le futur a pour indice une syllabe *-ir-*, dont le

consonnantisme à coup sûr, et peut-être aussi le vocalisme (par nos verbes dits de 2e conjugaison) lui vient du français : *mache* « peux », *machir* « pourras ». Cette catégorie conjugable est de beaucoup la plus ferme. Elle serait même absolument cohérente, si l'on ne constatait *séïmiré* « comprendras » (Fl. 8), qui devrait être **séïmirir*, puisqu'on a plus tard *séïmiré* « comprends » et « comprendre » Fl. 15 et 37. Mais il faut remarquer que *séïmiré* est la toute première forme de futur qui soit apparue; la grammaire de ce temps ne devait pas encore être fixée. Ou bien peut-être **séïmir-* est-il un futur très régulier d'un radical verbal **séïm-*, cf. n° 259; et alors, ce serait par abus et lapsus que plus tard cette forme de futur, qui n'est pas revenue comme telle, aurait été transportée en fonction de présent et d'infinitif. On relèvera encore une légère incertitude en sens inverse sur *bérimir* Fl. 15, n° 53.

10° On ne rencontre qu'une seule forme de conditionnel, *ténassé*, cf. n° 134.

§ 4. — SYNTAXE

(**23**) Ce serait faire tort aux excellentes analyses de M. Flournoy que d'essayer de démontrer après lui que la syntaxe martienne n'est qu'un décalque, mot pour mot, de la syntaxe française. Ses textes sont là, et la preuve est faite; voir aussi mes n°s 22, 8°, et 30. Elle ressortira également, a contrario, du relevé, que je garantis complet, des très rares cas d'insignifiante divergence.

1° Construction inusitée en français : Fl. 35, *dabé*...

ié ti takâ « maître.. tout de pouvoir », pour « tout-puissant, très puissant ».

2° Construction incorrecte en français : Fl. 39, *andélir... é vi* « apparaîtra... à toi ». La phrase est par ailleurs lourde et embarrassée. On a fait observer à Léopold que Mlle Smith parle un langage par trop suspect d'influence française : visiblement elle cherche à se corriger, mais s'y emploie d'un zèle un peu gauche.

3° Ellipse d'un déterminatif : Fl. 28, *éziné rabri ni tibra* « mes pensées et [mes] besoins » ; sans difficulté.

4° Ellipse d'un pronom : Fl. 40, *med lé godané ni ankôné* « pour m'aider et réjouir »; mais cf. nos 45 et 82. Il faudrait ranger ici : les cas énigmatiques *i-lassuné* « m'approche » Fl. 9, *m-ianiné* « t'enveloppe » Fl. 14, où le pronom, s'il est exprimé, l'est par un élément tout à fait insolite ; et le cas *cé méï adzi ilinée* « je t'ai bien reconnue » Fl. 15, où il ne semble pas l'être du tout, puisqu'on ne peut couper *m-éï*, la forme *mé* « as » Fl. 2 nous garantissant par contre-coup l'authenticité de *méï* « ai ». Ce sont là, selon toute apparence, de simples lapsus, comme il arrive à tout sujet parlant d'en commettre dans sa propre langue.

§ 5. — SÉMANTIQUE

(**24**) I. *Phénomènes de sémantique ordinaire.* — D'après les considérations exposées dans notre introduction (n° 3), on a dû comprendre que le domaine que nous abordons ici est le sujet essentiel de notre livre : plus exactement même, le seul sujet ; car tout le reste

n'est en réalité que travail de déblai, destiné à éliminer de notre recherche toutes les particularités du langage martien qui ne rentrent pas strictement dans l'étude des mots et de leur signification. Cependant je me ferais scrupule de consacrer aux généralités de la sémantique un plus long développement qu'aux autres parties de l'œuvre de Mlle Smith. La raison en est bien simple : il ne sied point à la sémantiqne théorique de dominer a priori l'étude du vocabulaire martien ; c'est au contraire à l'étude détaillée de ce vocabulaire à nous prouver, s'il est possible, qu'il satisfait à toutes les exigences de la sémantique théorique ; et l'on m'accuserait à bon droit de pétition de principe, si je suivais une autre méthode. Le lecteur qui voudra dès à présent se rendre compte des procédés sémantiques de la langue de Mlle Smith, en trouvera tous les spécimens possibles énumérés dans les chapitres IV à IX. Il ne s'agit ici que de les classer sous les rubriques familières aux linguistes, afin de s'assurer que, quoi qu'on doive penser de telle ou telle étymologie martienne en particulier, l'ensemble, en tout cas, ne nous offre rien que nous ne soyons accoutumés à rencontrer dans le parler usuel des langues les mieux connues.

1° Passons rapidement sur les métonymies : — le genre pour l'espèce, *miza* « pavillon locomobile », n° 108 ; l'espèce pour le genre, *alizé* « élément », *chèke* « papier », n°s 42 et 61 ; — l'épithète caractéristique de l'objet pour l'objet lui-même, *chiré* « fils », *priâni* « flot », n°s 62 et 125 ; et, inversement, l'objet pour son épithète caractéristique, *capri* « noir » (cf. fr. *un*,

ruban lilas), *grêvé* « larges », nos 58 et 84 ; — l'emblème pour la chose qu'il signifie, *zati* « souvenir », n° 146, cf. fr. *récolter des lauriers*, etc. ; — la provenance pour l'objet en provenu ou la qualité qu'il rappelle, *ziné* « bleu », n° 147, cf. anglais *china* « porcelaine ». — Il n'y a rien là que d'élémentaire et de parfaitement concevable.

2° Observons toutefois que ce procédé, si simple qu'il soit, touche de bien près déjà aux autres qui vont suivre et prépare même les paradoxes sémantiques qui émaillent la langue de Mlle Smith comme toutes les langues de l'univers. Ainsi, elle dit *chiré* « fils » qui est évidemment le fr. *chéri*. Or, il n'est pas moins évident que le mot, une fois créé, restera partout et toujours semblable à lui-même, et que, si elle en avait eu par hasard l'occasion, elle eût également dit *chiré* d'un fils dénaturé et maudit de ses parents. C'est ainsi que le plus violent contraste de signification est déjà implicitement contenu dans la plus inoffensive déviation sémantique.

3° L'association sémantique est un fécond principe de contresens qui prennent droit de cité dans une langue et l'enrichissent d'autant. On a appelé « tortue » une certaine pièce d'artifice, simplement parce qu'elle a une carapace bombée. Or, *tortue* ne signifie en aucune façon « qui a une carapace » de n'importe quelle forme : *tortue* veut dire « [la bête] tordue », qui a les pieds tors. Le mot ne saurait donc en aucune façon évoquer l'idée de « carapace », mais la chose signifiée l'évoque, et cela suffit : une tortue a une carapace, donc

un objet à carapace peut être dénommé *tortue*. La rose a des épines, raisonne de même le moi subconscient de Mlle Smith : donc tout objet rose peut être dénommé * *épin*, ou quelque chose d'approchant, n° 74. N'est-ce pas, des deux parts, la même logique ?

4° La suggestion sémantique, dont j'ai fait un très large usage, n'est pas de nature beaucoup plus compliquée : au lieu de se fonder sur un caractère permanent qui accompagne partout un objet donné, elle emprunte ses données à une circonstance fortuite et accidentelle, mais qui se trouve associée à cet objet, au nom de cet objet, dans une phrase usuelle, souvent répétée, passée en proverbe. Remarquons que, dans l'exemple précédent, l'association sémantique se double de suggestion verbale, à cause de la phrase connue : « Il n'y a pas de *roses* sans *épines*. » On sait que le sens « tromperie » vient au mot *canard* de la phrase vieillie : « Donner un canard à moitié » ; or, dans cette phrase, c'est *à moitié* qui complète la pensée, et *canard* sans lui ne signifie rien ; cependant le mot important a disparu, et le mot insignifiant a pris à lui tout seul un sens que rien ne justifie. C'est un phénomène de ce genre que j'ai conjecturé dans le type *bénèz*, n° 52 ; avec un détour plus violent et à peine vraisemblable, dans le type *arvâ* n° 47 ; mais la logique du rêve est plus hardie et plus vague que celle d'un sujet éveillé. Il va de soi que, partout observable, le fait n'est nulle part plus admissible que quand le sujet emprunte un mot à une phrase d'une langue étrangère dont il ne connaît que le sens général et qu'il ne saurait traduire littéralement : *bibé*, n° 179.

5° Il reste un dernier pas à franchir : les mots peuvent s'ordonner dans la mémoire par voie de contraste sémantique, de telle sorte qu'une idée évoque l'idée opposée, et qu'en conséquence le sujet en vienne à exprimer, par exemple, le concept de « plaisir » par un mot signifiant « douleur ». Je ne dis pas que le cas soit fréquent, et aussi ne l'ai-je guère relevé plus d'une ou deux fois dans le vocabulaire martien ; mais enfin il est psychologiquement concevable, et à ce titre seul il ne nous est pas permis de l'exclure de notre recherche. Que dis-je, possible ? Il se constate un peu partout. L'allemand *fast* signifie, de par son étymologie, « fermement, précisément », et telle a été son acception courante jusqu'à une époque fort voisine de nous ; aujourd'hui, il signifie tout le contraire, « à peu près, presque, approximativement ». Par quelle filière sémantique il a été étiré pour en venir là, c'est ce qu'il appartient à son histoire de nous dire ; mais, pour l'instant, c'est le fait brut qui seul nous intéresse, en tant que possible dans un langage quelconque, partant admissible en martien. Or, qui ne voit que, si — comme je le crois — Mlle Smith emploie au sens de « peu » le fr. *abondant* légèrement altéré (n° 40), elle ne fait autre chose que réaliser instantanément sur le sens de ce mot et objectiver à nos yeux, en quelque sorte, par une opération mentale de la durée d'un éclair, le travail plusieurs fois séculaire qui a changé du tout au tout le concept exprimé par l'allemand *fast*, tout de même que le chimiste obtient en quelques minutes au fond de son creuset une réaction qui aux temps géologiques a transformé la face de la terre en s'étendant

sur une période d'une incalculable longueur ? Ici moins que partout ailleurs le temps ne fait rien à l'affaire : il y a parité entre les deux phénomènes, voilà ce qui est indéniable, et le processus identique est aussi, de part et d'autre, également inconscient.

6° Hybride et hors cadre se classe la contamination sémantique : sémantique, en ce qu'elle consiste à penser tout à la fois deux mots de signification semblable, qui se suggèrent l'un l'autre ; phonétique, en ce qu'elle fusionne par voie d'altération réciproque les sons ou les syllabes dont se composent ces mots. Extravagante en ses créations, elle n'a point d'influence sur les langues littéraires, dont le vocabulaire est graphiquement fixé : qu'un plaisantin imagine le verbe **accumonceler*, on rira sans doute, mais il n'en sera pas davantage. Au contraire, les idiomes sans littérature fourmillent de ces fusions bizarres, lapsus ordinairement involontaires, qui se répandent et s'implantent de par la facilité même qui préside à l'éclosion et au pouvoir expressif des monstres qu'elles enfantent : récemment encore, M. Schuchardt a vivement appelé l'attention des linguistes sur l'importance qu'il conviendrait d'accorder en étymologie à la contamination, et je crois en avoir moi-même indiqué d'assez nombreux et probants spécimens dans mon *Lexique Breton*. En tout état de cause, elle n'est nulle part mieux à sa place, que dans ces créations instantanées et fortuites, nées d'un moment d'émotion ou d'embarras, qui ne sont en apparence d'aucune langue et que pourtant tout le monde comprend. Un jour, à la campagne, je voyais une jeune fille qui s'apprêtait à faire une promenade à

cheval : elle n'avait jamais monté, elle était fort joyeuse, et un peu troublée; lorsqu'elle se sentit bien en selle : « Passez-moi les *rides*, » dit-elle avec un petit tremblement dans la voix, et on les lui passa, tout naturellement. Elle avait contaminé ensemble *rênes*, *guides*, *bride*, que sais-je? et c'est à peine si l'on s'en était aperçu. Ce qu'a fait cette jeune fille, étant parfaitement éveillée, le moi subconscient de Mlle Smith s'en montre capable, lorqu'il crée *midée* (n° 105), *fouminé* (n° 80), *forimé* (n° 79), et d'autres peut-être, dont la clef est plus difficile à saisir. Qui s'en étonnerait?

(**25**) II. *Contamination polyglotte.* — Les phénomènes que nous venons d'étudier ne se passent normalement que dans l'intérieur d'une seule et même langue, et l'on voit qu'ainsi circonscrits ils ont déjà une fort notable portée; mais ils acquerront une intensité singulière s'ils font la navette entre deux vocabulaires, c'est-à-dire si le sujet connaît plusieurs langues, et surtout s'il ne les sait qu'imparfaitement. D'abord, parce que nous avons une vague idée de l'étymologie de beaucoup de mots de notre propre langue, aucune de celle des mots de l'idiome étranger, dont le vrai sens nous échappe dès lors absolument: nous appelons *square*, sans le moindre scrupule, une place triangulaire, ronde ou polygonale, pourvu qu'elle soit plantée d'arbres; l'Anglais, dans la langue duquel *square* signifie « carré », ne saurait oublier, en prononçant ce mot, qu'il implique une idée de forme et exclut toute idée de végétation. Ensuite — et c'est là la raison

principale — parce que les mots ont beaucoup plus de chances de se brouiller entre eux, et se brouillent bien plus capricieusement, lorsque, au lieu de trois ou quatre synonymes pour un sens donné, il s'en offre à la mémoire dix ou douze : non pas seulement, par exemple, *courage*, *vaillance* et *bravoure*, mais encore *muth* et *tapferkeit*, et ainsi de suite. Que dire alors, si, en plus de la synonymie courante, l'homonymie monoglotte ou polyglotte intervient à son tour, par la voie si largement ouverte et si fréquentée du calembour ?

1° De la contamination par simple synonymie relèvent quelques modifications phonétiques très élémentaires, qui ne dépassent point la limite de celles qu'on a rencontrées au n° 24, 6° : ainsi, le martien a *nâmi* « beaucoup », par fusion probable de mg. *némi* et al. *mannig*, n° 198.

2° Quand la synonymie vient à se compliquer d'homonymie partielle, l'altération franchit les bornes de la phonétique : ce n'est plus la langue qui fourche, c'est le style qui gauchit. L'Anglais qui écrivait à Fénelon « Vous avez eu pour moi des *boyaux* de père » était absolument dans son droit, en ce que *boyaux* et *entrailles* sont synonymes, en ce que *bowels* et *boyaux* sont homonymes, en ce que *bowels* s'emploie très bien en ce sens en anglais : bref, en tout, sauf en un point, le point capital, l'usage du mot en français même. C'est exactement le cas de Mlle Smith, lorsqu'elle emploie le mot sanscrit *attamana* « âme », dans une phrase où le fr. dirait *âme*, mais où au grand jamais le sk. ne dirait *ātmánam* (Fl. p. 299, et cf. mes n°s 236 et 270). Il y a déjà

là une sorte de calembour bilingue, mais dont le résultat en définitive ne dépasse pas les limites de la simple impropriété de style.

3° Mais le calembour, même monoglotte, aboutit très vite à l'insanité; il n'y a qu'à lui lâcher la bride. Dans ma première enfance, on me mena un jour faire une visite à de vieilles dames dont le salon était tendu d'une tapisserie à personnages. Je l'admirai; elles me l'expliquèrent obligeamment, et me montrèrent, entre autres, dans un coin, des matelots qui jetaient l'ancre. L'ancre ? Je n'en avais jamais entendu parler que dans un encrier. On eut beau me dire que c'était pour arrêter le bateau, me montrer l'engin et l'accompagner d'éclaircissements sans doute un peu confus : plusieurs années après encore, je ne parvenais pas à me débarrasser de la vision de matelots qui, pour arrêter leur navire, projetaient sur les flots un liquide noir. Maintenant il est évident que cette confusion mentale ne pouvait se faire jour dans mon langage : pensant *ancre* ou *encre*, je prononçais toujours de même, et il n'y paraissait point extérieurement; mais, si j'eusse été bilingue, j'aurais fort bien pu dire une fois *die Tinte werfen*, et mon calembour subconscient éclatait. C'est ce qui arrive à Mlle Smith, lorsqu'elle dit *nazère* pour le verbe « trompe » (n° 248) ou *tiziné* pour « demain » (n° 260). Qu'on ne dise pas qu'il s'agit ici de monstres mort-nés, qui ne méritent aucune attention; car la tératologie est une science aussi. Et puis, ces monstres ont parfois la vie très dure : ne devons-nous pas notre mot *baccalauréat* à un calembour scolaire sur le latin

vulgaire **bacalaris*, qui étymologiquement ne contient pas la moindre idée de « baie » ni de « laurier »?

4° Car, lorsque le jeu de mots se fait polyglotte, il devient impossible de prévoir jusqu'à quelles extrémités il pourra s'échapper: il faut, tant bien que mal, en suivre les détours sinueux, à travers les vocabulaires qu'il parcourt avec toute la fantaisie du rêve et la rapidité de la pensée. Supposons, par exemple, qu'un sujet sachant l'allemand, le magyar et le français, vienne à songer au *cachet* d'une lettre: le mot — je ne parle ici, bien entendu, que de possibilités, mais de possibilités comme nous en avons tous vu se réaliser en nous-mêmes, quand nous cessons de conduire nos pensées et les laissons errer à l'aventure — évoquera son synonyme *sceau*, et celui-ci son homonyme *seau*, qui se traduira *eimer* en allemand; mais l'al. *eimer* désigne aussi une mesure de capacité, qui s'appelle en magyar *akó*, en sorte que, si le travail s'arrête là, — et rien ne s'oppose à ce qu'il aille beaucoup plus loin, — il viendra un mot *akó* comme équivalent de « cachet « ou d'un concept similaire. Il ne sera pas réalisé dans la vie pratique, parce que le sujet, sortant de sa rêverie, trouvera dans sa mémoire consciente le vrai mot et perdra toute notion du faux équivalent; mais, si sa conscience est endormie et son subconscient éveillé, aucune inhibition ne s'opposera à ce qu'il substitue l'un à l'autre; et, si un entraînement préalable l'a prédisposé à conserver, d'une de ses transes à l'autre, le souvenir de ses songes, le chatoiement éphémère de sons et de sens qui aura un instant traversé son cerveau se fixera en un terme permanent, un mot

aura été créé. Dès le chapitre suivant, mais surtout au chapitre IX, on trouvera colligées les principales créations de Mlle Smith que je crois pouvoir assigner à ce processus compliqué. On en jugera. Mais la question est bien moins de savoir si, dans chaque cas, j'en ai donné une description vraisemblable, que de décider si en lui-même et théoriquement il est possible; et je ne pense pas qu'à aucun point de vue l'affirmative puisse faire l'ombre d'un doute.

5° Tout à fait en dehors de ces manifestations étranges, mais encore logiques, de l'aberration psychique, il faudrait ranger, si on les admettait, les hypothèses de lapsus sémantiques, soit monoglottes comme *nubé* (n° 111), soit bilingues comme *koumé* (n° 162). Ici, tout en demeurant dans les limites du possible, nous touchons à celles de l'indémontrable; et l'indémontrable n'a droit de cité dans aucune science qu'en tant qu'il fournit un repère commode et provisoire pour des recherches ultérieures. Ce n'est pas le cas de ces menus faits sporadiques et partant négligeables.

V. Henry.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

La Grèce antique, par André Lefèvre (Bibliothèque des Sciences contemporaines, 2e série, t. III). *Paris*, libr. C. Reinwald, 1900, in-8°, (iv)-463 p.

Mon parrain, un vieux professeur de rhétorique, qui déplorerait aujourd'hui l'abaissement général des études, sous ce vain prétexte d'enseignement moderne, restreint, et je ne sais plus quoi encore, avait coutume à une certaine leçon que ses élèves attendaient avec la curiosité maligne de leur âge, de s'écrier : « Quels romantiques, Messieurs, que les classiques de l'antiquité ! » J'aurais grande envie, après avoir lu le beau livre de notre savant ami A. Lefèvre, de dire à mon tour : « Quels classiques que ces démolisseurs de notre temps ! » Il se dégage de ce volume un sentiment si complet et si profond de la civilisation grecque, de ses origines, de son évolution, de son histoire, que la discussion est impossible et qu'on est irrésistiblement amené à conclure avec l'auteur au génie supérieur, je dirai presque à la mission humanitaire de la Grèce, si ce mot *mission* n'impliquait en quelque sorte une dépendance d'une puissance extérieure. Quel admirable tableau nous offre M. Lefèvre de la vie homé-

rique, quel résumé lumineux de la vieille mythologie de nos ancêtres, obscurcie en Italie par la confusion avec les légendes locales, et sombrant finalement dans la barbarie sémite du Christianisme ! Tout est à lire, depuis ces si intéressants détails sur le texte des poèmes homériques, jusqu'aux étymologies mythologiques, dont quelques-unes me paraissent pourtant un peu incertaines.

Il y aurait certainement quelques critiques à faire, où plutôt quelques observations. Ainsi, je trouve que notre éminent collaborateur admet trop facilement l'hypothèse d'une ou de plusieurs grandes races, — Ibères, Ligures, Turrhènes, etc., — qui auraient occupé l'Europe occidentale ou du moins les côtes de la Méditerranée avant l'arrivée des Aryas. J'imagine qu'il y a là une conception après coup ne répondant point à la réalité des faits. Pour moi, je me représente l'Europe antique comme une sorte d'archipel de races spontanées, dont la plupart n'ont pu vivre et ont succombé à peine écloses, dont les autres ont émergé et se sont étendues autour d'elles, mais pas beaucoup. L'unité ibérique, l'unité italique, l'unité pélasgique sont bien invraisemblables, et je croirais volontiers que ces peuples primitifs ont vu s'accroître leur vitalité surtout après leur contact avec les immigrants indo-européens, dont il y a eu sans doute plusieurs flots successifs, à des intervalles plus ou moins éloignés. Les habitants de notre France aux époques tertiaires

ou quaternaires préhistoriques faisaient partie vraisemblablement de ces tribus sporadiquement nées sur le vieux sol de l'Europe.

Mais, pour en revenir à des choses plus sûres et plus connues, je trouve aussi que M. Lefèvre est bien sévère pour le Bouddhisme, qui a été, en somme, un mouvement révolutionnaire, et dont l'esprit n'est qu'une conséquence localisée du fonds mythologique aryen.

Je regrette aussi que, pour une pure question de typographie, on ait imprimé dans tout le cours de ce volume les mots grecs en caractères latins. C'est déplaisant et désagréable. Julien VINSON.

Virgile. Les Géorgiques, traduction en vers français par Adrien GENTIL, capitaine d'artillerie. *Grenoble*, H. Falque et Félix Perrin, 1900, xij-143 p., in-8° carré (imprimerie Allier frères), avec un feuillet supplémentaire d'errata.

Parmi les ouvrages qui m'ont été envoyés jusqu'à présent et dont on m'a demandé de rendre compte, peu m'ont causé autant de plaisir que celui-ci. C'est un charme de tenir entre ses mains un aussi joli volume, dont l'exécution matérielle est excellente et où d'ailleurs tout est à louer. Le plus intéressant, c'est qu'il est sorti de la plume d'un militaire, d'un capitaine d'artillerie, et qu'il a été inspiré par un amour sincère

de la nature, par un goût très vif pour la poésie et par un sentiment délicat du bean et du vrai. Plût aux Dieux qu'un pareil état d'esprit fût plus commun dans l'armée française ! Les anciens soldats font souvent de bons agriculteurs, mais les Cincinnatus ne se recrutent pas d'ordinaire parmi les capitaines d'artillerie... Les magistrats de jadis traduisaient volontiers Horace, Dante ou Lucrèce. Quels beaux jours s'ouvriraient pour l'humanité si les Polytechniciens allaient s'éprendre de Virgile !

M. Gentil a parfaitement compris et il explique fort bien le rôle du traducteur : il doit transmettre l'idée, la forme de la pensée, le sens même des mots, et, autant que possible, l'harmonie du style de l'auteur dont il veut traduire l'ouvrage. C'est une tâche extrêmement difficile ; aussi devons-nous savoir un gré infini à ceux qui, comme M. Gentil, ont pris la peine de l'entreprendre ! C'est pourquoi je ne lui ferai qu'une critique ou plutôt qu'une observation, et encore avec toutes sortes de sous-entendus et de réserves : je trouve, par ci par là, quelques vers un peu durs, quelques rimes pas assez suffisantes et, en général, trop de paraphrase. Cf. ce passage :

.....Et tandis que sa tête,
Arrachée à son cou pur comme un marbre blanc,
Roulait au gré de l'Hèbre et le tachait de sang,
Sa langue déjà froide, oubliant son supplice,
Appelait Eurydice et toujours Eurydice ;
Et le fleuve et ses bords, d'un tel amour charmés,
Répétaient tendrement : Eurydice ! à jamais !

Mais, si la critique est aisée, l'éloge est facile et je le donne de grand cœur ; je me permettrai même de compléter le souhait discrètement exprimé par le traducteur dans son épigraphe : il réalisera certainement le dernier vers de la fable à laquelle il l'a empruntée.

Julien Vinson.

C. Cornelii Taciti *Dialogus de oratoribus*. Recognovit Alfred Schoene, Dr. Phil. *Dresdae*, propriis sumptibus editoris, 1899, 95 p. gr. in-8°.

J'ai reçu presque en même temps cette brochure et le dernier numéro de la *Revue*, où je rendais compte d'une édition française, complète et récente, de toutes les œuvres de Tacite. Le si intéressant et si discuté Dialogue des orateurs est aujourd'hui magistralement publié ; M. Schoene donne les variantes des principaux manuscrits, quand elles diffèrent du texte qu'il a adopté ; et il les fait suivre, sous le titre modeste de notes, d'une discussion approfondie de ce texte. Quel admirable travail ! Julien Vinson.

Félix Chapiseau. *Au pays de l'esclavage ;* mœurs et coutumes de l'Afrique centrale, d'après des notes recueillies par Ferdinand de Béhagle ; préface par Gaston Dujarric (tome XXXVII de la collection *Les*

Littératures populaires). *Paris*, J. Maisonneuve, 1900, petit in-8°, (viij)-282 p.

Ce petit volume, fort intéressant d'ailleurs, est-il tout à fait à sa place dans une collection consacrée à la littérature populaire, ou plutôt à ce que notre ami Sébillot appelle si ingénieusement la littérature orale? Peut-être pas, mais où commence le *Folk-lore?* En tout cas, le morceau « Ame d'esclave » qui termine l'ouvrage, et qui est d'une si poignante et si pénétrante réalité, est certainement du vrai et du bon *Folk-lore*. J'ai rarement lu quelque chose de plus et de mieux vécu ; on n'y sent pas la retouche littéraire, certaine pourtant. J. V.

Légendes morales de l'Inde, empruntées au Bhâgavatapurâṇa et au Mahâbhârata, traduites du sanscrit par A. Roussel. *Paris*, J. Maisonneuve, 1900 (tome XXXVIII des *Littératures populaires* de toutes les nations), pet. in-8°, de xij-328 p.

M. l'abbé Roussel sait on ne peut mieux le sanscrit et il appartient à la catégorie, bien diminuée aujourd'hui, des traducteurs patients et tenaces. Il nous promet une traduction complète des deux grandes épopées hindoues, et plus exactes que celles de M. Fauche, faites vraiment trop à la hâte.

Le livre actuel est extrêmement intéressant. Mais je

n'aime pas trop les transcriptions de M. Roussel ; le *sh* m'agace particulièrement, car c'est de l'anglicisme inopportun. Je n'aime pas beaucoup non plus le *ri* voyelle. Et pourquoi n'avoir pas distingué les cérébrales? J. V.

Suomalais-ugrilaisen seuran toimituksia. Mémoires de la Société Finno-Ougrienne. XV. — *Helsingfors*, 1900, in-8°, viij-34-31 p.

Contient le texte et la traduction allemande d'un très intéressant document sur la religion anté-bouddhistique du Tibet : *Der Fruehlingsmythus des Kesarsage*, par H. Franke, missionnaire à Ladakh. Le titre, la table et l'*erratum* ont été seuls imprimés à Helsingfors; tout le reste de la brochure a été imprimé à Darjeeling. J. V.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung... von E. Kuhn und J. Schmidt. Band XXXVII (N. F. XVII), 1re livr., *Gütersloh*, 1900, in-8°.

Contient : p. 1-26 : Beiträge zur Geschichte der lateinischen Sprache, von *Felix Solmsen;* p. 26-51 : Die griechischen Præsenten auf -ισκω, von *J. Schmidt;* p. 52-120 : Zur keltischen Verbum, von *R. Thurneysen;* p. 120-131 : Mittelneerlaendisch *mêre*, lat.

murus, von *J. Franck;* p. 132-140 : Zur Form und Bedeutung von *pflegen*, von *J. Franck;* p. 140-146 : Xerxes und Artaxerxes, von *Paul Kretchmer;* p. 146-150 : Etymologisches und Grammatisches, von *E. Schwyzer;* p. 150-154 : Zur Chronologie des gr. Lautgesetz- und von Sprachfrage der alten Macedonier, von *G. V. Hatzidakis;* p. 154-155 : Prometheus in India, von *E. W. Fay;* p. 155-156 : Expergiscor, von *J. Schmidt.* J. V.

VARIA

I. Jeu d'esprit anglais

Concerning Dr. Conan Doyle's appointment to service in South Africa, *Books of To-Day and the Books of To-morrow* has the following amusing *Jeu d'esprit:*

'Said Dr. Robertson Nikola concerning Sherlock Holmes
(Who's volunteered for Africa as a change from writing tomes):
'He canna weel ignore the least of meeleetary cues,
For the modern soldier learns to fight by Multiple Reviews.'

(*Un journal anglais.*)

II. L'Accent natal

One village school I recollect as having given me the greatest pleasure. The discipline was admirable, the instruction all but perfect in every particular, except the pronunciation of the scholars, which was of the broad West Country sort. They spoke and they read like boors and malkins. I pointed out the blemish to the master (for whom I had a profound respect), and requested him to remedy it. 'Impossible, sir,' he said. 'They all talk like that in these parts.' 'Difficult,' I replied, 'but not impossible, and *you* can do it.' He smiled, and his face lighted up. Next year, when I visited them, I found those selfsame children reading and talking almost like little ladies and gentlemen. But this was whilst in school. Whether or not when out of school they would fall back into dialect again, I cannot say, for I bear in mind Thackeray's Miss Costigan, who was so excellently put on the boards by her

instructor, that when on the stage she would speak like a lady of fashion, but when off would return to her native brogue.

(*Un journal anglais.*)

III. Galimatias spirite

Dans un journal « occultiste », c'est-à-dire spirite, je trouve une traduction arrangée de l'épisode de Yajñadatta du Râmâyaṇa de Vâlmîkî. D'abord, le nom du héros est écrit Yadinadatta; puis lorsqu'il apparaît après sa mort, l'adaptateur met dans le texte que ses parents virent son « astral (double aithéré) » et que « le karma de Daçaratha » demeura chargé des imprécations du brahmane. Yajñadatta d'ailleurs est qualifié de « yogui ».

IV. L'Argot militaire allemand

Le docteur Paul Horn, professeur libre à l'Université de Strasbourg, publie un ouvrage intitulé : *Die deutsche Militærsprache.*

Ce livre, curieux à bien des titres, nous fait voir que, malgré son caractère éminemment national, l'armée allemande possède un langage à part, un vocabulaire à la fois riche et instructif.

Nous n'avons rien de pareil en France, quoique nos traditions militaires ne le cèdent en rien à celles de nos voisins. En effet, notre argot militaire ne comprend qu'un nombre de termes très restreint, lequel a même plutôt une tendance à diminuer depuis que le service universel et obligatoire est entré complètement dans nos mœurs.

Parmi les deux mille cinq cents termes environ que le docteur Horn a eu la patience de recueillir, un grand nombre dénotent de la part du troupier allemand un esprit à la fois observateur et mordant, assez peu en harmonie avec la lourdeur que nous sommes toujours disposés à lui prêter. D'autres offrent cette particularité de se superposer exactement à des termes de notre argot propre ou de donner lieu, de la part de ceux qui les emploient, à des pratiques bouffonnes.

Quant au jargon des officiers, — chose pour ainsi dire ignorée chez nous, — il comporte une infinité d'expressions dont la plupart sont spirituelles ou au moins drôles.

En tous les pays du monde, le jeune soldat, une fois dégrossi, n'a rien de plus pressé que d'envoyer à sa famille son portrait en tenue de campagne, sac au dos et baïonnette au canon. Ce détail n'a point échappé à la malignité du troupier allemand. Aussi dit-il d'un camarade puni, se rendant avec armes et bagages à *l'inspection avec la garde*, qu'il « va se faire photographier ».

Nos voisins ont le pied large et fort et ne donnent qu'une attention médiocre à leur chaussure. Quoi d'étonnant à ce que le soldat ait décerné le sobriquet de *deutscher Herr* (le monsieur allemand) au canard, à l'animal dont la démarche et les extrémités inférieures manquent d'élégance ?

On pratique de nos jours dans toutes les armées la manœuvre par assouplissement, — les hommes obéissant à un simple geste muet de leur chef. Les soldats allemands appellent ceci *das Gespensterexerzieren* (l'exercice des fantômes).

Nul être au monde n'est plus tracassé qu'un chef de chambrée. Comme il est responsable d'une infinité de choses, il est obligé d'avoir l'œil à tout, et principalement aux heures où l'inspection va être passée, on le voit fureter dans tous les coins de la pièce confiée à sa surveillance. En raison de ceci, les troupiers l'appellent communément *die Spinne* (l'araignée).

Il suffit d'avoir une seule fois aperçu un militaire quelconque affublé d'un pantalon de treillis neuf pour constater l'exactitude du terme par lequel ce vêtement est désigné (*der Kaffeesack*).

Le *parapluie de l'escouade,* chanté naguère par Alph. Allais, n'existe pas en Allemagne ; il est remplacé par le *Bataillonsregenschirm* (le parapluie du bataillon, c'est-à-dire le drapeau dans son étui). A voir de loin le portefeuille caractéristique insinué entre le premier et le deuxième bouton de la tunique de chaque sergent-major ou maréchal des logis chef, on dirait une brique (*Backstein*) ; c'est d'une ressemblance frappante. On peut en dire autant de presque tous les autres termes similaires énumérés dans le livre si documenté du docteur Horn.

Ce qu'il y a de frappant, c'est que nombre d'expressions sont identiques dans les argots militaires allemand et français ; par exemple : *die Kaffeemühle* (le moulin à café : la mitrailleuse de

1870) ; *das Kæsemesser* (le couteau à fromage : le coupe-choux); *Karrôass* (l'as de carreau : le havresac) ou *der Spind* (l'armoire : « l'ôrmoire » à glace : le havresac) ; *der Mündungsdeckel* (le bouchon de fusil, c'est-à-dire le soldat de petite taille) ; *Krokodilfleisch* (de la viande de crocodile : *du singe*, de la viande de conserve) ; *Schinken* (le jambon : la crosse de fusil. Le général Fantin des Odoards, dans ses Mémoires, raconte que, sous le premier Empire, les soldats faits prisonniers, au moment de rendre leurs fusils, en brisaient les crosses. Ils appelaient cela *faire des jambons*) ; *der Kasten* (la boîte : la salle de police) ; *Daniel* (*Jules*, celui qui se fait *tirer l'oreille*) ; *der Hæring* (le hareng : petit piquet servant à fixer le bas des toiles de tente).

Les soldats alsaciens incorporés dans l'armée allemande sont communément désignés sous les noms de *Schangels* (petits Jean) ou de *Wackes* (terme de patois dérivé de *vagabond*).

Landspassat sert quelquefois à désigner les soldats de 1re classe (*Gefreite*). Ce mot, dont M. Horn n'a pas reconnu l'origine, est une déformation du français *anspessade*.

L'expression : *Man wird die Festung dem Feinde nicht eher übergeben als bis das Schnupftuch in der Tasche brenne* (je ne rendrai pas la place tant que mon mouchoir n'aura pas pris feu dans ma poche), que l'auteur attribue à plusieurs officiers allemands, n'a été employée qu'une seule et unique fois, par le vieux général de Kleist, gouverneur de Magdebourg en 1806, qui d'ailleurs, ne laissa pas les choses en venir à ce point et capitula deux jours après avoir fait cette fière réponse.

Le dicton : *So schnell schiessen die Preussen noch nicht* (les Prussiens ne tirent pas encore aussi vite que cela) remonte à une date bien plus ancienne que celle indiquée par le docteur Horn (1866), elle est vieille de cent cinquante ans. Frédéric le Grand, frappé des inconvénients multiples que présentait l'emploi de la baguette de fusil en bois, la remplaça par une autre en fer, grâce à laquelle ses fantassins arrivèrent à tirer avec une rapidité jusqu'alors inconnue en Europe. De là, l'origine de cette expression, qui, d'ailleurs, était usitée en Alsace bien avant 1866,

Le docteur Horn est bien placé, à Strasbourg, pour se renseigner sur l'exactitude de ce qui précède.

Quant aux pratiques accompagnant l'emploi de certains termes d'argot, il y en a d'amusantes. Ainsi, lorsque le clairon de garde fait un canard, — ce que les Allemands appellent des grenouilles (*Frœsche*), — la caserne entière est en révolution. Dans toutes les chambres on voit des hommes armés de balais et tapant de toutes leurs forces par terre pour *tuer ces grenouilles*. De même, le 118e d'infanterie, dont l'uniforme tranche sur celui des autres régiments de même arme par ses pattes d'épaules jaune vif, est appelé le *régiment des canaris*. Dès qu'il se montre quelque part, le troupiers des autres corps se mettent à siffler comme des enragés. Les coup d'œil est des plus amusants ; l'on ne saurait en dire autant du concert.

Il est impossible d'énumérer les termes de l'argot spécial aux officiers. Beaucoup d'entre eux sont passés dans le langage usuel, par exemple *die Majorsecke* (le tournant si difficile pour les capitaines qui veulent arriver à la graine d'épinards) ; *der Reserve-Onkel* (l'oncle réserviste : l'officier de réserve) ; *die Gehirnrecision* (l'inspection du cerveau : l'interrogation en théorie), etc., etc. Ce qu'il y a de plus dur en leur jargon, ce sont les surnoms qu'ils décernent à leurs chefs et qui se propagent avec la rapidité de l'éclair, d'un bout de l'Empire à l'autre. Parmi les plus connus, il y a le sobriquet du général de Hæseler, commandant le 16e corps à Metz (*der lange Gottlieb* : le long Gottlieb), et celui qui avait été donné à un général de l'artillerie à pied, connu pour la facilité avec laquelle il *exécutait* ceux de ces subordonnés qui n'étaient plus en état de faire campagne. On l'appelait tout bonnement *Krauts* (le nom d'un ancien bourreau de Berlin).

Il est superflu de rappeler que Blücher était surnommé le *maréchal Vorwœrts* (en avant), le général de Manstein *der Kanonenjakob* (Jacob aux canons), etc., etc.

Quelqu'un se décidera-t-il, chez nous, à imiter l'exemple du docteur Horn et à faire un livre aussi consciencieux que le sien sur l'argot militaire français ?

(*Le Temps*. — 9 juillet 1900.)

TABLE GÉNÉRALE DU TOME XXXIII

Notes sur quelques Jésuites qui se sont occupés du tamoul: le P. Beschi (*suite*), par Julien VINSON..... 1
La langue des Pouls (*suite*), par E. GIBERT.....49, 137
Prabôdhacandrôdaya (*suite*), trad. par G. DEVÈZE..... 67, 223
Le *Vaêtha*, fragment inédit de l'*Avesta*, par E. BLOCHET.87, 181
La langue basque et les inscriptions ibériennes, par Julien VINSON..... 117
Le Béarn et le pays basque au point de vue religieux en 1613-1614..... 209
Les sacrifices ignés non sanglants dans l'antiquité romaine, grecque et hindoue, par A. GUÉRINOT..... 224
Les formes verbales dans le S. Marc basque de Liçarrague (1571) (*suite*), par E.-S. DODGSON..... 264
Congrès international des études basques..... 297
Le langage martien, par V. HENRY..... 317
Varia. Le vocabulaire populaire..... 114
— Les deux Burnouf. L'égoïsme du travail..... 114
— Les noms des vents..... 205
— Un nom bizarre..... 206
— Les noms français en Allemagne..... 206
— Signes et proverbes mexicains..... 295
— Jeu d'esprit anglais..... 380
— L'accent natal..... 380
— Galimatias spirite..... 381
— L'argot militaire allemand..... 381

BIBLIOGRAPHIE

J. Vinson. Manuel de la langue hindoustani..... 100
A. M. Desrousseaux. Les poèmes de Bacchylide..... 104
Cl. Huart. Grammaire élémentaire persane..... 109
F. Sébillot. La Bretagne enchantée..... 111
H. Chauvet. Folk-lore catalan..... 111
Kuhn's Zeitschrift.....112, 378
Publications de la Société Finno-Ougrienne.....113, 203, 378
Tacite. Œuvres, éd. de MM. Constans et Girbal..... 198
Zimmern. Vergleichende Grammatik der Semitischen..... 200
André Lefèvre. Contre-poison..... 201
Rev. F. Hahn. Kurukh Grammar..... 286
E.-S. Dodgson. Réimpression du *Jesusen Bihotz* de Mendiburu, 1747..... 290
La Tradition au pays basque..... 291
André Lefèvre. La Grèce antique..... 372
A. Gentil. Traduction en vers français des Géorgiques.... 374
Tacite. De oratoribus; éd. A. Schoeken..... 376
F. Chapiseau. Au pays de l'esclavage..... 376
L'abbé Roussel. Légendes morales de l'Inde... 377

AUTEURS

E. Blochet, 87, 181.
G. Devèze, 67, 223.
E.-S. Dodgson, 264.
E. Gibert, 49, 137.
A. Guérinot, 224.
V. Henry, 317.
F. Larrieu, 209.
P. Regnaud, 100, 104.
J. Vinson, 1, 109, 111, 112, 117, 198, 201, 209, 286, 290, 291, 372, 374, 376, 377, 378.

Le Propriétaire-Gérant,
J. Maisonneuve.

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie Française et Orientale de E. Bertrand.